



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

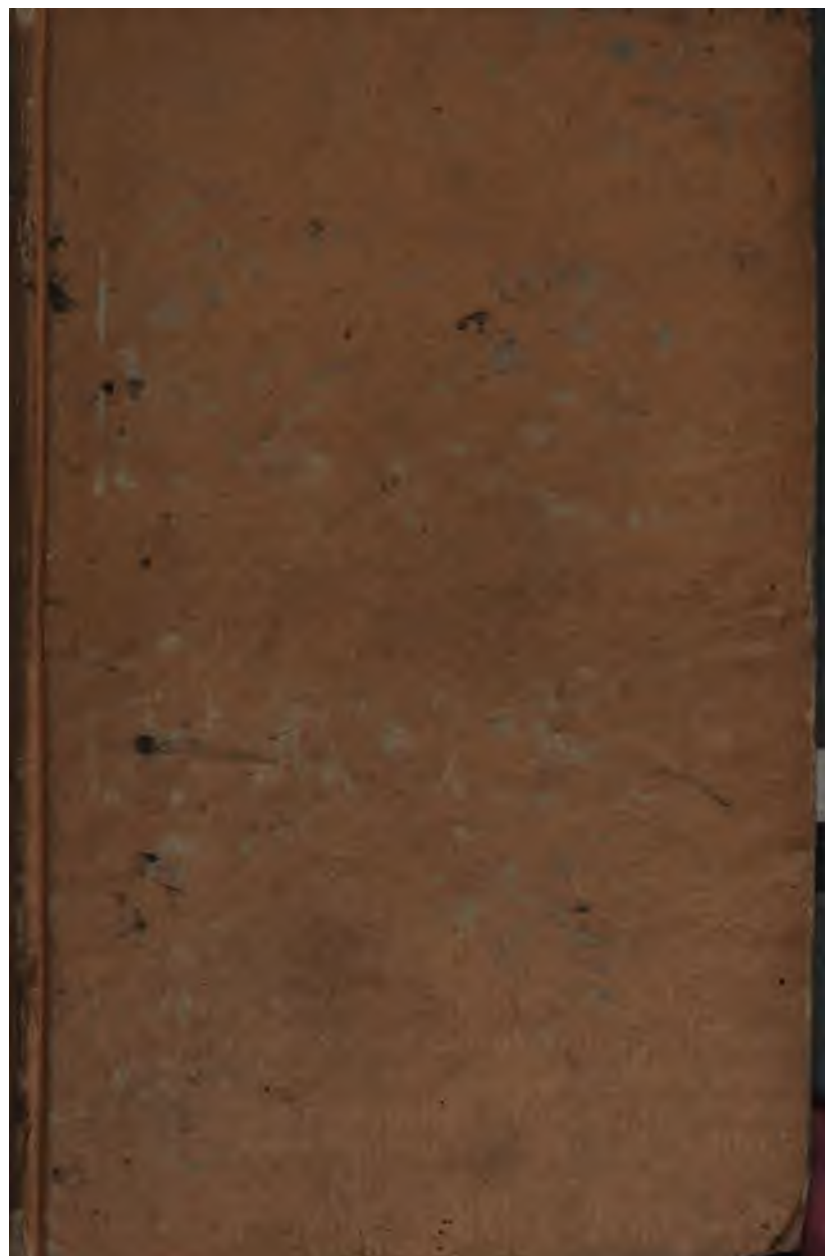
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

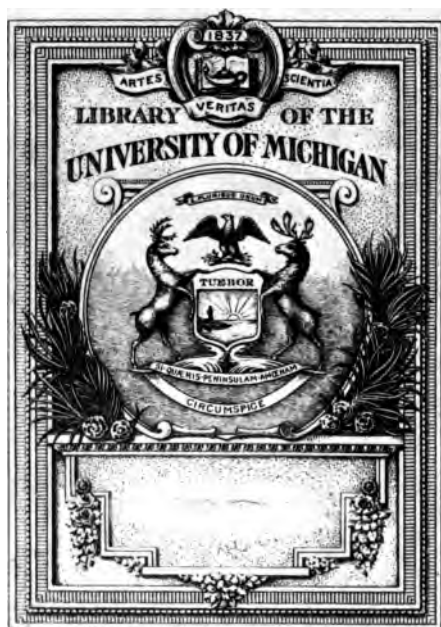
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

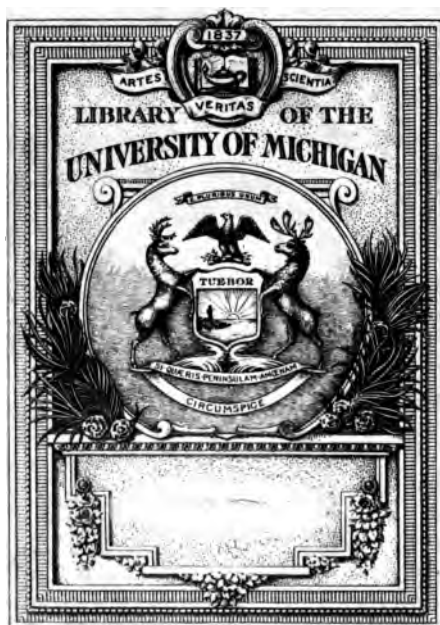
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





M7

A35



50
146
M7
A35

LETTRES ORIGINALES .

DE

MIRABEAU.

~~_____~~
In nos tota ruens Venus
Cyprum deseruit.
~~_____~~

LETTRES ORIGINALES

DE

MIRABEAU,

ÉCRITES DU DONJON DE VINCENNES,
pendant les années 1777, 78, 79 et 80;

Contenant tous les détails sur sa vie privée, ses malheurs, et ses
amours avec SOPHIE RUFFEI, marquise DE MONNIER.

RECUEILLIES

Par P. MANUEL, Citoyen français.

Quelque jour, je causerai avec vous sur l'histoire de ma vie entière.
Vous ne comprendrez pas et ne pourrez croire ce dont vous serez pourtant
convaincu. (*Lettre de MIRAB. à M. Béranger.*)

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez GARNERY, Libraire, rue Serpente, n°. 17.

A STRASBOURG, chez TREUTTEL, Libraire.

A LONDRES, chez DE BOFFE, Gerard-Street, n°. 7 Soho.

1792, AN 4°. DE LA LIBERTÉ.

11. 11. 11

11. 11. 11

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

LA réputation de Mirabeau est encore un problème : car la calomnie , assise sur sa tombe , accuse déjà la patrie de son apothéose , et dénonce à la postérité l'usage sacrilège qu'a fait la philosophie de ce *décret* qui promet aux *Descartes* de ne plus mourir en Suède.

Sans doute elle n'ose pas dire que ce n'était pas un grand homme , celui qui , brisant les scellés que des despotes mettaient jusques sur les pensées , s'écria enfin , *Ma tête est aussi une puissance* ; qui , avec une éloquence plus forte que des troupes , a commencé la *Révolution* par ce mot terrible à un valet des rois : *Va dire à ton maître que nous n'obéirons plus qu'à la loi , et que la loi est la volonté des peuples* ; celui qui di-

sait aux Lameth : *J'écrivais pour la liberté dans les cachots , lorsque vous conspiriez contre elle dans des anti-chambres ;* et à Barnave , comme Hercule à Adonis : *Il n'y a pas de divinité en toi* Il faut bien qu'elle admire son génie , puisque , jusques dans les contrées barbares , là où il n'y a plus que la lanterne de *Demosthène* , une main libre a tracé sur une colonne de Jupiter Olympien que couronne une cocarde tricolore , cette inscription :

A M Í R A B E A U .

BENI SOIT L'HOMME QUI RESPECTERA
CES PIERRES !

Mais pour se consoler de l'admiration que lui imposent ses talens , la calomnie lui refuse des vertus. A l'entendre , ce fut un scandale que sa présence dans cette assemblée de législateurs qui avaient une nation à réformer ; honteux du représentant de la *Provence* , ils voulaient adopter ce *décret* de Solon :

« Le citoyen devenu fameux par la

« dépravation de ses mœurs , de quel-
 « qu'état qu'il soit , quelque talent qu'il
 « ait , sera exclu des sacerdoces , des
 « magistratures , du sénat , de l'assem-
 « blée générale. Il ne pourra ni parler
 « en public , ni se charger d'ambassa-
 « des , ni siéger dans les tribunaux de
 « justice. »

A l'entendre , plus d'une fois il a
 fait trembler la république ; lorsque ,
 toujours sûr de ses succès , mais incer-
 tain entre la gloire et la fortune , tantôt
 à la cour , tantôt au peuple , fixant d'un
 œil égal et le Capitole et le mont Tar-
 péien , il trouvait , en descendant de la
 tribune , le misanthrope Cimon qui ,
 serrant la main d'Alcibiade , lui di-
 sait tout bas : « Courage , mon fils ! con-
 « tinue de t'agrandir , et je te devrai la
 « perte des Athéniens. »

A l'entendre enfin , s'il n'a pas trahi
 sa patrie , (car elle est forcée de le
 croire , puisqu'il ne laisse pas de quoi
 payer ses obsèques) c'est qu'il n'avait
 pas encore trouvé à la vendre ce qu'il
 l'estimait.

Ainsi le premier dieu que la France a fait , n'était pas même un homme ! Vils et lâches calomniateurs ! ce n'est donc point assez d'avoir souillé de vos libelles la vie entière d'un des fondateurs de la liberté ! vous voulez lui enlever cette immortalité qui lui a coûté si cher ! Je le veux bien , que l'immortalité ne soit pas due au génie seul ; mais apprenez qu'il avait un cœur et une ame. Je vais vous écraser de ses sublimes qualités.

Oh ! que je me félicite d'avoir été et l'un des vainqueurs de la Bastille , et l'un des administrateurs de la police ! C'est sans doute la justice éternelle qui a voulu que je fusse l'un et l'autre , pour que je vengeasse la mémoire d'un grand homme. Sans moi , ces *Lettres* , plus touchantes que celles de Rousseau , parce que Rousseau n'a jamais été dans les fers ; ces lettres que *Gabriel* n'écrivait que pour *Sophie* , se seraient séparées et perdues sous la main dédaigneuse des geoliers et des commis. Déchirés et presque effacées par le

tems, au milieu de ces monceaux de papiers étonnés de se trouver ensemble, il m'a fallu quelquefois sentir comme lui, pour deviner ce que je ne voyais plus. Avare de feuilles que lui comptait une timide bienfaisance, il pressait ses pensées sur des pages marbrées qu'il arrachait dans des livres, jusques sur des images, jusques sur des cartes. J'ai tout recueilli, tout rapproché : ces débris de l'amour étaient pour moi des reliques, et mon cœur a suppléé à mes yeux. Eh ! n'avais-je pas grand besoin, moi qui ai eu la peine de publier le *Livre rouge* du vice (1), de rédiger, pour rafraîchir mon sang, les mémoires de ce héros de *Vincennes*, qui ne fut jamais si estimable que quand il fut malheureux, puisque, sous la verge des tyrans, jamais il ne lui échappa le blasphème de *Brutus* ?

P R É C I S H I S T O R I Q U E.

La nature semblait avoir eu de grands desseins en composant Mirabeau,

(1) Voyez la *Police dévoilée*.

comme si elle l'eût destiné à recouvrer tous ses droits. Il avait reçu le don le plus rare , ce caractère qui seul fait vouloir , qui seul fait agir , et dont les obstacles mêmes font la gloire et la force. Ce n'était pas seulement cette hardiesse qui naît de la supériorité : c'était cette élévation que peut seule donner la vertu ; et personne n'était persuadé comme lui , que quand certaines âmes ne font pas ce qu'elles veulent , c'est qu'elles n'osent pas tout ce qu'elles peuvent.

Si quelque chose a altéré le germe le plus fécond de tous , c'est son éducation. Il avait des défauts , mais des défauts qui empêchent des vices. Et quand il aurait eu des vices ! n'en est-il pas qui entrent dans la composition des vertus , comme les poisons dans les remèdes ? Son père ne sut pas diriger un arbre jeune et vigoureux qui , tourmenté de sa sève , produisait mille branches gourmandes. N'était-ce pas à *l'ami des hommes* à réprimer ses fougues , ses écarts , ses excès terribles et

courts, par les mouvemens généreux que produit toujours le penchant pour les choses honnêtes dans un cœur fier et sensible? Il ne fallait qu'attendre un moment ce remords qui expie tout. Mais il faut le dire : celui qui avait fait la *Théorie de l'impôt*, et tout cet *apocalypse* de l'économie politique, devint jaloux de celui qui à 21 ans, avec la tête et la plume de *Tacite*, par un *Essai* sur le despotisme, préparait déjà ce livre qui devait ébranler les rois sur leurs trônes, ses *Lettres de cachet*. Dès-lors le vieux marquis conspira contre le jeune comte ; et parce qu'il n'était pas encore assez puissant pour dévorer ses enfans, comme Saturne, il épiait une occasion qui permît à la puissance paternelle de se couvrir de l'autorité royale. Elle se présenta.

Le comte de Mirabeau, pour venger une sœur, avoit battu le baron de Ville-neuve, qui appela à son secours un *procureur*. *Thémis* condamna *Mars* à des réparations au *palais*, avec 6000 liv. de dommages et intérêts ; et

un marquis fut décrété pour avoir *ri*.

Voilà une de ces fautes que les rois de *France* , pour être sans doute dispensés de la commettre , juraient , sur la *sainte ampoule* , à leur sacre , de ne jamais pardonner. Elle était un prétexte suffisant à un père qui avait des ministres pour amis , de cacher dans des maisons de force un fils qu'il était utile à son amour-propre et à sa fortune de perdre. Si ce n'eût été que pour le corriger , (eh ! sont-ce là des châtimens de famille ?) devait-il oublier qu'il n'y a que les gens heureux qui ne se corrigent pas ?

L'injustice produit l'indépendance. Mirabeau n'était pas fait pour être un esclave ; et s'il a eu si souvent des torts , c'est qu'on a trop voulu l'asservir à n'avoir jamais raison.

Né avec des mœurs faciles , de la complaisance et le désir de plaire , ce sont les traitemens de ceux avec qui il avait vécu , de qui il dépendait , les trahisons , les perfidies , enfin les malheurs et les chagrins , qui changèrent

son heureuse complexion. Doux et facile quand on le prévenait par des égards, il était impétueux et effrayant quand on lui manquait. Mais le repentir suivait la colère, et il avouait ses fautes comme il les commettait. Un vent léger fait rentrer les flammes de l'*Etna*.

Son premier sentiment était de confiance et d'estime; et l'expérience de beaucoup de pièges ne put lui persuader que la défiance pouvait être une qualité. Avec beaucoup de véhémence dans les desirs, il n'avait pas de fausseté dans les sentimens, et souvent l'amour n'était en lui que la folie de l'amitié; car il croyait aux prodiges d'*Oreste*. Incapable de haines froides, on était toujours averti de ses vengeances. Toujours franc, il disait des vérités dures, même à *Sophie*; plus absolu lorsqu'à *Pontarlier* il attendait d'elle le bonheur, qu'à Amsterdam où, l'arbitre de sa destinée, il aurait pu lui donner des lois. Ce ne sont que les amans vulgaires qui commencent

par des vœux , et finissent par des volontés. Orgueilleux de sa chaîne , il ne perdait de sa dignité que dans les convulsions de la jalousie ; car alors il se roulait par terre , comme les *Achille* et les *Priam*.

Mirabeau ne croyait point à la religion. Il devait être bien malheureux dans ces momens où il était tenté de ne pas croire à l'amour.

Ce serait ici la place d'un de mes principes philosophiques ; mais je le sens trop pour le développer. Oui ; toutes les passions sont contre le bon sens ; l'amour est la seule qui soit une vertu.

C'est *Sophie* qui lui apprit la première , (et cette leçon-là ne se reçoit qu'une fois) que la sensibilité est la source de toutes les facultés , celle qui donne leur prix à toutes les autres ; qu'il y avait plus de mérite à un sentiment qu'à une idée sublime ; et qu'enfin la gloire ne valait pas le bonheur.

Jusqu'à *Sophie* , il avait éprouvé cette satiété commune à tous les hommes.

Comme les sens, ou tout au plus une fantaisie plus ou moins active, étaient l'ame de toutes ses intrigues, la jouissance le blâsoit alors même qu'elle ne le lassait pas.

Il ne lui arriva pourtant jamais de quitter une femme qu'elle n'eût eu un tort ; c'était simplement par procédés , parce qu'il ne croyait pas que celui-là pût être honnête avec les hommes qu'était perfide avec les femmes. Mais , inconstant par les besoins toujours renaissans de son tempérament , il se dédommageait de la gêne à laquelle le condamnaient ses principes , en cherchant par-tout des bonnes-fortunes ; et presque toujours il servait à-la-fois deux ou trois maîtresses , qui, croyant toutes avoir la preuve la moins équivoque de sa fidélité , ne lui donnaient pas l'embaras d'être parjure.

Mais , je l'affirme, il n'a jamais aimé que *Sophie* ; s'il a valu quelque chose , c'est par *Sophie* ; c'est *Sophie* qui a fait son ame. Le jour où il devint son époux , il lui avait dit : « So-

« *phie*, je porte malheur à tout ce qui
« m'entoure ; » et *Sophie* lui avait ré-
pondu : « *Gabriel*, le bonheur sera
« toujours près de toi. » Et c'est alors
qu'il lui jura de ne lui déguiser la vé-
rité dans aucun tems , quelle qu'elle
fût ; qu'un autre ne serait jamais rien
ni à son cœur , ni à ses sens ; qu'il ne
croirait d'elle que ce qu'elle lui en
avouerait ; que s'il était possible que
son cœur changeât , il le lui avouerait,
en la vengeant ; et elle jura avec lui
que tous deux partageraient le sort
l'un de l'autre , et qu'ils ne dispose-
raient jamais de leur vie , sans un con-
sentement mutuel. De là , cette pas-
sion qui les brûlait jusques dans les ca-
chots , et qui eût bravé la terre et le
ciel. En vain *Gabriel* fut condamné à
avoir la tête tranchée ; en vain *Sophie*
fut condamnée à finir ses jours à Sainte-
Pélagie : ce sont les premiers Français
qui ont juré de *vivre libres ou mourir*.

Sophie était presque belle ; mais
Gabriel se serait bien passé qu'elle
le fût. Séduit par sa physionomie et

des charmes que chaque jour lui découvrait , il tenait encore plus à son ame de feu qu'à son corps d'albâtre , et moins à ses traits qu'à ses vertus. C'est qu'il ne croyait pas plus au pouvoir des traits d'embellir une femme , qu'à celui de la parole de lui donner de l'esprit. Est-il en effet rien au monde d'aussi beau qu'une tête de l'Albane, du Guide ou du Titien ? Sans doute celle de *Sophie* ne les valait pas ; mais qui pouvait valoir *Sophie* , quand elle disait à *Gabriel* , je t'aime ? Plus sensible qu'emportée , plus voluptueuse qu'ardente , elle contrastait avec *Gabriel* , dont les sens impétueux et la physionomie mobile , exprimaient avec énergie ce qu'il sentait avec plus d'énergie encore. Il n'y avait pas une fibre dans tout son être , qui n'exprimât la violence de son amour. *Sophie* tombait en riant sous ses efforts ; elle lui faisait une niche , une polissonnerie , au moment où , égaré par ses desirs étincelans , avide de jouissances , il la dévorait avec un emportement qui

tenait de la fureur ; elle souriait à son ivresse long-tems avant que de la partager. Toujours vive , toujours gaie , même lorsqu'il l'entraînait vers le trône de l'amour , toujours décente , et cherchant à lui dérober quelque chose à l'instant même où elle lui accordait tout , elle avait sans cesse quelque malice à lui faire. Il est vrai que l'envie de lui en faire se passait peu à peu ; ses beaux yeux se fermaient enfin ; le beau cou se penchait sur les bras de *Gabriel*. Mais , comme si la nature avait fait *Sophie* pour être unique en tout , en amour , en vertu , en jouissances même , elle ne sentait pas comme les autres femmes. Toute entière à l'amour , dans ces momens où son sexe ne pense qu'au plaisir , si elle lançait sa vie vers son amant , à peine s'aperçoit-il qu'il lui a fait partager son bonheur. Jouit-il ? c'est alors qu'elle paraît goûter la volupté suprême , qu'elle le couvre de caresses , qu'elle le mange de baisers ; c'est de son bonheur qu'elle

est ivre ; c'est sa félicité qui fait la sienne.

Qui m'a révélé ces secrets-là ? Lecteur , je te plains si tu ne les devines pas , comme moi , dans les *lettres de Gabriel*.

Quand *Gabriel* était rendu à lui-même , des souvenirs le berçaient encore ; il se disait : « Ma *Sophie* est la pudeur même ; elle rougit , elle tremble encore quand elle se livre à moi : et ce n'est sûrement pas par manège ; elle sait bien qu'elle n'en a pas besoin , et que la coquetterie si indigne d'elle et si méprisée par moi , éteindrait mes desirs plutôt qu'elle ne les allumerait. Ma *Sophie* est donc la pudeur même , et j'en ai triomphé ! C'est bien à l'amour qu'elle s'est livrée ; c'est pour me rendre heureux , c'est pour me donner une marque d'estime et de confiance , c'est pour me donner une assurance éternelle de sa constance ; car ma *Sophie* n'aura jamais deux hommes. » Ce qu'il admirait encore , ce qui le touchait et le flattait le plus ,

c'était sa délicatesse au sein même de ces jouissances qui bouleversent tellement toutes combinaisons morales. . . ; son attention enfin de marquer beaucoup plus de plaisirs lorsqu'elle faisait ceux de son amant.

Est-ce là un libertin , celui qui savait si bien apprécier les avantages de la décence , les attraits de la pudeur , le desir de plaire , le bonheur d'aimer , et la nécessité d'aimer toujours ?

L'image de *Sophie* était toujours sous les yeux de *Gabriel* : il avait toujours une lettre d'elle dans ses mains ; et ses lettres l'enivraient comme ses charmes.

Oh ! que c'est bien le foyer de l'esprit et du génie même , qu'un cœur sensible ! C'est bien là que l'éloquence prend ses pinceaux et ses couleurs. Jamais le trait qu'on a cherché n'est celui qui touchera le cœur. L'imagination étonne et amuse l'esprit ; mais ses succès ne s'exercent que sur l'esprit. L'ame veut être remuée par d'autres moyens : elle seule sait produire ce qui peut l'af-

fecter. Si je faisais jamais l'histoire philosophique de l'éloquence, je trouverais, j'en suis sûr, qu'il n'y eut jamais d'hommes vraiment éloquens que ceux qui furent honnêtes et sensibles. Une passion violente peut fournir des éclairs; mais si le cœur qui la produit n'est pas doué de cette sensibilité divine qui féconde l'imagination et l'esprit, cette éloquence passagère et toute par élans, non-seulement cessera avec la passion; mais, dans le moment même où la passion exerce son empire, elle n'agira que par secousses, et ne produira pas d'impressions durables et profondes. C'est cette impression que toutes les lettres de *Sophie* gravaient au fond du cœur de *Gabriel*. Elle ne lui disait pas, *je t'aime*, comme une autre: tout portait l'empreinte de son ame, parce qu'elle ne ressemblait qu'à elle-même.

Si *Gabriel* sentait comme *Sophie*, *Sophie* pensait comme *Gabriel*. Bien différente de ces prudes ennuyeuses qui déguisent de leur mieux leurs aventures, fière et forte de ses sentimens

purs, elle n'élevait jamais jusqu'à elle ni les épigrammes des malins, ni les préjugés des sots. Si quelque chose l'étonnait et l'affligeait, c'était la réputation tardive de Mirabeau. Rien de son génie ne lui avait échappé ; juge et témoin de l'injustice de ses contemporains, elle lui disait : « Tu es bien la preuve qu'il faut renoncer à être grand homme en France. Ah ! crois-moi, ton esprit t'a déjà fait trop de mal. Contentons-nous d'être toujours honnêtes, et soyons heureux, si nous le pouvons. » Il savait bien qu'en cherchant à le dégoûter de la gloire, elle avait d'autres vues que d'éloigner une rivale.

Et c'est-là cette femme qu'une sentence de Pontarlier avait condamnée à une détention perpétuelle dans une maison de force, pour y être rasée et vêtue comme le vice, comme le crime ! qui a été déclarée déchue de tous droits de communauté, douaire, préciput ; etc. et dont toute la dot fut livrée à un mari de 70 ans, imbécille et im-

puissant , à la charge que ce premier président de la chambre des comptes de Dole paierait à cette fille d'un président de parlement six cents livres de pension , sur lesquelles serait prélevée l'amende de dix livres au roi !

Et c'est pour n'avoir jamais voulu ni abandonner , ni trahir la marquise *de Monnier* , que le comte *de Mirabeau* aura la tête tranchée en effigie par l'exécuteur de la haute justice ; qu'il sera condamné à 50 livres d'amende envers le roi , et à 40 mille livres de dommages et intérêts envers son mari qui les appliquera à des œuvres pies !

Mais il avait commis un rapt *en séduction par blandices* , me crient ses juges . . . Juges et bourreaux... répondez-moi ;

Etait-ce pour jouir d'elle , pour triompher de sa faiblesse , que *Gabriel* fuyait avec *Sophie* ? Elle lui avait donné depuis long-tems sa personne , comme sa tendresse. Ce n'est pas même au délire qu'il a dû sa jouissance ; car cent fois elle l'avait vu expirer à ses pieds ,

sans qu'il osât arracher une faveur qu'elle ne lui donnait pas. Il s'est plaint , il a gémi , il a plaidé sa cause avec chaleur. Il lui disait que toute femme honnête qui a dit à un homme , qu'elle croit digne de sa confiance , *je l'adore* , et lui a donné un baiser , lui doit toutes ses faveurs , et ne peut les refuser que par une honteuse méfiance ou un manque de sincérité ; et elle lui a cédé , parce qu'il l'avait convaincue qu'elle le devait.

Etait-ce là un si grand crime ?

Ils furent aussi long-tems amoureux en silence , qu'on leur permit de l'être. Mais un commandant de fort , qui joignait à l'insolence des prétentions toute la bassesse des sentimens , M. de Saint-Mauris persécuta *Gabriel* , auquel il s'imaginait pouvoir disputer le prix de la beauté. *Sophie* pouvait-elle souffrir l'insolence de la comparaison ? Elle repousse de son mépris le téméraire *Ixion* qui la dénonce aux prêtres et aux dévots pour se venger. Les dévots et les prêtres apprirent à son mari qu'il devenait

venait père sans s'en douter. C'était bien son intention, c'était son vœu ; mais lorsque , par cette charitable révélation , il vit que personne ne le croirait capable d'un miracle , la piété et l'honneur lui commandèrent de se fâcher. C'est alors que commença le vrai scandale dans son ménage ; car la jeune Sunamite n'eut plus que des larmes à verser. C'était à sa mère à les essuyer : elle se sauve dans son sein. Toute sa famille fanatique ne lui parle que de Dieu et du Roi. On la menace d'une *lettre de cachet* , en attendant l'enfer. *Gabriel* n'était pas loin ; *Sophie* lui fait passer ces mots : *Ou la fuite , ou la mort*. Sans doute l'idée de vivre uniquement l'un pour l'autre , de briser les liens sous lesquels ils gémissaient , était née en même tems dans leur cœur. Mais elle l'a proférée la première ; et il n'a dit *oui* , que quand il y aurait eu de la cruauté à dire *non*. Elle avait trop de sacrifices à faire , et lui trop peu de dédommagemens à lui offrir.

Etait-ce là un si grand crime ?

Tome I.

↳

Si c'en est un , c'est celui de l'amour : c'est encore plus le vôtre , parens dénaturés , qui d'un pied barbare poussez dans le précipice ce sexe faible , puisqu'il est sensible , que le père des chrétiens relevait et pardonnait.

Comment l'adultère serait-il un crime , quand le divorce n'est pas un droit ?

Enfin , *Gabriel* et *Sophie* sont à Amsterdam ; c'était le rendez-vous qu'ils s'étaient donné : le pays de la liberté leur paraissait devoir être celui du bonheur.

Mais un Vergennes et un Amelot , qui n'auraient pas osé redemander à la Hollande deux scélérats que toutes les nations devraient se rendre ; ne balancèrent pas à lancer la police de Paris jusques dans les états du Stathouder que prévint la Vauguion ; et le 14 mai 1777 , Saint-Mathieu et sa femme furent arrêtés chez *Leguesne* , tailleur de corps , dans le Calverstrand. *Mirabeau* avait pourtant cru être bien déguisé sous le nom d'un apôtre.

Tous deux rentrèrent dans leur pa-

trie qui les déchira pour les séparer. Desbrugnières , qui croyait que la beauté même ne devait avoir rien de caché pour un *inspecteur* , trouva dans le corset de *Sophie* une dose de poison. (Je l'ai en mains , et elle pourrait encore servir à purger la terre d'un tyran.) C'était une ressource dernière que l'infortunée se ménageait contre l'infamie ; car elle avait déjà écrit ce billet fier à son mari , qui devenait barbare peut-être sans le savoir :

« Quelle que soit, Monsieur , la vengeance qu'il vous plaise de tirer de moi , je crois vous devoir la justice qu'elle ne peut être celle qu'exerce ma famille ; vous aimeriez mieux sans doute me faire punir par les lois , si je l'ai mérité , que de me voir traîner votre nom dans une refuge de prostituées. Je ne réclame de vous ni indulgence , ni oubli de ma conduite. Cette demande serait inutile , quoi que je n'aie fait que ce que j'ai cru devoir faire pour éviter les coups d'autorité que le despotisme fait

« craindre à l'innocence même. Mais
« je vous prie, quel que soit le sort que
« vous me réserviez, et sur lequel vous
« seul avez le droit d'implorer la jus-
« tice, de ne pas me confondre avec
« les femmes qui ne rougissent jamais.
« Je desirerai un couvent, je demande un
« couvent, et je promets de ne jamais
« sortir de ce couvent. Ce n'est pas là
« une grâce, puisque, fussé-je convain-
« cue, ce serait la peine que m'infligeraient des juges. J'ai l'honneur
« d'être avec tous les sentimens que je
« je vous dois, votre, etc.

« RICHARD DE MONNIER. »

« Cependant la mère de *Sophie*, de
« cette *Sophie* tout à la fois l'idole et la
« victime de l'amour, écrivait à M. Le-
« noir, avec toute la dureté et l'hypo-
« crisie de la religion : « Le sieur Des-
« la brugnières a rempli sa mission avec
« toute l'adresse d'un homme qui a les
« mœurs à venger. Ma fille m'a écrit,
« et je suis bien sûre que c'est elle qu'il
« tient sous ses fers. Lorsque son entrée
« à *Sainte-Pélagie* vous sera certifiée

« par la supérieure , je vous serai très-obligé de lui compter cent louis.

« DE LA FOREST DE RUFFEY. »

Le duc de la Vauguyon, tout ministre qu'il était, avait un meilleur cœur : car il recommanda en France , celle qu'il avait fait arrêter en Hollande. Mais la recommandation irrésistible , c'était l'enfant que portait *Sophie*. Les tyrans eux-mêmes n'ont jamais osé frapper le ventre d'une mère. Elle fut livrée aux soins mercenaires de mademoiselle Douay, qui avait acheté de la police quelques privilèges des maisons de force ; et la première chose qu'elle donna à sa prisonnière, fut le nom de madame *de Courvière* ; et ce n'est qu'après ses cotiches que *Quidor*, inspecteur-conseiller du Roi, la conduisit, le 18 juin 1778, au monastère de Sainte-Claire, à Gien.

Cependant *Gabriel* subissait, au donjon de Vincennes, le sort de Prométhée ; car il avait plus besoin de voir *Sophie* que de respirer.

O prodige ! un lieutenant de police est attendri. Est-ce par les malheurs

de *Gabriel*? est-ce par les charmes de *Sophie*? N'importe: c'est un dieu pour eux, puisqu'il leur permet de s'écrire. Mais, pour qu'il fût le mien, il aurait fallu que, par devoir comme par pitié, il prèyînt le roi, et la reine sur-tout, qui avait tant de raisons d'être indulgente, que c'était dans un de leurs châteaux, en leur nom et à leurs dépens, que des amours étaient punis comme des forfaits. N'était-ce pas un calcul de petit ministre, de protéger le génie et la beauté? A sa place, il pouvait, il devait les venger; et encore, quelles bornes ne mettait pas à ses services sa froide prudence? C'était un inspecteur qui, de loin en loin, allait chercher au donjon les lettres impatientes de *Gabriel*, les apportait à un magistrat qui n'avait pas de tems à donner à de douces émotions, et, les gardant pour en paraître le censeur, les envoyait enfin à *Sophie*, qui, sûre de les retenir dans son cœur, consentait à les rendre après les avoir lues une fois; et elles revenaient tomber

avec mépris ou dans la poche de l'inspecteur , ou dans le panier inutile des placets. Éparpillées par la *Révolution* , je les ai ramassées par-tout d'une main respectueuse.

Ce commerce enchanteur ne peut que consoler deux amans : il ne les contente pas. Une plume de feu ne suffit pas à leurs ames ; il leur manque , quand ils ne sont pas l'un près de l'autre , ces signes , ces gestes , ces soupirs , le langage des yeux , enfin toute la magie de l'amour.

Mais la cause toujours renaissante des alarmes , des inquiétudes , des tourmens de *Gabriel* , c'était sur-tout le dépôt qu'enfermait le sein de *Sophie* ; il lui semblait à chaque instant entendre les cris d'une mère ; et quand il avait pleuré , la raison lui disait : Mais *Sophie* est grande , bien faite , robuste , jeune , et sur-tout courageuse ; la nature n'aura aucune peine à ouvrir à un enfant ce sanctuaire de l'amour , qu'elle ne s'efforçait quelquefois de fermer au père que pour doubler les plai-

sirs de l'hymen : et alors , il appelait un chirurgien , pour savoir de lui quelle était la manière de marquer ce tendre fruit qu'il craignait de trouver un jour confondu avec ceux du vice. Et avec quel intérêt il apprenait qu'il ne fallait que pointiller sur la peau les lettres qu'il voudrait empeindre , et frotter la petite plaie de poudre à canon pour que la trace ne s'en effaçât jamais !

C'est encore dans les accès de cette tendresse paternelle , qui même prévoit ce qu'elle ne craint pas , que *Gabriel* , pour correspondre dans tous les dangers avec *Sophie* , imagina un chiffre dont la combinaison évitait la rencontre des consonnes , les monosyllabes les plus ordinaires , et tous les inconvéniens qui le plus souvent trahissent cette langue muette. *Sphinx* nouveau , il aurait défié tous les *Œdipes* des bureaux , même ceux de la poste. J'en garderais la clef pour moi , s'il y avait encore une Bastille , et si la *déclaration des droits de l'homme* ne m'assurait pas qu'un cachet sur mes lettres repousserait seul tout le pouvoir exécutif.

Alphabet naturel. A B C D E F G H I K L M N O P Q R S T U V X Y Z
 Alphabet transposé. M P Q R O S A X U Y N F G I L V D T E B C G H J

Première Case. | Deuxième Case. | Troisième Case. | Quatrième Case.

Manière de se servir de cet Alphabet.

Au lieu d'écrire les lettres pour composer le mot qu'on veut tracer, on mettra simplement le chiffre qu'on mettra le rang de la lettre, qu'on devroit employer, dans la Case où elle est placée. Au-dessous de ce chiffre les celui de la Case. On aura attention de bien aligner ces chiffres, et de laisser grand intervalle dans

Exemple de cette manière d'écrire.
 Ecris-moi bien vite.] Je vois que E, première lettre du mot que j'ai à tracer, est représenté par O; cinquième lettre de la première Case. Je mets simplement [5, c'est-à-dire le chiffre du rang que tient la lettre que j'ai

(: : : : : x x x x)

Je continue et je trouve : | 5 3 5 3 6 6 2 3 2 3 5 1 3 3 1 6.

Pour éviter les monosyllabes, qui ordinairement font deviner les chiffres, voici les caractères pour en représenter quelques-uns,

Je tu te toi me moi mon ton nous notre mais car quand il lui si et je la se son

De sorte que écrits moi bien vite exprimé par ce chiffre, seroit

5 3 5 3 6 ① 2 3 5 1 5 3 1 6
 1 1 3 2 3 3 1 2 1 3 4 2 4 1

Le j consonne sera exprimé par J, il n'y a qu'à mettre un tiret --- entre chaque mot pour bien les distinguer. On ponctuera comme à l'ordinaire.

Tant que Mirabeau éprouva les chagrins , les peines de l'amour , sans en avoir ni les plaisirs , ni les ressources , le sang et la bile lui firent la guerre.

La nature avait tellement combiné chez lui ces deux grands mobiles des passions , que rarement ils prévalaient assez l'un sur l'autre pour troubler essentiellement sa constitution. Il recevait de ces deux agens impétueux ce qu'il fallait pour entretenir l'activité de son cœur plein de feu et de son caractère rempli d'audace , sans en être incommodé. Il était tellement constitué , que son esprit , pour être ardent et vigoureux , ne manquait ni d'agrément , ni d'aménité. Voilà ce qu'il devait à la manière dont son physique était organisé ; car en dernière analyse il faut tout rapporter là ; et c'est de ce mélange balancé de fluides si différens , que se formaient les qualités qui attirèrent et remuèrent l'ame de *Sophie*. Mais les inquiétudes , les malheurs , les contrariétés altérèrent cette *harmonie* , et renversèrent l'économie

de son être. Si ses infirmités morales n'avaient point encore affaibli son courage ni ses talens , elles avaient étrangement bouleversé son tempérament. Par les persécutions effrénées de son père , par la méchanceté de sa femme qui l'*illuminait* de crimes, dont le moindre était de préférer la statue d'*Endymion* à celle de *Diane*, et qui, pour trouver en lui un *Oreste*, faisait de sa mère une *Clytemnestre*, il était devenu violent, susceptible, impatient jusques dans la discussion ; et puis sa constitution déjà épuisée par une longue habitude du plaisir et du travail, croulait : (car de tout tems , il s'était alternativement occupé et amusé la nuit comme le jour).

Si près du désespoir , il était encore dévoré de désirs : des flots d'amour lui échappaient, qui n'étaient ni recueillis dans le sein de *Sophie*, ni fécondés par sa tendresse. Il repoussait ce délire des sens, parce que l'incomplète jouissance lui paraissait un vol fait à *Sophie*.

C'était pour se dérober à son imagi-

nation , que , se livrant à des études abstraites, il préparait une grammaire qui, utile à *Sophie* , le serait encore plus à leur fille. Persuadé qu'il est impossible d'écrire correctement une langue qui n'est pas apprise par principes , il réduisit à vingt-cinq pages toutes les règles essentielles du français : toutes les difficultés , toutes les exceptions s'expliquaient , et la conjugaison des verbes irréguliers , et la syntaxe de leurs régimes , et la prononciation , et la ponctuation , et la quantité , et sur-tout la déclinaison des participes.

Mais , condamné à travailler pour avoir de l'argent , puisque *Sophie* en avait besoin pour payer le lait d'une nourrice qu'elle aurait bien mieux aimé fournir elle-même , ce n'était pas un livre comme celui-là que *Desbrugnières* , le colporteur de ses manuscrits , pouvait présenter à des libraires ; et celui qui , du moins aux gages du très-honnête *Changuyon* à Amsterdam , avait rassemblé sous des volumes auxquels le *lecteur* devait mettre le titre

l'Avis aux Hessois, un morceau nerveux sur la tolérance, un discours sur le degré d'obéissance que peuvent exiger les gouvernemens, et où est discuté le pour et le contre de la doctrine de la résistance; des réflexions sur les maisons religieuses, sur l'usage des troupes réglées; celui qui avait fait le premier volume et la moitié du second de l'Histoire de Philippe II; celui enfin que son génie appelait à instruire les peuples et les rois, et qui, s'il eût eu seulement de mauvais livres, pouvait en faire de si bons, fut réduit à broyer les couleurs de l'*Arétin*: et alors parut le *Libertin de qualité*. On ne concevrait pas comment un apôtre de la volupté, le disciple le plus ingénieux qu'ait jamais eu *Epicure*, qui prêchait si bien que l'amour perdrait tout à être nu s'il était sale, et que la pudeur doit survivre même à la chasteté, a pu employer les figures dégoûtantes du vice; si, dupe de son imagination qui montrait à sa philanthropie, à travers des sentiers fangeux, un but

moral, il ne s'était pas persuadé à lui-même, que pour peindre les vices il fallait les saisir sur le fait; et que pour apprendre à des courtisans et à des moines où en était la gangrène, la putridité de leurs mœurs, il fallait, sous peine de n'être pas lu, parler le langage des bordels et des hialles. *Ma Conversion* est l'image des débauches de *l'île de Caprée*. Était-ce à lui à tenir le pinceau de *Pétrone*? Tout au plus devait-il se permettre l'*Erotika-Biblion*. Là du moins, avec toute l'érudition de l'academie des belles lettres, il couvre des exemples sacrés de l'antiquité, les parties honteuses de nos modernes Sardanapales.

Mais enfin, pour expier les débordemens de son esprit, Rousseau, le Jean-Baptiste, après une épigramme ordurière, traduisait des pseauxmes. Mirabeau fit plus: honteux du manteau de *Diogène*, il reprenait bien vite la robe de *Platon*, et alors, rêvant l'indépendance, secouant tous les despotismes, jusqu'à celui des langues, ébranlant

de ses cachots toutes ces citadelles dont les rois menaçaient leurs peuples , et où il semblait n'être entré qu'afin de prendre ses mesures pour les abattre , il burinait dans le silence et la nuit d'une voûte , ses *Lettres de cachet*.

Ainsi se préparait le *Messie* de la *Révolution*.

Enfin Mirabeau est rendu au monde le 17 décembre 1780 ; et bientôt il demandera aux juges de *Pontarlier* , où sont ces témoins qui ont été interrogés et entendus sur une adultère dont le mari ne s'était pas plaint ; où est cet homme public qui était parent de l'accusateur au degré prohibé par l'ordonnance ?

Sophie recouvre sa dot ; une pension viagère lui est adjugée ; et la peine de l'authentique se change en une retraite momentanée dans un couvent.

Est-ce là la fin des malheurs de ce grand homme que le vice a souvent entraîné , mais que le vice n'a jamais asservi ; qui a toujours eu les mêmes sentimens , les mêmes principes , les mêmes vertus , les mêmes défauts ; qui a toujours montré dans ses fautes la

sagesse qui les répare , le repentir qui les efface , et dont le cœur bon corrigea la tête bouillante ; à qui il ne manqua peut-être , comme le disait si finement M^{lle}. Dionis à M. Grouvelle , que de ne pas mourir en France , pour être fidèle en amour ?

Non , non : Mirabeau libre , mais pauvre , que le sort promenera longtemps , lui donnant par-tout des rois et des femmes pour ses menus plaisirs , aura encore une grande passion à subir , celle de l'ambition ; et sa *Sophie* , qui nouvelle *Artémise* devait boire ses cendres ; *Sophie* délaissée au moment où l'hymen s'approchait d'elle pour la venger de l'amour , suicide , trouva , sur le sofa même des grâces , dans la vapeur du charbon , le sommeil éternel de *Pauline* , sans avoir sous ses yeux l'image d'un *Sénèque*.

Elle descendit au tombeau , lorsqu'il montait à cette tribune d'où il devait tomber lui-même sur le lit de la mort , qui fut du moins pour lui celui de la gloire. Ils ne sont plus : que l'envie meure donc avec eux !

N'est-ce point assez pour elle qu'il se soit éteint si-tôt , ce génie qui devait diriger le tremblement régénérateur de toute l'Europe ? Elle sait bien que Mirabeau qui , en dénonçant *Condé* , avait calculé la fuite d'un roi parjure , aurait enfin appris aux nations à se passer de rois qui veulent être plus forts qu'elles. Un plan était déjà conçu dans sa tête , digne de l'instituteur de la garde nationale ; de celui que tous les citoyens-soldats devraient prendre pour patron. Mais il sentait que pour l'exécuter , il fallait être sûr que le peuple Français aurait enfin un caractère , c'est-à-dire , la constance des vertus ; et c'était pour le préparer , pour l'essayer , que quelquefois il paraissait changer de chemin , quoiqu'il voulût toujours aller au même but. Ce qu'il écrivait sur l'abbé Syeis révèle bien cette tactique :

« La bile qui lui donne du génie ;
 « lui donne aussi de l'humeur ; il ne sait
 « pas assez que si l'homme n'avance dans
 « la carrière escarpée des hautes con-

« ceptions qu'à l'aide de la méditation
« et de la solitude, on ne marche en
« affaires qu'avec les hommes, et en s'a-
« malgant leurs qualités et jusqu'à leurs
« faiblesses. L'opinion publique com-
« mence à diverger beaucoup; et si on
« ne la ramène pas à un centre, le suc-
« cès de la révolution est très-compro-
« mis.

« Je suis si peu sûr de vivre le mois
« d'après celui où j'ai conçu une bonne
« idée, que je brûle de la voir réaliser,
« de peur qu'elle ne périsse avec moi,
« et que le destin ne me moissonne
« avant de l'avoir léguée aux hommes;
« car il ne faut pas plus mourir inutile
« que vivre sans gloire. »

Les patriotes eux-mêmes, qui lui
avaient entendu dire que la *liberté n'a
pour lit que des matelas de cadavres*,
n'ont souvent calomnié ses intentions,
que parce qu'ils ne devinaient pas sa
profonde politique : j'en ai vu même le
croire très-frivole, sur cela seul qu'il
avait la frisure d'un sybarite. C'est qu'ils
ne savaient pas que Démosthène sor-

tant de la tribune, où il avait foudroyé Philippe de Macédoine, venait danser au bal, couvert d'habits brodés.

Il n'a manqué à Mirabeau que de rencontrer plus souvent des hommes bons et vertueux, pour être meilleur qu'eux.

Mais enfin sa vie, telle qu'elle est, ne peut que rappeler la réflexion de la Bruyère : « Les hommes commencent
« par l'amour, finissent par l'ambition,
« et ne se trouvent dans une assiette
« plus tranquille que lorsqu'ils meurent. »

POST-SCRIPTUM.

Dussent les mânes de Mirabeau en frémir ! je dois déposer sur la tombe de celui qui, en face des rois, dénonçait les *Lettres de cachet*, un *ordre* d'un représentant du peuple, que n'aurait jamais osé signer la main d'un despote.

Cette nuit, le 20 décembre, l'an troisième de la liberté, un administrateur municipal a commis un forfait : car c'en est un que de violer les domiciles, sur-tout pour celui qui

doit protéger jusqu'au sommeil des citoyens.

Dix personnes se sont présentées chez M. Didot, et de-là chez M. Garnery, qui imprimaient *ces lettres* ; et il y avait dans cette patrouille *civile* quatre ou cinq hommes de loi, qu'escortaient des soldats ! C'était pour saisir, comme de la part des créanciers de *Riquetti*, sans titres préalablement reconnus par des juges, ce qu'il écrivait, il y a quinze ans, à la marquise de Monnier, dont les créanciers, si elle en avait, pourrait encore mieux réclamer ce *porte-feuille* de l'amour. Les lettres de *Gabriel* ont été trouvées, plusieurs sous les débris de la Bastille, quelques-unes à la *mairie* ; et beaucoup m'ont été ou prêtées, ou vendues, ou données par les amis de *Sophie* et de *Gabriel* ; toutes adandonnées par *Gabriel* lui-même.

J'ai passé un an à les recueillir, à les déchiffrer, et à les disposer pour honorer celui qui devait ouvrir le *Panthéon français*. Une fois je parlais à Mirabeau de mes recherches ; et le prisonnier de *Vincennes* me dit : Ne les publiez qu'après ma mort ; car on ne veut pas encore me connaître. Je suis bien sûr que ma famille, qui donnerait beaucoup d'argent pour qu'elles ne parussent jamais, n'osera pas vous en offrir.

C'est dans la maison même où, *procureur de la commune*, je rêvais la félicité publique, que le commissaire de la section de Henri IV,

à l'ombre du *chaperon*, vient lire à mon hôte qui, dans son lit, n'en croit ni ses yeux ni ses oreilles, cette patente turque :

« Monsieur *Cuvilliers* est autorisé à se
« transporter chez *Didot* et *Garnery*, pour
« prendre toutes les déclarations nécessaires,
« faire perquisition des ouvrages et papiers de
« *Mirabeau*, saisir tout ce qui s'en trouvera
« imprimé, ensemble et les manuscrits, soit
« en originaux, soit en copies, et rompre les
« *planches* en tout ou partie : et en cas de diffi-
« cultés, il en sera référé pardevant moi.

« M A U G I S , *administrateur*. »

Était-ce donc la peine de faire une *consti-
tution*, pour qu'un procureur au châtelet la
renverse d'un coup de plume ?

Cinq feuilles avaient été saisies sous ces
presses sacrées auxquelles la loi même ne peut
pas toucher : oui, la loi même ; car les im-
primeries sont des temples où les pensées
doivent reposer en paix comme dans les têtes.

Dès le matin, je cours chez le commissaire,
qui dormait comme s'il avait fait une bonne
action. Et le procès-verbal était sous son
oreiller !

Je lui demande si les *Sartine* et les *Breteuil*
étaient de retour ? . . . Non , me répond-il :
c'est toujours M. *Maugis* . . .

Hé bien ! M. *Maugis* et vous, vous serez dé-
noncés. En attendant le premier exemple de

la *responsabilité* , je vous condamnerai à l'immortalité , en vous plaçant aux pieds de Mirabeau ; il fallait à sa statue , qui durera plus que celle de Louis XIV , des esclaves comme vous.

Nota. Je prévien M. Belin junior , qui croit , comme créancier , avoir des droits sur tout ce qui paraîtra de Mirabeau , que M. *Chamfort* , que M. *Rebaz* , que tous ceux qu'il estimait , ont de lui des *lettres* qui se vendraient bien ; que sa *traduction de Tibulle* est déjà dans les mains d'un libraire , etc. etc. Avec un ordre de M. *Maugis* , il pourrait faire rentrer tous ces fonds du génie à la succession.

Quel dommage que sa correspondance avec son père ; qui , toute entière dans la bibliothèque du *marquis* , a été léguée à M. de Saint-Vincent du parlement , ait été brûlée , par respect pour *l'ami des hommes* , dans le cabinet du lieutenant civil , en présence de deux froids magistrats ! Elle n'aurait coûté à des exécuteurs testamentaires qu'un ordre de M. *Maugis* : rien n'est expéditif et commode comme la justice de M. *Maugis*.

LETTRES ORIGINALES

D E

MIRABEAU.

A M. LENOIR.

JE ne doute pas, Monsieur, que ce ne soit une occupation très-fatigante que de lire et d'examiner les plaintes fréquentes et monotones des prisonniers qui ne pensent qu'à leur infortune, tandis que vous êtes surchargé de tant d'autres affaires ; mais vous avez trop de justice et de bonté pour ne pas sentir qu'il est bien plus pénible encore de languir dans l'incertitude de son sort, et que tout mon espoir est en vous, de qui seul je puis réclamer les secours et intéresser l'équité. J'ai été conduit ici sans pouvoir en donner avis à personne. Je forme des demandes auxquelles on ne manque pas d'opposer de nombreuses objections : je les ignore, et n'y puis répondre. Si je suis détenu sur un faux exposé, je ne puis le détruire. C'est sur les imputations d'un père que ses ressentimens rendent ma partie, qui seul a été entendu, que je suis jugé et condamné.

2 LETTRES ORIGINALES

Ceux qui s'intéressent à moi ne savent pas où je suis, ni comment me défendre. Il faut donc que j'attende, que je gémissé, jusqu'à ce qu'un heureux caprice de mon persécuteur accrédité brise mes chaînes, ou que j'expire sous leur poids, s'il est inflexible.... Voilà, Monsieur, quelle perspective me serait offerte à 27 ans, si je n'espérais que vous daignerez m'obtenir justice et clémence du souverain. Je ne puis renfermer tout ce que j'aurais à vous dire dans une lettre; ce serait abuser de votre patience. Je ne vous offrirai donc que le résumé de ma cause, en attendant que vous vouliez bien m'admettre à répondre à tout ce qu'on a pu alléguer contre moi.

Me voici à Vincennes, Monsieur, depuis plus d'un mois; et vous savez que l'infortuné qui compte, sait de combien de jours et d'heures il est composé. J'y suis traité comme un prisonnier d'état, et l'ordre de cette austère maison ne peut être interverti pour un seul homme. Cependant, qu'ai-je fait? Aurais-je, encore si jeune, et simple particulier, mérité la disgrâce du souverain? ma détention importe-t-elle à l'état, à la chose publique, à la société? Je ne crois pas qu'on ait prononcé ces grands mots dans ma condamnation. Cependant je ne me déguise point qu'on peut me dire que la fuite de madame de Monnier a offensé deux familles

familles et affligé la mienne. J'avoue que c'est un tort, et que ce tort doit être expié. Il ne s'agit plus que de savoir comment il doit l'être.

Je suppose, pour un instant, qu'il fût prouvé que j'ai enlevé madame de Monnier ; que l'arrêt dont j'ai été menacé , soit vraiment prononcé : j'ose vous demander, Monsieur, si le roi ne pardonne pas tous les jours des délits plus sérieux, plus essentiels, plus importans dans leurs suites ? Je ne citerai personne ; je ne rappellerai point pour ma défense, des anecdotes scandaleuses ; mais , en vérité , je ne puis m'empêcher d'observer qu'il arrive très-fréquemment des choses plus étonnantes et plus graves que la fuite de la femme d'un époux septuagénaire , et que ces choses n'attirent pas aux coupables une punition aussi cruelle. Après tout , qui a fait l'éclat dont on se plaint ? Il est aisé d'apercevoir que, si la famille de madame de Monnier n'eût pas ridiculement instruit et averti son mari et le public ; que si un époux emporté n'eût point fini sa carrière comme il l'a commencée, en sacrifiant à sa vengeance toutes les bienséances, et même ses intérêts les plus chers, on aurait ignoré cette fâcheuse affaire, qui n'aurait d'ailleurs jamais eu lieu, sans des persécutions insensées, et, j'ose dire, atroces. Si madame de Ruffei ne se fût point opiniâtrée, de concert avec mon

père , à me faire sortir du fort où j'attendais en silence ce que me promettait l'équité de mes juges ; si l'on n'eût pas poursuivi à-la-fois , madame de Monnier en France , et moi dans le pays étranger , elle serait encore à attendre que le tems la déchargeât 'du triste fardeau que sa famille lui avait imposé en la mariant. Monsieur de Monnier , aussi bien que les Ruffei , n'ont donc recueilli que ce qu'ils ont semé ; et je ne crois pas qu'un homme dont ils ne sont , en aucun sens , les égaux , soit moins intéressant qu'eux.

Je n'ai envisagé mon affaire , jusqu'ici , Monsieur , que sous le point de vue le plus défavorable pour moi ; car il n'est pas douteux que , si je n'ai point enlevé madame de Monnier , si je ne l'ai qu'accueillie dans sa fuite , dans sa détresse , je n'ai fait que ce qu'un homme honnête et sensible se devait indispensablement dans les circonstances où je me trouvais. J'ose donc croire , Monsieur , que ma détention ne serait ni longue , ni austère , si les ministres n'écoutaient qu'eux-mêmes dans cette occasion ; qu'elle n'a été accordée qu'aux sollicitations de mon père , et qu'il en est par conséquent , en quelque sorte , l'arbitre.

Mais , Monsieur , c'est là le comble du malheur pour moi ; car tout m'annonce qu'il est très-résolu de la prolonger jusqu'au dernier de ses jours (il m'en menace sans cesse depuis trois ans), et je suis même convaincu

qu'il ne tiendra pas à lui qu'elle ne finisse qu'avec les miens. Je sens que vous croirez difficilement qu'une telle animosité se trouve dans le cœur d'un père ; mais je ne juge que d'après les faits. Qu'il me soit permis de vous les exposer : je vous réitère cette demande . Je consens , si mon père en détruit un seul , qu'on n'en croie aucun. Je consens que cet examen produise un jugement irrévocable , pourvu toutefois qu'on veuille bien me donner communication de tout ce que mon père alléguera contre moi. Si mes réponses ne sont pas satisfaisantes et sans réplique, je passe condamnation ; je n'attends , pour rédiger ce mémoire . que vos ordres , et les écrits qui ne sont nécessaires.

Observez , je vous en supplie , Monsieur , que la haine personnelle de mon père n'est pas le seul motif d'éloignement qu'il ait contre moi. Vous pouvez croire aisément qu'il craint d'entrer en compte , parce qu'il est très-dérangé , et qu'il trouve fort commode de ne me payer qu'une pension alimentaire. Mon désintéressement ferait peut-être disparaître ce genre de difficultés ; peut-être aussi parviendrais-je à l'adoucir , si l'on ne travaillait sans cesse à l'animer contre moi. Mais vous n'ignorez pas , puisque le procès de ma mère a rendu ces anecdotes trop publiques , que madame de Pailli , qui domine impérieusement chez son ami , a le plus grand intérêt

à en bannir tous ceux qui pourraient contrebalancer l'ascendant qu'elle s'est acquis sur les débris de presque toute ma famille. Vous savez que le marquis du Saillant, installé depuis sept ans, lui, sa femme, ses enfans et toute sa maison enfin, chez mon père qui n'a pas hésité à dire souvent qu'il donnerait sa famille entière pour ce gendre chéri ; vous savez, dis-je, que monsieur du Saillant n'aime point les co-partageans. Ce monsieur du Saillant n'a pas rougi de faire proposer à sa belle-mère d'assurer tout son bien à sa femme, pour prix de la paix qu'il lui ménagerait. Il sait que je l'apprécie à sa juste valeur, et que ma mère ne me dépouillera jamais pour lui dont elle a tant à se plaindre ; mais il cherche à faire pencher la balance en faveur de mon frère avec qui il fera ses conditions. C'est un nombre infini d'intrigues domestiques de cette espèce, Monsieur, que je ne puis détailler dans une lettre, que vous devez regarder comme le véritable motif d'attachement de ceux qui voudraient me voir mort civilement, parce que la nature se mble me destiner encore des années qui ne peuvent que leur être très-importunes. Comme ils ne peuvent avouer de tels sentimens, ils se retranchent dans des déclamations violentes, et malheureusement trop spécieuses, dont mon père, excité sans cesse par ces conseils perfides, devient le prôneur. « Mes dettes

« et mes affaires criminelles ne lui permettent
 « pas de me rendre libre, dit-il : je ne puis
 « être mieux que sous la main du roi, et dans
 « une prison où, par le profond secret qui y
 « est observé, mes ennemis et mes créanciers
 « ne peuvent ni me deviner, ni me poursuivre. »

Cet argument est très-faible ; car enfin, je puis répondre que des dettes et des procédures criminelles ne s'arrangent pas toutes seules ; que, si on en laisse le soin à mon père, on doit penser qu'il se gardera bien de rien terminer, puisque c'est son meilleur moyen pour obtenir que je reste ici ; que mes dettes ne seront jamais payées, si l'on continue à employer mon revenu (comme on le fait, dit-on) à rembourser des intérêts usuraires, sans faire une liquidation générale, pour laquelle je puis seul donner des éclaircissemens et des moyens ; que l'affaire de monsieur de Villeneuve, premier prétexte de ma détention, est comme finie, puisqu'à supposer que je ne veuille pas appeler d'un jugement qui, quoique par contumace, est aussi honorable pour moi qu'infamant pour mon adversaire, j'en serais quitte pour lui donner 6000 livres ; que, tout en blâmant les mesures que j'ai prises pour châtier l'insolence de monsieur de Villeneuve, parce que ces mesures m'ont compromis, le public a loué ma conduite et m'a absous longtemps avant l'arrêt ; que, quant au proces

avec madame de Monnier, il est très-facile à assoupir, puisque la famille Ruffei y est aussi intéressée que moi ; qu'à supposer qu'il y ait un arrêt, et qu'on ne veuille point de révision de procès, j'ose croire qu'on obtiendra plus aisément de la bonté du roi, des lettres de grace, que la lettre de cachet qui m'a fait enfermer à Vincennes ; que les Monnier et les Ruffei peuvent prendre toutes leurs sûretés vis-à-vis de moi ; que je ne me refuserai à rien ; que je donnerai et tiendrai toutes les paroles que l'on exigera, pourvu que madame de Monnier jouisse d'une honnête liberté, et que l'on ne me demande rien de contraire aux procédés que je lui dois. C'est ici, sans doute, l'objet apparent des craintes les plus vives de mon père, et celle de toutes ses représentations qui aura fait le plus grand effet sur vous. « Mon fils a prouvé, peut-il dire, que les coups de main hardis et dangereux ne l'étonnaient pas, puisque, malgré les précautions prises par deux familles, il est parvenu à enlever madame de Monnier gardée, pour ainsi dire, à vue. S'il sortait demain du fort où il est enfermé, ce serait à recommencer. » Pour répondre à ceci, Monsieur, je ne chicannerai point sur les mots, et je ne me contenterai pas de vous dire (ce qui est, sur mon honneur, exactement vrai,) que madame de Monnier est sortie seule de chez elle, et que j'étais en

Suisse lorsqu'elle a quitté la France. Il faut à un homme aussi éclairé que vous, de meilleures raisons que celle-là. Passons donc sur les termes. J'ai *enlevé* madame de Monnier ; mais quel était mon but ? Ce n'était pas de satisfaire ma passion, puisqu'on prétend avoir prouvé que nous vivions depuis long tems ensemble. C'était donc de la soustraire aux ordres que sa famille avait sollicités, et de la sauver du péril imminent de se voir enfermée : on ne peut me supposer un autre motif. Mais ce que nous craignions alors est arrivé. Madame de Monnier est resserrée sous lettre de cachet. Je n'avais pas cru ni dû croire que son évasion entraînat des suites aussi bizarres et aussi tristes qu'une procédure qui, après tout, ne déshonore guère que monsieur de Monnier ; mais je ne puis ignorer que, si j'enlevais une femme enfermée par ordre du roi, je m'exposerais, en cas de réussite, à être traité comme criminel de lèse-majesté, et m'ôterais à jamais tout espoir de jouir de ma fortune et de vivre dans ma patrie. J'ai éprouvé que les pays étrangers n'étaient pas un asyle sûr, et je ne suis plus, ni d'âge, ni de santé, comme je n'ai jamais eu le goût de faire l'aventurier. Si j'échouais au contraire, je serais certainement renfermé pour le reste de mes jours. Peut-on croire que je m'expose à cette alternative, que je me réduise à la mendicité, dans l'espoir très-in-

certain de rendre la liberté à une femme qui la recouvrera sous peu d'années, par la mort de son mari? Vous conviendrez, Monsieur, que cela n'est point soupçonnable, à moins que de me supposer en démence.

Vous apercevrez aisément, Monsieur, dans cette ébauche foible et incorrecte, que la solitude et le chagrin prennent autant sur ma tête que sur ma santé. Je n'ai plus, ni feu, ni expression, et je sens que je me survis. Mais j'aurai rempli mon but, si cette lettre vous fait entrevoir que j'ai mille choses à dire pour ma défense, qu'il serait digne de votre équité d'entendre, ou de vous faire rapporter par quelqu'un qui eût le tems de m'interroger et de m'écouter sur tous les chefs. Ne pourriez-vous pas charger de cette commission une personne de confiance, qui deviendrait, sinon mon défenseur, du moins mon organe; qui me rendrait quelque espoir, et m'ôterait la douloureuse pensée que je n'ai d'autres juges, que ceux-là même que je sais avoir résolu ma perte? Oui, Monsieur, j'ose solliciter cette grace, et je l'espère de vous, parce que je sais que je parle à un magistrat sage, éclairé, inaccessible à la prévention et aux préjugés, capable d'apprécier les réputations, et de démêler la vérité à travers les nuages dont l'entourent les intérêts particuliers.

S'il est décidé que mon père seul peut

prononcer sur mon sort, je vous réitère, Monsieur, la demande que j'ai eu l'honneur de vous faire : qu'il me soit permis de voir un de mes amis, ou même des siens, pour obtenir qu'il se charge de plaider ma cause auprès de ce père si prévenu, et de l'engager à consentir qu'à quelque condition, et dans quelque pays du monde que ce soit, je puisse du moins respirer en paix. J'étouffe de douleur dans le dénuement général où je me vois. Inquiet pour tout ce que j'ai de plus cher au monde, je ne sais si ceux par qui je tiens à la vie, si ma mère et mon fils respirent encore. Quand je fus arrêté pour la première fois, je l'arrosai de mes larmes ; mon ame avait le pressentiment que je ne le reverrais pas. Depuis cette triste époque, ses nouvelles m'ont toujours suivi ; et ce n'est qu'en rentrant dans ma patrie, que je me vois privé de toute consolation, de celle-là même qu'il serait si juste de m'accorder. Hélas ! Monsieur, vous n'ignorez pas qu'il est plus d'un enfant dont je suis le père ; et si je finis ici ma carrière, je ne pourrai pas même, en assurant la subsistance du malheureux qui verra bientôt le jour, lui offrir ce faible dédommagement de la tache imprimée sur sa naissance. Privée de tous ses biens, madame de Monnier ne tient que de l'humiliante pitié de sa famille, une pension modique, dont il ne lui sera

12 LETTRES ORIGINALES

pas libre de disposer, sans doute ; et mon enfant, rebut de cette famille irritée, sera le triste jouet des coups du sort, s'il ne m'est point permis d'y pourvoir. Peut-être, Monsieur, me livré-je trop, en ce moment, à ma juste inquiétude : pardonnez les choses déplacées qui ont pu m'échapper ; je me méfie d'autant moins de moi-même en vous écrivant, que je sais mieux que votre place n'est pour vous qu'un moyen de plus d'exercer votre bienfaisance et votre sensibilité.

J'ai pris la liberté de vous demander, dans ma dernière lettre, la permission d'écrire à monsieur le duc de la Vauguyon : j'attends vos ordres pour le faire.

Il m'est resté des malles en Hollande, où sont des vêtemens qui me sont absolument nécessaires ; car je n'ai porté avec moi qu'un très-petit porte-manteau : elles contiennent aussi des livres qui me seraient une ressource bien précieuse. Oserais-je espérer que vous donnerez des ordres pour que ces effets me parviennent ? Je suis honteux de vous entretenir de ces fastidieux détails ; mais je vous prie de ne point oublier que je ne puis écrire qu'à vous, ce qui me contraint de vous importuner.

J'ai l'honneur d'être, avec les sentimens les plus respectueux, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

MIRABEAU fils.

A M. LENOIR.

1 août 1777.

JE vous dois des remerciemens bien sincères, Monsieur, pour la bonté que vous avez eue de permettre que M. de Brugnière vînt me voir : je vous les fais du plus profond de mon cœur. Il est bien doux de déposer un moment sa douleur dans le sein d'un homme qui connaît nos malheurs et y compâtit. Vous m'avez rendu quelque courage en m'accordant cette faveur que je ne dois qu'à votre pitié. Ah ! puissiez-vous être long-tems à même d'aider les malheureux ! Je le suis beaucoup, Monsieur, vous n'en doutez pas. Il me serait bien important de vous convaincre que je ne l'ai pas autant mérité qu'on voudrait vous le faire croire ; que j'ai éprouvé de cruelles injustices, et que les torts, même les plus graves, que l'on me reproche, portent le caractère d'une ame honnête et sensible, faite pour intéresser. Les Ruffei fuyeroient s'ils m'entendaient, et je leur pardonne. Ils ont cruellement à se plaindre de moi, et ne sont pas assez justes pour avouer qu'ils m'ont provoqué lâchement. Qu'ils adoucissent le sort de la plus infortunée et de la plus intéressante des femmes, et je n'ai rien à désirer d'eux. Je jure même de ne jamais

C vi

récriminer, et de ne point repousser, comme je le devrais peut-être, les indignes procédés qu'ils ont eus pour moi. Mais mon père qui me ruine, et voudrait m'ôter toute ressource et tout espoir ; mon père, pour qui j'aurais donné ma vie, avant qu'il eût horriblement opprimé ma mère, et qu'il se fût déclaré mon implacable persécuteur, mon irréconciliable ennemi..... que lui ai-je fait ? Je n'ai pas tendu le cou au glaive dont il était armé ; j'ai cru qu'il était permis, après dix-huit mois d'une injuste prison, de chercher à obtenir ma liberté ; je n'ai pas dissimulé combien j'étais indigné du rôle indécent, pour ne pas dire odieux, qu'il faisait jouer à la mère de mon fils. Le voilà, mon crime, Monsieur, le voilà ; et, si vous y joignez celui d'être nommé aux substitutions de ma maison, vous saurez les véritables motifs de la haine effrénée de mon père. Je n'avance rien que je ne puisse prouver ; mais mon sort est d'être victime de ma générosité. On s'en est toujours prévalu ; et, lorsqu'on a craint qu'elle fût lassée, on a tâché de m'imposer silence en aggravant ma captivité. Il m'eût été facile de leur montrer à tous que, si je n'étais pas fin, c'est que je dédaignais de l'être, et que j'aurais pu facilement dévoiler leur turpitude, si je ne me fusse pas plus respecté qu'eux : mais je ne sais point invoquer l'autorité, je ne le saurai jamais, pas même pour

ma défense. Une femme de vingt-trois ans, qui m'avait donné un enfant, m'inspirait, au milieu des plus justes ressentimens, plus de compassion que de colère. Je pouvais la perdre je le puis ; je ne l'ai pas voulu, je ne le veux point. Cependant quel sera le fruit de mes ménagemens ? la consolation d'avoir bien fait, d'avoir épargné qui m'a déchiré et calomnié : je n'en espère pas d'autre. Et qu'on ne me dise point que ma conduite m'impose le devoir d'être indulgent. Je pouvais me plaindre, et j'avais pardonné avant d'être enfermé. Si j'ai été depuis lâchement trahi, j'avais long-tems auparavant été la victime d'une détestable perfidie. Et après tout, il est aisé de penser, Monsieur, que je n'avais pas formé de longue main le projet d'aller, dans une petite ville au pied du mont Jura, enlever une femme ; moi, destiné à jouir, à l'autre extrémité du royaume ou dans la capitale, d'une existence agréable et flatteuse. Ce n'est pas de mon aveu que j'ai été au château d'If : je n'ai point demandé à être conduit à Pontarlier. Mon destin, ou plutôt l'ingénieuse cruauté de mon père, m'y a poussé. J'y ai trouvé un être qui a parlé à mon cœur. Hélas ! on est si sensible, quand on est malheureux ! Une femme respectable (permettez-moi cette expression si vraie, quoique si contraire à tous les préjugés), une femme respectable par toutes sortes de

vertus, s'intéressa trop vivement à mon sort. Aigrie par mon infortune que ses parens aggravèrent, persécutée jusqu'à la plus intolérable tyrannie, séduite par l'amour, elle a renoncé à son opulence, à sa tranquillité, à sa réputation même, pour me suivre dans un pays où je cherchais la liberté, et j'ai eu la faiblesse d'y consentir. Si c'est un crime, j'en suis horriblement puni, puisque j'ai enveloppé dans ma perte l'incomparable amante qui m'avait tout sacrifié. Je n'ai plus qu'un but, Monsieur ; je n'en puis avoir qu'un : c'est de contribuer, autant qu'il sera en moi, à réparer son malheur. Toutes mes démarches seront soumises à cet objet, comme tous mes vœux y tendent. Croyez donc, je vous en supplie, que je ne suis point dangereux pour elle, et que vous me trouverez toujours prêt à faire, à conseiller, à ratifier tout ce qu'on me proposera pour son bien. J'ai cru cette explication nécessaire pour vous développer mon cœur, et prévenir des soupçons et une méfiance que je ne mérite pas. Maintenant, Monsieur, souffrez que je vous parle de mon affaire, qui est toujours celle de madame de Monnier, puisque nous sommes impliqués dans le même procès.

Me sera-t-il permis de savoir où il en est ? d'en connaître la suite et les événemens ? Croyez, Monsieur, que je vous parle sans prévention et dans toute la sincérité de mon

cœur. Ils ne seront jamais assez funestes au gré de mon père, pourvu qu'il sauve mon bien ; (et cela est fort aisé, puisque la plus grande partie de mes terres n'est pas même confiscable.) Mon honneur et ma vie l'inquiètent peu ; et loin de les défendre, il fournirait des armes contre moi, ce qu'il a déjà fait. Les ministres du roi souffriraient-ils donc que je fusse condamné sans être entendu ? je ne le crois, ni ne le dois croire, puisque ce serait une iniquité. Je vous assure, Monsieur, que je ne puis être convaincu de rapt ; et je doute que, si madame de Monnier était bien dirigée, elle pût l'être d'adultère. Certainement je me laisserais condamner mille fois par coutumace, plutôt que de produire une justification qui pût lui nuire ; mais je crois au contraire que nos intérêts sont inséparables. J'ai beaucoup médité sur cette étrange et malheureuse affaire : je ne suis point homme de loi ; mais les procédures criminelles, quelque défectueuses et obliques qu'en soient les formes, sont à la portée de tout homme de bon sens, au moins pour le fond. Si j'étais plus instruit des événemens, je pourrais peut-être donner du moins de bonnes idées. Quoi qu'il en soit, Monsieur, permettez que je remette entre vos mains mes intérêts les plus chers. Vous voulez ce qui est juste ; tâchez, je vous en supplie, d'inspirer à d'autres ces sentimens.

Souffrez, Monsieur, que je vous offre, en finissant, une réflexion qui présente en peu de mots tout ce que j'ai à dire sur ma détention.

Ou je suis au donjon de Vincennes à raison de mes dettes, ou j'y suis pour l'enlèvement de madame de Monnier. Je ne crois pas qu'on puisse prétexter d'autres sujets de mécontentement : s'il en est, je les ignore.

Dans le premier cas, il est évident que mon père veut me retenir ici toute ma vie, et c'est son propre exposé qui le prouve : en effet, il prétend que je dois plus de cent mille écus, ce qui n'est exagéré que des trois quarts. Il ne peut, dit-il, en défalquant la pension de madame de Mirabeau et la mienne de dessus mes revenus, rembourser qu'environ dix mille livres par an. D'un autre côté, il soutient que je dois être enfermé jusqu'à l'acquit de mes dettes, et qu'il ne peut me libérer que par l'emploi de mes revenus. Il est clair qu'à son compte, je dois être enfermé trente ans. Le vrai est que quatre-vingt mille livres paieraient mes dettes, et qu'en autorisant un emprunt dont je paierais les intérêts, il me resterait plus de dix mille livres de rente, et l'expectative assurée d'une fortune très-considérable. Je crois que cette proposition ne peut pas se refuser, si l'on est de bonne foi, et que, dans tous les cas, le gouvernement ne se prêterait point à ensevelir tout

vivant un jeune citoyen , parce qu'il a fait des dettes. Mon père devrait, en tâtant sa conscience , être plus indulgent pour ceux qui comptent mal.

Dans la seconde supposition , ou le roi daignera me traiter avec faveur , ou il m'en croit indigne. Si je dois espérer de sa clémence , ce n'est pas , sans doute , une prison perpétuelle (eh ! quelle prison !) à laquelle il me destine. Si je suis menacé de toute la rigueur de sa justice , je me résigne sans murmure et sans crainte , et je demande qu'il me soit permis de me défendre et d'éviter un arrêt par coutumace , ou d'en appeler , s'il est prononcé. Je crois , Monsieur , que mon père aura de la peine à échapper à ce dilemme , dont je vous supplie de peser toute la force.

Daignez penser , enfin , que je ne suis plus un jeune homme de dix-huit ans , dont on prétend tempérer la fougue par quelques mois de prison. J'ai vingt-huit ans : le malheur a amorti mes passions , dont quelques-unes , je l'avoue , ont été trop violentes. Ce qu'il m'en reste est , j'ose le dire , ce qu'il m'en doit rester ; et c'est en vain qu'on attendrait ma conversion à cet égard ; mais on peut compter sur ma modération. Je voudrais réparer , et je n'ai plus d'années à perdre. J'ai assez de bonne volonté et de zèle pour être utile. Mais ma santé dépérit visiblement ; et

mon ame, succombant sous le poids de tant de disgrâces, s'énerve. Ce que je demande donc surtout, c'est une prompte décision de mon sort. Peut-être ai-je encore assez de force pour envisager ma perte absolue ; mais je ne saurais supporter l'affreuse incertitude qui m'enveloppe et me détruit lentement.

J'ai l'honneur d'être, avec des sentimens respectueux, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

MIRABEAU fils.

-A S O P H I E.

O H ! non, mon amie, je ne crois pas que tu aies été insensible à cet affreux silence qui nous a enveloppés pendant près de deux mois. Quand je ne te connaîtrais pas comme je fais, qui pourrait ne pas prendre confiance dans ta délicieuse ingénuité ? qui ne persuaderaient tes plaintes amères, ton trouble continuel, tes expressions si fortes, quoique si simples, si variées et si naturelles ? Ah ! je le sens, je n'ai pas été seul malheureux ; et, malgré les distractions qui t'obsèdent, tu ne l'étais guère moins que moi. O mon amie ! je serais bien cruel à moi-même, si je ne croyais pas à ton amour. Eh ! quel autre bien me reste-t-il ? quelle autre consolation ? quel autre espoir ? Tu penses peut-être qu'il y aurait plus que

de l'injustice à moi , qu'il y aurait de l'ingratitude à en douter. Mais prends garde , chère amante , que l'amour passé est plus que prouvé par ta conduite passée , sans doute ; mais que le présent seul peut prouver l'amour présent. Certainement j'ai de toi la plus haute opinion que jamais amant ait eue de sa maîtresse ; jete l'ai dit cent fois , je suis plus amoureux de tes vertus que de tes charmes ; et un mot qui me peint ton ame , m'est plus délicieux que ces ravissantes faveurs dont l'idée seule me plonge dans le délire. D'après cette déclaration bien formelle , je crois que tu peux et que tu dois me pardonner des craintes uniquement relatives au peu que je crois mériter , à l'opinion que j'ai de mon étoile , aux artifices que je redoute de mes ennemis. Tu es si jeune , si malheureuse , si tourmentée ; je suis si amoureux , et , par cela même , si exigeant au fond de mon cœur , qu'il n'est pas étonnant que je tremble quelquefois ; mais ce n'est jamais que lorsque tu te tais , que lorsque tu ne relèves pas le cœur abattu de ton ami. Tu peux voir , par les choses que je t'écris depuis huit mois , que tu calmes à ton gré ma tête et mon cœur. Je ne le crois pas *plus vaste que le tien*. Qui mieux que Gabriel connaît toute ta sensibilité , cette sensibilité inépuisable qui a fait , qui fait , qui fera tout mon bonheur ? Mais il m'est permis d'assurer t'aimer plus encore que tu ne me

chérés, parce que tu es infiniment plus aimable que moi, ce que je sais mieux discerner que toi, mettant à part, s'il est possible, les préventions de l'amour qui nous sont communes, parce que j'ai beaucoup plus connu de femmes, que tu ne connaîtras jamais d'hommes. Il est vrai qu'il n'en est pas un seul capable de plus de sacrifices, de dévouement et de sincérité que moi; et sur-tout pas un seul capable d'un amour aussi exclusif que le mien, parce que l'habitude de tromper des femmes, leur ôte la faculté d'être constant; tandis que cette habitude-là même m'a fait soupirer après une amie telle que toi, que je n'espérais pas trouver, et dont je sens mieux le prix en raison de ce que je l'ai plus désirée. Mais il y a tout plein d'hommes plus aimables que je ne puis être, depuis que le vent de l'adversité a soufflé sur moi; et jamais tournure d'esprit, façon de penser et caractère ne furent mieux assortis pour me séduire, que les tiens. Je n'eusse pu beaucoup aimer une femme sans esprit, parce qu'il me faut raisonner avec ma compagne. Un esprit recherché me fatigue: qui avait plus de celui-là, que madame de Feuillans? L'affectation, selon moi, est à la nature ce que le rouge et le blanc sont à la beauté; c'est-à-dire, non-seulement inutile, mais très-nuisible à ce qu'elle veut embellir. Il me fallait donc trouver un esprit naïf, quoique fin; solide, et

cependant gai. J'ai si peu de préjugés ordinaires, je pense si peu comme tout le monde, qu'une femmelette, pétrie de petitesse et tyrannisée par les convenances, ne m'eût jamais convenu. Je t'ai trouvée forte, énergique, résolue, décidée. Ce n'était pas tout. Mon caractère est inégal, ma susceptibilité est prodigieuse, ma vivacité excessive; il fallait que je rencontrais une femme douce et indulgente pour faire mes délices; et je ne devais pas espérer que ces qualités précieuses se rencontrassent avec des vertus beaucoup plus rares, et qu'on regarde comme incompatibles. Cependant, ô mon épouse ! j'ai trouvé tout cela réuni dans toi. Songe donc à ce que tu m'es : tout l'édifice de mon bonheur est fondé sur toi. Ne trouve pas mauvais que je tremble à la seule idée d'un péril qui me paraîtrait le menacer, ni que je te regarde comme un bien infiniment plus précieux pour moi que je ne puis l'être pour toi. Mon caractère était fait, le tien ne l'était pas ; mes principes décidés, et à peine avais-tu pensé à la nécessité de t'en former. Tu aurais pu trouver dans le monde une autre sorte d'attachement et de bonheur que celui que tu as cueilli dans les bras de Gabriel ; mais Sophie était indispensable à ma félicité, elle seule pouvait l'assurer. — Que je suis sensible à cette espèce de répugnance que tu exprimes si bien, et que t'inspire le baiser d'une femme même ! Tu

es si caressante, ô ma fanfan ! que je dois m'applaudir de ce changement : car c'est bien à l'amour qu'il est entièrement dû. Hélas ! cela est bien naturel, que de froides caresses te rappellent ces ardens transports que tu regrettes, et que tu ne retrouveras jamais que sur mon sein. O amour ! c'était une des choses qui me donnaient quelque humeur contre la St.-Belin, avant qu'elle eût si bien mérité mon mépris et ma haine ; c'est que tu lui prodiguais de ces doux riens qui faisaient tout mon bonheur, et que souvent tes caresses étaient si ardentes, que tu étais obligée de te réprimer, puisque toi-même m'as écrit qu'il te prenait des idées qui te chassaient de ton lit qu'elle partageait. Il me semble que les faveurs les plus simples doivent être réservées à l'amour, et ton sexe me paraît les dérober : je puis dire même ton sexe seul ; car un regard gracieux qu'obtiendrait de toi un être du mien, me mettrait au désespoir.

Je reviens de la promenade ; j'y ai été assez long-tems aujourd'hui. Il faisait très-chaud : j'ai peur que tu n'en aies été incommodée ; car tu m'y as paru très-sensible ; et le poids qui te le rend plus difficile à supporter, augmente tous les jours. Heureusement les chaleurs seront absolument abattues lorsque tu accoucheras ; mais surtout, ne fais point alors allumer de trop grands feux dans ta chambre, *et souviens-toi*, en dépit de toutes les com-

mères qui t'entoureront , que l'excessive chaleur a causé plus d'accidens aux femmes en couches, que les imprudences contraires.

Hélas ! oui, adorable amie, notre position précaire et dépendante en Hollande, nous a ôté bien des momens. Tu souffrais de voir ton ami le stipendié d'un libraire, et tu aurais bien voulu que son travail ne fût que volontaire : il est certain qu'alors j'eusse été plus paresseux, et qu'assurément je ne me serais pas levé de si grand matin. Nous aimions tant notre lit ! ah ! c'était-là que, s'il y avait souvent des combats, il n'y avait jamais de longues querelles. Tu daignes te le rappeler, ô mon amie douce ! qu'un de tes baisers ramenait toujours la sérénité sur mon visage et la paix dans mon cœur. Ah ! qui aurait pu résister à tes douces caresses ? à ta tendresse si complaisante, si docile même ? Car enfin il est sûr que souvent j'étais injuste, ou du moins trop susceptible. Le premier mois sur-tout, cette furie de Billin était sans cesse après moi. Elle alla jusqu'à me dire que Draweman t'avait voulu embrasser sur l'escalier ; et, si elle ne me dit pas qu'il l'avait fait, cela avait plutôt l'air du ménagement, pour ne pas trop m'affliger, que celui de la vérité. Ensuite, quand Changuion m'écrasait d'ouvrage, j'avais des mouvemens involontaires de vivacité et d'impatience que tu pouvais prendre pour de l'humeur contre toi, et

tu te serais bien trompée ; mais cette erreur très-excusable pouvait t'en donner , à toi , douce et bonne Sophie , qui ne m'en as jamais montré un moment. D'ailleurs , j'avoue que ma jalousie est sans bornes : tes leçons d'italien me mettaient au supplice ; je m'en allais de guerre lasse ; souvent je te grondais sur ton étourderie grammaticale , pour cacher le vrai sentiment qui me tyrannisait. — Je te dis tous mes secrets , ma fanfan , bien sûr que tu me pardonneras , comme tu m'as déjà pardonné ; mais observe du moins que , convaincu comme je le suis , que j'avais quelquefois tort de me fâcher d'un rien très-innocent , je n'avais pas autant de mérite que tu crois à revenir si facilement. Il est vrai que , dans ces circonstances , ma peine , pour n'avoir qu'une cause légère , n'en était pas moins cuisante et moins vive. Mais tes yeux qui me fixaient si tendrement , et se détournaient avec tant de tristesse quand je paraissais encore assombri , avaient bientôt porté l'attendrissement et la persuasion jusqu'au fond de mon cœur , et mes lèvres te portaient aussitôt tout l'amour que tes regards en avaient pompé. En tout , mon amie , ton Gabriel a bien des défauts ; mais ils sont excusables à raison des contrariétés , des malheurs qui l'ont tant aigri , et sur-tout de son amour sans bornes et de son honnêteté sans tache. Oui , je le crois , et j'ose le répéter avec toi : peu d'amans

d'amans sont capables de m'imiter ; mais c'est qu'aucune femme n'est digne d'inspirer un tel amour. — P. m'a parlé, en courant, d'un nouveau voyage à Lyon. Naturellement, il ne devrait pas être bien long ; mais, comme tu dis, il *s'éternise par-tout* ; et j'ai déjà peur que nous ne languissions long-tems. Hélas ! à peine osé-je encore y penser, et ne voici que le neuvième jour que je l'ai vu : mais, comme tu le remarques bien, jamais nous n'avions connu de telles privations, et nous en éprouvons trop à la fois. D'ailleurs mes premières lettres sont trop tristes, et celles-ci te feront plus de plaisir. En outre, elles répondent à des choses essentielles, et te donnent des avis que tu ne saurais recevoir trop tôt. Tu le sentiras bien, ma belle amie, et cela me fait espérer que tu le presseras vivement de revenir bientôt : j'en ai d'autant plus besoin, que je n'espère de papier qu'à sa quatrième visite ; et je t'avertis que la disette me menace beaucoup. J'ai déjà sondé mon porte-clef pour m'en donner ; mais il fait la sourde oreille. Quand tu me sauras avec 15 ou 20 cahiers devant moi, cela te fera grand plaisir. A présent je ne vis que de pillage ; et, quoique, grace à mon caractère si prodigieusement serré et petit, je t'écrive au moins quatre heures par jour, cela me paraît bien peu. Ma vue s'affaiblit de plus en plus ; je ne veux la perdre que pour toi : ainsi, je

désire te consacrer tout mon tems ; et ce tems est long , comme tu sais. Adieu, ma bien chère et à jamais unique amie , mon amante, mon épouse , ma Sophie-Gabriel. Dis-moi bien que tu n'apprendras jamais à pouvoir vivre sans moi. Le tems ne doit rien diminuer à l'amour , ô Sophie ! puisque c'est lui seul qui peut en confirmer la vérité et la durée. D'ailleurs , n'est-ce pas dans le sein de ce tems redoutable , quelquefois si rapide , actuellement si lent , que sont enserrées toutes nos espérances ? Qu'eseroit-ce donc que la vie , si , nous privant chaque jour de quelqu'un de nos bonheurs passés , elle ne tenait aucune des promesses qu'elle nous fait pour l'avenir ? O mon amie ! encourageons-nous ; augmentons , s'il se peut , mutuellement notre amour , de tout ce que nous avons perdu , de tout ce que nous espérons recouvrer. Songeons souvent que l'honneur est pour nous où est la félicité. Aspirons , sans relâche , à ce but qui , seul , peut nous donner , par sa délicieuse perspective , la force de l'atteindre.

9 août, samedi. J'ai été toute la nuit occupé de toi , et cependant j'ai dormi ; mais je me suis réveillé vingt fois. Ces momens-là sont bien cruels : on vient de voir tout ce qu'on adore ; on se hâte de profiter de son bonheur ; et , dans l'instant où l'on croit le saisir , l'on s'aperçoit , avec une désolante surprise , qu'il *a fui*. Mon amie , bonne , tu éprouves souvent

ce sentiment douloureux ; ainsi je n'ai que faire de t'en déceler toute l'amertume. Le jour, on n'est pas la proie de ces méprises, parce que l'illusion n'est jamais si complète ; mais la nuit, on arrose son chevet de ses larmes, et, cependant, on y enfonce la tête pour y retrouver son erreur. — Je pense comme toi, macharmante amie, que nous nous accommoderions très-bien d'une fortune médiocre, et très-mal d'un grand état : mais observe que l'opulence ne nous obligera point à tenir *un grand état*, sur-tout, résolu, comme nous le sommes, de vivre en pays étranger. Quelque petit que soit le nombre des fantaisies de deux amans, cependant il est doux de n'être arrêté dans aucun projet, faute d'argent. Comme nous ne vivons que pour nous et nos enfans, nous serons bien aises de pouvoir nous transporter, à volonté, où nous croirons mieux être, quoique bien sûrs d'être par-tout bien ensemble. Tu sais bien que ton ami voudrait te donner sans cesse de nouveaux plaisirs ; qu'il a un goût assez cher, qui est les livres ; que l'envie de te voir parée, quoique avec élégance, et non pas magnificence, l'excite vivement ; qu'il ne sera vraiment content enfin, que lorsqu'il t'aura rendu tout ce qu'il t'a coûté. D'ailleurs, nous aurons probablement plusieurs enfans, si nous nous retrouvons de bonne heure ensemble ; et, pour mettre leur fortune à l'abri de tout procès, c'est sur notre

revenu, qu'il faut leur épargner. Je compte cependant que , toi achetant d'un tiers une de mes terres , je la leur mettrais à l'abri de tout événement. Quoi qu'il en soit , ne nous désire point une fortune médiocre ; nous saurons très-bien jouir d'une plus grande , sans nous rendre esclaves de personne , ni d'aucun préjugé. Ah ! je le sais bien , que la vie la plus retirée ne t'effraye pas , qu'elle te plait même : eh ! quel noviciat n'en as-tu pas fait en Hollande ! mais , chère amante , tu savais bien que ton ami ne pouvait t'y procurer plus de dissipation. Il aurait fallu te jeter dans des sociétés mal assorties , et nous n'en avions que trop de cette bégueule de Coul. qui ne m'a pas pardonné de ne point vouloir de son énorme corpulence. Moi-même je n'ai jamais voulu chercher à aller dans le monde , parce que je sentais que je ne pourrais t'y mener ; peut-être aurais-je bien fait cependant de m'y introduire , parce que cela aurait pu nous tirer de la dépendance de ce scélérat de le Quesne. Mais , après l'exemple de Crévonna , tu dois voir ce qu'il y a à espérer des gens riches. — Je n'ai su , comme je te l'ai déjà dit , par P. aucun détail relatif à ma mère , et je n'ai pas même osé lui en parler dans la lettre qu'il me lui fit écrire , dans la crainte qu'il ne l'eût pas dit à M. de Rougemont ; de sorte que je ne sais , ni si elle l'a reçue , ni pourquoi , dans cette supposition , elle n'y

a pas répondu. Les prétextes que mon père aura pris vis-à-vis d'elle, sont bien simples. Après l'éclat qu'elle a fait, aura-t-il dit, elle ne peut vivre avec moi; mais il est prouvé qu'elle a tort, puisque l'arrêt l'a condamnée: donc une lettre de cachet n'est point une injustice. P. t'a dit sûrement que *l'Ami des hommes* avait porté l'horreur jusqu'à prier le ministre d'ordonner à M. Lenoir de prendre les précautions les plus secrètes et les plus exactes pour faire arrêter sa femme, parce qu'elle serait capable de soulever le peuple par ses harangues et par ses cris. Tu peux te rappeler, parce que j'en ai dit autrefois, qu'il avait des armes contre elle, non pas de celles dont on peut se servir en justice; mais, dans l'obscurité des bureaux de ministres, tout est bon, quand le crédit aide aux pièces justificatives. Il faut que madame de R. ait une espèce de correspondance cachée avec mon père, puisqu'elle a su, si à point, la détention de ma mère: cela est digne d'elle assurément. — Le marquis ne peut m'accuser, ce me semble, de rapt, de séduction, avec l'ombre de la vraisemblance. Une femme mariée n'est jamais supposée pouvoir être séduite, sur-tout quand elle l'est depuis six ans, et que son amant n'a guère que quatre ans plus qu'elle: cela n'a pas l'ombre du bon sens. Le rapt de force n'est pas soutenable. Je ne sais donc pas du tout comment ils m'attaquent, d'autant qu'ils

n'ont pas même une lettre signée de moi. Certainement c'est toi qui m'as demandé la première à partir, et les R. le savent bien, puisqu'ils ont eu entre mains les deux lettres de Dijon, où tu me faisais même un plan à cet égard ; mais, beaucoup plus certainement encore, je ne me servirai d'aucune de tes lettres qui puisse aider à l'accusation d'adultère. Je ne conçois pas comment tu as pu penser à me faire une pareille proposition : ta générosité t'a aveuglée ; mais c'est à moi à y voir pour nous deux. Hélas ! oui, nous le croyions *solide, notre bonheur*. Je n'aurais jamais pensé que cet insensé vieillard eût entrepris une procédure ; et il n'y avait que cela qui pût nous perdre, en donnant à nos familles un prétexte de nous redemander. Assurément ils triomphent ; mais nous ne sommes pas au bout. Ce qui me liera toujours les mains cependant, vis-à-vis d'eux, c'est toi. Tu es leur sauve-garde, et ils n'ont qu'à te bien traiter pour m'enchaîner. — P. m'avait dit où était le couvent de ma mère ; je l'ai totalement oublié : il faut que tu tâches absolument qu'il te le dise. Tu peux même lui promettre de ne pas lui écrire à son insu, d'autant qu'il y aurait du danger à le faire à présent. C'est à moi qu'il faut écrire sans cesse, mon amie bonne, à moi qui ne vis plus que pour lire tes lettres et te revoir un jour. — Tu vois bien *que je n'ai pas un moment pour lui parler de*

cachets, cartouches, etc. J'ai demandé ici des crayons et des couleurs : on m'a répondu que cela ne se pouvait pas. Les cachets ne nous coûteront presque rien ; il n'y a qu'à les faire en acier ; mais cela n'est pas pressé, tant qu'aucun de nous n'est libre. Je veux me faire faire un cachet dont j'ai trouvé la devise, qui est charmante par l'énergie et la brièveté qu'elle a en latin : *à te principium , tibi desinet.* Cela veut dire : c'est avec toi qu'a commencé l'amour, c'est avec toi qu'il finira. Vois que de choses en cinq mots ! ce sera à jamais ma devise. Celle qui nous est commune, tu l'as choisie ; c'est : *l'amour brave le sort*, en attendant qu'on puisse lui substituer : *l'amour a soumis le sort*. Je ne me souviens point du tout des vers du cartouche, et tu me les enverras à la première fois ; mais tout cela n'est pas pressé. Épargnons notre argent pour tes couches, je t'en prie. J'approuve fort ton idée pour ma bague ; mais je ne veux pas changer celle que je porte, et d'ailleurs elle est trop gâtée. Tu peux bien me sacrifier de tes cheveux pour en faire une autre ; la tienne servira de modèle pour le chiffre ; je la garderai ici sans qu'on s'en aperçoive ; mais je n'y consens qu'à condition que les frais de façon et la valeur de l'entourage n'excéderont pas celle de la bague ; sans quoi, je n'en veux pas : que P. consulte sur cela un joaillier. C'est à toi-même que tu aurais dû faire ce cadeau ; mais je ne m'oc-

pose point à ce charmant présent, sous la condition que je t'ai dit, et dans l'espoir d'imaginer et de pouvoir me procurer des revanches. D'ailleurs je pense que cette bague t'eût attiré des querelles ; mais cependant , je ne veux pas que tu renonces à celle que tu portes ; ni toi non plus, n'est-ce pas, Sophie ? — Ma montre ne me sera sûrement pas rendue ici : j'ai eu bien du regret à voir qu'elle a été si gâtée dans les poches de P. ; mais je ferai réparer cela ; car cette montre-là ne me quittera jamais. — Tu sais à présent que je me suis mis au lait, et je ne le quitterai pas ; car ma poitrine délabrée en a plus besoin que jamais. — Cette pauvre folle, qui va mourir, et semble recouvrer sa raison pour sentir toute l'horreur de son état, m'a fait grande pitié, ma bonne amie ; cette circonstance, sur-tout, d'avoir été abandonnée par un lâche et perfide ravisseur, m'a été jusqu'au fond de l'ame. Peut-être cette infortunée, si elle eût rencontré un homme honnête, l'eût-elle été aussi, quoique faible, et par conséquent susceptible de dépravation. La plupart des femmes, et des hommes aussi, ne sont que ce que les font les circonstances. Ce n'est point la corruption de cette femme qu'il faudrait punir, c'est l'infamie du corrupteur. C'est à un tel homme que monsieur le président de R. prétendait m'assimiler. J'espère que tu ne lui pardonneras jamais cette iniquité. — Ah ! oui, mon

amie , quand la vie n'est pas un bonheur , elle est un supplice ; mais l'amour et l'espoir la rendent supportable. Ne perds donc pas le courage , ô ma Sophie ! ce serait dégrader ton ame , et nous ôter toutes sortes de ressources.

A S O P H I E.

Tu es bien mal en livres , pauvre chère fanfan. Je suis bien aise que tu aies lu *Young* ; il y a des choses sublimes , beaucoup de bizarres , et quelques-unes de folles : mais un tel livre va au cœur quand on est malheureux ; car on n'est jamais si sensible. Ils ne veulent donc point que tu lises des romans ! Les pauvres gens ne savent pas que rien ne semble si plat que la plupart des romans , quand on aime. Tu feras de furieux reproches à Rousseau , quand tu reliras son *Héloïse* ; mais tu y trouveras des choses vraiment inspirées par la passion , et exprimées comme il exprime toujours. Au reste , tous ces grands écrivains ne nous paraissent plus des maîtres , quand il est question d'amour ; c'est nous qui savons le secret de ce dieu. P. m'a dit qu'il te prêtait le journal de Linguet. Vois s'il n'y aurarien sur Watron , et n'oublie pas que tu m'as promis de prendre des notes pour mon grand ouvrage. Ce genre d'occupation te fera toujours plaisir , puis qu'il te rappellera sans cesse ton ami. Tu juges

bien que je n'écris pas un mot sur cette matière, depuis que je sais que mes papiers iront à la police. Tu ne saurais croire combien cela me gêne et me glace l'imagination. Aussi, hormis ce que je t'écris et nos dialogues, je ne prends que des notes pures et simples, sans hasarder la moindre réflexion. Tu peux noter aussi toute pensée remarquable et saillante dans mes principes, ou contre mes principes, en observant toujours de citer exactement. Il faut que P. t'abonne à un cabinet littéraire dont tu aies le catalogue; il est trop cruel de ne pouvoir se procurer jamais que des livres d'emprunt mal choisis. — Hélas ! mon amie, je le voudrais bien, travailler à mes affaires avec la plus grande activité; mais tu sais ce que j'y puis; écrire des lettres auxquelles on ne répond pas. En voilà à peu près une douzaine, je crois, que j'envoie à M. Lenoir; de quoi cela m'a-t-il avancé? Cependant je continuerai toujours; mais il faut une permission, et pour avoir cette permission, il faut voir M. de R. Je comptais que l'Assomption nous l'amènerait; mais il est tout occupé des ordres à donner pour dimanche, où tout Paris vient à Vincennes. Au moyen de cela, nous ne le verrons peut-être pas après-demain: en ce cas, je lui ferai demander d'écrire à M. Lenoir, d'autant que je veux lui faire un peu de honte de l'état où l'on me laisse. Il est vrai de dire que je n'ai plus ni

culottes, ni souliers, ni bas, ni habit. Ma culotte de drap est en pièces ; mes culottes de basin, il faut bien les faire blanchir. Je n'ai pas une paire de bas dont les pieds ne soient troués. Mon habit de drap est en loques, l'autre plus sale qu'un torchon. Tous les prisonniers qui sont au compte du roi, ont abandonné le nécessaire : faut-il que je manque de tout, parce que je suis au compte de mon père ? J'écrirai sur cela une lettre très-forte à M. Lenoir, pour lui donner un peu d'humeur contre le vénérable *Ami des hommes*. — Pauvre mimi, tu auras bien chaud aujourd'hui ; car j'étouffe de chaleur dans mon cachot, dont les murs sont 7 ou 8 fois au moins plus épais que les tiens. Hélas ! les baisers de l'amine te rafraîchiraient pas ; mais cette chaleur te ferait oublier l'autre, et nous ne mourrions du moins que de volupté. Adieu, mon épouse ; adieu, ma bien-aimée, l'amic, l'élue de mon cœur, le bonheur de Gabriel, et son amante à jamais adorée. Je t'embrasse comme et autant que tu veux l'être, le tout sans compter, sans te dérober la langue, sans te faire aucune malice ; enfin, si ce n'est que je te mords par-tout, et que, jaloux de ta blancheur, je te couvre de suçons. Adieu, bonne bonne. Baise-moi donc bien fort.

16 août, samedi. J'aurais été cruellement inquiet de ta fluxion, si je l'avais sue à tems, ma toute belle amie ; car, outre que cela est

biên douloureux, cela pouvait avoir de fâcheuses suites pour le petit enfant que tu portes dans ton sein. Aye bien soin de ta santé, chère amour, pour lui, mais sur-tout pour toi et pour moi. Voici la saison des fruits ; ils te tenteront, car ceux de ce pays sont beaux et bons. Mais n'en mange pas excessivement, et sur-tout qu'ils soient mûrs. O mon amie bonne ! que deviendrait ton Gabriel, si tu étais malade ! — Je pleure de bien bon cœur, quand je relis les tendres plaintes que t'arrachaient l'absence de P. et la privation de mes lettres ; mais ces larmes sont douces : je vois, je sens combien je suis aimé, et je pardonne presque au malheur auquel j'en dois de nouvelles preuves. Ton pauvre cœur a bien souffert, amie douce ; tu étais presque désespérée. Tu as pensé tout ce qui m'a passé par la tête ; car je craignais bien aussi que Briançon n'eût de nouveau séduit P. ; mais je tremblais, de plus, que M. de R. , piqué de ce que P. avait eu une permission de me voir en particulier, ne s'opposât à ce que je le revisse. S'il l'avait fait, tout était dit : je n'avais plus qu'à mourir. Ah ! si je pouvais le toucher, ton cœur, quand il t'étouffe, bientôt il reprendrait plus d'activité : ses battemens précipités ne seraient plus incommodes ; mes lèvres et ma main y porteraient, en un instant, le calme et la vie. J'éprouvais souvent, avant de recevoir tes lettres, et même encore aujourd'hui, quand

je pense trop long-tems à nos malheurs , ou merappelle notre séparation et ses funestes circonstances ; j'éprouve, dis-je, le symptôme que tu me dépeins. Mon cœur se serre et se gonfle alternativement , au point qu'il semble vouloir éclater, ou s'élancer hors de moi. Cela est précédé d'un froid glaçant qui , aussi vite que la pensée , se porte d'une extrémité du corps à l'autre , et me comprime le cerveau jusqu'à m'hébéter. Si les larmes ne venaient pas , je crois que j'expirerais. — Je te le promets , que tu n'ignoreras jamais rien des nouveaux événemens qui pourront survenir , quand je les saurai et que je pourrai t'en instruire : j'ai trop éprouvé moi-même que le doute et l'incertitude étaient les pires des maux , pour t'y laisser. Un malheur connu abat le cœur et arrache mille larmes ; mais enfin on cherche à y remédier ; et l'on se décide sur ce qu'on sait : mais l'incertitude tourmente et déchire ; c'est un vautour dévorant qui ne laisse pas un moment de repos. — Il me tarde que tu puisses être seule autant que tu voudras , car l'agitation involontaire est un tourment réel. Tu ne peux jamais réfléchir de suite à nos affaires. Au moment où ton cœur te demande la solitude , tu es obligée d'entendre des propos dégoûtans ; on t'étourdit , on t'importune même par des attentions. Du moins , quand tu auras ton chez toi , tu ne prendras de la dissipation que quand tu voudras , et alors elle te sera moins dénu-

gréable et plus salulaire. Tu m'éciras long-tems; tu penses à moi plus de suite; tu ne m'aimeras pas plus, mais tu me le diras davantage. — O divine amie, tu ne regretteras jamais de les avoir achetés si cher, *ces neuf mois de bonheur. Tant d'amans n'en ont pas eu autant!* me dis-tu; mais qui d'entr'eux les a payés d'un tel prix? qui les a mérités comme nous? Ah! qu'aucun ne se compare à Sophie-Gabriel et à son époux, pour le dévouement, pour le courage, pour la tendresse! Qu'ils ne prétendent donc ni aux mêmes dédommagemens, ni à la même félicité. — Eh! qui leur demandait leurs odieux secours? n'avions-nous donc pas des bras? ta subsistance n'était-elle point assurée? que nous importait le reste? Le bonheur était en nous: l'opulence n'y pouvait rien. Qu'ils ne viennent pas nous parler des embarras où nous serions tombés! J'étais devenu nécessaire à un homme trop vil pour être généreux, mais trop intéressé pour m'abandonner. S'il n'avait pas eu la certitude de me perdre, il ne se serait pas conduit comme il a fait; il m'aurait libéré, ou du moins aurait fait patienter nos âpres créanciers; et, une fois sortis des griffes de le Quesne, nous n'avions rien à craindre que des tyrans que nous avions fuis. O Sophie, Sophie! que n'ai-je choisi un autre asyle! Mais, hélas! tu as vu par quels degrés j'ai été inévitablement précipité dans le gouffre où nous gémissons. — *Ne donne point dans le préjugé ordinaire, qu'il*

faut saigner une femme grosse, à telle ou telle époque : il n'y a pas plus de raisons de saigner une femme grosse qu'une autre, à moins que la nature n'en indique le besoin ; ce qu'elle fait souvent par de grands maux de tête, des éblouissemens, et, en un mot, des symptômes qu'il ne faut point être médecin ou chirurgien pour reconnaître. Alors il faut une saignée. Les femmes très-sanguines sont plus sujettes que d'autres aux accidens qui la nécessitent. Je ne crois pas que tu le sois beaucoup : tes maladies périodiques n'ont jamais été bien considérables. Quoi qu'il en soit, consulte un bon chirurgien, et laisse les contes de bonnes femmes pour ce qu'ils sont. — Je ne sais à propos de quoi M. Martin te tourmente et te protège. Il me déplaît souverainement, ton M. Martin, sur-tout s'il en veut à P.... Mande-moi donc ce que c'est que cet original, et avertis P. d'être sur ses gardes. Ce n'est pas celui qui a le district des prisonniers, au moins je ne le crois point. J'ai encore oublié de demander aujourd'hui à Fontelliau le nom de celui qui a cette charge, et qui vient toujours ici avec monsieur Lenoir. Je ne sais si celui-là est mieux avec P. ; mais c'est un *Matador* et presque un sous-ministre, comme son maître.

Ta mère se trompe fort, si elle croit que je fais consister la fermeté dans le style. On se doit d'écrire noblement, mais sans emporte-

ment. La modération prouve un parti pris, et la fougue n'est ordinairement que passagère. Qu'elle croie donc qu'on ne lui refusera pas le respect en formule ; mais de là à celui du cœur il y a infiniment loin, et celui-ci ne se commande pas. Ce qu'elle appelait une lettre *impudente* était une lettre très-sage. Ce qu'elle appelle des *leçons d'impudence*, ont été, j'ose le dire, des leçons d'honneur et de vertu, dont tu n'avais pas besoins sans doute, mais qui sont les seules que je sache donner, si tu en exceptes celles d'amour, chère fanfan. Je jouis de ma maîtresse avec délices, avec transport ; je suis le plus voluptueux et le plus ardent des hommes ; mais je ne corromps pas. On peut jouir sans corrompre ; mais les dévotes, qui ne le sont qu'après avoir été des catins, ne savent pas cela. Ces vaines apparences, qu'elles appellent piété, sont des complimens qu'elles font à la vertu. Elles l'ont fait consister dans leur jeunesse à cacher leurs ébats ; elles croient ensuite tout réparer par des momeries, et sur-tout, une aigre sévérité. Pour Sophie et Gabriel, ils pensent que la vertu et la sensibilité sont inséparables ; qu'on doit tout à qui a fait tout pour nous ; que l'honneur d'une femme ne consiste pas à n'avoir point d'amans, comme la sobriété n'est pas de se laisser mourir de faim, mais qu'il ordonne de n'avoir qu'un *amant* et de l'adorer ; que celui de tous les *sexes est de tenir ce qu'il a promis, d'être fidèle*

à ses sermens, reconnaissant, ferme, incapable de céder à l'infortune, à la persécution, de trahir par inconstance ou par lâcheté, celui ou celle dont on a reçu tous les sacrifices. Voilà notre honneur, notre religion, nos principes : malheur à qui les trouve impudens ! son ame aride n'est pas faite pour juger la nôtre.

Que tu m'as fait pleurer, quand j'ai lu ces mots, *il n'y a pas moyen de travailler ici !* Mais tu ajoutes avec une dignité qui te convient, *que tu ne le ferais pas*, quand cela serait possible ; que tu ne l'eusses fait que pour ton ami et ton fils Ah ! Sophie, tu sais s'il eût bêché la terre pour toi avec joie . . . Tu es toujours la même, ô mon amante ! unique en délicatesse, en courage, en amour . . . Ah ! crois que tu es aimée comme ne le sera jamais aucune femme. — O ma Sophie ! je l'ai pensé bien des fois, ce que tu as écrit dans un violent accès de douleur, que nous aurions été bien heureux d'expirer au moment où nous nous sommes dit *adieu*. Cependant conviens qu'on ne médit pas de la vie, le jour où l'on reçoit des lettres de ce qu'on aime. Quelquefois je pense que c'est lorsqu'on n'a pas de chagrins qu'on ne doit pas regretter de mourir, parce qu'on ne peut plus que perdre en continuant à vivre. Souvent aussi je pense qu'il serait bien cruel de renoncer à un avenir qui peut nous dédommager de tant de maux, en nous rendant le bonheur, ne fût-ce que pour

une nuit. Tant qu'il nous restera de l'espoir et quelque consolation par des lettres mutuelles, pour tempérer le chagrin qui nous ronge, et en arrêter un peu les progrès, il faut lui résister. Ton ami, qui n'est pas moins malheureux que toi, qui sûrement est plus las de la vie, t'y invite, chère amour; et tu sais bien qu'il ne donne jamais de conseils pusillanimes.

— Chère Sophie, ne vas donc pas t'imaginer que tu portes un faux germe : tu te forges des tourmens. Il est des enfans qui remuent plus tard les uns que les autres. Peux-tu croire que Gabriel et Sophie aient produit *un être insensible*? Oh ! non, non ; mais, au moment où je te rassure, tu l'as déjà senti, cet enfant si cher ; tu comptes les preuves de son existence ; tu sens les battemens de son cœur animé par le tien. Oh ! que j'attends avec impatience cette délicieuse nouvelle ! et que celle de ta délivrance me sera plus précieuse encore ! Dieux ! que de larmes de crainte et d'attendrissement ! quelle horrible inquiétude pour ton époux ! mais aussi, qu'il lui sera doux de recevoir, par toi, le nom sacré de père !

Pauvre enfant ! exposé si jeune et sans défenseur à tous les coups du sort ! L'amour veillera-t-il sur lui ? Hélas ! que chaque instant ajoute à nos inquiétudes, à nos maux ! Quel fardeau que l'existence, si l'amour ne versait pas sur nos plaies quelques gouttes de *ce philtre* dont il a abreuvé nos cœurs. . . . !

Non, non, ma Sophie, jamais deux mortels ne furent si infortunés ; mais aussi, jamais une tendresse si vraie, si active, si continuelle ne soutint leur courage.

A S O P H I E.

OUI sûrement, mon amie chère, *ma franchise a toujours prévalu* avec toi, et jamais elle ne m'abandonnera, quand elle devrait me nuire. Ce m'est une qualité trop naturelle, et dont je ne me méfie point assez avec mes ennemis ou les gens indignes de confiance. Ma physionomie parle, lors même que je ne parle pas ; et tu as dû voir souvent qu'il faut que je me prépare d'avance avec soin, quand je veux soutenir un déguisement que j'ai cru nécessaire. Si je ne contiens pas tous mes mouvemens, je me décèle bientôt ; car ils tendent tous à peindre au vrai ce qui se passe dans mon ame. C'est un défaut très-essentiel qui résulte de l'excès d'une qualité estimable ; et certainement, je chercherai à m'en corriger tout-à-fait, comme j'y suis déjà parvenu en partie : mais ce n'est point avec Sophie que je m'observerai jamais ; je ne puis que gagner à ce qu'elle voie mon cœur tel qu'il est ; car elle y règne absolument et sans partage. Les traces de jalousie qu'elle y remarquera, ne lui paraîtront qu'un hommage de plus, dont elle me saura gré. ~~J'en~~

te cacherais pas même les événements qui peuvent t'affliger, parce que je sais que c'est un soulagement très-réel que de savoir jusqu'à quel point on est malheureux. Les doutes et les craintes étendent les maux à l'infini, et il est impossible de prendre des résolutions et des mesures sur des objets qui n'ont point de bornes, et qu'on ne voit qu'à travers un brouillard épais. — *Changer*? ah ! non, tu n'en admets pas la possibilité ; et jamais Gabriel n'aura besoin de se justifier d'un crime atroce dont tu ne pourrais le croire coupable ; sans lui donner une preuve complète du plus parfait mépris. Mais ne va pas croire que des considérations de devoir et d'honneur entrent pour rien dans ma constance. Je t'aime parce que je vis. L'amour est mon souffle. Penser à ne plus t'adorer, me paraîtrait une supposition aussi absurde que celle de continuer de vivre sans un cœur pour distribuer le sang dans mes veines, et sans des poumons pour respirer. Je t'assure, ma Sophie, que je n'ai pas plus de mérite à t'aimer, que les rivières n'en ont à couler, ou le feu à brûler : c'est ma nature, c'est mon essence. Je t'adorerais assurément encore, quand il me serait libre de choisir l'indifférence ou l'amour, la constance ou l'inconstance ; mais cela ne me l'est pas ; et je t'aime, ne pouvant faire autrement. Aime-moi donc de même, si tu peux ; mais non pas par reconnaissance, car je n'en mé-

rite aucune. — Pourquoi donc est-ce qu'Alexandrine soupe avec toi, dès que cela te gêne ? Donne-moi les plus petits détails de ta vie journalière. Hélas ! je voudrais minute par minute te voir, te suivre, t'entendre. — Qu'il est heureux, cet inséparable ! que j'envie son sort ! Que j'en serais jaloux, si je pouvais le remplacer quelquefois ! Mais hélas ! il ne faut point te reprocher cette faible consolation.... Et puis, n'ai-je pas la petite Sophie... ? Va, va, je me venge plus et mieux que tu ne crois ; et je parie bien que mon représentant ne peut pas t'accuser d'autant d'infidélités qu'elle en a obtenues de moi. — *Il en est du moins bien peu*, mon tendre amour, *de femmes qui ne soient pas méprisables* : certainement il n'en est qu'une qui sache aimer, et c'est toi. J'ai lu, avec bien du plaisir, avec quelle indignation tu as appris les déportemens d'Alexandrine ; et cette découverte t'est une double preuve du mépris que mérite ton sexe ; car sa confidente est aussi méprisable qu'elle, de t'avoir dit des choses qui doivent la perdre dans ton esprit. Au reste, tu devais bien te douter de la dépravation de ses mœurs, du moment où tu t'apercevais de familiarités, et de familiarités si indécentes, avec son geolier. Mais, par quel hasard *l'as-tu vu manger dans la même assiette ?* Est-ce que cet homme mange devant toi ? est-ce que tu manges avec lui ? Assurément je ne le crois pas, ni ne le dois

croire, et je te prie que cela ne soit pas : Tiens toutes ces espèces à la distance immense où elles doivent être de toi ; et que cet homme ne soit jamais que ton valet, comme en effet il n'est que cela. De la douceur sans doute, des ménagemens aussi ; mais de la politesse, non, non ; et des familiarités, mille fois non, moins dans ta position que dans toute autre. C'est dans l'adversité qu'on se doit à soi-même le plus de respect.

Mon amie, j'ai une frayeur horrible. J'ai été à la messe ce matin ; j'ai laissé dans une feuille de mon papier compté, celle de tes lettres à laquelle je répondais. Je ne craignais aucune espèce de surprise, M. de R. étant occupé aujourd'hui à l'arrangement de la fête. Quand on est venu me tirer de ma tribune, on m'a dit qu'il allait me voir ; et, en rentrant dans ma chambre, je l'y ai trouvé. Le cœur m'a manqué. Rien n'était dérangé sur ma table. J'avais laissé un gros livre sur mes papiers, qui y était encore ; mais il m'a paru plus avancé. Cependant j'ai trouvé le commandant très-riant et très-ouvert, mais point assis. Il m'a dit : J'ai trouvé votre chambre ouverte ; je vous y ai attendu, pour ne pas vous faire descendre plus bas. Ensuite il m'a parlé de ma santé : je lui ai dit qu'elle n'était pas bonne ; et cela est vrai, sur-tout aujourd'hui, que je n'ai absolument point dormi, et qu'une moiteur universelle m'é-

puise et m'affaiblit. Je lui ai demandé la permission d'écrire à M. Lenoir, pour me plaindre de l'état où on me laissait. Il m'a dit : « Écrivez - lui sur vos affaires, et ne lui parlez pas encore de vos hardes. Monsieur votre père m'a fait demander un rendez-vous, comme je vous ai dit. J'ai été si occupé, que je n'ai pu le voir. C'est sûrement pour cela qu'il veut m'entretenir ; ainsi, il rejetterait sur moi ce délai. Je vous promets de lui parler très-ferme ; et, s'il fait la sourde oreille, je m'en plaindrai à M. Lenoir, et vous écrirez aussi fortement que vous voudrez. » Je suis tombé d'accord de tout ; je ne pouvais faire autrement. Il m'a beaucoup parlé du projet de me faire mettre au château, et a fini par me dire que, pour me distraire un peu, il me ferait monter cet après-midi à la lanterne du donjon, c'est le sommet, pour voir le coup d'œil de la foire où serait tout Paris, et la superbe vue. Je l'ai beaucoup remercié ; et, en effet, il me faisait le plus grand plaisir, non par la chose en elle-même, mais parce qu'il ne semble pas que, s'il m'eût surpris tes lettres, ce qui est ici le crime le plus irrémissible, il m'eût donné cette marque de satisfaction. Cependant je suis cruellement inquiet ; mais il en dira sûrement quelque chose à mon porte-clef, s'il s'en est aperçu ; et je le saurai. Hélas ! qu'y remédierai-je ? Il empêcherait P. de venir ; je se-

rais perdu. — Peut-être, ô mon amie ! n'est-ce qu'une vaine terreur. Du moins, quand tu liras ceci, tu seras bien sûre que nous en sommes quittes pour la peur : ainsi tu ne partageras pas mes angoisses. Je lui ai dit, quand il est sorti : Monsieur, si vous voyez B., rappelez-lui, je vous en prie, que son mois est bientôt écoulé. Il m'a promis de venir au moins tous les mois. Je le vois rarement ; m'a-t-il dit, mais si je l'aperçois, je le lui rappellerai. Il est bien dissimulé, ou il ne s'est douté de rien. Quoi qu'il en soit, je n'avais que faire de cette nouvelle crainte, et j'ai bien du chagrin. Je reviens à tes lettres, pour l'adoucir un peu.

Tu trouves bien étrange qu'on ait un comédien, ma tendre amie ; mais je t'assure que ce Clerval, chéri d'Alexandrine, a eu les plus huppées de Paris ; et au fait, il a rendu service à une branche de Choiseuls, en lui donnant un héritier. Puis assurément ce n'est que par air qu'Alexandrine s'est livrée à lui ; car aujourd'hui il est las, flétri, et ne doit plus avoir les talens qui séduisent les femmes à tempérament : puisqu'elle s'est livrée à celui-là, elle est sans doute de celles qui sont rivales de toutes les femmes, sans aimer aucun homme. Elle l'a eu, parce qu'il était à la mode. Toutes ces *diseuses* de grands mots sont plus grandes *faiseuses* encore, crois-moi. Je me rappelle à ce propos une certaine ma-

dame

dame Carrouge, dont je ne crois pas t'avoir jamais parlé, que je me mis en fantaisie d'avoir, parce qu'elle me parlait toujours de ses premières amours, qui seraient les dernières. Elle était amie et confidente de la Brémond et de la Latour-du-Pin, et elle savait par elles que j'avais quelque mérite dans un tête-à-tête. Je connaissais l'objet de sa tendresse, petit, boîteux, malingre et absent. Je trouvais plaisant de tenir sa place le jour même de son arrivée. Il revenait le soir, et devait coucher avec elle. Je le savais par la Brémond, qui me dit qu'elle ne souperait point avec nous à cause de cela. Que fais-je ? Je vais chez la tendre amante pour me plaindre du mauvais tour qu'elle nous joue ; je la presse de venir avec moi : elle me dit qu'elle attend Guérin ; je l'assure que je la ramènerai de bonne heure : elle refuse ; j'insiste, je la tiraille ; elle résiste, m'entraîne sur son sofa, et j'ai l'honneur. . . . Cela fut si facile, que j'en fus presque indigné. Oh ça, convenez, lui dis-je, que bien qu'exclu de vos dernières amours irrévocablement destinées à Guérin, je vaudrais mieux que lui. Avant d'en convenir, je crois qu'elle voulait m'admettre à de nouvelles preuves ; mais je savais que la Brémond en attendait de moi, et je me ménageai. Quand la Carrouge vit qu'il n'y avait pas moyen d'être encore une fois offensée, elle déplora son malheur, pleura,

se mit en colère et voulut me dévisager. Je m'en allai, et ne l'ai jamais touchée depuis. Voilà, mon amie, ce que sont toutes ces héroïnes ; voilà ce quest la Cabris ; voilà ce qu'était la Latour-du-Pin , qui parlait mieux que qui que ce soit au monde de sensibilité, de délicatesse, d'amour, de passion. Ah ! qu'on est plus simple dans son langage, quand on est vraiment ému ! et que tu es bonne de te laisser duper encore par ces grands étalages, que l'accent, la physionomie et les manières démentent autant que la conduite ! Il est bien aisé de voir si une femme aime réellement, sur-tout en la considérant avec d'autres hommes que son amant. Une ame vraiment remplie de son objet, n'est pas susceptible de certaines distractions. L'amour est une fleur si délicate, que le moindre souffle étranger le détruit ; et je ne croirai jamais qu'une femme capable de voir avec plaisir les hommes, et d'entendre sans répugnance leur jargon et leurs fadeurs, le soit d'aimer constamment et tendrement. Mon opinion doit être comptée pour quelque chose en fait d'amour et de sensibilité ; car j'ose dire que je sais aimer. Je suis persuadé que le cœur n'est pas même susceptible d'unir une passion violente et des goûts vifs. Tu ne saurais croire quel plaisir m'a fait ce jeu de mots : *J'ai le cœur trop plein de toi pour pouvoir m'attacher.* J'ai toujours été con-

vaincu qu'une amitié vive était elle-même une espèce d'infidélité, non pas criminelle, mais qui décèle la faiblesse de l'amour. Au reste, j'ai besoin de penser ainsi, cher tout-tout, pour ma propre justification ; car, depuis que je t'adore, je n'aime plus rien : je suis susceptible d'émotion, de pitié, d'empressement à obliger, mais non pas d'un attachement quelconque. Quand le cœur est une fois brulant, il ne sent pas ce qui est tiède, ou la sensation que cela lui procure lui est pénible. Tu ne saurais imaginer combien, avant même que je fusse convaincu que la Saint-Bel... était méchante, fausse et perfide, j'étais affligé de l'ascendant que je lui voyais sur toi ; si cela avait continué, je n'aurais jamais cru que ton amour fût vraiment fort et durable. La confiance, la tendresse exclusive me paraissent les vrais symptômes d'une passion : ce sont ceux de la mienne, et tu permets bien que je dise qu'il n'en est pas une autre aussi tendre : j'en excepterai seulement la tienne, pour que tu ne boudes pas. Oui, ma Sophie, je le crois, je le crois du fond de mon âme, nos cœurs étaient uniquement faits l'un pour l'autre ; toi seule pouvais me rendre constant, et même amoureux ; car tu ne dois point croire, ô mon ami ! que j'eusse jamais connu l'amour avant toi. La fièvre de mes sens n'avait pas plus de rapport aux transports que tu m'inspires, qu'il

n'y a de comparaison à faire entre toi et les femmes auxquelles j'ai porté mes hommages avant d'être ton époux. Je te l'ai dit cent fois : ta langue, ta langue, parfumée quand elle erre sur mes lèvres, me trouble mille fois plus que je ne le fus jamais par le dernier degré du plaisir dans les bras d'une autre femme. C'est un triomphe que tu ne sauras jamais apprécier, mon amie, mais qui me console d'avoir si long-tems encensé d'autres beautés, en me prouvant quelle différence il y a entre les desirs de la nature et ceux de l'amour, et que par conséquent, jen'aimai jamais que toi. Tu sais, mon amie, la plupart de mes frivoles exploits dans la carrière du plaisir. La vigueur de ma constitution paraissait autrefois par la multiplicité et la variété de ce que j'appelais mes jouissances ; mais jamais une seule femme n'était l'objet d'un grand nombre d'assauts. Une seule fois la lubricité d'une Messaline (tu sais qui c'est) pensa me tuer. Tout le reste de ma vie, jusqu'à toi, n'a guère été que celle des autres hommes. Mais ces lauriers que je croyais avoir cueillis si glorieusement, insensé que j'étais ! comme l'amour les a flétris ! que de guirlandes de fleurs il a substituées à quelques brins d'herbe ! Dans quel délire ne m'as-tu pas plongé ? Quelles incroyables victoires n'ai-je pas remportées sur ton sein ? Oh Sophie ! belle Sophie ! que de volupté je trouve à y penser, et que mes forces étaient encore

inférieures à mes desirs ! Mais l'ardeur de mes sens n'est pas la meilleure preuve que je n'aimai jamais que toi. C'est l'union des âmes qui met le sceau à notre tendresse : c'est ce dévouement sans bornes et sans exemple , qui fait que l'univers entier n'est à nos yeux qu'un atôme ; que tout intérêt cède devant l'objet aimé , ou plutôt se confond avec lui ; que tout sacrifice est une jouissance , tout sentiment un devoir ; que le crime et la vertu , l'honneur et la honte , le bonheur et l'infortune , ne sont et ne seront jamais pour nous que dans ce qui peut servir l'amour ou lui nuire , plaire à Sophie-Gabriel ou l'offenser. O mon amante ! relis et rappelle-toi tout ce que je t'ai écrit de plus tendre , de plus énergique , de plus enthousiaste ; fais-en un seul tableau ; repâis-en ton cœur , remplis-en ta mémoire ; ce n'est encore que l'ébauche , la foible ébauche de ce que sent ton ami , dans les momens où il paraît le moins occupé de toi ! — Ah ! dis-le moi , dis-le moi souvent , que tu n'as jamais aimé comme tu aimes , que je suis le seul que tu pusses aimer ainsi ! Dis-le moi , que je tâche de le croire , ô amante chérie ! Ne te fâches pas sur-tout de ce que je t'ai parlé de ces hommes : crois que j'en ai des raisons essentielles , et que si je n'eusse été que méfiant , je me serais tu. Pour jaloux ; je ne puis l'être. Je sais bien que tu ne les verras pas , parce que tu n'en es pas capable ; et d'ailleurs

tu ne le peux point. Mais dis-moi tout ; je t'en conjure ; et nie tout, soit à cet égard, soit à celui de M. P. . . . , à d'autres qu'à moi

A M. L E N O I R.

29 août 1777.

J'AI reçu avec beaucoup de reconnaissance, Monsieur, la permission que vous voulez bien me donner d'écrire à ma mère. Il semble que ce soit mon sort de trouver plus de bienveillance et de pitié chez des étrangers que dans ceux dont la nature avait fait mes appuis. Les bons procédés et l'intérêt que me témoignent ceux près de qui je n'ai d'autres titres que le malheur, me touchent d'autant plus, que l'ingratitude des êtres dont j'avais attendu des services et de la reconnaissance, a dû m'affecter davantage. Votre bonté m'accorde en cet instant ce que mon père m'eût infailliblement refusé, si je le lui eusse demandé ; mais je lui épargnerai, autant qu'il sera en moi, le tort des refus ; car je n'attends, n'espère et ne désire rien de lui. C'est votre justice et votre sensibilité que j'invoque. Quand ma résignation et ma patience vous auront persuadé que mon père est au moins coupable d'exagération, vous m'admettrez à prouver *qu'il est le plus partial, le plus dur, et, pour*

me servir une fois du terme propre, le plus inique des pères. Alors le ministre, éclairé par vos soins, voudra bien se rappeler que, comme citoyen, je n'ai qu'un maître ; c'est le souverain, qui père de tous ses sujets, doit les protéger contre la tyrannie domestique, comme contre toute autre violence. Le jour de la vérité luira sans doute, Monsieur ; elle est fille du tems et non du crédit. On s'apercevra tôt ou tard que mon père ne tient que de sa propre générosité le titre d'*Ami des hommes* ; que ce n'est pas au sein de sa famille qu'il faut chercher les preuves de sa sensibilité ; et qu'un homme qui se dit tendre, compatissant, le *Législateur des rois*, le bienfaiteur de l'humanité entière, et qui est l'oppresseur de sa femme et de ses enfans, doit être écouté avec quelque précaution.

J'espère que vous trouverez dans ma lettre à ma mère la circonspection qui m'a été prescrite. Je ne cherche qu'à m'assurer de sa santé et à me rappeler à son souvenir. Quand je lui écrirais librement, je vous jure, Monsieur, qu'elle ne recevrait de moi que des conseils modérés, parce que je l'aime trop pour lui en donner d'autres. Si l'on m'avait voulu croire des deux côtés, lorsque je voulais étouffer toute semence de discorde publique, jamais l'éclat scandaleux et funeste qui a amusé tout Paris aux dépens de mon père, et perdu ma pauvre mère, n'aurait eu lieu. Au reste,

Je n'ai jamais voulu qu'être neutre dans cette étrange affaire, jusqu'à ce qu'on m'ait contraint à être partie : peut-être même dois-je me reprocher ma modération à cet égard ; car ma mère n'aurait pas été si facilement terrassée, si elle eût été mieux défendue. Le seul mémoire que j'aie écrit pour elle à sa demande, et sans autre instruction que ses lettres, a été imprimé en Hollande, et arrêté en France par le crédit de mon père, avant que d'être rendu public. Celui que l'on a imprimé sous mon nom n'est pas de moi, et je crois pouvoir dire, sans trop d'amour-propre, que cela est aisé à deviner en le lisant. Ainsi mon père ne peut s'en prendre à moi d'aucune des humiliations que lui a valu son odieux procès. N'importe ; je sais que son amour-propre est excessivement offensé de l'intérêt que j'ai pris à ma mère, et sur-tout du dédain que j'ai affiché pour sa *secte*. Qu'y ferais-je ? le mal est consommé, et je n'ai nulle envie de me rétracter. Je ne suis, ni ne veux être bel-esprit. Je hais les *sectes* et méprise les *sectaires*. Mon unique prétention est d'avoir un cœur bon et honnête ; il n'est pas étonnant que l'infortune d'une mère qui m'a toujours chéri, et qui a pu vingt fois assurer sa tranquillité à mes dépens, m'ait affligé et indigné. Mon père ne me pardonnera pas, je le sais bien. Je souffrirai jusqu'au bout avec courage, espérant *toujours* que vous me sauverez tôt ou tard de

l'oppression d'un homme aussi haineux qu'implacable.

J'ai l'honneur d'être avec des sentimens respectueux , Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

MIRABEAU fils.

Une faveur en appelle une autre, et m'encourage à vous la demander. Il y a fort long-tems que je n'ai vu M. de Brugnère, et le tems est double et beaucoup plus que double pour qui n'a pas sa liberté. Voudriez-vous m'accorder la consolation de lui permettre de venir ici ?

A SOPHIE.

MON amie, guide-toi toujours suivant les circonstances ; sois réservée, prudente, mais active, et sois en garde contre ton cœur, trop fécond en confiance, en bonté, et fautif en pressentimens. Autrefois je croyais aux miens, et m'en suis bien corrigé, cependant le 31 juillet m'a un peu raccommode avec eux ; car, au premier mot que me dit Berard, je pensai involontairement à P. . . , et j'étais persuadé au fond de mon cœur que je l'allais voir, quoique convaincu par la réflexion que je n'avais aucune raison de l'espérer. Les songes m'affectent à présent, et je n'avais jamais éprouvé cette faiblesse. Je sais que le cours fortuit des

esprits animaux réveille au hasard, pendant le sommeil, les idées qui ont le plus fortement préoccupé l'ame pendant le jour ; mais cela ne satisfait que ma raison, et le sentiment reste vainqueur. Il me semble impossible qu'il n'y ait pas entre nous une espèce d'attraction invisible qui nous avertisse réciproquement de ce qui nous intéresse relativement aux sentimens l'un de l'autre. Depuis que j'ai reçu tes lettres, mes rêves sont plus heureux, et souvent ils sont délicieux ; mais auparavant, j'en ai eu, un sur-tout, qui me fit fuir de mon lit, tant j'avais de crainte de le trouver. Maintenant chaque nuit me rappelle quelques-uns des événemens passés de nos amours ; souvent l'illusion est si forte, que je t'entends, je te vois, je te touche. Il y a trois jours que j'étais chez la Barbaud ; le jour même où tu consentis à me rendre heureux. Tout se retraça, ou plutôt se répéta à moi jusqu'aux plus petits détails. — O dieux ! je frissonne encore d'amour et de volupté, quand j'y pense. Ta tête appuyée sur mes bras.... ton beau cou, ton sein d'albâtre.... livré à mes brûlans desirs : ma main, mon heureuse main ose s'égarer : je soulève ces remparts redoutables dont tu m'avais toujours écarté avec tant de soin.... Tes beaux yeux se ferment.... tu palpites, tu frémis.... *Sophie.... oserai-je ?*
O mon amie ! veux-tu faire mon bonheur ? —
Tu ne réponds rien tu caches ton visage

dans mon sein la volupté t'enivre, et la pudeur te tourmente.... Mes desirs me consomment; j'expire je renaiss je te soulève dans mes bras inutiles efforts !.... le parquet se dérobe à mes pieds je dévore tes charmes et n'en puis jouir.... L'amour rendait la victoire plus difficile pour en augmenter le prix. Ah ! ces obstacles étaient bien inutiles.... D'importuns voisins m'ôtaient toutes les ressources..... Quels momens ! quelles délices ! que de contrainte ! que de transports étouffés ! que de demi-jouissances cueillies ! — Eh bien, mon amante, j'ai revu, j'ai éprouvé de nouveau tout cela ; je t'appuyais contre ce lit, qui depuis fut le témoin de mon triomphe et de ma félicité.... Je te pressais sur ces chaises où tout m'offrait d'invincibles résistances ; car quel genre de beautés ne réunis-tu pas?... Enfin, je me réveillai d'agitation et de trouble ; et je m'aperçus jusqu'où avait été mon délire..... Es-tu quelquefois aussi heureuse, ô chère amante ! tes rêves semblent-ils réaliser mon amour ? sens-tu mes caresses, me prodigues-tu les tiennes ? Tes baisers de feu animent-ils un peu l'inséparable ? O fanfan, tu me dis que tu rêves, et tu ne me dis pas ce que tu rêves ! Ne me dois-tu pas compte de tes nuits comme de tes jours ? Ah ! oui, oui sans doute. Elles sont bien plus à moi ; elles sont tout à moi, qu'à moi. Raconte-moi donc tes illusions, ô épouse chérie !

trompe l'absence ; embrasse ton ami ; fais-lui voir qu'il possède ton imagination aussi bien que ton cœur. Ah ! ton ame est si brûlante ! tes sens seraient-ils glacés ? Non , non , sans doute ; la nature te donna toutes les sensibilités ; tes sensations sont exquisés comme tes sentimens délicats : je me plais à le croire du moins , c'est-là mon seul amour-propre ; je n'en ai que par toi , et tout le reste est en toi. Adieu , chère , chère et incomparable amante. Adieu , épouse de mon cœur ; bien aimée de Gabriel. Adieu , son tout , sa déesse , son ame , sa vie , son univers. Reçois tous les baisers que tu voudrais me donner. Je les disperse sur ton beau corps ; ah ! la plus petite place en est couverte ; et combien se réfugient à l'ombre de ce délicieux bosquet qui couvre le temple de l'amour !

En me promenant aujourd'hui au jardin , j'ai vu que ce qui m'avait passé ce matin par la tête était fort bien trouvé. Un soldat consentirait plus volontiers à cette manière qu'à toute autre , parce que , quand la lettre serait surprise , on ne pourrait jamais savoir qui l'a remise. Mais il serait impossible qu'elle le fût. Il ne s'agit que de la mettre sous le banc de pierre du côté de la petite cahute , dans le jardin où se promènent les prisonniers. Comme il y a là une sentinelle toute la nuit , tous les soldats de la garnison y passent fréquemment tour à tour ; et comme j'y vais tous les jours , elle n'y languirait pas , et

je placerais ma réponse le lendemain. Ensuite il te dirait à combien de jours de distance sa garde au donjon revient, afin que je ne remette ma réponse que le jour où il pourrait la prendre, de crainte d'accident. Je sais bien que nous sommes loin de pouvoir nous servir de cet expédient, mais il est toujours bon de savoir tout, à tout événement. Pour la fenêtre, n'y pense plus ; elle est trop dangereuse, et presque impossible. Il ne l'est pas de passer des lettres ici, mais cela ne se peut guère qu'à force d'argent. Je te dirai positivement le nom de la fille de Bérard et son adresse ; il faut que je prenne des détours pour m'en informer, pour ne pas inspirer de méfiance. Je suis convaincu qu'une négociation de ce côté-là réussirait, parce que le bon homme est idolâtre de sa fille, et qu'il voit bien qu'il n'est question que d'une intrigue d'amour, sans aucune trace d'évasion. Quand le grand Condé a été ici, il était gardé à vue, et cependant il recevait des lettres du dehors ; mais c'est qu'on gagnait ses gardes à force d'argent. Ce qui fait la plus grande sûreté de cette maison-ci à présent, c'est précisément l'attention qu'on a que les gardes ne voient jamais les prisonniers. Le sieur de Bar, qui était chargé de ne quitter jamais le prince, était souvent lui-même l'instrument dont se servait Montreuil, secrétaire du prince de Conti, pour faire passer des lettres. Il avait fait faire des

écus qui se fermaient à vis ; on les mêlait avec ceux qu'on envoyait aux princes de Condé, de Conti, et à M. de Longueville, pour jouer, et que l'on confiait au sieur de Bar lui-même, pour les leur remettre, comme un simple envoi d'argent. Le duc de Beaufort est le dernier prisonnier qui se soit évadé du donjon, et il y a de cela plus d'un siècle ; car c'était en 1648. Mais les prisonniers se promenaient dans le bâtiment qui fait notre enceinte, et qui était alors une galerie découverte. Il gagna un valet qu'on lui avait donné pour le servir, nommé Vaugrimaut, par le moyen duquel il entretenait un commerce de lettres avec ses amis. Aujourd'hui, quand on a un domestique, il est aussi surveillé que le maître, c'est-à-dire aussi seul (etc'est la meilleure manière de surveiller.) On convint qu'à l'heure du diner des gardes, cinq hommes forts et robustes se trouveraient sur le bord du fossé, avec une corde à un certain endroit, et qu'à quelque distance de-là, il y en aurait cinquante autres qui attendraient le duc de Beaufort. Le duc de Beaufort se promenait dans cette galerie (où nous n'allons jamais à présent, et qui d'ailleurs est couverte) avec un officier nommé la Ramée, qui ne le quittait pas. Vaugrimaut ferma deux ou trois portes, par lesquelles il fallait passer pour arriver à la galerie, et en prit les clefs (actuellement nous n'entrons jamais nulle part que nous ne soyons

enfermés.) Quand il fut dans la galerie, le duc et lui se jetèrent sur la Ramée, le baillonnèrent, et lui lièrent pieds et mains. Le domestique descendit le premier dans le fossé, parce que c'était lui qui courait le plus de risques, s'ils eussent été découverts. Le duc descendit après lui ; mais la corde s'étant trouvée trop courte, il se laissa tomber : sa chute le fit évanouir, et il resta étendu sans qu'on pût le secourir ; mais étant revenu à lui, il eut encore assez de force pour se lier lui-même par le milieu du corps à la corde que les cinq hommes firent descendre dans le fossé, et ils le tirèrent à force de bras. Il se trouva mal encore, mais enfin il se sauva. Une femme et un petit garçon qui cueillaient des herbes dans le jardin qui est vis-à-vis, le virent bien : mais on les menaça de les tuer, s'ils criaient ou s'ils sortaient du jardin. Voilà, mon amie, la dernière évasion qui se soit faite ici, et encore tu vois que ce n'est qu'à l'aide de mille circonstances qui n'existent plus. Il s'est bien en allé sous M. d'Yonnet, prédécesseur de monsieur de R., un prisonnier ; mais c'est qu'on le destinait à sortir bientôt, et qu'en conséquence on le menait promener dans les fossés. Un matin qu'il faisait un gros brouillard, en remontant il prit sa course, et se jeta dans le parc. Tu crois bien qu'on ne va plus se promener dans le fossé : encore cet étourdi s'est-il fait reprendre à Paris. Lorsque le fameux cardi-

nal de Retz fut ici, en 1652, il écrivait et recevait des lettres, malgré les ordres les plus précis du cardinal Mazarin. Mais la présidente Pommereu, qui l'aimait à l'adoration, engagea tous ses diamans pour lui faire tenir les écrits qu'on lui adressait ; et il en coûta cinq cents écus (ce serait plus de mille aujourd'hui) pour celui qui se chargea de lui donner le premier billet qu'on lui envoya. Tu en ferais bien autant, toi, et mille fois plus ; mais tu n'as ni diamans, ni argent : d'ailleurs tout est changé ; on ne voit plus jamais, et sous aucun prétexte, qu'un seul homme, qui est le porte-clef. Si celui-là est incorruptible, adieu toute espérance. Or tous ces porte-clefs sont des gens d'un certain âge, qui attendent la pension, et ne sont pas tentés de perdre une expectative sûre, pour des hasards très-périlleux, et peu séduisans quand on est vieux. Le moyen du banc que je te donne est excellent, mais il n'aurait pas lieu, si les ordres de M. de R. étaient exécutés ; car le porte-clef ne doit jamais nous quitter. Il est vrai que Bérard a beaucoup plus de confiance en moi qu'en tout autre, parce qu'il sait que je ne suis pas prisonnier d'état ; et je ne doute presque pas qu'il ne se laissât même gagner pour passer des lettres, pourvu qu'il n'y fût jamais nommé. — Tu vois, mon amie chère, comme je me tue la vue pour écrire fin, et ménager mon papier : encore ne puis-je diminuer mon caractère à ce point que le

soir , parce qu'alors le soleil donnant à plomb sur ma chambre , j'y vois bien clair ; au lieu qu'en tout autre tems elle est si obscure , que je suis gêné pour écrire. N'oublie pas de m'en faire donner bientôt et abondamment , ou je serais chagrin. Pour finir de te récapituler aujourd'hui tout ce je t'ai demandé précédemment , donne-moi une explication bien nette et bien détaillée sur Ma. et sur S. L'un des deux est sûrement un lâche coquin , et peut-être tous deux. Sur-tout ne dis à personne que je t'en aie parlé ; et n'oublie pas que c'est plutôt un ami qui veut te servir , qu'un époux qui pourrait s'offenser , qui t'interroge. Tout est pardonné , je te le proteste ; mais , au nom de l'amour , plus de tergiversation et de réticence. Ne néglige pas non plus les mémoires que je t'ai demandés ; ils feront mes délices. Ecris-les avec détail , tendresse et naïveté ; fais pour mon usage , une petite récapitulation des dates des principaux événemens de nos amours (à la fois , si heureux et si infortunés) depuis que je te connais. Comme-tu as tout marqué sur ton almanach , cela te sera aisé. Adieu , bonheur de Gabriel ; adieu , mon ame : j'espère que tu signeras toujours désormais ; mais je t'avertis par avance , que je soufflète Marie-Thérèse , et ne donne et ne reçois de baisers que de *Sophie-Gabriel*.

A S O P H I E.

B O N jour , bonne et douce mimi que j'a-
dore. J'ai assez bien dormi , malgré le gros
ouragan ; et je ne me porte pas mal aujourd'hui.
Je compte à présent les jours où ma santé
ne souffre pas ; mais je ne compte point ceux
où je suis tranquille , car il n'en est pas un
seul. Agitée d'espérance ou d'inquiétude , de
douleur ou de desir , mon ame , quoique gou-
vernée sans cesse et exclusivement par le
même sentiment , est le jouet de mille sen-
sations contraires qui s'entrechoquent , et ne
me laissent pas un moment de repos. Quel-
quefois je me repais de toutes sortes de chi-
mères ; j'invente , je conjecture , je combine ;
je me persuade presque que je puis compter
sur des ressources qui n'existent peut-être
que dans mon imagination. Mais , quand l'é-
difice de mon bonheur est élevé , une seule
réflexion vient le détruire ; et je trouve plus
aisément encore des raisons de me désespérer ,
que je n'avais saisi celles de me flatter. C'est
ainsi que mes jours se passent. Quelque chose
que je fasse , par quelque lecture que je m'ef-
force de me distraire , je ne puis donner de
l'attention à rien. Entièrement absorbé par
mon amour , aucune distraction n'a de prise
sur moi. Les belles-lettres qui avaient tant

de charmes pour ton Gabriel, l'ennuient et le fatiguent. La politique dont je faisais mon étude la plus sérieuse, me dégoûte : je ne puis supporter que les hommes fassent tant de sacrifices et commettent tant de crimes, pour des intérêts qui me paraissent si petits. L'histoire me met en colère, en m'offrant sans cesse la perfidie des hommes, la tyrannie des grands, la bassesse des subalternes, et sur-tout la lâcheté des historiens qui font de la profession la plus respectable, la plus utile et la plus noble, un vil commerce d'adulations, d'erreurs et de mensonges. Je parcours des pages entières avec humeur ou sans intérêt. Je tue le tems. Je ne m'occupe pas, si je ne trouve un trait qui ait quelque rapport avec la disposition présente de mon ame. Je me réveille ; je lis, je relis avec empressement : je médite ; le livre se ferme, et me voilà replongé dans mon ordinaire rêverie. Hier au soir, j'ai éprouvé cela d'une manière très-vive, en lisant, dans une assez mauvaise histoire de Louis XII, une anecdote que je ne connaissais pas. Ce prince était très-beau. Thomassine Spinola, Génoise, devint éperdument amoureuse de lui, dans un bal à Gènes, qu'on lui donnait. Elle lui parla plusieurs fois, et lui fit l'aveu de sa tendresse, en le priant de vouloir bien être son *intendio*. Jusqu'ici tu ne vois qu'un compliment en italien, dans le genre de la C. M. P. L. Tu

trouves même, comme moi, qu'il faut être bien inflammable pour être si amoureuse d'un roi, qui est ordinairement un assez sot homme ; mais la pauvre Thomassine va t'intéresser. Du moment où Louis XII eut reçu ses sermens, (et l'on prétend qu'il n'en reçut que cela, ce qui, par parenthèse, est assez sot) elle dédaigna le commerce du reste des mortels, et rejeta avec mépris les caresses et les empressemens de son mari. Livrée entièrement à sa passion, elle écrivait sans cesse à son amant pendant son absence, et sut rendre son amour précieux et respectable à ses concitoyens, par les graces qu'elle leur en obtint. Sa tendresse lui coûta la vie. Le bruit courut en Italie, pendant une grande maladie du roi, qu'il était mort. Cette fausse nouvelle trancha les jours de son amante. Thomassine s'enferma dans une chambre obscure, où, toute entière à sa douleur, elle invoquait la mort. Une fièvre ardente la consuma en moins de huit jours. L'ingrat Louis XII lui donna quelques larmes, et fit graver une épitaphe sur un magnifique tombeau que lui élevèrent les Génois. Ne te sens-tu pas émue, ma tendre amie ? Il faut être bien sensible pour pouvoir aimer à ce point sans retour et sans espoir ; et cette Italienne infortunée méritait un *intendio* plus reconnaissant. O chère et douce amie, comme tout ce qui vient du cœur y retourne ! Qu'il est doux d'être aimé pour soi-

même! Celles qui aiment ainsi méritent seules les titres de vertueuses, de sensibles, et le nom d'amante. Mais, entre des millions de femmes, en trouve-t-on quelqu'une à laquelle on puisse le donner? Au premier rang comme au dernier, c'est ce qui flatte leur vanité qui touche leur cœur; et, depuis le sceptre jusqu'à la houlette, l'éclat de la couronne et celui du ruban sont les talismans qui enchaînent ton sexe. Oh combien différente est ma Sophie! que tous les riens pompeux ou frivoles ont peu d'accès dans son ame! que tous les rois de la terre lui paraissent petits auprès de son amant! Oui, chère épouse, j'ose le croire, tes regards ne se détourneraient pas de dessus les miens, pour fixer le plus puissant des mortels qui t'adresserait son hommage. Gabriel, fût-il né dans un état obscur, dans un rang subalterne, eût touché sa Sophie, s'il eût été connu d'elle. Ce ne sont pas les titres, ce n'est pas le faste que tu aimes; c'est ton amant; et la fleur qu'il place sur ton sein, fait battre ton cœur que ne séduirait point un diadème. Voilà quelle idée j'ai de ta délicatesse et de ta sensibilité. Ah! ne crains pas que Gabriel, qui se croit aimé d'un tel amour, puisse être jamais sensible à l'ambition, aux honneurs, à tout autre désir qu'à celui de te posséder! son but unique, la fin de son être, l'objet de toutes ses démarches, sera la réunion des deux moitiés que la tyrann

nie a séparées , mais que la mort seule peut désunir.

23 août. Je suis maintenant , ma tendre amie , dans cette agitation que tu m'as si bien dépeinte , et qui ne te laissait pas un moment de relâche , quand tu attendais P. chaque jour. Je compte sur sa promesse , parce que j'ai besoin d'y compter ; et je me dis , dès l'aube du jour : Hélas ! sera-ce aujourd'hui ? Si notre bon P. lambine , comme il y est un peu sujet , malgré son excessive vivacité , il commet une grande cruauté sans dessein. Il se hâtera sûrement , (car il a bon cœur) s'il compare les inconvéniens que nous souffrons par ses longueurs , avec les motifs qui suspendent peut-être sa visite. Tu sais du moins , ma tendre amie , s'il viendra , ou s'il ne viendra pas ; mais moi , je suis dans une continuelle attente , et l'espérance ne se présente jamais à mon ame que suivie de la crainte ; de sorte que ces deux mobiles , réunis à l'objet toujours présent de mon amour , de mon inquiétude , de mes désirs , de ma douleur , me tiennent dans une tension continuelle. L'espérance adoucit un peu mes peines ; mais la crainte fait équilibre , et quelquefois emporte la balance. Cependant celle-là rend ma situation supportable , et je contiens celle-ci ; mais je n'en serai pas maître long-tems. Hélas ! mon amie , tout ce que je dis de mon chagrin , n'est que trop applicable au tien ; et je te prie de croire que je

ne perds jamais de vue cette triste vérité. Oh ! que nous sommes bien unis par tous les liens, chère amante ! les mêmes plaisirs ont fait notre bonheur ; les mêmes disgraces nous affligent aujourd'hui ; et , comme tu le dis si bien , nous tenons l'un à l'autre *par l'union de nos douleurs* , comme par tant d'autres nœuds : mais qu'en nous fasse les épancher dans le sein l'un de l'autre. Hélas ! c'est le seul bien qui nous reste après tant de félicité. O mon amie , que n'était-elle inaltérable ! que ne nous étions-nous réfugiés dans des déserts inconnus aux tyrans ! C'est là que le flambeau de l'amour eût toujours lui pour nous , d'une clarté céleste et pure. Je ne crois pas , ma Sophie , qu'il soit un autre exemple d'une tendresse aussi soutenue que la nôtre ; et graces t'en soient rendues , ô mon amante , dont l'imperturbable douceur enchaînait de roses ma fougueuse sensibilité. Pourquoi tous les amours , même les plus délicats , finissent-ils ? c'est qu'on s'imagine y goûter des plaisirs qu'on n'y trouve pas ; c'est que , chez presque tous les mortels , l'imagination est plus active que le cœur n'est sensible. Toi , toi seule es une source intarissable de joie et de bonheur , parce que tu n'es sujette ni à la bisarrerie , ni à l'humeur , ni à l'impatience ; et ta tendresse est si vive , qu'elle te dérobaient tous les défauts de ton ami , toutes les infirmités de son esprit. Qui eût jamais obscurci cette

douce sérénité due à tes vertus, à ton ame, à tes principes, et, j'ose le dire, à ta passion ? Rien au monde : ah ! jamais rien. La foudre seule a pu nous séparer ; et ce n'est que d'au dehors de nous , que pouvaient venir les malheurs.

A S O P H I E.

SI tu voyais comme je pleure , ma Sophie ! Est-ce donc une honte à un être malheureux et sensible de verser des larmes ? Hélas ! c'est là seule douceur qui me reste ; car quand je pleure, ma tristesse est mêlée d'une certaine volupté indéfinissable , mais réelle. O mon amie , quel sentiment que l'amour , puisqu'il peut adoucir de si cruels malheurs ! Nous lui devons la force de supporter notre douleur , comme nous lui ayons dû nos transports. Mais le sentiment de la perte est aussi vif que celui de la jouissance , et bien plus durable. Ah ! j'ai goûté tous les biens de l'amour heureux : j'éprouve tous les supplices de l'amour persécuté. . . . Je n'ose décider , mais je pleure , et je n'ai pas assez de soupirs pour tous mes maux. Quel courage n'y succomberait pas , ô amante ? Quel effort veux-tu que je fasse sous un tel fardeau ? Peut-il éclore en moi une pensée , un sentiment , une sensation qui n'en augmente le poids ? Le commun des hommes

hommes trouve qu'il y a du courage à ne pas craindre la mort. Ne dirait-on pas qu'ils sont bien heureux ? Non ; mais ils n'aiment qu'eux, et cependant ils sont toujours hors d'eux. Ils ont mille désirs, mille goûts, et pas une passion. Ah ! s'ils aimaient un objet unique qui fit tout leur espoir, qui réunit toutes leurs affections, tous leurs vœux ; alors qu'ils le perdraient, ils ne craindraient plus rien, ils braveraient de folles terreurs. La réflexion et la raison suffisent assurément pour rabaisser le prix de la vie ; mais les maux du cœur ne lui en laissent aucun. Eh ! qui voudrait la posséder pour n'en plus jouir ? Sophie, il nous faut bien plus de courage pour ne pas souhaiter la mort, que pour ne point la craindre. Puisque le tems, dont la durée excessive est une véritable mort, a dévoré nos plaisirs, que lui disputerions-nous encore, s'il ne doit pas nous les rendre ? Ah ! je lui abandonne sans regret tout ce qui ne t'est pas destiné. — Je deviens plus triste chaque jour, mon amie, et je verse, malgré moi, sur le papier, les poisons dont mon cœur est abreuvé. Tu sais bien que deux lignes, deux lignes de toi me guériraient bien vite ; et sans doute tu n'as pas moins de besoin d'entendre les plaintes de ton Gabriel, que lui de recevoir tes consolations. Ma Sophie, pour être moins emportée, n'est pas moins sensible ; et je sens tout ce qu'elle souffre dans ces mêmes moments

d'attente et de tourment où j'égémiss plus haut, mais non pas plus amèrement. Qui sait même si l'avantage de savoir tout ce que j'ignore, n'est pas un tourment de plus pour toi, chère épouse ? J'espère du moins encore, et peut-être tu n'espères plus. Adieu, ma Sophie-Gabriel, que j'aime, que j'adore infiniment plus que je ne puis le dire, et qu'elle-même ne peut le croire. Je te donne des millions de baisers que tu prendras et que tu me rendras *sans compter*. Je caresse le petit, et je le prie de remuer bien fort, mais non pas cependant jusqu'à incommoder sa maman ; car je l'aime bien, cet enfant ; mais qu'il ne s'avise pas de vouloir jamais rivaliser avec Sophie.

Tu ne veux donc absolument pas m'envoyer des nouvelles de ta grossesse ? Ah ! si je savais du moins qu'elle est heureuse, que tu souffres peu, que tu marches beaucoup, que ce pauvre petit remue ! Ma mie bonne, je crois t'avoir donné quelques avis, dans mes premières lettres, utiles sur la conduite que tu dois tenir à cet égard. La grossesse orageuse, dont j'ai été le témoin et l'observateur très-attentif, m'en a beaucoup appris. Sophie, habille-toi bien large, pour que ton enfant se place à son aise ; mange des choses saines, pour qu'il se porte bien et toi aussi ; ne crois point aux envies, mais contente tes désirs avec modération, pour qu'il ne soit ni malingre, ni gourmand, ni capricieux ; et sur-tout, marche

beaucoup , quoique sans t'excéder , pour faciliter tes couches. Hélas ! e'est sur cette importante révolution que je voudrais veiller ; car la santé des femmes dépend de leurs couches. Point d'imprudences , mais point de recettes de bonnes femmes : elles sont toutes fausses , pernicieuses et importunes.

A S O P H I E.

M. de Rôu... m'a fait dire, en réponse à ma lettre , qu'il me verrait demain ; d'où je conclus qu'il compte parler aujourd'hui à mon père. Il ne laisse jamais partir mon porte-clef à l'heure du rapport, quand il a une lettre de moi , qu'il ne l'ait lue ; faveur qui, dit-on, m'est particulière, mais dont , au fait , je ne retire rien. Toute l'honnêteté de ses propos et de ses manières, n'avance pas le moins du monde mes affaires ; je sais trop que dans sa place , on n'est guère poli qu'aux dépens de la sincérité : et n'est-ce pas à peu près de même dans la société ? La franchise, cette qualité noble et généreuse , qu'on ne trouve plus , pas même dans nos romans , et qui est aussi loin de nos mœurs que les vertugadins le sont de nos modes, n'est plus la manie que d'un certain nombre d'hommes qu'on appelle fous ou imprudens. Cependant , ma chère amie , elle est presque toujours la marque d'une ame vé-

ritablement élevée, et le plus souvent aussi ; elle est accompagnée d'un courage indomtable ; mais tout contribue à l'éteindre. Cette vertu , hors de mode , si je puis m'exprimer ainsi , n'est presque plus que dangereuse. Être sincère dans le monde , c'est se présenter au combat avec des armes inégales , et lutter , le sein découvert , contre un homme plastronné qui vous tend un poignard. Les vains complimens , les perfides protestations qui surchargent tous nos discours , nous accoutument à tout altérer , à tout exagérer ; et l'on ne peut penser sans indignation , à quel bas prix on doit réduire , dans le cours de cette fausse monnaie , les expressions les plus énergiques d'amitié , de bienveillance , de soumission. On se dit le serviteur de tout le monde , parce qu'on n'est l'ami de personne ; l'on offre tout , parce que l'on ne veut rien donner. Eh ! qu'on ne croie pas que ces faussetés de convention n'influent point sur la conduite et sur l'ame. Celui qui prostitue ses lèvres , ne peut avoir un cœur pur. Si sa conscience était délicate , sa bouche le serait aussi. L'habitude et l'exemple encouragent , parce que la plupart des hommes n'ont point de caractère ; et l'on a bientôt , pour tout principe et toute conscience , un recueil de formules dont il n'y en a presque pas une qui ne soit une perfidie déguisée. Il me semble , mon amie chère , que je t'ai toujours dit cela , et que ce n'est pas

l'humeur que peut me donner le malheur qui me fait parler ainsi. Au reste , quand j'invec-tiverais les hommes avec un peu trop d'aigreur, je serais bien excusable ; car j'ai bien sujet d'être mécontent d'eux , et j'ai acquis le droit de me plaindre, sans être accusé de misanthro-pie. Ce matin Fontelliau voulait me consoler, parce que , disait-il , il y en a d'autres beau-coup plus malheureux. D'abord , je ne crois pas que cela puisse être ; et puis , je voudrais bien savoir si la jambe cassée de mon voisin raccommode ma tête brisée. O les sottes gens que ceux qui veulent consoler des peines du cœur ! Le chagrin , dit celui-là , ne sert qu'à vous tourmenter vous-même , sans remédier à vos maux. Fort bien ! mais dépend-il de moi de séparer le chagrin du mal ? Vous étiez prédestiné , crie cet autre , par une fatale né-cessité , à ce que tel malheur vous arrivât. Ma foi , celui qui a fait la prédestination est un être très-injuste , et je ne vois pas que votre découverte soit fort consolante. Si vous êtes malheureux, assure gravement ce ballon bouffi qu'on appelle philosophe, c'est que vous devez l'être ; cet accident concourt à l'harmonie de l'univers : si cela n'était pas ainsi , le plan de la providence serait bouleversé. Au diable soit la philosophie et ses grands mots auxquels on n'entend rien que la suffisance du fat qui les prononce. Quel est le sot qui sera satisfait par de pareilles raisons ? Quand on me convais-

craindre que mes plaintes sont inutiles, soulagerait-on ma douleur ? eh non ! on ne ferait que l'aggraver ; on me mettrait plutôt au désespoir par cette méthode ; qu'on ne me consoleraït. Je ne sais quel imbécille disait à un homme désespéré de la perte d'une personne qu'il chérissait , que ses pleurs ne la feraient pas revivre. . . . Et c'est pour cela même que je m'afflige, répondit celui-ci. Laisse-les dire , ô ma Sophie ! tous ces charlatans qui ne parlent que de dompter les passions , parce qu'ils sont incapables d'en sentir. Ils appellent leur dureté , sagesse ; et le triomphe de leur raison est fondé sur la sécheresse de leur cœur. Oh ! qu'un de tes baisers me serait plus salutaire que toutes les méditations et les froides harangues de ces vendeurs de mots ! Je n'étais pas prédestiné à être malheureux, puisque j'ai goûté le bonheur suprême dans tes bras. Notre amour ne trouble point l'harmonie de l'univers, puisque le soleil ne fut jamais plus serein que lorsque nous en jouîmes ensemble , l'air plus pur que lorsqu'il nous était transmis par la bouche l'un de l'autre. Eh ! comment l'amour pourrait-il intervertir l'ordre du monde qui ne vit que par lui ? . . . Ah ! qu'on nous laisse nos chagrins , jusqu'à ce que les larmes du plaisir effacent les traces de celles que nous arrache la douleur. Nous pleurons, nous pleurons amèrement ; mais l'amour qui fait couler nos larmes , y mêle quelque douceur. Eh ! qui

de nous deux voudrait être heureux , tandis que l'autre moitié de soi-même gémit ? Voudrais-tu recouvrer le bonheur ailleurs que dans les bras de Gabriel ? Voudrais-tu effacer de ta vie les momens qui nous ont conduits dans un labyrinthe de peines ? Oh ! non , puisque ce serait détruire une partie de notre amour. Nous ne serions pas exposés à tant de chagrins , si nous eussions donné moins d'étendue à notre bonheur ; à cause de cela , voudrions-nous avoir été moins heureux ? Pour moi , je refuserais la liberté à celui qui me l'offrirait au prix d'ôter de ma mémoire les traverses qui me l'ont ôtée , puisque ce serait priver mon ame d'une partie de sa passion. Adieu , ma Sophie-Gabriel , adieu ; reçois tous les baisers de ton ardent et tendre époux.

24 août , dimanche. Certains peuples de l'Afrique , au moins aussi raisonnables que nos dévots , prétendent , ma bonne amie , que tout ce qu'ils souhaiteront dans le ciel , viendra d'abord se présenter à eux. C'est-là l'idée qu'ils ont du bonheur à venir. Si cette croyance n'est pas chimérique , il serait aisé de me rendre aussi heureux sur la terre que je pourrais jamais l'être en paradis ; car je ne forme qu'un souhait , je n'ai qu'un désir , et la possession tranquille de Sophie suffit à mon bonheur : ainsi je ne serais pas incommodé à leur dieu ; car , tandis que les uns lui demanderaient des promenades magnifiques ,

les autres une musique voluptueuse , ceux-ci toutes sortes de plaisirs , ceux-là une variété continuelle d'objets qui les intéressent et les occupent , tous mes désirs , réunis en un , n'exigeraient qu'une seule jouissance. Toutes les facultés de mon ame tendent vers toi : c'est Sophie que je veux voir , entendre , aimer : c'est d'elle seule que je suis capable de recevoir le plaisir et l'exercice de tous mes sens intérieurs et extérieurs. Ainsi , si le bonheur d'une autre vie doit être le bonheur de l'homme tout entier , c'est ma Sophie qui le constituerait encore. Quand bien même on parviendrait donc à nous rendre de *vrais croyans* , de zélés dévots , nous aspirerions à nous réunir , comme les ames pieuses aspirent à leur salut ; car c'est-là le nôtre. Peut-on nous désapprouver de chercher à anticiper sur le bonheur céleste , et nous assimiler aux bienheureux dès cette vie ? . . . Comment trouves-tu cette théologie , ma bonne amour ? je crois qu'elle sera de ton goût , et cela me suffit ; car je prétends qu'elle ne soit qu'à notre usage. Laissons aux cœurs glacés la leur : que renfermés en eux-mêmes , ils feignent de s'élancer vers un être imaginaire , pour lequel ils ne se piquent d'amour , que parce que , ne chérissant dans le fait que leurs individus , ils s'intéressent on ne peut moins à ceux de leur espèce , ce qu'ils n'osent *avouer* : qu'ils gardent leur religion qu'ils

accommodent à leur égoïsme et à leur méchanceté, ou plutôt qui en est le produit ; et nous suivrons la nôtre inspirée par la nature et dictée par l'amour ; nous écouterons notre cœur, et nous lui obéirons, hélas ! quand nous pourrons, car nous ne sommes pas les plus forts : que dis-je ? nous ne sommes pas maîtres du moindre de nos mouvemens ; mais nous le serons toujours de nos sentimens et de nos principes. N'est-il pas vrai, ô ma Sophie ! Nos membres peuvent céder à la tyrannie ; mais nous serions aussi vils que nos tyrans, s'ils pouvaient asservir nos ames. Luttons contre la mauvaise fortune, chère amante, et croyons que l'amour nous élèvera au-dessus d'elle : soutenons courageusement nos cruelles épreuves ; le triomphe en sera plus doux, et notre passion, s'il se peut, plus heureuse et plus tendre. J'ai toujours vu, ma tendre amie, les hommes et les femmes donner une longue liste des vertus et des bonnes qualités qu'ils exigent de leurs amis, ou de leurs amans ou maîtresses ; mais bien peu tâchent de les acquérir eux-mêmes, ou d'en donner l'exemple. Pour moi, tout en avouant ta supériorité, et le plaisir délicieux que je ressens à trouver dans toi mille qualités qui me manquent, je crois du moins pouvoir assurer que je ne le céderai jamais à qui que ce soit en courage, en constance et en tendresse. Je t'accorde tout le reste, ô mon amie chère !

et je m'en glorifie, puisqu'étant un autre toi-même, j'ai quelque droit de m'attribuer, d'une certaine manière, tes vertus; mais laisse-moi le prix de la tendresse, et permets que je partage celui de la constance et de la fermeté. Le véritable devoir de l'amour est d'inspirer de l'ardeur, du zèle, du courage. Animé par un mobile si puissant, on se surpasse soi-même; et voilà pourquoi Gabriel peut figurer quelquefois à côté de Sophie. — J'ai passé de mon trou à un autre trou, ma tendre amie, auprès duquel on a jargonné ce tissu de solécismes qu'on appelle la messe; mais je ne me suis pas pour cela élevé de l'amour profane à l'amour divin, car j'avoue que je suis terrestre.

26 août, mardi. J'ai dormi assez longtemps, mon amie chère, et j'en avais bien besoin, car je souffrais cruellement, et je ne suis point tranquille encore. Ma faiblesse est extrême: je ne puis pas me lever de ma chaise sans être couvert de sueur. Mais quelque tourmenté que soit mon corps, ce n'est pas la partie de mon être la plus malade: mon cœur et ma tête sont excessivement agités, et je ne sais à quoi aboutiront tous ces combats. Mon âme flétrie par la douleur est fermée à tout autre sentiment que l'amour désespéré. Une sombre mélancolie, une tristesse habituelle ont succédé à cette sérénité, à cette humeur enjouée, vive et même pétulante, qui for-

maient le caractère de ton Gabriel. Il est vrai qu'il était déjà fort altéré, et que l'infortune avait beaucoup pris sur moi; mais je n'étais encoré qu'inégal, et tu me le pardonnais. L'amour, les désirs, toutes les affections les plus douces régnaient sur moi avec empire, et prenaient tous les jours de nouvelles forces, quoique resserrées quelquefois par des mouvemens subits; mais aujourd'hui tout a pris en moi la teinte du deuil que je porte, et l'espérance ose à peine approcher de ma caverne. O mon amie! ce n'est pas la moindre de mes inquiétudes, que de craindre de perdre dans cet horrible séjour, presque tout ce qui t'a pu plaire en moi. Hélas! je le sais depuis long-tems: il est plus facile à un homme adroit et rusé, qui n'est point amoureux, de persuader à sa maîtresse qu'il l'aime, et d'arriver à son but, qu'à celui qui sent vraiment une passion violente. L'amour sincère est accompagné de millesoucis, d'impatiences, de ressentimens qui rendent un homme peu aimable aux yeux de la personne qu'il veut toucher, si elle n'est blessée du même trait. J'avoue que je ne l'ai jamais été moins que depuis que je te connais, et je vais achever de perdre le peu qui me restait. Mon amour rempli de craintes m'abat l'esprit, me navre le cœur, me brise par des secousses cruelles. Ah! Sophie, le contraste est trop fort; passer du bonheur suprême au plus terrible malheur,

est au-dessus de l'humanité. Livré, dans la solitude, aux regrets, au désespoir, à la haine, que veux-tu que je devienne ? Hélas ! puisse-je conserver ma raison ! Alors je mériterai du moins toujours ton estime : elle soutiendra ta tendresse. O mon amie, comme ton Gabriel est dégradé ! La nature l'avait-elle donc fait pour perdre des jours inutiles dans un gouffre tel que celui-ci ? son esprit mâle et actif n'avait-il pas une autre destination ? son cœur bon et tendre ne méritait-il pas un autre sort ? Hélas ! je ne demandais rien que ce que je possédais : mon ambition était satisfaite, et toutes mes passions enchaînées par l'amour. L'orage de l'adversité s'est levé contre moi : c'est du port même qu'il m'a arraché ; et, ce qui est mille fois plus douloureux que tout le reste, je n'ai pas péri seul dans ce funeste naufrage. Mon amie, nous l'avons prévu ; mais l'avons-nous pu éviter ? Ah ! je crois que non, puisqu'il n'était pas dans nous de pressumer d'horribles perfidies. Celui qui a dit, qu'on doit vivre avec son ami comme devant devenir notre ennemi, était peut-être fort prudent : mais cette maxime n'est pas à notre portée ; elle sent trop la ruse ; elle ravit un des plus grands plaisirs de la vie ; elle ne saurait enfin s'accorder avec la droiture de notre cœur, même aujourd'hui que le malheur a dû nous rendre si défiants. Nous nous garderons bien de croire aux amis ; mais, si sous

ce nom l'on nous surprenait encore , nous serions encore trompés , et le monde serait assez vil pour condamner plutôt notre imprudence que la perfidie dont nous serions victimes. Ne nous engageons donc plus dans de dangereuses amitiés ; car nous ne devons compter ni sur notre expérience (elle ne nous a donné que des craintes) , ni sur notre discernement (quiconque touchera notre cœur , aveuglera notre esprit). Quant à la finesse , c'est encore une faculté hors de notre portée ; et ne nous en plaignons pas , ma divine amie. Va , laisse dire ; la finesse ne fut et ne sera jamais que le partage des esprits médiocres et des cœurs équivoques : c'est une vue courte qui découvre les petits objets qui l'avoisinent , et ne peut saisir ceux qui sont éloignés. La ruse 'est le talent des égoïstes , et ne peut tromper que les sots qui prennent la turbulence pour l'esprit , la gravité pour la prudence , l'effronterie pour le talent , l'orgueil pour la dignité. Laissons le masque à ceux qui ne pourraient , sans rougir , se montrer à visage découvert. Pour nous , soyons francs et sincères ; nous n'avons rien à perdre à nous montrer tels que nous sommes aux honnêtes gens. Soyons réservés avec les autres , discrets avec tous ; mais ni faux , ni fins avec personne. — Je suis bien empressé de revoir monsieur R. pour savoir comment il aura pris la proposition de mettre à part une somme pour notre

enfant. Si je vois qu'il y consente volontiers, je lui demanderai qu'il soit ici. Pour deux louis par mois, il serait parfaitement bien au château : encore la nourrice ne demanderait-elle que huit liv., et j'emploierais trois liv. pour lui acheter de tems en tems de la viande de boucherie. Je mettrai, en outre, douze ou dix-huit francs de côté par mois pour acheter ce qu'il faudrait pour l'entretien de l'enfant, et tu ferais de ton côté ce que tu pourrais. Hélas ! tu voudrais sûrement bien lui servir de nourrice toi-même, et je serais bien plus tranquille pour ta santé. D'ailleurs il m'eût été si doux qu'il s'imbibât de ta substance, qu'il pompât tes vertus ! L'agneau qui tette une chèvre, prend les inclinations de sa nourrice ; sa laine s'altère et se rapproche du poil. Une greffe entée sur une tige de différente espèce, change les productions de cette tige. Notre pauvre enfant tombera dans les mains d'une femme qui ne sera peut-être saine ni de corps ni d'esprit, et qui n'aura sûrement jamais la cent-millionième partie de ta tendresse pour ce pauvre petit innocent. Il est certain que les humeurs et les qualités d'une femme doivent passer, avec son lait, dans le corps d'un enfant ; et une expérience très-générale confirme les raisonnemens de la théorie. Pourquoi les affections morales ne se communiqueraient-elles pas comme les infirmités *physiques* ? Ne découlent-elles pas de la même

source ? Oh ! mon amie, qu'il t'eût été agréable de prodiguer tes soins et ton sang à l'enfant de Gabriel ! Que tu es loin de penser comme ces mères aussi folles que dénaturées, qui prennent des prétextes faux et donnent des raisons absurdes pour se dérober au devoir le plus sacré de la nature , et à leur intérêt le plus pressant ! Elles immolent leur fruit à leur caprice , à leur passion , à leur insensibilité ; et le plus souvent , par une juste vengeance de la nature , elles sont les victimes de leur inhumanité. Chère , chère Sophie ! qu'il te sera cruel , après avoir porté et nourri neuf mois dans ton sein cette précieuse partie de toi-même et de ton ami , d'abandonner ton enfant lorsqu'il verra le jour , et que , par ses cris et ses larmes , il implorera ton secours , il te sollicitera de lui donner ta mamelle remplie de sa subsistance ! Une véritable mère ne doit pas seulement produire ; elle veut nourrir et entretenir encore , comme la terre , cette mère commune de tout ce qui a vie. Ah ! que cette cruauté favorisée par la mode , est sûrement loin de ton cœur ! Que tu désirerais de sacrifier la coutume à la nature , et non pas la nature à la coutume ! Mais , hélas ! la nécessité , l'impérieuse nécessité nous impose ses rigoureuses lois. Aidons de moins , autant qu'il sera en nous , le fruit de nos entrailles , jusqu'à ce que nous puissions le recueillir dans notre sein. Tu me dis quel

part : *Le voilà réalisé le projet chéri ; mais ce n'est pas pour nous.* Ah ! cela est trop vrai , et tu seras la première à t'en apercevoir , ô ma malheureuse amie ! Si ta maison eût été tranquille , convenable et décente , je n'aurais pas balancé à te conseiller de nourrir , et tu ne te le serais pas fait dire. Mais l'intérêt de l'enfant se tait devant celui de la mère ; et je ne voudrais pas , pour rien au monde , que tu restasses dans cette maison deux heures de plus que tu n'y seras contrainte. Cette privation n'en est pas moins un grand chagrin pour moi , et sera un supplice pour toi qui baigneras de larmes bien amères ton malheureux enfant , quand on l'arrachera de tes bras ; encore douté-je te qu'on le laisse embrasser. O mon amie ! si tu obtiens cette grace , donne-lui pour moi de tendres et tristes baisers. Qu'il reçoive de ta bouche le gage de ma tendresse , et peut-être , hélas ! la seule assurance qu'il en aura jamais. Oh ! non , le sort sera moins cruel pour Sophie que pour son époux : tu le reverras , cet enfant de nos plaisirs et de nos larmes : tu lui apprendras le nom de son père : tu lui diras qu'il fut le plus tendre et le plus malheureux des hommes ; que tout son bonheur eût été de faire le tien et le sien ; qu'il expira en nommant son épouse et son enfant ; qu'il n'aima et ne regretta la vie que pour eux , et que le plaisir de les voir un instant lui eût fait oublier tous ses malheurs. — Adieu , chère

amante : je suis trop attendri ; je ne te dirais plus que des choses trop tristes. — Reçois mes baisers , mes tendres baisers , et aime ton fidèle Gabriel qui t'adore et t'adorera à jamais.

A S O P H I E.

27 août 1777:

J' A I beaucoup saigné du nez cette nuit ; mon adorable amie , et cela m'a réveillé au milieu d'un songe bien doux. J'étais avec toi à P. . . Nous étions seuls ; j'humectais de mes lèvres tes paupières mourantes où pesait le doux poids de mes baisers. Je séparais ta bouche en deux roses , et , descendant toujours , je m'ouvrais un passage dans tes plus secrets appas. Je t'enveloppais de mon amour ; nos cœurs s'appelaient , se répondaient : nos haleines unies formaient de voluptueux murmures ; des soupirs entrecoupés tenaient lieu de nos voix qui n'étaient plus ; je venais d'expirer : ton ame allait suivre la mienne. Mais , hélas ! cette illusion a fui comme une vapeur légère. O mon amie ! ces rêves brûlans m'offrent l'objet que je désire ; mais je n'ensaurais jouir. . . S'ils donnent quelque plaisir , il est sitôt évanoui ! Loin d'appaiser la soif qu'il procure , il ne sert qu'à la redoubler. Toujours enflammé et jamais satisfait ,

je me consume , et mes pleurs n'éteignent pas le feu qui me dessèche. — Hier , en travaillant à mon quatrième dialogue , j'ai éprouvé un vrai plaisir ; c'est d'avoir trouvé et réuni la démonstration complète que tu ne m'as rendu heureux que parce que tu l'as dû. Telle que je l'ai écrite , je la mettrais sous les yeux du moraliste le plus sévère , pourvu qu'il ne fût pas bigot. Ce dialogue est trop long pour que je te le transcrive ; mais je veux te dire en substance comment j'ai prouvé que , comme madame de Monnier , tu étais libre de me rendre heureux. C'était là sans doute ce qu'il y avait de plus difficile à manier , car tu n'avais pas fait le vœu de chasteté , et tu étais maîtresse de ta personne , si les devoirs de la fidélité conjugale ne te liaient pas. Après avoir invoqué mon honneur et ma générosité , tu me demandes 1°. si j'approuve la conduite de madame de Mirabeau ; 2°. si les devoirs du mariage sont des mots dépourvus de sens : et je réponds à la première question : Non , sans doute ; je la déteste : mais c'est plutôt sa perfidie que son infidélité que j'abhorre. Si elle eût choisi tout autre amant que l'homme qui me devait tout , qui avait mon amitié , que je regardais comme un frère , qui m'a trahi à l'ombre de ma confiance , elle me serait moins odieuse. Cependant ce n'est ici que mon sentiment particulier que j'expose , *et mon opinion n'est pas un principe.* L'infir-

délité de madame de M. serait toujours une action très-lâche, quel que fût son complice. Elle m'avait épousé par amour, disait-elle : j'avais été préféré par son choix à cinq rivaux. Je lui avais fait de grands sacrifices pour sauver sa réputation : j'avais lutté contre ma famille et la sienne, et bravé tous les malheurs que me présageait l'odieuse parcimonie de mon père. Mes procédés ne se sont pas démentis un instant. La plupart de mes dettes ont été contractées pour elle. J'ai couru au-devant de ses goûts, et prévenu toutes ses fantaisies. En un mot, je me suis toujours conduit avec elle comme si j'étais son amant, et je ne l'étais pas. Mon âge et ma conduite ne lui laissaient point d'excuse. C'est donc de gaieté de cœur, si je puis m'exprimer ainsi, et par une infâme dépravation d'ame et d'esprit, qu'elle s'est égarée. Aucune de ces circonstances n'a de rapport à toi. Immolée à la cupidité de ta famille, tu as été plutôt livrée que mariée. Cette différence infinie en apporte une considérable dans vos devoirs mutuels. Mais il ne faut pas traiter une question si importante, seulement dans quelques-uns de ses détails ; il faut l'approfondir. Les devoirs du mariage sont-ils un vain nom ? La réponse n'est pas douteuse. Le mariage est une institution civile souverainement respectable : c'est un contrat sacré, dont les obligations sont la base de la société. Elles

intéressent à la fois l'ordre politique et le bonheur des individus, même des célibataires ; car ils ont un père et une mère, et l'union domestique est le meilleur garant du bien-être des enfans. Tous les hommes sont donc intéressés à respecter et à maintenir la force du lien conjugal ; et si quelques circonstances peuvent excuser l'infraction des devoirs qu'il impose, aucune ne la justifie. Ce n'est pas là la morale du siècle, mon amie, mais c'est la vérité ; et je suis incapable de l'altérer, quoique je n'aie point été assez vertueux pour me conduire selon ces principes. Mais, ma Sophie, es-tu mariée ? Unie à un homme qui serait bien ton aïeul, tu n'as de commun avec lui que les armes, la livrée et le nom. — Mon amie, ceci n'est-il pas plutôt une *excuse* qu'une *justification* ? Je me sers de ta propre distinction, parce qu'elle exprime parfaitement mon idée. Je serais peut-être moins coupable qu'un autre de céder à l'amour, mais je serais coupable. Tu supposes que mes sens me commandent tellement, que l'indispensable sceau du mariage est pour moi la jouissance ; et cette supposition me paraît humiliante. Mon amie, nous ne nous sommes pas proposé de faire des romans platoniques. Nous examinons ce qu'exigent de toi les différens devoirs d'une femme, et d'une femme mariée ; et la *fidélité conjugale est celui auquel nous nous arrêtons*

en cet instant Qu'est-ce que le mariage ? C'est l'union d'un homme et d'une femme, dont la société se rend le garant. Mais pourquoi s'en rend-elle le garant ? C'est sans doute parce qu'elle y a un intérêt. Cet intérêt est la naissance des enfans qui en doivent provenir, et sur lesquels elle a des droits, et leur existence civile qu'elle doit assurer et maintenir. Le but social du mariage est donc la propagation de l'espèce ; et cela est si vrai, que les lois sont toujours prêtes à dissoudre toute union dont l'un des contractans ne peut remplir ce but. La fidélité conjugale n'est un devoir qu'en ce sens, quoique, considérée comme chasteté, elle soit une vertu morale. Nous n'en sommes point encore à cette question, que nous agiterons tout-à-l'heure : je n'ai prétendu qu'examiner en ce moment ce que tu te devais comme madame de Mo. ; et je vois que tu es parfaitement libre. — Si cela n'est pas raisonné, ma bonne Sophie, je ne m'y connais point. Je passe ensuite à toutes les autres faces de cette question. Je te demande si, quand tu fais une société agréable avec monsieur de M., tu n'es pas acquittée envers lui des obligations que tu lui as pour la petite partie de sa fortune que tu partages ? quelle prétention il peut avoir sur tes charmes dont il ne peut pas jouir ? s'il doit être tout-à-la-fois auprès de toi vil eunuque et sultan impuissant ? Je te prouve qu'il recueillera des

avantages très-réels pour une perte très-imaginaire, puisque, te trouvant plus heureuse, tu combattras plus aisément le mépris et la répugnance que t'inspirent son humeur superstitieuse et monacale, son ame aride et inflexible, que lorsque tu ne peux t'empêcher de penser que cet homme, que tu as si peu de raisons d'estimer et d'aimer, est la cause du malheur de l'amant que tu chéris. Après cela, je passe à l'examen de la vraie et de la fausse pudeur, de la vraie et de la fausse chasteté, etc. En un mot, je te répète toute la conversation qui a fait mon bonheur; et, à ce propos, je pense à la singularité unique qui fit que ce fut devant trente personnes que tu pris la résolution qui est ordinairement si cachée, et que je te dis (à l'oreille, il est vrai) toutes mes raisons pour t'y décider. Remarque qu'il fallait absolument que cela fût ainsi; car, quand j'étais seul, je n'étais occupé que de mes desirs, et toi qu'à te défendre. Quelqu'éloquens que fussent mes baisers, ils ne te persuadaient pas. Je t'attaquais sans cesse: il fallait une trêve pour pouvoir capituler; et la présence d'un cercle aussi nombreux qu'importun, pouvait seule te la donner. O mon amie! d'un bout à l'autre ils sont bien uniques, nos amours. Notre tendresse est sans exemple, aussi bien que les événemens qu'elle a suscités. Tout mon quatrième dialogue est très-joli. Quand tu m'auras envoyé beaucoup de

papiers, je te les ferai passer tous ; mais comme ils ont chacun quatre grandes pages in-folio, et quelques-uns plus , tu vois bien que je ne puis pas faire une pareille dépense sans me réduire à la mendicité. Adieu, mon amie bien chère. Je suis très-las d'attendre P. ; mais je n'ose pas t'en parler , de peur de devenir si triste, si triste que j'en perde la raison. J'aime bien l'égarer sur tes lèvres et sur ton sein. Ah ! combien de fois j'y ai trouvé le délire et laissé la vie ! — Adieu, chère amante, épouse adorable , univers , Sophie-Gabriel , charme de ma vie , consolation de mes maux , et tout ce que j'adore et adorerai toujours.

A S O P H I E.

F. sort d'ici ; il me rassure sur mon œil qui est presque absolument fermé. Il me dit que je suis l'enfant gâté de monsieur de R. ; qu'il l'a fait prier ce matin d'aller chez lui au sortir du donjon , pour lui dire comment je suis. Cela lui paraît d'une merveilleuse tendresse. Nous avons un peu ri ensemble , et Bérard en tiers, de ce qu'il me dit l'autre jour sur notre nourriture. Ils assurent qu'ils prendraient à prix fait de nous nourrir à un écu, et y gagneraient gros , et que nous ne pouvons coûter 40 sols, traités comme nous sommes. C'est donc 4 livres qu'il gagne par jour sur

chacun de nous : mettez qu'il y ait toujours , l'un portant l'autre , dix prisonniers ; c'est 40 livres par jour : en outre le roi lui passe quatre mortes-payes , ce qui fait 24 livres ; c'est donc 20,000 livres de rente qu'il se fait sur notre seule nourriture , sans compter les profits sur le bois , les appointemens , les jardins , etc. Je trouve tout simple qu'il gagne dans sa place , puisqu'il a cru devoir l'accepter, et que ce sont des émolumens dont ses prédécesseurs ont joui en tout tems ; mais il ne devrait pas me croire assez simple pour penser qu'il fait la guerre à ses dépens , et par conséquent son conte était au moins inutile. F. qui est goguenard , est fort bon à entendre sur cela ; et j'en suis d'autant plus content , que , ne le croyant ni patelin , ni courtisan , ni hypocrite , je compte bien plus sur lui. Je ne l'ai vu qu'un instant , et devant le porteclef ; ainsi nous n'avons parlé ni de toi , ni de P. : mais nous avons l'air de nous entendre à merveille ; car rien ne ressemble mieux à la plus vive amitié , que les liaisons que l'intérêt de notre amour nous fait rechercher et cultiver , quoique , dans le fait , je te le répète une seconde fois , l'amour et l'amitié s'excluent l'un l'autre. Je ne t'aurais pas dit cela autrefois , parce que j'aurais craint d'avoir l'air du despotisme ; mais tu m'as enhardi , en me peignant dans tes dernières lettres la *situation de ton ame inaccessible à tout autre*
intérêt

intérêt que celui de la passion dominante. Ah ! quel plaisir tu m'as fait ! et qu'il m'est doux de pouvoir te dire librement qu'on n'aime autant qu'on peut aimer, que lorsqu'on aime uniquement un seul objet, sans distinction d'amour ni d'amitié ! — J'avais une sorte de pressentiment intérieur que je verrais P. aujourd'hui ; mais ce n'était qu'un désir travesti : je vois qu'il y faut renoncer. Hélas ! ce n'est jamais sans avoir les yeux pleins de larmes, que je prends ce parti à la fin de chaque jour. Adieu, ma bien-aimée, adieu, la plus aimable et la plus aimée des femmes ; je presse ton cœur contre le mien, et mes lèvres ardentes cueillent sur tes lèvres humides le bonheur et la volupté. Donne-la, ah ! donne-la, cette langue parfumée que je cherche, et qui m'apporte la vie et la mort.

1 septembre, lundi. Etre avec les gens qu'on aime, dit la Bruyère, cela suffit. Réver leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal. O mon amie, que cela est vrai ! et qu'il est vrai aussi qu'on en prend tellement l'habitude, que cela devient une partie nécessaire de l'existence ! Hélas ! je sais bien, je dois savoir trop bien, depuis trois mois que je gémiss loin de toi, que je ne te possède plus, que mon bonheur est fini. Cependant, chaque matin, lorsque je me réveille, je te cherche ; il me semble que la

moitié de moi-même me manque, et cela est trop vrai. Vingt fois dans le jour je me demande où tu es : juge combien l'illusion est forte, et qu'il est cruel de la voir disparaître ! Lorsque je me couche, je ne manque pas de te faire ta place ; je me pousse tout près du mur, et laisse un grand vide dans mon petit lit. Ce mouvement est machinal, ces pensées sont involontaires. Ah ! comme on s'accoutume au bonheur ! Hélas ! on ne le connaît bien que lorsqu'on l'a perdu ; et je suis sûr que nous ne savons combien nous sommes nécessaires l'un à l'autre, que depuis que la foudre nous a séparés. Elle n'est pas tarie, la source de nos larmes, chère Sophie : nous ne nous guérirons point ; nous ne nous consolerons point ; nous ayons dans le cœur de quoi toujours aimer, et, par conséquent, de quoi toujours pleurer. Laisse dire ceux qui prétendent être sortis d'une grande affliction par vertu, ou par force d'esprit ; ils ne sont consolés que parce qu'ils sont faibles et légers. Il est des pertes auxquelles on ne doit pas s'accoutumer ; et lorsqu'on ne peut plus faire tout le bonheur de ce qu'on aime, on en doit faire le malheur : disons la vérité même, on le veut ; et ce sentiment délicat, quoi qu'on en puisse dire, est dans la nature d'un tendre amour. Sophie ne serait-elle pas désespérée, si elle savait Gabriel consolé ? Eh bien ! pourquoi le même sentiment serait-il interdit à Gabriel ? Il est

vrai, il est très-vrai, très-exact que dans une grande passion, on aime sa maîtresse ou son amant plus que soi-même, mais non pas plus que leur amour; on peut tout sacrifier, que dis-je? on desire tout sacrifier; excepté la tendresse de l'objet aimé. S'il est un être humain qui pense autrement, qu'il ne se croie pas plus désintéressé que moi; il n'est que moins amoureux. Il n'est qu'un seul moyen de sacrifier l'amour de ce qu'on idolâtre; c'est de se percer le cœur. Si je croyais que ma mort fût nécessaire à ton bonheur, et que tu pusses le recouvrer à ce prix, je ne balancerais pas un instant à m'immoler. Je le ferais avec joie, parce que je t'obligerais; mais sur-tout, parce que c'est une vengeance très-douce pour celui qui aime comme moi, de faire par son procédé, d'une amante ingrate, une personne très-ingrate. Je le ferais sans regret, parce qu'il serait évident que tu ne m'aimes plus, puisque tu pourrais être heureuse indépendamment de moi, sans moi. Ce n'est donc pas ton amour que je sacrifierais; c'est ton inconstance dont je me vengerais sur moi-même, seule manière de me venger de Sophie. Loin de renoncer à ta tendresse, je me punirais de l'avoir perdue. L'amant qui ne pense pas ainsi, se trompe lui-même, ou veut tromper: il croit aimer plus qu'il n'aime, ou veut le faire accroire. Pour moi, aussi simple que vrai, voilà ma profession de foi. Je puis te

sacrifier tout au monde, excepté ton amour. Je ne sais si c'est manquer de générosité, et le jour où tu le croiras, je suis prêt à m'en punir ; mais je sens que j'aime ainsi, et je ne crois pas qu'il soit dans l'humanité d'aimer plus que je fais : car mon cœur a un degré d'énergie et d'activité dont je n'ai point vu d'exemples ; et jamais amant ne dut autant à une aussi aimable maîtresse, que Gabriel reconnaît devoir à Sophie. C'est un plaisir si pur pour mon âme que celui de la reconnaissance, qu'elle suffirait pour me rendre amoureux ; mais ma tendresse est fort indépendante de toute autre considération qu'elle-même ; et je doute que, quand tu m'aurais poursuivi de la plus belle haine, j'eusse pu guérir de mon amour, une fois que je t'ai connue, tant il est devenu rapidement mon despote et mon maître. Tandis que tes agréemens, ta fraîcheur, ta physionomie fine, douce et voluptueuse occupaient mes yeux, chacun de tes discours allait jusqu'à mon cœur. J'aurais bien voulu jouir des droits d'amant et n'être que ton ami, car je craignais terriblement l'amour ; mais tu me menais malgré moi plus loin que l'amitié, et c'est de très-bonne foi que je te disais que je ne pouvais pas être ton ami. Trop jeune, trop jolie pour ne pas plaire à mes sens, tu étais trop séduisante pour ne pas intéresser mon âme. Chaque découverte que je faisais, serrait mes liens. Pleine de vivacité et de sen-

timent, quoique dérochant celui-ci le plus souvent que tu pouvais, tu me surprenais et tu me touchais. Ces saillies si heureuses et si naturelles qui sortent de ta bouche comme un éclair, et frappent d'autant mieux qu'elles sont plus imprévues, m'enchantaient; et quand je réfléchissais, j'étais troublé. C'était ce trouble-là qui m'inquiétait. Cependant je me rassurais. Je disais: j'en ai tant vu, tant eu! elle a si peu d'expérience! comment me subjuguerait-elle? c'est un enfant. Mais cet enfant était si aimable, flattait tant mon amour-propre, par l'avidité avec laquelle elle m'écoutait, le compte qu'elle semblait faire de ce que je disais, le discernement avec lequel elle appréciait les moindres mots, que sa société me paraissait délicieuse, et me devenait un besoin très-impérieux. Rien de ce qui sortait de ma bouche n'était perdu avec toi; mais mille petits riens qui échappaient, étaient aussi avidement recueillis. Nous nous aimions déjà sans vouloir nous l'avouer à nous-mêmes. Si simple, si naïve, et par cela même si éloquente, ma Sophie me paraissait un chef-d'œuvre de sincérité et de sensibilité: il ne lui manquait que de l'ardeur, et l'amour me promettait à l'oreille de lui en donner. Elle était *elle*, ne ressemblait à rien, avait même des singularités; mais tout cela lui allait si bien, qu'eût-elle été farouche, j'aurais voulu l'appivoiser; et je ne sais quel

m'assurait que j'en viendrais à bout. Je ne me suis pas trompé ; mais , en séduisant , j'ai été séduit , et je ne m'y attendais pas , et je le craignais même. Insensé que j'étais ! à quel bonheur je voulais me refuser ! Je substituais l'orgueil à l'amour ! Pardonne , ô ma Sophie , pardonne ; je ne connaissais pas les délices d'une tendresse mutuelle : toi seule pouvais me les faire goûter. J'ai bien expié mon crime. Ah ! je chéris mes chaînes mille fois plus que je ne les ai craintes.

A M. LENOIR.

17 septembre 1777.

Je prends la liberté de vous adresser , Monsieur , une nouvelle lettre pour ma mère. Je suis fort inquiet de n'avoir point reçu de réponse à celle que vous m'avez permis de lui écrire. Sa santé est très-mauvaise depuis quelques années ; et c'est un vif sujet d'alarmes pour moi , dans un moment où je n'ai de compagnon que ma tristesse et mes craintes. Je ne saurais douter que ma mère n'eût eu beaucoup d'empressement à me donner de ses nouvelles , si quelque obstacle invincible ne l'en avait empêchée. Cet obstacle ne peut venir de l'autorité , puisque vous avez approuvé que je lui écrivisse. Trouvez bon que je lui demande quel il peut être , et que je lui recom-

mande encore de se contenir dans les bornes qui nous ont été prescrites. Je crains que cette réserve ne lui ait beaucoup coûté. Elle a la vivacité d'un cœur sensible. Après quinze ans de persécution, on est trop excusable d'avoir quelqu'humeur, et il paraît dur à cinquante-deux ans d'être obligée de se gêner en écrivant à son fils. Pour moi, qui suis aussi malheureux qu'elle, mais qui ai moins de droit à l'indépendance, je sens autant que je le dois, Monsieur, combien il entre de bonté dans la permission, quoique limitée, que j'ai reçue de vous, de m'entretenir avec elle; et ma reconnaissance est très-sincère et très-pure.

J'ai une autre demande à vous faire, Monsieur, qui ne vous paraîtra pas moins juste, et que je ne vous adresse cependant qu'avec répugnance; mais la nécessité m'y contraint. Depuis trois mois que je suis arrivé ici avec un très-petit porte-manteau, M. de Rougemont a eu la bonté de représenter plusieurs fois mes besoins; mais mon père n'a pas daigné s'en occuper encore. Il est cependant vrai, Monsieur, que je suis presque nu, réduit à deux culottes de basin, à un habit qui tombe en loques, et que je n'aurais point de bas, si M. de Rougemont n'avait bien voulu m'en faire donner. En vérité, Monsieur, il est aussi désagréable pour moi d'écrire de pareils détails, qu'il

sera ennuyeux pour vous de les lire ; et ce n'est pas sans étonnement que je me vois forcé de demander à être vêtu. Tout me manque ; je n'ai précisément ici que la nourriture de bonne , sans doute parce qu'elle ne dépend point de mon père ; mais la nourriture n'est pas le seul nécessaire physique. Il est bizarre que mon père m'ait arraché à grands frais d'un pays où je ne faisais point de mal , où je ne lui coûtai rien , pour me plonger à la fois dans un cachot et dans la plus complète indigence. Si le roi jugeait à propos de faire mettre ici le fils de mon fermier , il y serait mieux que je ne suis , parce que le roi donne l'entretien outre la subsistance ; et certainement , quand ses ministres ont accordé à mon père que je fusse détenu dans ce fort , ils n'ont pas prétendu lui permettre de tout me refuser. Quand il ne pourrait m'y entretenir qu'à ses frais , il y serait obligé , puisqu'il m'y a fait mettre. Je ne lui demandais pas cet asyle , et , s'il veut m'en faire ouvrir les portes , je vivrai sans secours. Mais quel nom donner à ses refus , lorsqu'on pense qu'il touche depuis quatre ans mes revenus , et qu'il en dispose à sa volonté ? Je ne sais pas si je m'aveugle ; mais cette conduite me paraît à moi-même si singulière , qu'à peine la surprise laisse-t-elle dans mon cœur place au ressentiment.

Tant qu'on se contentera de représenter à

mon père et de recevoir ses promesses, il faut s'attendre à d'éternels délais. J'ose donc vous supplier, Monsieur, de lui faire déclarer formellement, et le plus formellement possible, que l'intention du ministre n'est pas que je sois dénué de tout. Mon silence doit lui prouver que ce n'est pas pour mon plaisir que je l'importune. C'est à regret que je réclame une très-petite partie de ce qui est à moi. S'il veut me permettre d'aller chercher fortune dans un pays qu'il n'habite pas, je lui abandonnerai volontiers la jouissance de la mienne. Je voudrais qu'il fût aussi bien en mon pouvoir de lui céder tous mes droits à venir. Si ce n'est point dans une prison perpétuelle qu'il a prétendu me confiner, il ferait mieux de s'épargner des frais qu'il trouve si onéreux ; je le délivrerais de moi, dussé-je mettre les mers entre nous ; il serait moins contrarié, et moi moins malheureux. Si c'est ici la dernière demeure qu'il me destine, qu'il se résolve du moins à me vêtir pendant quelque tems ; je puis l'assurer que cela ne sera pas très-long.

J'ai l'honneur d'être, avec des sentimens respectueux, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

MIRABEAU fils.

A S O P H I E.

C'ÉTAIT Ninon Lenclos qui disait qu'elle remerciait Dieu tous les soirs de son esprit, et qu'elle le priait tous les matins de la préserver des *erreurs* de son cœur. Je dis *erreur*, pour que le mot effarouche moins ma pauvre mère; mais qu'est-ce que Ninon entendait par *les sottises de son cœur*? les faux pas multipliés où l'entraînaient sa complexion et son tempérament. Elle-même n'approuvait sûrement point ses légèretés, ou plutôt ses prostitutions. Jamais on ne fut plus aimable en amitié, et plus méprisable en amour. Ma pauvre mère a d'autres inconvéniens encore à redouter de sa constitution presque aussi fouguse qu'à vingt ans; c'est l'emportement où elle l'entraîne, l'inégalité, les indiscretions et les imprudences que cette inégalité nécessite. Je lui ai dit qu'elle était trop vraie; mais dans le fait, elle n'est que trop considérée. A mesure que ses sens se sont éteints, son caractère a pris de leur ardeur, et l'habitude du malheur et de la contrariété a encore accéléré cet embrasement. Quand je lui ai dit qu'on pouvait me faire le même reproche, je n'ai prétendu parler que du défaut de méfiance, sur lequel je ne puis me vaincre, et qui me fait tant de mal. Quoiqu'une triste

expérience m'ait convaincu qu'il y a très-peu d'honnêteté dans ce monde, et m'ait donné fort mauvaise opinion de l'humanité, je ne sais point, ou je sais trop tard appliquer cette mauvaise opinion à quelqu'un en particulier. J'excepte, de la meilleure foi du monde, de ma règle générale, ceux en qui je vois quelque apparence de vertu ; et je suis sinon surpris, du moins affligé quand je vois que j'ai eu tort de les excepter. Tu es tout de même, ô mon amie ! et voilà dans quel sens je prétends qu'il nous faut méfier de notre cœur ; car il est certain que cette duperie est la suite d'une bonté naturelle trop peu surveillée. C'est vraiment à nous, et seulement en ceci, que le mot *erreurs du cœur* convient. Mais je n'ai jamais voulu profaner de ce nom, ni notre amour, ni même aucune autre véritable tendresse. Crois-tu de bonne-foi que ce fût le cœur qui conduisît Ninon dans les bras de dix hommes en un jour ? Ce qu'elle apportait son cœur, était son tempérament inflammable, aiguë par une imagination perverse qui, quand elle était assouvie pour quelques instans, trouvait un juge sévère dans la droiture de ses sens et la délicatesse de sa raison. Si son cœur n'avait pas été dépravé, ou plutôt si elle avait eu réellement un cœur, il aurait contenu cette imagination en lui donnant pour pâture un seul objet de désir. Nous savons bien, nous dont les sens ne sont pas

plus engourdis que ceux de tant d'autres, que quand on aime vraiment, ils sont très-inflammables; mais ce n'est qu'au feu de la passion qu'ils peuvent s'allumer. Certainement la véritable vertu ressemble aussi peu à ce que l'on appelle ordinairement ainsi, qu'au vice même. Elle n'est point cette exigence monacale et contradictoire à la nature, appelée continence. La véritable vertu ne dépend point du caprice des mortels, des illusions des fanatiques, des tems, des lieux, des sexes; elle consiste dans un cœur droit, incapable de lâcheté, sincère. Mais on ne me persuadera pas que changer d'hommes au gré de l'appétit de ses sens, que faire un commerce de parjures et de tromperies, puisse s'accorder avec la vertu et l'honnêteté, telle que je la définis sans sévérité. Une femme peut être très-chaste et très-voluptueuse; mais celle qui se prostitue à plusieurs hommes, ne peut pas plus être chaste, que celle qui trahit sa foi ne peut être honnête; et, comme on l'a très-bien remarqué, la nature venge l'honnêteté trahie par le plaisir, en flétrissant ce plaisir. Toute femme libertine est bientôt blasée; d'autant plus malheureuse, qu'elle est plus méprisable; d'autant plus éloignée de la volupté, qu'elle la poursuit avec plus d'ardeur. Mais est-ce l'amour qui guide cette *Mesquine*? On pourra donc dire des animaux les plus lubriques qu'ils sont très-amoureux? On a appliqué le mot d'amour à l'action universelle

de la génération qui reproduit les êtres, parce que, par une fausse et ridicule délicatesse, le mot propre à cette opération de la nature est devenu trop libre pour des femmes qui n'avaient de chaste que les oreilles. Mais cette application détournée a avili ce mot si sacré d'*amour*. Les femmes galantes en ont été enchantées, parce qu'elles ont voilé de ce mot, toujours sûres de s'attirer de l'intérêt et de l'indulgence, leurs excès méprisables et même dégoûtans. Nous autres amans, nous nous inclinons en faux ; et plus connaisseurs en vraie volupté que qui que ce soit, nous ne sommes pas moins avides des délices des sens ; mais nous savons que c'est de la sincérité, de la tendresse et de la vivacité qu'ils reçoivent leur plus précieuse saveur, et ce n'est qu'à cette réunion que nous devons le mot d'*amour*.

Ne erois donc pas, ô mon amie ! que le cœur puisse induire en erreur en amour ; c'est au contraire lui qui le discerne, et qui seul peut préserver les femmes d'une avilissante galanterie. Ce n'est pas le cœur non plus qui produit les emportemens de la tête ; c'est au contraire lui qui la ramène. Ce sont les ravages de l'imagination qui, n'ayant plus de diversions du côté des sens, aiguisent le caractère, qui portent certaines femmes à des excès de déraison, tels que ceux qui font tant de tort à l'infortunée que nous plaignons. C'est

cela qui me rend croyable cette puérile malice d'aller arracher des fruits non mûrs, pour faire enrager des religieuses qu'elle haït. Encore s'il y avait de la gaieté et de l'invention dans ce ressentiment, on en rirait ; mais malheureusement la tristesse et l'humeur ennuyent et irritent lorsqu'ils ne touchent pas, et c'est ce qui arrivera à ceux sous la dépendance de qui elle est. La célèbre madame de Mazarin, par exemple, celle qui s'enfuit en Angleterre, ayant été mise à Sainte-Marie de la Bastille, où elle s'ennuyait, remplissait d'encre le bénitier pour faire barbouiller les nonnes. Cela divertit tout Paris. Elle s'était associée avec une certaine madame de Courceilles aussi maligne qu'elle ; elles couraient par le dortoir pendant le premier sommeil des nonnes, avec beaucoup de petits chiens, en criant *tayaui* ! Une autre fois, elles demandèrent à se laver les pieds : les religieuses s'avisèrent de le trouver mauvais, et de leur refuser ce qu'il leur fallait, comme si elles eussent été là pour suivre leur règle. La duchesse et son amie remplissent d'eau deux grands coffres qui étaient sur le dortoir ; et parce qu'ils ne la tenaient pas, et que les ais du plancher joignaient fort mal, ce qui se répandit perça ce mauvais plancher, et alla inonder les lits des bonnes sœurs. Ces tours-là sont fort bons, et ne fâchent que les vieilles et les dévotés.

Cependant, ma toute belle, ne va pas t'aviser de les mettre en pratique dans le couvent où tu vas : tu es assez espiègle pour rivaliser avec madame de Mazarin ; mais je t'avertis que tu ne voudrais pas l'imiter en tout ; ainsi, vaut autant ne pas commencer. C'était la femme du monde qui avait le plus de beauté, d'agréments et d'esprit ; mais le premier visage d'homme lui tournait la tête, et elle a eu à peu près autant d'amans qu'elle a vu d'individus de notre sexe. Les eunuques, les laquais, étaient pour elle des hommes comme les autres. Elle avait un odieux mari, dévot, fanatique, cupide, fou ; elle le planta là ; et il lui fit un grand procès qui ne l'empêcha pas de vivre fort heureuse et très-libre dans le pays étranger. Mais cette femme si belle, qui avait apporté vingt millions à son mari, c'est-à-dire, beaucoup plus que les plus grandes reines de la terre n'en apportent à leurs époux ; qui avait pensé épouser le roi d'Angleterre et le duc de Savoie, ne put seulement pas obtenir une pension honnête de M. de Mazarin, et vivait à Londres pensionnée par le gouvernement. C'est elle qui, ne sachant que faire un matin, jeta, avec sa sœur, quelques centaines de louis par les fenêtres du palais Mazarin, pour avoir le plaisir de faire battre les laquais qui étaient dans les cours. Eh bien, chère amante ! elle est morte heureuse et libre, cette femme qui avait fait une

tel éclat, ayant quatre enfans de son mari, et traînant par-tout ses amans qu'elle laissait là pour les premiers venus. Et toi, épouse adorée ! toi, l'innocence et la vertu même, qu'aucun de ces liens ne retenait ; qui avais un mari tout aussi dévot, tout aussi bête, tout aussi jaloux, tout aussi avare que le sien, et qui était embelli, par dessus le marché, de soixante-dix ans ; toi, qui ne connaissais aucun des dédommagemens qui se présentaient en foule à cette femme légère ; toi, qui n'as fui qu'après la plus horrible des persécutions, suscitée par ta propre famille, tandis que la sienne la protégeait et la soutenait ; toi, fidèlement, inséparablement unie à l'amant à qui tu t'étais généreusement sacrifiée ; toi, modèle de constance, de tendresse, d'innocence, de pureté, tu gémissais dans une hideuse maison, réceptacle de servitude et de corruption ! les tribunaux retentissent de ton nom ! on veut te couvrir d'infamie, t'ôter tous tes droits, ta modique dot ! ta liberté t'est déjà ravie ! O fortune ! voilà de tes coups : ô providence ! voilà ta justice. Je me suis rappelé les aventures de cette femme, qui ont tant de rapport aux tiennes, en lisant un livre où il en est question ; et cela m'a fait faire de tristes et cruelles réflexions. Il y a des mémoires d'elle que tu trouveras, je crois, dans les œuvres de l'abbé de Saint-Réal, ou même à part ; lis-les : elle y arrange tout à

sa fantaisie ; elle n'y avoue aucun de ses torts : mais cela est assez bien écrit , rempli d'anecdotes , et l'on s'amuse avec elle , sans s'intéresser ; car on voudrait plus de franchise , et son affectation à vouloir paraître une vestale , alors même que sa narration donne le plus à entendre le contraire , n'inspire pas à beaucoup près d'estime pour elle. Adieu , ma tout-tout bien chère : embrasse-moi comme je t'aime ; et crois que tu es pour ton Gabriel la plus belle des femmes , comme tu es en effet la plus aimable et la plus vertueuse.

11 septembre , jeudi. J'ai trouvé dans ce recueil de mélanges où il est question de madame de Mazarin , des mémoires pour et contre elle. Tu ne saurais croire combien il y a de rapport entre M. de Mazarin et M. de M., à la distance de la vieillesse près. Je vais ramasser quelques-unes des anecdotes , des folies de celui-là , pour que tu fasses la comparaison de ces deux odieux personnages. Le Mazarin était de la dévotion la plus monacale , la plus folle et la plus absurde ; il faisait des fondations de maîtresses d'école de cent mille écus , tandis qu'il refusait tout à sa femme ; il distribuait des catéchismes de sa façon dans les villages ; (cela serait fort digne de M. de Monnier , s'il avait l'esprit de les rédiger) il voulait ériger en couvens les corps-de-garde des places où il commandait ; (M. de M. , qui n'a point de commandement ,

assemblait ses domestiques pour prier Dieu, et ne voulait pas qu'ils eussent des maîtresses.) Un des plus vieux domestiques de M. de Mazarin, qu'il menait ordinairement en carrosse avec lui dans ses voyages, le pria de lui permettre d'aller à cheval, ne pouvant plus soutenir ses entretiens mystiques. (Je crois que les gens de M. de Monnier voudraient bien pouvoir s'affranchir du joug de sa dévotion.) M. de Mazarin prescrivait la bienséance que doit garder un garçon apothicaire lorsqu'il donne un lavement; défendait aux femmes de traire les vaches et de filer au rouet, à cause de la posture et du mouvement. (Cette législation-là est dans le genre de M. de Monnier.) M. de Mazarin mutila toutes les superbes statues que lui avait laissées le cardinal, parce qu'il ne pouvait pas voir de nudités. (Assurément voilà du Monnier tout pur.) Il vendit sa charge de grand-maître d'artillerie, par scrupule que l'exercice dans la guerre n'en fût criminel. (M. de Monnier a laissé perdre la sienne, pour être plus détaché des choses de ce monde par ce sacrifice de trois à quatre cents mille livres.) M. de Mazarin était du zèle le plus ardent pour la conversion des autres. Un jour il alla trouver le roi pour l'informer que l'ange Gabriel lui était apparu, et l'avait chargé de dire à sa majesté de renvoyer madame de la Vallière. Il m'a aussi apparu, lui répondit ce

prince, et m'a assuré que vous étiez fou. (Tu sais combien M. de Monnier s'intéresse au salut de tout le monde.) Les rapports vont devenir plus étroits et plus surprenans encore.

M. de Mazarin, qui avait toujours le diable présent à son imagination, éveillait la nuit la plus belle femme de l'Europe ; devinerais-tu pourquoi ? pour lui faire part de ses visions. On allumait des flambeaux, on cherchait par-tout ; madame de Mazarin ne trouvait de phantômes que celui qui était auprès d'elle dans son lit. (Tu te souviens bien du tems où tu étais éveillée pour écouter le moindre bruit que faisait une souris ; mais ce tems n'est pas celui que tu as passé en Hollande.) M. de M. Mazarin, après avoir voulu marier sa fille aînée à un de ses écuyers qu'il aimait beaucoup, étant empêché de cette folie par toute sa famille, fut arrêté par un très-singulier scrupule, quand le marquis de Richelieu la demanda en mariage ; il se ressouvint qu'étant jeune il avait eu des habitudes d'écolier avec le duc de Richelieu, père du jeune homme, et s'imagina que leurs enfans se trouvaient par-là dans un degré de consanguinité qui ne leur permettait pas de s'épouser. Il alla consulter, sur ce cas de conscience, les évêques de Grenoble et d'Angers, l'abbé de la Trappe, etc. (N'y aurait-il pas quelques scrupules de M. de

M. à peu près équivalens ?) Sa fille n'attendit pas que ces doutes fussent éclaircis ; le marquis de Richelieu l'enleva. Aussitôt son pieux père la déshérite, elle et son premier enfant. (Tu vois que ce n'est pas d'aujourd'hui que les dévots sont mauvais pères.) Madame de Mazarin quitte son mari et fuit d'abord en Italie. Le chevalier de Rohan, son amant, la suivit jusqu'à son premier relai, lui laissa un de ses gentilshommes pour la faire accompagner ; aussitôt M. de Mazarin rend plainte, fait décréter le chevalier, et même le duc de Nevers, frère de madame de Mazarin. (Je crois que M. de Monnier avait ce détail de sa conduite sous les yeux, lorsqu'il a commencé la procédure dont nous sommes les victimes.) M. de Mazarin avait été éveiller le roi à trois heures du matin pour le prier de faire courir après sa femme. — Vous devriez plutôt me demander, dit le roi, des ordres aux gouverneurs pour l'empêcher de revenir en France, que pour l'empêcher d'en sortir. (M. de M. serait bien heureux, et nous aussi, s'il avait trouvé quelqu'un capable de le conseiller ainsi.) M. de Mazarin envoya tout le long de la route qu'avait suivie sa femme, pour s'informer de ce qu'elle y avait fait. (La commission de Sage est un peu plus folle et un peu plus indécente que celle-là.) Madame de Mazarin ayant écrit pen-

dant son voyage à son amant, sa lettre fut interceptée; son mari la montra au roi, et la donna au parlement. Ainsi, disait M. de Bussy, *n'étant pas cocu de chronique* (parce que la lettre n'était pas publique) *au moins le sera-t-il de registre.* (M. de Monnier, après avoir déposé au greffe la culotte de l'amant de sa fille, y a mis les lettres de celui de sa femme, parce que celui-ci ne perd pas si aisément ses culottes; aussi a-t-il la double satisfaction d'être *cocu de chronique et de registre*, et de passer pour l'homme le plus fou et le plus vil qui soit en France.) Au reste, ce n'était pas la peine que M. de Mazarin recherchât avec tant de soin la preuve de son cocuage: sa femme ne l'en laissait pas manquer, et le chevalier de Rohan était dès la troisième journée, et peut-être dès la première, remplacé par Courbeville son gentilhomme. (Quant à M. de M. il n'avait qu'à laisser faire ses confidens et ses prêtres, et son insensée famille: tous ces énergumènes-là eussent bien fondé sa réputation et ses titres, sans que les juges s'en mêlassent.) Madame de Mazarin eut assez de bonheur pour que sa famille et le crédit de ses parens assoupissent cette affaire. (Les tiens ont ébruité et envenimé la nôtre.) Celle de madame de Mazarin se termina plusieurs années après en une demande en perte de dot et droits matrimoniaux, (Je suis persuadé que M.

de Monnier répondra, comme M. de Mazarin, aux propositions d'accommodement qu'on pourra lui faire, *qu'il se ferait scrupule d'entrer dans la moindre négociation ni d'écouter aucune proposition, quelle qu'elle fût; qu'il te poursuit et te poursuivra en justice*: car en tout tems et en tous pays, les méchans, les dévots et les fous se sont ressemblés.

Comme tu serais peut-être embarrassée de deviner pourquoi M. de Mazarin défendait aux femmes de traire les vaches et de filer au rouet, je te dirai que c'est à cause d'un exercice des doigts et d'un mouvement de pied, qui peuvent donner des idées malhonnêtes. Il demande, dans ses réglemens pour ses terres, une grande pureté aux bergères qui conduisent les moutons, plus grande encore aux bergers qui gardent les chèvres. Il ordonne à tous ceux qui gardent les taureaux, ou leur amènent des vaches, de détourner les yeux de l'accouplement. Tout cela n'est pas plus fou que bien des anecdotes que tu m'as racontées. J'ai cru que ce parallèle entre M. de Mazarin et M. de Monnier t'amuserait un moment; et je suis si peu dans la situation et dans la possibilité de dire des choses gaies, que je n'en ai pas manqué l'occasion. Au reste, cependant, quand je réfléchis sur ce qui nous donne le désir de chercher de tels rapports, le souris

que l'anecdote arrache, est bientôt enseveli dans une morne et sombre douleur. A quel cadavre on t'avait unie ! et que ne te faut-il pas souffrir pour en être séparée ! O mon amie ! le bonheur de notre vie se réduira-t-il donc à une année ? Nous faudra-t-il périr, parce que nous avons été fortunés pendant neuf mois ? Quel horrible sort ! et comme chaque jour l'aggrave par sa durée ! O mort ! accours vite à notre aide, si nous sommes malheureux sans retour. O amour ! si tu veux nous réunir, hâte-toi ; chaque instant nous détruit, et nos larmes usent une vie qui devrait t'être consacrée.

Mais, mon amie, P. ne viendra donc point ? Voici un nouveau mois qui s'écoule ; tout-à-l'heure nous sommes à sa moitié. Ta grossesse avance ; je ne sais rien de toi, de ta santé, de tes affaires. . . . Ah ! je suis très-malheureux ! F. que je n'ai point revu n'a surement point été à Paris ; je crains de le demander : on conçoit si aisément des soupçons, et ils seraient si dangereux ! O amie ! aye donc pitié de moi ; envoie-moi P. ; qu'il n'attende pas d'avoir un prétexte pour demander à me voir. On me l'a promis pour consolation, et non pour affaires. S'il attend que mes effets soient revenus de Hollande, hélas ! en voilà pour mille ans. Je n'y tiendrai pas, je t'assure ; je patiente encore ; mais je me tiens à quatre. Voici le quarante

deuxième jour que je n'ai rien de toi ; multiplie les minutes par les quarante-deux , et tu auras le nombre de mes supplices. L'autre fois j'en ai été cinquante-un , mais aussi j'étais au désespoir : hélas ! je m'abonnerais presque à présent à n'être pas davantage. Adieu , ma toute bonne et tendre amie , mon épouse , mon adoration si chère ! Je suis bien triste , je t'assure ; il me faut bien des pages pour me consoler , et sur-tout bien de la tendresse , la certitude que tu te portes bien et que tu m'aimeras toujours. Donne-moi des nouvelles du petit. Hélas ! nous n'arrangeons rien pour lui ; et je ne puis pas être un moment sans mille inquiétudes diverses. Je t'embrasse mille fois.

A S O P H I E.

12 septembre 1777.

QUE le brave Givri , que le tendre d'Humières , qui se firent tuer de désespoir d'une infidélité , me semblent heureux ! Dès qu'ils aimaient bien , ils avaient la vie en horreur après une perfidie. Mais moi , j'expire de douleur , et je suis adoré de la plus aimable des femmes. La vie me serait si précieuse , si j'étais libre ! je l'ai en horreur à 27 ans. Avec un nom , une fortune considérable , quelques talens , et , ce qui devrait effacer tous ces

ces avantages comme l'astre du jour éclipsé une faible lampe, une maîtresse charmante, je suis le plus infortuné des hommes. Il n'est point d'inquiétude que je n'éprouve, de malheur dont je ne sois assailli ; mon amie les partage tous. D'impitoyables tyrans déchaînés contre nous, nous rendent malheureux pendant leur vie, et s'assurent chrétiennement la certitude que nous serons misérables après leur mort. Nous nous débattons dans un abîme sans fond : la cruelle consolation de savoir les détails de notre infortune nous est refusée. De tous les supplices le plus cruel, et le seul intolérable tant que l'objet aimé respire, l'incertitude est notre partage. Les espérances prochaines nous sont interdites ; les plus éloignées nous échappent ; en un mot, vivre serait le plus terrible des maux pour nous, puisque notre existence est un tissu de tant de peines, si l'amour n'était pas le produit de notre vie ; et cet amour, quelles que soient ses angoisses, est le plus doux des biens ; car être indifférent, c'est trouver le néant sans mourir, et la vie en elle-même est bien haïssable. Aimons donc, ô mon amie ! qu'aimer bien soit notre mérite et notre récompense : que tout le reste soit subordonné à ce sentiment consolateur et vainqueur de tout. Eh ! quelle différence y aurait-il entre mon affreuse solitude et mon tombeau, si je n'aimais pas ! c'est que je souffre, et que dans le cercueil je ne sentirai rien. La mort ne serait-

elle donc pas mille fois préférable, à ma situation ? Quel autre attachement ai-je au monde, que celui de mon amour ? Je n'ai ni amis, ni parens : ceux-là m'ont trahi ; ceux-ci ou me sont odieux, ou me sont indifférens. Le lien le plus naturel, l'inclination la plus douce qui se forme au sein des familles, n'existe plus pour moi. La conformité d'éducation que l'on reçoit, et la ressemblance des sentimens qu'elle produit ordinairement, la communication des intérêts, des secrets, des affaires, y contribuent plus que la nature. Les noms de frère et de sœur ne seraient que des mots sans les relations civiles, et les liens du sang sont très-chimériques. Mais si, loin de concourir à cette liaison, on tend à la détruire ; si l'on ne trouve parmi les siens que haine ou froideur, insouciance ou tyrannie ; de bonne foi, le hasard qui, de la conjunction de ma mère et d'un homme quelconque fit naître un individu, m'impose-t-il beaucoup de devoirs ? et dois-je une aveugle tendresse à mon père, parce que, dans un moment de désir, il lança dans le sein de sa femme le germe dont je suis né, quoiqu'il ait été depuis mon plus cruel ennemi ? Quand on ne se laisse pas abuser par de grands mots, et qu'on ne reçoit pas, sur parole, des maximes gigantesques ou des rêveries spéculatives, on rabat à sa juste valeur toute cette morale dont on étourdit notre jeunesse. Ceux qui nous la prêchent, ont vraiment un grand

intérêt à nous la persuader. Ils nous parlent sans cesse de nos *devoirs*, mais jamais de nos *droits* : aussi ne peuvent-ils pas tromper long-tems un être qui réfléchit ; et les patelins qui se montrent si crédules, ne me persuadent guère que de leur hypocrisie. Le grand lien de l'humanité, c'est la bienveillance, ce sont les bienfaits, c'est l'amour. Je dois tout à ma Sophie, parce qu'elle a tout sacrifié pour moi : je la chéris, parce qu'elle qu'elle a fait mon bonheur, et qu'elle y est nécessaire. Mais je n'aime, ni ne dois, ni ne puis aimer ceux qui m'ont fait du mal, et du plus cruel, ou qui s'engourdissent dans leur indolence, lorsqu'ils pourraient me servir. Je demande si un hasard, qui est dans le cours des choses possibles, faisait que par la découverte de quelques circonstances jusqu'ici ignorées, je me trouvasse être le fils de monsieur et de madame de R., et qu'il me fût démontré que je suis un des fruits de leurs chastes ardeurs, leur en devrais-je beaucoup plus d'attachement pour cela ? Me serait-il possible d'échanger le juste ressentiment que j'ai de leurs procédés, pour la tendresse et le dévouement filial ? Si l'on ne convient pas que non, je demande encore ce qu'est une obligation qui descend d'un nom et suit ses variantes ? si, dans le nom de Ruffei où il y a six lettres, dont quatre se trouvent dans le mien, on en ôte deux pour y substituer quatre de celles qui

composent le nom de Mirabeau, je me trouve tout devoir, mon obéissance, mon sang, ma vie, à ces mêmes gens qui, dans la position actuelle des signes élémentaires de nos dénominations, ne méritent que ma haine et mon mépris ? En vérité, voilà un code bizarre : crois-tu de bonne foi que des êtres raisonnables puissent l'adopter ? et ne faut-il pas conclure de son absurdité, que ce sont les bienfaits des parens qui seuls nous imposent le devoir de la tendresse et de la reconnaissance ? O mon amie ! je ne dois qu'à toi ; je me le dis chaque jour : aussi n'aimé-je que toi ; aussi toute ma vie te sera-t-elle consacrée. Si je ne puis me réunir à toi , au moins tous mes vœux , tous mes sentimens , toutes mes pensées seront dirigées vers toi ; et quand la mort viendra fermer mes yeux pour jamais , mon unique desir sera de les attacher sur toi. Ma passion , long-tems nourrie de difficultés , a été à l'épreuve de la jouissance. Je ne me suis point refroidi au sein du bonheur : je ne changerai pas au milieu de l'adversité. Je n'ai jamais été aveuglé sur toi ; je t'ai vue telle que tu étais ; et , à mesure que ton cœur s'est mieux développé , je t'ai aimée davantage. Ma jalousie , allumée par les plus légères apparences , n'a jamais eu d'autre principe que l'amour. Elle pourrait peut-être m'emporter , aux extrémités les plus violentes , mais elle reviendra toujours aux éclaircissemens , et ne peut jamais servir qu'à augmenter le senti-

ment qui l'a fait naître. Ton ami est incapable de cette jalousie sombre, méprisable et odieuse, produite et nourrie seulement par l'orgueil : en un mot , ma tendresse n'est pas fondée sur un caprice de l'amour. Quel autre objet pourrait jamais séduire mon imagination et t'enlever mon cœur ? J'ai trouvé en toi tout ce que j'ai jamais désiré , tout ce que j'ai jamais cherché dans une femme. J'avais renoncé à l'espoir de voir s'accomplir le rêve de mon imagination ; tu l'as réalisé. Que me reste-t-il à désirer, que de jouir de mon bonheur ? Mais, hélas ! comme il s'éloigne à ma vue !

P. ne vient point ; peut-être il ne viendra point. Hier j'avais quelque espoir, parce que c'est un jeudi que je l'ai vu la dernière fois ; mais j'ai encore été trompé. Cependant je ne puis plus tenir à mon agitation et à mon inquiétude. Ta grossesse avance ; je ne sais rien de santé. Je ne vois aucune apparence à ma liberté. Les chicannes de mon père me prouvent que c'est une pension viagère qu'il a prétendu m'assigner ; encore dira-t-il que c'est par pitié qu'il m'ensevelit dans une prison perpétuelle ; qu'il m'épargne la honte de la condamnation. Personne au monde ne sollicite pour moi. Tous mes parens sont ou prévenus, ou indifférens. Les ministres préposés, élevés, payés pour tout entendre, n'ont le loisir de rien écouter. On ne lit pas mes lettres : que dis-je ? il ne m'est pas même permis de leur en

adresser ; il faut que tout passe par un intermédiaire accablé de distractions et d'affaires. Si je demande à correspondre directement avec M. Amelot , cela ne m'avancera de rien , et cela préviendra contre moi M. Lenoir de qui dépendent les permissions de P. Je n'en ferai donc rien ; et après tout , j'écrivais directement à M. de Malesherbes prévenu pour moi ; il y avait alors bien moins de prétextes à alléguer pour ma détention : qu'est-ce que cela a produit ? Vois donc , ô mon amie ! à quel désespoir je serai infailliblement réduit , si je ne reçois pas bientôt de tes nouvelles , pour faire diversion à mes tristes réflexions et soulager mon cœur. Je répète toujours la même chose , chère fanfan ; c'est que je sens toujours la même chose. Un certain Suisse alla se noyer , parce que l'uniformité de sa vie l'ennuyait. Hélas ! ma vie est bien plus uniforme encore , et je n'ai pas le bonheur de n'être qu'ennuyé ; mais il n'y a ni rivière ni puits à notre portée , et nos fenêtres sont tellement barricadées , qu'on ne peut pas même se procurer la ressource de se précipiter. Mais ce ne sont jamais les moyens de finir qui nous manqueront : je voudrais être assuré de la nécessité d'espérer ou de désespérer , pour prendre un parti décisif ; et l'anxiété de ma situation est pire que tout le reste. O mon amie ! que ceux qui avaient conspiré notre malheur ont bien réussi ! et que l'ame infernale des dévots qui nous oppriment

doit être satisfaite ! Amie bonne , promets-le-moi bien , que tu ne seras jamais dévote , et que , damnée pour damnée , tu préféreras de l'être par l'amour , à l'être par la haine Toi dévote , bon Dieu ! toi qui à toutes les graces d'une femme réunis tous les goûts et les vertus d'un homme ! toi si franche , si vraie , si sensible ! Oh non , tu ne le seras jamais , et j'en serais caution. — F. m'a tenu rigueur tout la semaine ; je commence à ne plus compter sur lui , et à m'apercevoir que je m'étais flatté trop vite. Mais pourquoi m'a-t-il donc fait des avances si marquées ? C'était bien la peine , pour se tenir en repos après. Si , par hasard , tu recevais ces lettres-ci avant qu'il eût vu P. , ne manque cependant pas de dire tous les détails que je t'ai mandés à P. , et de le prier bien fort de le venir voir à l'insu de M. de R. ; car , après tout , il est possible que ses nombreuses occupations ne lui laissent pas de tems , ou qu'il n'ait pas trouvé B. à Paris , et qu'il se soit dégoûté des difficultés , tandis que , si on venait le voir , et qu'on lui épargnât des voyages inutiles , il ferait avec plaisir quelque chose qui , après tout , ne le compromet point , puisque P. est aussi intéressé au secret que lui. Adieu , mon amie ; adieu , ma Sophie-Gabriel. Je suis bien fatigué d'attendre , crois-moi ; et il me faut faire effort sur moi-même , pour en obtenir un peu de raison et de sang froid. Je t'embrasse ,

ou plutôt, hélas ! je voudrais t'embrasser. Je caresse le petit, je boude les inséparables, mais je ne les bats pas. La petite qui s'accommoderait très-bien de ton absence, si ce n'était par compassion pour moi, est triste, triste. O mon amie, que de choses manquent à ton Gabriel ! et cependant il ne desire que sa compagne. Mais aussi, que n'est pas pour lui cette bien-aimée ? et comment s'accoutumer à toutes les privations, quand on a connu toutes les jouissances ?

3 septembre, samedi. J'ai vu Fontelliau aujourd'hui. Mon porte-clef nous a laissés deux minutes pour aller chercher de l'eau. Il m'a dit : « Je n'ai pas pu aller à Paris ; j'ai ici une malade à laquelle s'intéresse fort le duc d'Orléans, et que je ne puis pas quitter. (C'est mademoiselle Desalleu, la tante de cette madame de Montesson qui a eu l'esprit de se faire épouser par ce prince.) Mais, mort ou vif, j'aurai P., je vous le promets. Votre porte-clef a vu l'autre jour que vous m'aviez donné un billet. Je le lui ai nié ; mais il en a ri et ne m'a pas cru. Prenez-y garde, car ce serait, pour moi et pour vous, un crime irrémissible. » Il a fui comme l'éclair, parce qu'on attendait M. de R. qui, cependant, n'est point venu. Ainsi, m'en voilà encore à l'incertitude, aux lueurs d'espérance, aux craintes déchirantes. Ah ! j'en suis bien las ; et jamais je ne fus si faible et si découragé. Ma

santé redevient fort mauvaise depuis quelques jours. J'ai de nouveau perdu le sommeil, qu'à dire vrai je n'ai jamais bien retrouvé. Je souffre de la poitrine, et j'ai sur-tout des maux de tête intolérables. Mon œil recommence à s'enfler; en un mot, tout concourt à me contrarier; mais, en vérité, le dérangement de ma santé est une faible diversion à mes véritables maux. Hélas! si je m'assurais de ta correspondance, de tes nouvelles, de ton amour, je ne m'inquiéteraïs guère de tout le reste. Si je ne le puis, que fais-je au monde? Je suis condamné à la mort par la nature. Aucune puissance de la terre ne peut annuler cet arrêt, pas même en suspendre quelques instans l'exécution. Elle ne sera jamais assez prompte à mon gré, s'il me faut être long-tems encore dans l'état de perplexité où je suis. Je puis me dérober à la tyrannie, à la douleur, terminer d'affreux regrets; je n'ai plus qu'un asyle, que le despotisme qui me foudroie ne peut atteindre, et dont il ne pourra m'arracher. Pourquoi ne m'y réfugierais-je pas? Je veux croire que ton amour ne change jamais, que tu me restes fidèle alors que tout m'abandonne : n'est-ce pas un tourment de plus, dès que tu ne peux me le dire? Ma chaîne est-elle allégée, parce que tu en traînes une aussi pesante? Aucunes considérations ne pourraient jamais m'engager à me séparer de ces sentimens délicieux, si j'en pouvais recevoir les assu-

rances. Mais, hélas ! vivre même aimé de Sophie, mais sans conserver aucune relation avec elle, sans avoir la moindre certitude de son existence, c'est un supplice au-dessus de mes forces, et j'y succomberai, si tu ne me viens pas à l'aide. Agité par mille idées contraires, tantôt j'écoute en silence cette voix qui me parle, qui m'appelle, qui me crie : *Elle est perdue pour toi ; voilà ta dernière demeure ; tu ne la reverras plus* ; et je suis prêt à me frapper. Tantôt l'amour, par une illusion délicieuse, mais mensongère, me distrait, m'attendrit, me console, me persuade d'espérer. Je cède à ces douces inspirations, mais pour peu d'instans ; et, passant tour-à-tour du découragement à la confiance, et de l'espoir à la crainte, je suis vraiment le plus malheureux et le plus tourmenté des hommes.

Je lisais hier, dans des mémoires particuliers sur le siècle de Louis XIV, l'histoire d'un certain Huguetan, originaire de Lyon, réfugié, pour cause de religion, en Hollande, et qui y fit une grande fortune, comme libraire. Il revint en France, et se rendit nécessaire aux ministres. M. de Pontchartrain, contrôleur-général des finances, le contraignit un jour de signer des lettres de change pour plusieurs millions. Huguetan révoqua par le même courrier, les ordres forcément donnés à ses correspondans, et s'enfuit à la Haie. Il épousa la fille naturelle d'un

prince de Nassau , et obtint le gouvernement de Viane , cet asyle des banqueroutiers , à peu de lieues d'Amsterdam , où ce fat de Montmirel nous proposait de nous retirer , un quart d'heure avant que nous fussions arrêtés. Louis XIV , irrité de sa fuite , d'autant plus qu'il avait fait en partie les fonds des lettres protestées , donna commission au capitaine Gautier d'enlever Huguetan. Celui-ci , trahi par son valet-de-chambre , fut conduit jusqu'à la dernière ville de Hollande. La dernière barrière s'ouvrait , lorsqu'un soldat , qui avait entrevu une robe rayée au moment que Gautier sortait du carrosse pour donner quelques ordres , s'avança et ouvrit la portière pour voir la personne qu'on lui cachait avec tant de soin , et qu'il supposait être une femme. Il vit un homme en bonnet de nuit , les fers aux mains , un bâillon à la bouche. La barrière se ferma ; Gautier et ses recors furent saisis et eurent la tête tranchée. Je n'ai pas pu lire cette anecdote , que je connaissais , mais que j'avais perdue de vue , sans de bien tristes réflexions. C'est dans ce pays , où l'on était si libre autrefois , et si jaloux de sa liberté , que notre infortune a été consommée ; que nous avons été arrêtés au mépris du droit des gens , des lois et de la constitution du pays. Je n'ai pu m'empêcher aussi de rêver à cette bizarrerie qui avait procuré à un mauvais reventeur de livres , des ressources qu'un être de

ma sorte , qui peut-être n'est pas sans talens , n'a pu rencontrer. Cet Huguetan fit fortune en vendant des bréviaires et des missels. Il ne savait rien , mais il avait le génie du commerce. Il erra en divers pays , poursuivi par ses craintes et par le contrôleur-général ; enfin il devint un seigneur en Danemarck , où il est mort âgé de cent et quelques années. Assurément , ceux qui nient l'ascendant du sort et l'influence du hasard , sont bien incrédules. La Hollande s'exposait à tout le ressentiment d'un roi puissant et implacable , en réfugiant Huguetan ; et notre perte n'intéressait que des particuliers méprisables ou inconnus.

J'ai pensé que je ne ferais peut-être pas mal d'écrire au maréchal de Noailles. Il est parent de ma mère , et me voyait avec plaisir autrefois. C'est celui qui a été si fameux , comme duc d'Ayen , par ses bons mots. En général , les Noailles n'aiment pas à se mêler des intrigues de cour ; mais ils sont assez empressés à obliger tout ce qui tient à eux. Celui dont je te parle , n'était rien moins que scrupuleux ; et , si j'étais beau garçon , j'aurais encore plus de droits à l'intéresser. Mais il me semble qu'il est devenu dévot , et alors je m'adresserais mal ; au moins quelqu'un me l'a-t-il dit : j'ai cependant de la peine à le croire ; car il a beaucoup d'esprit ; et puis , ~~ten~~ fait de gens de cour , la dévotion est un état , et non pas une affection de l'ame : or , notre cour n'est

pas dévote. D'ailleurs , quand on tient à tout , et que les coups de la fortune ou la perte de la réputation ne rendent pas ce sacrifice nécessaire , on ne le fait guère. J'en hasarderai donc la proposition ; mais je demanderai qu'il me soit permis de dire que je suis à Vincennes , etc. sans quoi cela n'en vaut sûrement pas la peine. Il y aurait un assez bon incident , si ma mémoire me permettait de m'en servir. M. de Villereau , ancien major de la légion de Lorraine , est actuellement lieutenant-colonel , ou colonel-commandant d'un régiment de cavalerie ou de dragons à un Noailles. Je suis certain que cet homme , qui m'a toujours beaucoup aimé et regardé comme un grand-officier en herbe , dirait beaucoup de bien en moi. Le chevalier me disait , quand je passai à Tournon , qu'il ne pouvait passer un jour sans parler de moi. Mais malheureusement je ne me rappelle du tout point le nom du régiment , ni celui du Noailles (qui ne porte pas ce nom) auquel il appartient , et il m'est impossible de me procurer un almanach militaire. Quoi qu'il en soit , le Noailles a toujours beaucoup crié contre les lettres-de-cachet. Il a toujours dit très-haut qu'elles devaient être employées tout au plus contre les traîtres à l'état ; je l'ai entendu parler sur cela avec la plus grande force. Et , en effet , qui pourrait dévoiler les injustices horribles dont cette jurisprudence , toujours violente

et si commode, est le voile, ferait rougir les distributeurs de coups d'autorité, et frémir tous les citoyens. On n'a point d'idées du genre de vie que l'on mène ici, d'où il ne peut sortir que des fous, si l'on y laisse long-tems les malheureux que l'on y renferme, et où l'on meurt enragé. Quels supplices pourraient être aussi cruels que ces sévérités muettes et terribles ! Encore si elles n'atteignaient que des coupables, elles ne seraient que barbares ; mais elles oppriment l'innocent ; elles sont l'arme la plus sûre, la plus inévitable, la plus tranchante du crédit, de la vengeance, du caprice, de la cupidité. Je n'ose pas même t'écrire tout ce que je pense sur cela. Tu le sais assez ; mais tu crois bien que mes idées se sont étendues par la funeste expérience que je fais de cette inquisition plus redoutable, aussi injuste et non moins cruelle que l'inquisition religieuse. Ce qu'il y a de bien sûr, et je le dirai à M. Lenoir, c'est que je ne donnerai pas à mon père le plaisir de me voir tomber en démence, et de me faire enfermer, à ce titre, dans une maison de force pour le reste de mes jours. Je ne laisserai point à l'infortune le tems de me réduire à un tel état.

Tout ce que je t'écris est bien triste, mon amie, mais c'est qu'en vérité je suis trop malheureux. Je me sens aujourd'hui d'un abattement, d'une faiblesse qui me montre combien peu-à-peu, mais trop rapidement, ma posi-

tion prend sur moi. Je m'anéantis au moral comme au physique, et ma tête n'est pas moins délabrée que ma santé. Il n'y a que mon cœur, chère Sophie, qui, quoique brisé de douleur, soit toujours le même; et ce qui me console un peu, c'est que, ne renonçant pas de mon propre mouvement aux sentimens qui le remplissent, nul homme au monde ne peut me les arracher. Adieu, ma bien-aimée, mon amie, mon tout, mon épouse, mon amante. Ne compte plus sur rien au monde, relativement à moi, que sur mon amour; mais aussi compte qu'il règnera uniquement et absolument sur ton Gabriel jusqu'à son dernier soupir.

A S O P H I E.

14 septembre 1777.

J'AI été entendre tristement la messe aujourd'hui, dans l'espérance que je verrais M. de R. à la sortie. Il y était en effet; mais il n'a parlé à personne, m'a-t-on dit: il s'est informé de ma santé, ce qui me touche peu; mais comme elle t'intéresse, je te dirai que je n'ai pas dormi, et que je suis toujours fort mal à mon aise. L'abattement de mon ame ajoute encore à mes maux, et mes réflexions ne servent plus qu'à me tourmenter. Hélas! disais-je ce matin, pendant cette sotte

cérémonie dont j'entendais bourdonner les formules, si j'étais homme à me persuader les rêves des dévots, je convaincrais Sophie pour que nous nous hâtassions bien vite de mourir. Notre séparation finirait alors. Nous nous rejoindrions l'un à l'autre dans des lieux où nos cœurs seraient réunis pour toujours ; et où la mort, les persécutions, l'absence, l'infortune, ne troubleraient plus notre éternelle félicité. Car, enfin, nous aurions sûrement le même sort ; damnés ou sauvés, nous serions ensemble : et quel est l'enfer où je ne serais pas heureux avec ma bien-aimée ? Mais, ma chère amie, nous ne sommes point assez heureux pour nous repaître de telles illusions ; au moment où nous finirons, tout notre être finira avec nous ; et nous avons sûrement besoin de cette opinion pour supporter la vie ; car la crainte de perdre notre amour est le seul sentiment qui puisse lui donner quelque prix. O mon épouse ! que nous paraîtrions insensés à tous ceux qui ne savent point aimer, s'ils lisaient nos lettres, qui contiennent tant d'assurances d'un dévouement éternel ! comme toutes ces femmes pétries de petitesse, de déraison, de perfidies, et de tout ce qu'engendre cet intérêt de rivalité qui est leur première et peut-être leur unique passion, te prendraient en pitié ! Pour celles qui ont autant de desirs qu'elles voient d'hommes, et autant d'amans qu'elles ont de desirs, elles diraient

seulement comme M. de Ruffei , que tu es folle et qu'il te faut des bains. Et ces hommes frivoles et vains , violens et menteurs , insolens et volages , toujours gouvernés par l'amour-propre , et par conséquent toujours portés vers l'ingratitude , parce qu'ils croient mériter fort au-delà de ce qu'on fait pour eux , ou parce qu'ils pensent qu'il y va de leur gloire d'être inconstans , et de se signaler sans cesse par des infidélités ; que crois-tu qu'ils disent de moi ? Pour ceux qui , semblables à MM. de R. n'ont que le goût des plaisirs les plus grossiers et les plus abjects , et ne seront jamais susceptibles d'un amour tendre et délicat , parce qu'ils n'ont ni cœur ni esprit , ils auront la bonté de me refuser jusqu'à ces sentimens dont ils n'admettent pas la possibilité , parce qu'ils en sont incapables ; et du plus grand sang-froid du monde , ils diront que je me suis perdu pour le plaisir de faire un éclat ; que ton amour n'est que surprise des sens , faiblesse de cœur et opiniâtreté d'esprit ; que je t'ai corrompue ; que dans un moment dangereux tu m'as fait le sacrifice de ta personne , et que je t'ai persuadé que tu me les devais tous après celui-là ; que dans la suite de ton aveuglement tu t'es laissée entraîner aisément à commettre les actions les plus folles ; que tu ne dois point être considérée comme ayant disposé de toi-même ; que l'ascendant de mon esprit et l'impulsion

de tes sens ont tout fait ; en un mot, ils te feront l'honneur de te justifier en s'efforçant de prouver que je suis un scélérat ; fier, (peut-être même diront-ils insolent) intéressé, sans honneur, sans discrétion, sans générosité ; mais que ces vices sont balancés par un esprit insinuant, une conduite adroite, des manières agréables, une finesse souple et déliée.

Je prends un vrai plaisir à coudre toutes ces atroces absurdités, parce qu'il me semble que je les entends parler, et que je veux te laisser un modèle de leurs beaux propos, afin que tu voies si je ne les ai pas bien copiées. Eh bien, mon amie, c'est d'après ces gens-là que je serai jugé, et l'on dira : Que cet homme est dangereux ! que cet homme est méchant ! quel dommage que tant d'esprit soit si indignement employé ! Juste ciel ! quand serai-je donc assez bête pour qu'on veuille bien me croire honnête ? ou bien, quand cessera-t-on d'être assez sot pour me juger sur les propos de mes pires ennemis ? pour croire qu'un homme à qui on accorde des combinaisons et des vues, ait fait de si grands écart sans autre motif que celui de perdre une femme pour laquelle il s'est perdu ? Je voulais faire un éclat . . . Mais, méchantes vipères, à quoi menait-il cet éclat ? Avais-je besoin d'emmener une femme en pays étranger pour me faire la réputation d'avoir une femme ? Ne sait-on pas que les

laquais en trouvent plus qu'ils n'en veulent ? Si ce n'était qu'une femme que je désirais , en manquais-je ? Si ce n'eût pas été une amie respectable , adorable , dont je voulais faire le bonheur et recevoir le mien , que je voulais sauver des persécutions et des persécuteurs que je lui avais attirés , mon sort était-il si désespéré , et mon existence si méprisable , que je n'eusse rien à perdre ? m'appropriais-je des trésors avec lesquels je pusse mener une vie d'Epicurien dans le pays étranger ? Celle que j'y ai menée était-elle bien désirable , si l'amour ne l'eût pas embellie ? Prêtez des motifs vils , faux , intéressés , à ces hommes odieux qui , pour fuir une mauvaise affaire , ou l'indigence , ou l'ennui , errent dans le monde au gré de leurs caprices et des hasards , et emmènent avec eux des infortunées qui , pour prix de leur crédulité , sont lâchement abandonnées par le monstre qui les a séduites et dépouillées. Mais moi , qu'ai-je fait pour motiver vos atroces calomnies ? n'ai-je pas partagé jusqu'au bout le sort de ma maîtresse ? Je n'ai fait que mon devoir , sans doute , et à Dieu ne plaise que je sois assez méprisable pour désirer d'en être loué ; mais du moins , en faisant son devoir , on a le droit de n'être pas injurié : il y a tant de gens qui ne le font pas ! Si cependant vous voulez absolument me déchirer , dites des choses qui aient quelque vraisemblance , quelque bon sens ; et ne criez pas que ,

pour le plaisir de faire un éclat , je me suis exposé à me voir obligé de gagner ma vie , et à me faire enfermer peut-être pour le reste de mes jours. Tu verras aussi que c'est pour faire une singularité que je me suis laissé prendre , et que je suis venu à Vincennes sans chercher à m'évader. Je voudrais bien qu'on me dit aussi en quoi je suis si délié et si fin , moi que tout le monde a trompé comme un enfant , moi dont l'esprit si vanté n'a jamais pu réussir à me préserver des pièges des plus sots , des plus grossiers animaux que la nature ait fabriqués. Ah, bon Dieu ! s'il ne faut que se trouver bête jusqu'à en faire pitié pour posséder l'humilité chrétienne , je serais sauvé, quoique amoureux ; cela est inmanquable. Quant à ma fierté , elle est si considérable , que tu m'as vu encourager des manans à me manquer par mon excessive affabilité. Au reste , avant que de reprocher à un homme qu'il est fier , je voudrais qu'on me définit la fierté. Il est des circonstances où un homme d'honneur est incapable de n'en pas avoir. On confond la fierté et l'orgueil ; c'est l'erreur des esprits très-courts et des âmes basses. La pierre de touche de l'orgueilleux , c'est l'adversité ; il est vil alors , tandis que l'homme fier se redresse. Pour ce qui est de mon honneur , je ne réponds pas à ces choses-là. Un coquin parle toujours de sa probité , un poltron de sa valeur , et un secrétaire du roi de sa no-

blesse. La fausse modestie qui fait que nous nous défendons des bonnes qualités qu'on nous attribue, est un ridicule d'un autre genre, presque aussi général et plus singulier. Monsieur, vous avez un si bon cœur! — Ah! point du tout, Monsieur. — Vous l'avez donc mauvais, dirais-je volontiers? Il est de ces vertus nécessaires qui constituent l'honneur, dont on ne doit pas plus se vanter que se défendre. Dirai-je que j'ai un bon cœur? non; parce que ma conduite doit le prouver sans que je le dise. Le nierai-je? je m'avouerai donc un monstre. Mais, par la même raison, que répondrai-je à un homme qui dit, loin de moi, et sans que je le puisse joindre, que je n'ai pas d'honneur? Rien, absolument rien. C'est quand les R. en sont à mon indiscrétion, qu'ils triomphent. J'avoue que je suis très-indiscret dans les lettres que je t'écris; et que lorsqu'ils les font arrêter et les tiennes aussi, nos indiscrétions deviennent très-publiques, puisqu'ils les montrent jusqu'à un officier de police qu'ils n'ont jamais vu. J'avoue encore que notre fuite n'est pas fort discrète, sur-tout quand ils'en suit une procédure. Si je voulais chicaner, je demanderais lesquels, des amans qui écrivent, ou de ceux qui arrêtent et divulguent leurs lettres; des amans qui s'enfuient; ou de ceux qui constatent par une information criminelle leur fuite, sont les plus indiscrets. Mais je ne veux pas disputer pour si peu, et

je passe condamnation de tout mon cœur. Il n'en est pas tout-à-fait de même de mon humeur *intéressée*. Je suis forcé d'avouer en conscience que je suis dans la misère, et que je n'y serais pas si j'avais été un peu plus rangé : mais je ne puis conserver ce ton d'ironie.... Moi intéressé ! moi, qui, toute ma vie, me suis sacrifié pour les autres, qui sans cesse fus leur dupe ! Et ce sont ces êtres dont la cupidité, dont la vile cupidité est la première passion, qui osent m'en accuser ! Les odieux calomniateurs vous repousseraient avec indignation, si vous aviez l'audace de leur offrir un louis qu'on ne donne qu'à un domestique ; mais ils s'attendriront devant des rouleaux de cette même monnaie ; ils feront des bassesses, des infamies pour l'obtenir. La pile en augmentant, diminue, efface l'insulte. C'est cette observation si humiliante, mais si vraie, qui m'a rendu prodigue. J'ai su trop tard que cette boue jaune que je méprisais si souverainement, est le mobile de toutes les jouissances, et que la pauvreté expose à toutes sortes d'humiliations, de contrariétés, et de malheurs réels. Quand je l'ai su, mon pli était pris ; et lors même que je me suis surveillé avec le plus d'attention, je me suis souvent surpris à une négligence en faits d'intérêts, impardonnable après les épreuves où j'ai passé, et sur-tout *quand* je ne souffrais pas seul de mon indi-

gence. Mais je m'échauffe dans mon harnois assez inutilement ; car tu n'as pas besoin que je réfute les sottises de ton honorée famille ; et un ange du Ciel viendrait pour les convertir sur mon compte , qu'assurément il ne serait ni écouté ni cru. Adieu, mon amie bien chère. J'ai toujours grand mal aux yeux, et le vent du Nord me serre la poitrine ; mais mon cœur, quoique malade et très-malade, ne perd rien de sa vigueur et de son énergie.

15 septembre , lundi. Tant qu'il plaira au vent de souffler au Nord, et à P. de ne pas venir, assurément je ne dormirai pas, et toute ma machine sera très-dérangée. Mes lettres, par un autre coup nécessaire s'en ressentiront : elles affligeront ma Sophie, en lui retraçant ce qu'a souffert son Gabriel. Ah ! mon amie, crois, je t'en supplie, que je fais tous mes efforts pour t'entretenir le moins que je puis de mes maux ; mais je retombe sans cesse, avec quelque soin que je me roidisse. Hélas ! comment veux-tu que cela soit autrement ? Toute mon existence n'est-elle pas douleur et mal-être ? De quoi t'entretiendrais-je, si ce n'est de mon amour ? et puis-je en parler sans me plaindre ? Tu me trouverais bien froid et bien sot, si je voulais, pour m'en distraire, et varier un peu cette correspondance si triste, faire le philosophe ou le bel-esprit. Et comment en aurais-je la force ? je ne puis pas combiner deux idées, pas même saisir celles d'au-

trui; et après avoir lu toute la journée, je ne sais pas un seul mot de ce que j'ai lu.

A S O P H I E.

19 septembre 1777.

IL a croulé, ma tendre amie, le frêle édifice de mon bonheur. Je n'ai pas même vu M. de R., qui n'a point resté aujourd'hui à Vincennes; ainsi j'ai passé vingt-quatre heures dans la perplexité, la crainte et le desir, et je n'en suis aujourd'hui qu'un peu plus malheureux. Que je devrais être déshabitué d'espérer quelque chose! Après tant et tant de traverses, de fausses espérances peuvent-elles m'abuser encore? Je pleure amèrement, comme si j'avais eu lieu de penser que la source de mes larmes fût tarie; elles couleront, sans doute, jusqu'au moment qui finira tous mes maux..... Mais quelle cruauté que de se faire annoncer à l'avance, et de ne point paraître? Ne devrait-il pas penser que la moindre chose me fait révolution? Hélas! mon amie, il est certaines professions qui séchent le cœur; ou du moins est-il vrai de dire que l'habitude familiarise ceux qui les exercent avec une insouciance, une dureté qui devient leur seconde nature. Et puis,

le moyen de penser aux malheureux , quand on ne l'est pas ! Leur souvenir est importun à ceux qui , quoique susceptibles d'une sorte de pitié machinale , s'aiment trop pour risquer de troubler leur bien-être , en réfléchissant sur cette émotion. Mais du moins , quand les infortunés dépendent de nous , on leur devrait quelques ménagemens. O Sophie ! que de choses j'ai perdues , quand l'illusion qui m'entourait s'est détruite ! Dieux ! que tes lettres m'étaient nécessaires ! que je suis inquiet ! que je souffre ! Tant d'événemens ont pu survenir ! Qu'ont fait les R. ? qu'ont-ils écrit , arrangé , projeté ? où es-tu ? que fais-tu ? Peux-tu te supporter au milieu de ces femmes ? continue-t-on à avoir des égards pour toi ? Tu m'as laissé tant de sujets d'inquiétude , en me dépeignant ton séjour ! Je frémis si souvent en pensant à l'odieuse compagnie qui t'y obsède ! Hélas ! ton Gabriel n'en a pas d'autres que celle des idées lugubres , désespérantes , qui le déchirent nuit et jour. Et ta grossesse..... ta grossesse , qui avance chaque jour , qui avoisine son terme , et dont je ne sais rien ! Dans quel antre tu vas supporter les maux de l'enfantement ! Quelle cruelle préparation que nos chagrins et nos malheurs !.... Ah ! Sophie , tu n'auras aucun de ces tendres adoucissemens qui peuvent soulager dans de si douloureux momens. Ton Gabriel , qui te les eût prodigués ,

est loin de toi. C'est pour lui que tu souffriras ; mais aussi c'est lui qui a produit ces affreuses circonstances qui aggraveront tes tourmens..... O amie si chère ! savoir que son amante souffre , être dans l'impuissance de la soulager , ou du moins de la consoler , s'imputer son malheur , c'est la situation la plus affreuse qu'il soit possible à l'imagination humaine de concevoir..... et c'est celle où gémit ton Gabriel..... Hélas ! tu n'entends pas même mes soupirs , mes sanglots , mes cris..... Ah ! du moins , tu te les figures. Deux tendres amans , forcés de se quitter , convinrent de s'entretenir à la plus grande distance , en regardant la lune à une certaine heure : tous deux se nourrissaient de la pensée que chacun d'eux , au moment même , considérait le même objet. Hélas ! je n'ai pas ce moyen de donner le change à ma douleur ; jamais je ne l'aperçois , cet astre des amans : mais tu peux bien dire et croire qu'à tous les momens du jour et de la nuit , ton époux est occupé de toi ; tu n'as pas besoin d'en déterminer aucun. O ma Sophie ! réfléchis sur l'horreur de mon sort , et tu ne trouveras pas que mon affliction soit au-dessus de mes maux. Mais non , ne t'en occupe pas , s'il est possible. Il est des momens où je suis presque capable de souhaiter que tu me sacrifies. Ah ! si je pouvais croire que ta *félicité* est attachée à l'instant où tu m'oublieras ,

je m'immolerais tout à l'heure à ta tranquillité ; mais je sais bien qu'il n'est plus de bonheur pour Sophie sans son époux. Chère amie ! son bien suprême , ou le dernier degré de son infortune , sa vie ou sa mort dépendent entièrement de la conduite que tu tiendras à son égard ; mais il ne demande que ce que te dictera ton cœur.

Oh ! oui , nous retrouverons un asyle , dussions-nous habiter le fond des déserts , garder des troupeaux dans des montagnes ignorées , courir au bout du monde , par-tout enfin où l'on peut jouir de la liberté de l'amour. O mon amie ! nous avons moins d'années qu'eux , et autant de persévérance dans notre amour et nos desirs , qu'ils en peuvent avoir dans leur haine et leur tyrannie. S'ils ne m'ont point enseveli pour toujours , si mon corps trop affaibli peut résister à ce cruel esclavage , le bonheur n'est pas perdu pour nous sans retour , et je le vois au bout de la carrière que je parcours en ce moment ; mais , hélas ! qu'elle est longue ! Au reste , je ne serais pas le premier de ma race qui serait péri ici. Le maréchal d'Ornano , dont mon quatrisaïeul avait épousé la fille , y est mort. J'avais cru jusqu'à présent que c'était à la Bastille ; mais j'ai lu hier , dans l'histoire de Louis XIII , que c'était ici. Un certain d'Hélicourt était lieutenant de roi : il le traitait avec la plus grande dureté.

Dans le commencement, le maréchal était nourri par la bouche du roi ; on ordonna ensuite que les gens de M. d'Hélicourt le serviraient, et lui feraient à manger. Lorsque le maréchal s'en aperçut, il refusa de toucher aux mets apprêtés par eux, craignant d'être empoisonné. D'Hélicourt lui dit : Quoi ! vous craignez que je vous empoisonne ? quelle idée ! Allez, allez, n'ayez point peur, je n'en prendrais pas la peine ; car si le roi m'ordonne de vous poignarder de ma propre main, je suis prêt. Le pauvre maréchal entendait, quelques mois après, le canon et tous les signaux d'une réjouissance publique, demanda au farouche commandant ce que c'était. L'autre lui dit : C'est le duc d'Orléans qui épouse mademoiselle de Montpensier. (Tu observeras que le maréchal d'Ornano avait été gouverneur du duc d'Orléans, frère du roi, et s'était toujours opposé à ce mariage, ce qui était en partie cause de sa détention). Dieu soit loué ! dit-il, vous ne m'aurez pas long-tems en votre puissance. Pourquoi cela, dit d'Hélicourt ? C'est, répondit d'Ornano, que Monsieur aura obtenu, avant que de consentir à ce mariage, la promesse de ma liberté. Désabusez-vous, reprit le satellite du tyran ; il se marie sans condition, et on ne pense à vous que pour faire votre procès. D'Ornano désespéré tombe malade, et meurt à quarante-six ans. Tu

vois que ce n'est pas d'aujourd'hui que nous avons à nous plaindre du despotisme. Cependant le gendre du maréchal d'Ornano est le seul de nous qui ait jamais reçu quelque chose de la cour, car c'est pour lui que Mirabeau a été érigé en marquisat.

Le papier me manque, ma Sophie.

A M. LENOIR.

29 septembre 1777.

J'USE de la permission que vous m'avez fait donner, Monsieur, d'écrire à ma mère; mais je n'en profite pas, puisqu'aucune réponse ne me parvient. Certainement on cesserait d'être homme dans les tristes lieux où je suis détenu, si l'on cessait d'aimer; car le corps et l'esprit, également affaîssés, n'ont plus de ressort; mais mon cœur qui souffre, m'apprend que je vis encore. Pourquoi donc, dans la foule des maux qui m'obsèdent, faut-il que je sois déchiré de ceux-là même que vous aviez désiré m'épargner? Vous devinez aisément toutes les craintes qui m'agitent sur le sort d'une mère que j'aime tendrement, et que je regarde comme mon unique ressource. J'étais moins inquiet, lorsque je ne pouvais lui écrire; je n'attribuais son silence qu'aux raisons qui nécessitaient le mien. Maintenant je ne sais que penser; et, dans cette solitude

profonde où je suis enseveli, mon imagination ne s'occupe qu'à grossir le nombre de mes tourmens.

J'ose vous le demander, Monsieur ; que me ferait-on de plus, si j'étais un perfide conspirateur, ou un sujet turbulent et factieux ? Un crime d'état et le juste ressentiment de mon roi m'exposeraient-ils à plus de rigueurs, qu'une erreur de jeunesse et la dureté d'un impitoyable père m'en font éprouver ? Quelque coupable que je fusse, j'espérerais encore dans la clémence du souverain qui, maître de punir, daigne souvent pardonner. Mais, victime de haines domestiques, je sais trop que je ne dois attendre de celui qui me poursuit, que des persécutions qui dureront autant que lui, et qu'il s'efforcera même de prolonger après le moment où il ne jouira plus du plaisir de haïr. Il déclame, il invective contre moi, il ourdit des trames, il ameuté des amis ; tandis que, réduit à souffrir et à me taire, j'ignore ses imputations, et que je ne puis même répondre à celles que je connais. Qu'il me soit permis de le dire, Monsieur, tout homme qu'on empêche de parler pour sa défense, est probablement innocent. Si mon père ne redoute pas que je le convainque d'en imposer sur la plupart des faits qu'il allègue, pourquoi prend-il tant de précautions pour étouffer ma voix ? Il a déjà tant d'avantages ! il a tant de confiance en

sa plume ! il est père ; il se croit l'objet de l'admiration universelle. *Ses preuves* de sensibilité , d'honneur , de bienfaisance , *sont faites* , dit-il : à la bonne heure ; mais , quand le roi le confina dans ces mêmes lieux d'où je vous écris , aurait-il trouvé fort équitable qu'on l'empêchât de se réclamer du secours de ses parens et de ses amis ? Sa femme , cette épouse , qui depuis..... (il ne l'aimait pas davantage alors , mais il s'en faisait servir) sa femme , dis-je , venait chaque jour verser des consolations dans son sein ; sa mère recevait ses lettres ; son frère , ses amis correspondaient avec lui ; une semaine vit naître et finir sa servitude. Cependant il s'est cru , il s'est dit le martyr du bien public ; et *les Économistes* comptent cette détention si adoucie et si courte dans les fastes de leur secte , comme les fanatiques orientaux révèrent l'hégire de leur prophète.

Je sais, Monsieur , combien le parallèle que je fais en cet instant , semblerait odieux à mon père : sa détention est , à son avis , le sceau de sa gloire ; mais les fumées de l'enthousiasme ne m'enivrent pas , et j'ai vu de trop près l'idole pour l'adorer. Ce n'est point à moi qu'il appartient de décider , ni même de discuter jusqu'à quel point la liberté d'écrire peut être innocente ou coupable ; je dis seulement que mon père était prisonnier d'état , et que , sous ce point de

vue , il avait moins de droits à l'indulgence , que moi qui ne suis détenu qu'à la réquisition de ce père très-partial , très-haineux , et qui a un intérêt évident et direct à me perdre. J'ajoute qu'il a surpris la religion du roi et de ses ministres , et que , si j'ai mérité une punition , ce ne peut être le supplice rigoureux que j'endure. Il n'y a point d'exagération à dire que c'est plus , beaucoup plus que mourir. Priver de la vie un particulier qui n'est pas légalement condamné , est un forfait si odieux qu'il révolte tous les hommes , et jette l'alarme dans la société. Cependant l'assassin fait peu de mal à l'homme assassiné. L'humiliation , le silence , les angoisses d'une prison où l'on ne laisse à un malheureux , de sa vie , que le souffle , est une punition beaucoup plus sévère que le dernier supplice. Nulle correspondance , nulle société , nul éclaircissement de son sort ; nulle distraction au présent , nulle connaissance de l'avenir quelle effroyable mutilation de l'existence ! L'infortuné qui éprouve des douleurs si aiguës pendant des mois , pendant des années entières , souffre-t-il moins que celui que le glaive frappe une minute ? et la pitié ne doit-elle se faire sentir aux hommes que lorsqu'ils voient le sang couler ? . . . Voilà ma situation coloriée avec force , mais dessinée avec vérité. Qu'ai-je fait pour mériter un tel sort ?

« Ce que vous avez fait ? criera mon père.....
« Votre adolescence a présagé les désordres
« de votre jeunesse. J'ai été obligé de vous
« faire enfermer à l'âge de dix-sept ans ; et ,
« pour ne parler que des événemens les plus
« marqués de votre vie, en voici le précis.
« Aussitôt que vous avez joui de quelqu'in-
« dépendance, vous avez contracté des dettes
« énormes. Lorsque , pour sauver la fortune
« de mon petit-fils , je vous ai fait exiler dans
« mes terres et interdire , vous avez rompu
« votre ban pour courir à de nouvelles extrava-
« gances ; vous vous êtes fait décréter dans
« une affaire criminelle ; vous m'avez forcé
« de vous envoyer dans une citadelle , et
« vous avez usé de la liberté que vous laissait
« l'indulgence du commandant, pour séduire
« une femme qualifiée , et l'enlever. Sans
« doute on ne vous fait pas justice ; mais c'est
« en vous soustrayant à la sévérité des lois,
« qu'on manque d'équité envers vous. »

Je ne crois pas , Monsieur , que vous m'accusiez d'avoir affaibli les chefs d'accusation que mon père présente contre moi. Il est aisé de composer un bloc de griefs et de délits , et je ne doute pas que mon père (sans doute pour épargner le tems des ministres) ne récapitule ainsi les différentes époques de ma vie , qui sont toutes en effet marquées par des lettres-de-cachet ; car , malgré tout le mal qu'en a dit l'*Ami des hommes* , c'est

son arme favorite, et l'on prétend qu'il en a obtenu plus de trente en sa vie. Ce que je sais bien, c'est que, dans l'espace de deux ans, son intercession m'en a valu huit. Mais mon père croit-il qu'il soit très-juste de ne présenter qu'un côté des faits ? qu'on ne puisse pas facilement noircir, par cette méthode, l'homme le plus honnête et le plus innocent ? et que le mérite, dont il a la plus haute opinion, le premier génie de l'Europe, selon lui, (je veux dire lui-même) échappât à de telles attaques ? Trouverait-il équitable, par exemple, qu'on dit :

« Le marquis de Mirabeau, après la jeunesse la plus fougueuse, a signalé son âge
« mûr par les traits suivans. Il a poursuivi
« l'un de ses frères, en France et dans les
« pays étrangers, avec un acharnement qui
« a fait croire qu'il était embarrassé de payer
« sa légitime. Il s'est ruiné en créant une
« *économie politique*. Il a endommagé de deux
« millions le bien de ses enfans et celui de
« sa femme, en déclamant contre le luxe et
« les dettes. Il s'est opiniâtré à fonder une
« secte à Paris, malgré le dérangement de sa
« fortune, tandis qu'il crioit à tous ses concitoyens de se retirer dans leurs terres. Il
« a infecté trois fois sa femme des maux les
« plus honteux, en prêchant les bonnes
« mœurs. Il a affiché scandaleusement des
« maîtresses, en déplorant la dépravation

« du siècle. Le sensible et tendre ami des
« hommes, dont l'ame trop haute pour s'a-
« baisser aux affections vulgaires, dédaigne
« sa famille et n'aime que le genre humain ,
« a persécuté sa femme et tous ses enfans. Il
« a chassé de chez lui , et confiné dans un
« couvent , une épouse qui lui avait donné
« cinquante mille livres de rente et onze en-
« fans. Il lui a refusé sa subsistance , est con-
« trevenu aux engagemens les plus précis ,
« et l'a harcelée , d'année en année , de let-
« tres de cachet. Il a fait interdire sa belle-
« mère et son fils aîné , parce qu'il aime les
« curatelles , et qu'il est excellent adminis-
« trateur , (soit prouvé par son bilan.) Il a
« forcé sa fille aînée à se faire religieuse. Il
« a persécuté ses fils , et leur a refusé les
« plus légers secours pécuniaires. Il a voulu
« étendre sa tyrannie jusques sur une de ses
« filles mariées , dont le mari ne se plaignait
« pas ; et enfin , il a traité de la même ma-
« nière tous ses enfans , une seule fille ex-
« ceptée , qui a trouvé grace devant lui ,
« parce qu'elle s'est rendue la complaisante
« de sa maîtresse , et que son rusé mari est
« passionné pour *les moulins économiques*. »

Tous ces faits , auxquels on en pourrait
ajouter d'autres , sont exactement vrais , Mon-
sieur ; il n'y en a pas un seul qu'il soit pos-
sible de détruire. Je veux croire que les dé-
tails justifieraient pleinement mon père ; mais

comme cet assemblage, dépouillé de tout éclaircissement, n'est pas beau, j'en conclurai seulement qu'il est bon d'écouter toutes les parties et de tout entendre.

Certainement, Monsieur, les bornes d'une lettre ne me permettent point de vous alléguer tous mes moyens de défense ; mais voici quelques considérations générales qui peuvent vous donner à penser que mon père ne dit pas tout, quand il parle contre moi.

1°. Je le somme hautement de déclarer pourquoi j'ai été détenu à l'île de Rhé. Qu'il allègue autre chose, s'il le peut, qu'une intrigue de femme qui lui fit craindre une union mal assortie.

2°. Pour éviter une discussion longue et inutile, je dirai seulement à cet égard, qu'il n'a aucun droit de rechercher des faits antérieurs à mon mariage, puisqu'à cette époque j'étais chargé, depuis deux ans, de sa procuration générale en Limousin et en Provence ; puisque j'avais été présenté, de son aveu, à la cour ; puisque je puis fournir deux cents lettres où il me traite comme un *fils chéri*, comme un *conseil estimé*, comme un coopérateur *utile et nécessaire*. Les *Éphémérides*, si tant est qu'elles existent encore, renferment quelques-uns de ces témoignages. Si elles sont aussi *oubliées qu'oubliables*, laissons en repos les cendres des morts, et qu'on daigne demander à MM. de Vioménil et

d'Harambure, sous lesquels j'ai servi en Corse ; à M. de Vaux , général de l'armée ; à M. de Guibert , major-général , etc. comment j'ai servi. Le travail immense que j'ai fait dans ce pays , et qu'il a plu à mon père de soustraire , quoiqu'il fût demandé par toute la Corse , et qu'il eût obtenu des suffrages flatteurs , prouvera du moins qu'à 18 ans je savais m'occuper.

3°. Quand mon père aura justifié la ridicule parcimonie avec laquelle il me maria ; quand il aura expliqué sur-tout pourquoi il ne m'avança pas un denier pour les frais et les présens de noces ; pourquoi il refusa à mon beau-père et à moi de donner quittance pour le paiement de mes dettes dont se chargeait mon beau-père , à compte de la dot de sa fille , dans un tems où elles étaient très-légères encore , où des intérêts usuraires n'avaient pas absorbé mon revenu ; quand il aura expliqué tout cela , dis-je , je conviendrai que j'ai dépensé trop d'argent. Jusques-là , je dirai qu'il m'a réduit à des expédiens ruineux , par une dureté inouïe et inexcusable ; car son grand argument , *il recommencera* , n'est pas recevable. Il n'est pas permis de deviner le mal ; il faut l'attendre. Me libérer une fois , était m'ôter toute excuse dans le cas d'une rechûte. J'ajouterai à ceci , que ces *dettes énormes* peuvent être liquidées pour moins de quatre-vingt mille livres , sur laquelle somme il faut défalquer mes revenus depuis que je suis interdit.

4°. Mon père n'a pas eu une grande peine à obtenir mon interdiction ; car je ne l'ai point contestée, quelque illégale qu'elle fût. J'espérais qu'il paierait mes créanciers, dès qu'il s'en imposait le devoir, en m'en ôtant les moyens. Je me suis trompé, car il m'a payé personne. Cela est d'autant plus commode, qu'il peut toujours parler de mes *dettes énormes*, et qu'il a fréquemment besoin d'argent.

5°. J'observerai en général qu'il est bizarre qu'un homme de soixante ans, qui, soit en fonds aliénés, soit en dettes exigibles, soit en contrats à constitution de rente, a fait un tort à sa fortune d'environ deux millions, et ne s'en croit pas moins, pour une telle bagatelle, des droits aux respects de l'Europe entière, dont il est le *Confucius* depuis la mort du vieux Quesnay ; que cet homme, dis-je, représente son fils comme un sujet gangrené, incapable d'aucune gestion, et d'une inconduite *inimaginable*, pour avoir dépensé soixante ou quatre-vingt mille livres dans le premier feu de sa jeunesse. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que le bien du père était grevé de substitutions qui devaient le rendre plus scrupuleux que le fils, qui avait l'expectative assurée d'une grande fortune libre sur sa tête. Vous remarquerez surtout que le jeune homme s'est arrêté de lui-même, lorsqu'il a vu que les efforts pour

pallier son dérangement , l'aggravaient ; que , pour reculer l'éclat , il s'engageait dans un labyrinthe inextricable : vous observerez enfin que , depuis son interdiction , il n'a pas fait pour cinquante louis de dettes , si l'on en excepte celles de Hollande , qu'en vérité il aurait bien payées sans qu'on s'en mêlât.

6°. Il est très-vrai que je suis sorti , sans permission , du lieu de mon exil ; et je ne prétends pas excuser cette irrégularité , quoique je fusse entouré alors d'exilés parlementaires , qui couraient , de notoriété publique , les maisons de leurs amis. Quant à l'affaire qui m'attira un décret , elle est telle que tout homme d'honneur non-seulement l'avouerait , mais ne pourrait l'éviter. Si j'ai trouvé un lâche qui aimait mieux se battre par procureur que s'expliquer personnellement , je suis malheureux , mais je ne suis pas coupable. Au reste , je l'ai dit au ministre , et je vous le répète , Monsieur , pour éviter des longueurs : s'il est dans la province où se passa cette affaire , un seul gentilhomme qui nie que je me sois conduit en honnête homme vis-à-vis de mon adversaire , je souscris à un arrêt infamant ; et je dois ajouter à la louange de tous les *Villeneuve* , qu'ils ont été les premiers et les plus ardens à me rendre justice , et à soutenir ma cause. Quel a été le résultat de ce décret qu'on a fait sonner si haut ? J'ai été condamné à donner

de l'argent à M. le baron de Villeneuve-Moans , parce que l'ordonnance enjoint au battant de payer le battu ; parce que l'on dédommage pécuniairement un laquais insolent qu'on régenté , et qu'un gentilhomme qui , par sa lâcheté , s'assimile à un laquais , doit être traité et dédommagé comme lui.

7°. Je crois qu'il n'y a qu'un seul père au monde qui fût capable de ne pas soutenir son fils dans une affaire où il s'était compromis pour l'honneur de sa famille ; mais le mien n'avait garde : car je défendais une sœur chargée du poids de la haine de madame de Pailli : je fus conduit dans un fort. Le commandant de ce fort existe , pour dire comment je m'y suis comporté pendant huit mois que j'y ai resté. J'ai ses certificats , et ils sont imprimés. Certainement huit mois d'une prison aussi désagréable par la société qu'elle renferme , que par la privation de la liberté , auraient expié ma faute, si je n'eusse été puni que de m'être absenté huit jours du lieu de mon exil. Mais mon père se trouvait trop heureux d'avoir une occasion de me vexer , pour la laisser aisément échapper. Il répondit à toutes mes sollicitations , par une lettre-de-cachet de transfération ; comme si ce n'était pas ma liberté , et non point un changement de prison , que j'eusse demandée ! et , par un raffinement de cruauté unique , tandis

qu'il me mettait dans l'impuissance de poursuivre l'atroce calomniateur qui avait osé me traduire en justice , il le voyait agir sans daigner me défendre. *Laissez là* , m'écrivait-il froidement , *M. de Moans et son fumier*. Les raisons de cette conduite étaient faciles à deviner. Mon père voulait pouvoir toujours alléguer , pour le maintien de ma lettre-de-cachet , 1°. mes dettes (comme si elles n'existaient pas avant ma détention) ; 2°. ce fameux décret rendu à un tribunal subalterne , dans une procédure qui n'avait pas l'ombre de la vérité ni du bon sens , et que le féal et preux Villeneuve , qui vingt fois a eu l'audace de proposer des accommodemens , n'a osé poursuivre que quand il m'a su dans le pays étranger , et engagé dans un autre procès tout autrement sérieux.

8°. Enfin tous les reproches de mon père n'aggraveront pas ceux que je me fais de ne m'être point opposé aux sacrifices que la tendresse de madame de Monnier lui a suggérés , et de n'avoir pas combattu la terreur qui l'a forcée à fuir. L'amour grossissait peut-être à nos yeux le danger. Quoi qu'il en soit , si ma malheureuse amie peut m'imputer son infortune , c'est dans mon âme qu'est son vengeur. Mais j'ose dire que cette faute si grave , et dont les suites sont si cruelles , offrira à tous les êtres sensibles , des circonstances qui diminueront les préventions qu'elle pourrait

inspirer contre moi , et changeront la sévérité en compassion. Ma conduite a prouvé que je sais aimer , et que la ferveur d'une passion ardente et persécutée , m'a seule égaré.

Je ne vous répéterai pas , Monsieur , ce que j'ai eu l'honneur de vous mander plusieurs fois , et ce que j'ai exposé sous vos yeux à M. de Marignane , à cet égard. Mon cœur est trop serré , quand j'écris sur un si triste sujet. Mais cette faute , que je ne cherche point à justifier à moi-même , a-t-elle mérité un arrêt de proscription tel que celui que je subis ? Est-ce justice ou faveur que l'on prétend me faire , en me détenant ici ? Si c'est justice , qu'il me soit permis de m'offrir à celle des magistrats. Je ne dois point être puni avant d'être convaincu. Si c'est faveur , on se trompe : on apprécie trop haut mon amour pour la vie , et je préférerais de beaucoup de finir ma triste existence , à la traîner ainsi.

Mais je ne puis croire que le délit et la peine soient si inégalement proportionnés dans un gouvernement aussi doux que le nôtre. Je me persuade qu'on ne veut que laisser passer l'orage qui me menace , et assoupir dans la retraite la fermentation qui bouillonne dans mon cœur. Ah ! Monsieur , vous pouvez penser que la douleur et l'infortune l'ont beaucoup flétri. Ce n'est point à ma vie , ce n'est point à *ma santé* , ce n'est point à ma raison qu'on en

veut sans doute ? Mon père ne demanderait pas mieux que de me réduire à un état de démence, qui le mît à même d'usurper à jamais tout mon bien , et de me jeter dans quelque maison de force , où , pour une rétribution modique , il me ferait enchaîner , battre et nourrir comme une bête malfaisante. Mais le père commun de tous les Français , le roi , dont je suis né sujet , et sujet de cette classe dont l'épée fut dans tous les tems l'ornement et le soutien du trône ; le roi , qui veille sur mes propriétés , quoiqu'il m'ait privé de ma liberté , est le défenseur que j'implore contre le père que m'a donné la nature , et que la haine a rendu mon tyran. Vous connaissez les hommes , Monsieur ; il y a long-tems que vous êtes occupé à démêler leurs intérêts et leurs passions. Vous savez s'il est possible que la tête ne s'altère pas dans la situation où je suis. Obtenez donc , je vous en conjure , qu'elle soit adoucie. Je n'ai pas mérité ces sévérités muettes réservées pour la punition des hommes les plus criminels et les plus dangereux. Froissé par la douleur et l'incertitude , tout s'émousse en moi , mon esprit et mes sens. Ma vue se perd : le peu de talens que j'ai acquis , m'échappe ; je deviens un être aussi inutile qu'infortuné. D'un mot , d'un seul mot vous pouvez tout changer. Ah ! qu'il est doux de pouvoir faire si aisément des heureux !

J'espère, Monsieur, que vous n'avez pas oublié la promesse que vous avez daigné me faire, que je verrais quelquefois M. de Brugnière. Il y a deux mois que je n'ai eu ce plaisir, le seul qui me reste ; et deux mois, qui sont souvent bien longs pour les heureux, sont deux siècles pour les prisonniers.

J'ai l'honneur d'être avec des sentimens respectueux, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

MIRABEAU fils.

A S O P H I E.

5 octobre 1777.

J'ESPÉRAIS voir aujourd'hui M. de R., ou du moins savoir par Berard, si le jour de M. Lenoir était fixé ; mais M. de R. est parti dès le matin. En conséquence, je n'ai rien de nouveau à te dire. Je n'ai point été à la promenade, parce qu'il m'a été impossible de dormir qu'environ une heure ce matin ; et point à la messe, parce que cela m'ennuie, ce que tu croiras aisément. Heureusement M. de R. n'est pas dévot, quoique la promenade ne soit jamais ici que la suite de la messe ; c'est-à-dire, qu'un prisonnier n'obtient pas la permission de jouir de la promenade, qu'il n'ait entendu

la messe, sans doute pour remercier Dieu de cette faveur signalée. Au reste, je n'aurai jamais de querelle avec personne pour un sujet si peu important selon moi. Je trouve tout simple qu'un homme qui s'est rangé de bonne foi d'une secte, ne veuille point s'astreindre aux pratiques d'une autre; mais celui qui ne croit rien, en passe par tout ce que l'on veut sans scrupule pour être tranquille, pourvu qu'on n'exige de lui que ces momeries qui ne font ni bien ni mal à personne. Ce sont là, selon madame de R., des *principes sacrilèges*; mais son anathème n'effrayera ni toi ni moi; et je déclare d'avance que celui qui nous rendra dévots, est le plus signalé convertisseur du siècle. Je sais bien que si j'étais assez faible pour avoir absolument besoin d'une croyance religieuse, notre système théologique serait le dernier que je choisirais. A supposer la nécessité d'une religion pour le peuple, hypothèse très fausse selon moi, la multiplicité des dieux, avec des dogmes proportionnés à une telle idée, serait le dogme le plus favorable à la tranquillité de la société humaine. La mythologie du paganisme exaltait tout esprit d'intolérance, toute fureur de superstition, malgré le nombre infini de leurs dieux et la variété de leurs rites, par la facilité d'admettre dans ces systèmes religieux toutes sortes de cultes. Je ne vois pas que les passions humaines dont le paganisme

revêtait les êtres célestes, aient été plus perverses lors de cette opinion, que dans les jours les plus purs du christianisme. Après tout, les payens ne faisaient que ce que font et feront toujours les hommes, en attribuant leurs affections, leurs sentimens, leurs desirs, leurs facultés aux êtres célestes. La raison de cette erreur est bien simple; c'est qu'il est impossible à l'humanité de se former une idée de quelque chose absolument hétérogène et disparate à tout ce qu'elle connaît. Mais les systèmes théologiques des anciens favorisaient par leur nature la tolérance : le polythéisme (la pluralité des dieux) absurde aux yeux du philosophe, ne l'est guère davantage que tout autre système religieux admis dans nos sociétés, à le considérer dans toute son étendue. Il avait du moins cet avantage de concourir à la sociabilité, au lieu que nos idées métaphysiques qui ont produit les subtilités et les disputes scolastiques, ont soufflé par-tout l'intolérance et la superstition. Au fond, il faut convenir que l'unité de Dieu ne sera jamais la religion d'aucun peuple. Ce dogme pur et simple, ne sera jamais à la portée du vulgaire; et, dans tous les pays du monde, le commun des hommes se fera un Dieu ou des dieux à sa mode, ou à celle de ses prêtres intéressés à compliquer la croyance et les pratiques. Des opinions purement spéculatives ne les accommoderaient point. On

a donc troqué, dans le fait, polythéisme pour polythéisme ; mais le nôtre est âpre, insociable, turbulent, et celui des anciens était infiniment plus politique. Ils avaient vraiment la religion des sages et celle du peuple. Dans le christianisme on veut que tout le monde soit peuple. Le plus grand inconvénient, cause de tant d'effroyables malheurs que les disputes des prêtres ont fait fondre sur tout le globe, c'est que l'autorité s'est mêlée de leurs débats. Quand la puissance civile se déclare en faveur d'une opinion religieuse, l'intolérance est la suite nécessaire de cette partialité. En fait de religion, comme dans tout le commerce de la vie civile, la concurrence est le garant le plus sûr de l'équilibre, et la digue inexpugnable à élever contre les monopoleurs et les fripons. Je suis donc loin de croire que la multiplicité des religions soit un mal. Chacun a le droit de suivre son jugement en matière de doctrine, pourvu que sa conduite soit du reste absolument subordonnée aux lois qui doivent protection à tous. Aucune secte ne prévaudra, quand le magistrat ne s'occupera point de discussions religieuses, quand ils'opposera à la persécution, au prosélitisme, aux tumultes, et à toute action qui puisse troubler la société. Les principes spéculatifs ne sont point de son ressort. Voyez la Hollande, cette école et ce théâtre de tolérance, où il n'y a que

cela de bon. Dans ce pays paisible, il y a plus de fanatisme qu'ailleurs, et cela doit être à raison de la quantité de sectes émules l'une de l'autre, dont les prosélites exercent les pratiques religieuses de leur croyance dans les mêmes lieux ; mais jamais ce fanatisme ne produit aucune explosion, parce que le magistrat est toujours neutre, et ne s'occupe qu'à préserver la société de tout trouble. Je sais bien le grand argument des dévots intolérans. Il est absurde, disent-ils, d'opposer l'intérêt frivole et temporel de la société civile, à celui du salut et de la vie éternelle. Il n'y a qu'une réponse à faire à cela ; car attaquer leur vie éternelle, serait une controverse aussi interminable que les autres, et qui les réveillerait toutes. Le magistrat civil n'est préposé que pour avoir soin des intérêts temporels ; et, en cette qualité, il ne peut, ni tourmenter les hommes pour leur acquérir une félicité éternelle qui ne le regarde pas, ni permettre qu'on attente dans le même objet à leur liberté et à leur tranquillité présente, qu'il est chargé de protéger. Il doit laisser au premier être le soin de sa gloire et de l'établissement de sa loi ; s'il est vrai que la puissance créatrice puisse désirer et exiger un culte des faibles créatures, qui forment un point si imperceptible dans l'immense chaîne de ses ouvrages. Le fameux *comte de Peterborough* disait, à propos d'un
bill

bill proposé dans le parlement d'Angleterre contre l'athéisme, qu'il était bien pour un roi parlementaire ; mais qu'il ne voulait pas avoir un Dieu de la main du parlement, non plus qu'une religion, et que si la chambre se déclarait pour une de cette espèce, il irait à Rome, et ferait ses efforts pour être nommé cardinal, d'autant que, pour traiter de pareilles affaires, il préférerait d'être assis dans le conclave, plutôt qu'avec leurs seigneuries. Cette opposition est au fond aussi sensée, qu'elle est plaisante dans la forme.... Mais je m'aperçois que je te fais une dissertation sur la tolérance, ce dont je n'ai ni la force, ni l'envie. Je finis donc, ma toute bonne. Tu sais comme je laisse courir ma plume quand je t'écris, bien sûr que tout ce qui vient de ton amite fait plaisir, et que tu aimes à raisonner comme à sentir avec lui.

6 octobre, lundi. O ma chère amie ! que l'attente est longue et cruelle, quand c'est le cœur qui espère, qui desire et qui souffre ! Que tous les autres malheurs qui peuvent affliger l'humanité sont légers, comparés à ceux qui affectent l'ame et ses passions ! qu'un amant malheureux est infortuné ! La mort, cette ressource immanquable pour tous les maux, et si précieuse pour tous les hommes courageux, malheureux sans espoir, est pour lui seul un expédient redoutable. Quand le désespoir pousse sa main, la tendresse l'ar-

réte.... L'idée, l'image de ce qu'il aime lui rend la vie précieuse, au moment où la sienne est le plus abreuvée d'amertume; il regrette la lumière, alors que tout autre à sa place l'aurait en horreur.... Ces réflexions que j'ai faites si souvent depuis que je suis enfermé dans ces murs odieux, se sont recueillées avec véhémence en moi ce matin, en lisant une anecdote si singulière, que je vais la répéter, mais qui prouve bien qu'aucune passion ne peut entrer en comparaison avec l'amour, puisque la tendresse qu'on ressent pour ses enfans, et l'attachement conjugal, sont si impuissans dans certains malheurs contre le dégoût de la vie. Richard Smith, relieur de livres, et retenu pour dettes dans un quartier privilégié à Londres, persuada à sa femme de suivre son exemple, en se faisant périr elle-même après avoir tué leur enfant. Ce malheureux couple fut trouvé dans la chambre où ils couchaient, pendus à quelque distance l'un de l'autre; et dans une autre chambre, on trouva leur enfant mort dans son berceau. Ils avaient laissé deux papiers enfermés dans une lettre très-courte, adressée à l'hôtesse de la maison, pour lui demander ses soins en faveur de leur chien et de leur chat. Ils laissèrent aussi de quoi payer celui qui devait porter les papiers aux personnes dont ils avaient mis les adresses. Dans l'un de ces papiers, le mari

remerciait celui auquel il écrivait, des marques d'amitié qu'il en avait reçues, et se plaignait des mauvais procédés de quelques autres. L'autre papier, signé du mari et de la femme, contenait les raisons qui les avaient portés à agir si cruellement contre eux-mêmes et contre leur enfant. Cette lettre était écrite gaiement, et portait tous les symptômes d'une délibération tranquille. Ils déclaraient qu'ils se retiraient eux-mêmes de la misère où ils étaient tombés par une suite inévitable d'accidens fâcheux, prenaient leurs voisins à témoins de leur industrie et de leur application au travail, se justifiaient sur le meurtre de leur fille, en disant qu'il était moins cruel de l'emmener avec eux, que de la laisser sans amis dans le monde, exposée à l'ignorance et à la misère. Ils marquaient leur foi et leur confiance en Dieu qui ne pouvait se plaire en la misère de ses créatures, et lui résignaient leur vie sans remords et sans terreur. Ces deux infortunés avaient toujours été industriels et sobres, d'une probité à toute épreuve, et remarquables par leur affection conjugale. Nice lien, ni celui qui devait les attacher à leur enfant, ne put leur rendre la vie tolérable, tandis qu'ils étaient obligés de lutter sans cesse contre le besoin et ses contrariétés.... Chère amie! je suis certainement mille fois plus malheureux qu'eux, et ma vie est infiniment plus triste; quoi-

que ma subsistance soit assurée. Cependant je ne puis penser sans frémir à en trancher le fil ; et ce sentiment conservera toute sa force, tant que je n'aurai pas perdu tout espoir de sortir des lieux où je suis enseveli, pour voler dans tes bras. Je pense sur le suicide comme les deux anglais infortunés ; je le crois très-juste et très-naturel, quand la somme des maux l'emporte absolument sur celle des biens attachés à l'existence. Je ne manque sûrement pas de courage, et il n'en faut pas beaucoup pour s'ôter la vie quand on l'a en horreur. J'ai un fils ; mais je n'y pense jamais depuis que je t'ai voué mon existence, et sur-tout depuis que tu portes dans ton sein le fruit de nos amours. J'ai une mère que j'aime sincèrement ; mais je ne supporterais pas un moment pour elle la vie que je mène ici. Toi seule, et l'espoir de te revoir, me retiennent donc encore.

O Sophie ! quel est le charme de l'amour, qui attache à la vie, lors même qu'elle est un supplice ? O chère Sophie ! ce n'est pas sans raison que je désire de pouvoir saisir une idée étrangère à mon amour quand je t'écris ; car, lorsque je suis la pente naturelle de mon cœur ; un torrent de douleur m'entraîne et sort de mon sein pour ravager le tien. L'image qui me réfléchit le passé, vers lequel le desir et l'amour m'entraînent, me rend le présent plus horrible et l'avenir plus redou-

table. Jamais ta présence n'excita en moi un amour plus brûlant, des desirs plus violens, que ceux qu'allume ton souvenir; et leur impétuosité aiguise le tourment des privations. Eh ! que me reste-t-il de la vie, loin de toi ? que m'en resterait-il quand je serais libre ? Des amitiés stériles ou perfides, des haines injustes et implacables, des préventions odieuses et enracinées, de lâches et continuelles faiblesses, voilà ce que j'ai à moissonner dans le monde. Je ne suis plus à ce tems où je me repaissais de projets gigantesques ou d'espérances vaines, où je me faisais des biens et des maux imaginaires, où je m'engouais de bagatelles, où, avide de dissipation, j'étais à l'affût des événemens, des occasions, et faisais ressource de tout pour le plaisir. Je n'ai plus qu'un objet d'affection, d'ambition, de desir ; je ne connais plus qu'un bonheur, et toi seule peux me le donner. Je ne brigue plus l'estime des hommes, le crédit, les titres, les honneurs, le pouvoir. Ma passion, mon unique passion est trop grande, trop exclusive, pour que j'obtienne jamais les applaudissemens de ceux qui n'aiment pas comme moi, et je ne veux qu'un suffrage dont je suis bien sûr. Je n'ai qu'un besoin ; je ne puis goûter qu'un plaisir ; je ne forme qu'un vœu : mais s'il est déçu, si ce besoin unique n'est pas satisfait, si ce plaisir délicieux m'est à jamais refusé, si

superstitieuses qui dégradent l'humanité. Ils prétendent que nuls malheurs ne doivent abattre l'homme , ces ridicules déclamateurs, qui ne connaissent pas la véritable infortune ni le vrai bonheur ; qui se vantent de vaincre les passions qu'ils sont incapables de sentir , et jettent des cris aigus quand les douleurs de la goutte les tourmentent. Ils veulent qu'on soumette tout à la religion , ces pieux charlatans qui font un Dieu pour qu'on leur obéisse et qu'on les révère ; et , quand on examine ce que c'est que cette religion qui réclame un empire si absolu , on voit que la politique et la fraude , de concert avec l'ignorance et la crédulité , en ont jeté les fondemens , et que les diverses religions varient dans leurs dogmes , sans varier dans leurs vues et leurs exigences , parce que le caprice a produit ceux-là , tandis que l'intérêt des prêtres , qui est toujours le même , guide celles-ci. Singulier code à donner à l'homme , que celui qui dépend absolument du hasard de sa naissance ! Aveugle esclave de tyrans audacieux , il faut qu'il soumette , non-seulement sa raison , mais encore ses sentimens , aux impressions qu'il a reçues dans son enfance , et sur lesquelles toute réflexion , tout retour lui est interdit. C'est dans l'âge où sa pensée n'était pas née , où son cœur n'était pas développé , où ses sens encore informes existaient à peine , qu'il a subi le joug auquel

il doit soumettre , pour le reste de sa vie , ses idées , ses sensations , ses sentimens O ma Sophie ! toi , dont le souffle m'anime encore , quoique arraché de tes bras , tu repousses , comme ton époux , cet odieux et insensé despotisme. Tu vis pour ton ami , tu vis pour l'amour : lui seul a le droit de nous dicter des lois. Notre cœur le desire encore en le possédant ; il nous pénètre , il nous embrâse ; c'est à lui seul qu'est consacré notre être , et pour lui que nous conservons une vie dont le flambeau s'éteindra au moment où ses feux n'en entretiendront plus la lumière.

A M A D A M E

LA COMTESSE DE MIRABEAU.

14 octobre 1777. ,

J E reçois , Madame , en cet instant votre billet en date du 29 septembre , qui m'a fait tant de plaisir que , quoique alité depuis dix jours et prodigieusement faible , je prends aussitôt la plume pour vous en remercier. J'étais inquiet de n'avoir aucune nouvelle de mon fils depuis les derniers jours de juillet , que je vous ai écrit pour vous prier de m'en donner quelquefois ; et quoique j'expliquasse aisément votre silence , il m'affligeait. Je

K v

mais très-aise de savoir mon fils auprès de vous. Les soins les plus empressés ne remplacent qu'imparfaitement la tendresse d'une mère ; et puisque mon enfant est privé, peut-être pour toute sa vie, des embrassemens de son père, je désire que celle qui lui donna le jour l'en dédommage. Tout ce que vous m'en apprenez est très-satisfaisant. On ne peut pas former de pronostics bien justes sur une enfance si tendre ; mais je lui souhaite en effet, pour son propre bonheur, plus de *douceur* que de *sensibilité* ; plus de *réflexion* que d'*imagination*. Quant à sa constitution physique, cet objet presque unique des soins d'un premier éducateur, elle ne peut que gagner à la campagne, et j'espère qu'on le laissera jouir de tous les bénéfices de son âge, je veux dire de la liberté la plus active. Il se cassera le nez quelquefois ; mais il s'en portera bien mieux, et deviendra beaucoup plus fort. Vous avez été inoculée, Madame ; ainsi M. de Marignane est partisan de cette méthode, et vous devez vous en louer. Mon père a fait inoculer mon frère, et ne se refusera pas sans doute aux mêmes précautions pour mon fils. Son âge permet cette opération bienfaisante. J'espère que vous insisterez pour qu'elle lui soit faite bientôt ; c'est prévenir de vives inquiétudes, et une maladie bien sérieuse ; et certainement il faut compter pour quelque chose la certitude de n'être

pas défiguré ; je serais fort aise que mon fils ne fût pas si laid que son père. N'oubliez pas, je vous en prie, ce que M. Bourgeois vous a dit souvent, et ce qui est très-vrai : qu'un enfant gâté donne beaucoup plus d'embarras qu'un autre, et même est exposé à quelques dangers dans l'inoculation.

Je ne vous dissimulerai pas, Madame, qu'après les premiers mouvemens de plaisir que m'ont causés les nouvelles de mon fils, la forme de votre billet m'a un peu étonné. Si je pouvais méconnaître votre écriture, je douterais qu'un bulletin qui m'est adressé, et où celle qui écrit s'énonce sans cesse à la troisième personne, fût de madame de Mirabeau. La mère de mon fils ne sera jamais *on* pour moi, Madame, je vous assure. Je vous réitère cependant tous mes remerciemens pour votre lettre plus obligeante dans le fond que dans la forme ; et je compte sur la promesse que vous me faites de m'instruire de l'état de mon fils. Vous le voyez à tous les momens du jour ; c'est un bonheur dont je vous félicite et que je vous envie. Embrassez-le quelquefois au nom de son père.

J'ai l'honneur d'être avec les sentimens que je vous ai voués, Madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

MIRABEAU fils.

A M. LE MARÉCHAL
DUC DE NOAILLES.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

L'HONNEUR que j'ai de vous appartenir, me donne le droit d'invoquer votre secours pour sortir de l'abyme où je suis. Je ne sais si le bruit de mes fautes et de mes malheurs est parvenu jusqu'à vous; mais j'ose croire que, si vous êtes bien informé, vous m'avez trouvé plus infortuné que coupable. Mon père, animé depuis long-tems par des gens intéressés à ma perte, aigri par les poursuites de ma mère pour laquelle il connaît tout mon attachement, poussé par un caractère ardent et implacable, saisit, il y a trois ans, le plus frivole des prétextes pour obtenir une lettre-de-cachet contre moi. Après deux ans d'impuissantes sollicitations et d'une conduite irréprochable, j'ai pris le parti de fuir par le conseil d'un homme dont le conseil était une permission et même un ordre, et qui savait mieux qu'un autre que des raisons, quelque bonnes qu'elles fussent, ne contrebalanceraient pas le crédit de mon père. Ma fuite a été suivie d'un écart de jeunesse, dont les effets ont été très-funestes. Une pas-

sion , exaltée par les contrariétés et la persécution , m'a emporté loin de toute réflexion , et a fourni à mon père des raisons plus sérieuses d'exciter le ministre contre moi. J'ai été arrêté dans les pays étrangers , où l'ambassadeur de France me sera témoin que je me suis conduit avec toute la décence possible. On m'a confiné dans la prison la plus sévère , où je suis malade et souffrant. Vous sentez , Monsieur le Maréchal , qu'il m'est impossible de vous développer les détails dans une lettre. Si vous daignez prendre quelque intérêt à mon sort , je vous supplie de me fournir les moyens de vous apprendre la vérité dans toutes ses circonstances , et de me justifier auprès de vous des imputations dont on ne manquera pas de me noircir. Je serais bien reconnaissant que vous chargeassiez une personne de confiance de me voir et de m'entendre , ou que vous permissiez que je vous adressasse un mémoire. Vous pouvez compter sur la sincérité la plus entière , et je me déclare indigne de toute indulgence , si l'on peut prouver que j'altère un seul fait dans mes défenses. Si , après les avoir vues , vous trouvez que , pour être coupable sur certains points , je n'ai point cessé d'être honnête , et peut-être même intéressant par la nature de mes erreurs ; si vous reconnaissez que je suis poursuivi par l'animosité et la cupidité réunies et acharnées contre ma pauvre mère.

et contre moi, je ne doute pas, Monsieur le Maréchal, que vous n'interposiez vos bons offices en ma faveur. J'aurai bientôt vingt-huit ans. C'est un âge, où avec de l'émulation et quelques connaissances, on peut n'être pas tout-à-fait inutile; mais c'est aussi celui où l'on n'a plus de tems à perdre. Il vous sera facile, Monsieur le Maréchal, de faire demander à M. le chevalier de Villereau, lieutenant-colonel du régiment de monsieur votre neveu, sous les ordres duquel j'ai fait une campagne en Corse, s'il n'y aurait pas quelque parti à tirer de moi, plutôt que de me laisser périr de douleur dans la servitude et l'inaction. Je vous cite cet excellent officier, comme étant plus à portée de vous donner les informations que vous pourriez désirer. M. le baron de Vioménil et M. le vicomte d'Harambure, qui commandaient le corps dans lequel j'ai servi en Corse, ne me refuseront pas des témoignages avantageux. Je ne me réclame d'aucun autre chef, parce que mon père, qui a toujours voulu m'ôter du service, m'a empêché, depuis que je suis capitaine de dragons, de rejoindre aucun régiment.

Monsieur le Maréchal, daignez sauver un jeune homme plein d'ardeur, que ce bienfait attachera à jamais à votre maison par les liens les plus étroits et les plus sacrés, qui désire de réparer le tems perdu, de faire

oublier, par son zèle et ses services, la fougue de sa jeunesse, à ceux qu'elle aurait pu prévenir contre lui; et dont le plus grand crime, aux yeux de son père, est d'aimer sa mère, d'avoir fait quelques dettes, de dire la vérité avec trop de hauteur et de feu, de dédaigner les sectes et la morgue philosophiques, de tourner en ridicule tous les noms en *iste*, et d'être appelé aux substitutions de sa maison, qui sont publiées, ce qui n'est pas la circonstance la moins aggravante.

Vous dire qu'il m'est défendu de nommer ma prison, que le respect dû à votre personne et à votre rang peut seul me faire accorder la permission de vous écrire, que toute correspondance et société me sont interdites, c'est assez vous apprendre où je suis. D'ailleurs on ne vous refusera certainement pas de vous en instruire, si vous daignez le demander.

Je suis avec un très-profond respect,
MONSIEUR LE MARÉCHAL,

Votre très-humble et très-
obéissant serviteur,

MIRABEAU fils.

17 octobre 1777.

J'ai l'honneur de vous prévenir que rien ne me peut parvenir que par la voie de monsieur le lieutenant de police.

A M. L E N O I R.

24 octobre 1777.

Vous êtes trop clairvoyant, Monsieur, pour ne pas vous être aperçu hier du trouble où j'étais en vous parlant, quelque encourageantes que soient votre patience et votre douceur. J'ai perdu l'habitude de la société, qui peut seule donner la facilité de s'annoncer. Je n'ai pas toujours été si lourd, Monsieur; mais le chagrin détruit toutes mes facultés : d'ailleurs la multiplicité des choses que j'avais à vous dire, et l'impossibilité de les resserrer dans le peu de momens que vous pouviez me donner, mettaient une grande confusion dans mes pensées. J'espère que le mémoire, que vous m'avez permis de rédiger, suppléera à ce qu'il m'a été impossible de vous expliquer. Je vous supplie de lire vous-même celui que je destine pour vous. Ce ne sera qu'un résumé, mais où l'animosité de mon père sera représentée sous son véritable jour et dans ses principaux motifs. Il serait imprudent de lui montrer trop clairement que je l'ai démêlé, et le grand mémoire est fait pour être mis sous ses yeux; puisque je desire qu'on l'oblige d'y répondre, et que sa réponse me soit communiquée pour

y répliquer. J'ai l'honneur de vous répéter que mon père aurait tort de croire s'abaisser en se prêtant à cette discussion. Il s'en est imposé le devoir, au moment où il a invoqué l'autorité contre moi : il s'est rendu *partie* et il n'est pas juste de n'en entendre qu'une. Je ne peux ni deviner ni prévoir ce qu'il lui plaît ou lui plaira de dire, ni répondre à ce que je ne devine ni ne prévois. J'espère que vous voudrez bien ordonner que mon portefeuille me soit remis le plus tôt possible, afin que je puisse rédiger mon mémoire avec exactitude et célérité. Je proteste d'avance que je consens à tout ce que mon père pourra demander contre moi, s'il parvient à détruire un des faits que j'alléguerai, ou à prouver que j'en aie altéré un seul. Dans cette disposition, il m'est important de ne pas donner prise; et j'y serais exposé, si je ne consultais tout ce que j'ai écrit relativement à mes affaires. Les détails sont tout autrement exacts, lorsqu'ils sont écrits dans le tems même où les événemens arrivent.

J'ai l'honneur de vous adresser la lettre que vous m'avez permis d'écrire à monsieur le maréchal de Noailles. J'espère que vous ne désapprouverez pas que je lui aie fait entendre dans quel lieu je suis détenu. Il serait très-inutile que je l'intéressasse en ma faveur, s'il ne pouvait parvenir jusqu'à moi; et je ne vois pas, après tout, quelle justice il y aurait

à exiger que l'auteur de mon infortune, qui ne cesse d'exciter le ministère contre moi, seul de tous mes parens fut instruit de mon sort. Je sais qu'il est père, quoiqu'il ne se souviennne que des droits que lui donne ce titre, sans penser aux devoirs qu'il lui impose.

Je n'oublie point que je suis son fils, et je souffre lorsque, pour l'intérêt de ma défense, je suis obligé d'exposer trop durement ces vérités. Cependant, Monsieur, je suis père aussi; j'ai commencé une nouvelle génération; j'ai donc d'autres relations que celles de fils. Pourquoi serais-je privé du droit de tout autre citoyen? J'appartiens à toute ma famille, à la société même à laquelle je ne suis peut-être pas incapable de faire quelque bien, pour expiation d'un mal particulier qui ne serait jamais arrivé sans la plus odieuse et la plus funeste des provocations; mais, pour ne parler que des *miens*, sont-ils tous représentés par un seul homme, et celui de tous mes ennemis (car il l'est, quoique la nature l'eût destiné à un rôle bien différent) le plus intéressé à ma perte?

Je joins à ce paquet une lettre pour M. le duc de Nivernais. J'oubliai de vous demander la permission de lui écrire; mais vous savez qu'il est l'intime ami de mon père, et la source de son crédit auprès de M. de Maurepas. Ainsi cette démarche ne saurait être suspecte.

J'ai eu l'honneur de vous le dire, Monsieur,

si l'on trouve trop d'inconvéniens à me donner ma liberté, je me borne à demander qu'on me rende ma prison supportable. N'est-ce pas concilier à la fois la prudence et l'humanité, que de m'accorder le château de Vincennes pour prison ? J'y serai sous la main du roi comme au donjon, et à l'abri de toute sorte de procédure. Je n'y recouvrerai de ma liberté que ce qui est nécessaire à la santé du corps et de l'esprit, *l'exercice et la société*. Si j'en abusais, le donjon est-il donc si éloigné ? Mais pourquoi prévoir toujours le mal ? Ne dirait-on pas que je suis un incendiaire, un brigand ? Qu'on demande à l'ambassadeur et aux consuls de France, quelle vie j'ai menée en Hollande où je n'avais sûrement aucun Mentor. L'étude occupait presque tout mon tems ; et un homme qui aurait eu le double de mon âge, aurait été moins sédentaire. Mais aussi, quelle ressource n'avais-je pas pour l'activité de mon âme et de mes sens ? Maintenant que j'ai perdu tout ce qui faisait mon bonheur, je chercherais en vain des consolations ; mais l'exercice et la société me fourniraient des secours contre le chagrin. Ah ! Monsieur, craint-on que je fusse trop heureux, quand je n'entendrais plus de verroux et que je sortirais de mon hideux cachot ? Si ce n'est point une prison perpétuelle qu'on me destine, ne devrait-on pas me mettre à même de mériter ou de démeri-

ter ? de regagner la confiance de mon père , (si c'est de bonne-foi qu'il me l'a retirée , et par inquiétude sur mes principes) ou de la perdre sans retour ? de justifier ses imputations ou de les détruire ? Mais , j'ai eu l'honneur de vous le dire , Monsieur , mon mépris pour le fanatisme des économistes , ma tendresse pour ma mère , et le hasard qui m'a appelé aux substitutions de ma maison , voilà mes vrais crimes ; ceux qu'on me pardonnera d'autant moins , qu'on ne peut pas les avouer ; ceux qui demandent que le silence le plus profond me soit imposé , de peur que je me défende avec quelque succès.

Que de reconnaissance vous m'avez inspirée , lorsque vous avez bien voulu me promettre de ne pas me laisser ignorer l'événement des couches de madame de M. ! et combien vous avez mis mon cœur à l'aise , quand vous m'avez assuré des soins qu'on aurait de son enfant ! Oui , Monsieur , *c'est l'enfant de mon sang , s'il n'est pas celui de la loi*. Ce sont vos propres termes , ils sont gravés dans mon cœur. Je dois d'autant plus à cet enfant , que ma faute lui ôte davantage : il m'est d'autant plus cher , que j'aime sa mère plus tendrement. La nature , en le formant , n'a pas calculé si madame de M. et moi étions liés par le contrat civil appelé mariage ; mais elle fait circuler notre sang dans ses veines , et il serait horrible qu'il fût la victime de

mon insensibilité , de mes intérêts , de ma politique , après avoir été le fruit de mes plaisirs. En un mot , Monsieur , je crois devoir plus à ce malheureux enfant , qu'à mon fils né de madame de Mirabeau ; car , si j'étais capable de négliger ou d'oublier celui-ci , les lois veillent sur lui et pour lui ; mon héritage lui est assuré : mais celui-là , triste jouet des coups de la fortune , qui l'ont atteint même avant sa naissance , n'a de ressource que dans ma tendresse. J'ose me flatter que l'hôpital ne sera pas le refuge de mon enfant : je ne suis pas l'*Ami des hommes* , mais je serai toujours celui de mes enfans.

Je vous supplie de ne pas oublier que c'est dans les mains de M. de Brugnière qu'est mon porte-feuille , et qu'il me serait bien doux que ce fût lui-même qui prit la peine de l'apporter.

J'ai l'honneur d'être avec une reconnaissance respectueuse , Monsieur , votre très-humble et très-obéissant serviteur ,

MIRABEAU fils.

A S O P H I E.

AN ! chère , chère amie ! si jamais nous nous revoyons , n'aurons - nous pas mille raisons pour nous aimer plus encore que par le passé ? Quelles épreuves n'aurons-nous pas subies ?

Que de larmes il nous faudra essuyer ! Que ton ami aura de grâces à te rendre pour ta générosité, ta constance, ton courage ! Ah ! tu avais déjà tout son amour ; mais son estime pouvait encore augmenter, puisqu'il te restait des occasions nouvelles, et si funestes, de développer tes vertus. Qu'ils rougiront au fond de leur cœur ceux qui voudraient te dégrader, t'avilir, en changeant tes sentimens et tes principes, quand ils verront que leurs suggestions, leur tyrannie, tout le poids du tems, de l'adversité, de la douleur, n'a pu te lasser un moment ; que ton courage égal à ta sensibilité domte leur acharnement ; qu'on a pu séparer ton corps de celui de ton malheureux époux, mais non pas ton cœur du sien ; qu'aux yeux même du public sévère ou malin, qui ne croit point à l'amour, parce qu'il n'en voit point, tu auras su honorer ce qu'il appelle *la faute*, et la rendre aussi respectable qu'intéressante ; que tu auras démontré qu'il est une femme tendre et vertueuse, voluptueuse et constante, sensible et courageuse, qui a su fouler aux pieds les préjugés, et leur substituer les vrais principes de la nature et y persister ! Que diront-ils alors ? Ils frémiront de rage, mais ils étoufferont de honte. Eh bien, oui : celle qui porta le nom d'un vil et méprisable septuagénaire, ne se crut pas sa femme parce qu'un prêtre avait permis à ce vieux satyre de salir sa couche ; elle donna son

cœur à un amant qu'elle trouva vertueux ; elle lui donna sa personne ; elle lui voua sa liberté , sa vie ; elle quitta tout pour lui ; elle crut lui devoir le dédommagement des maux qu'elle pensait lui avoir attirés. Nul lien ne l'attachait à la société ; elle n'avait point d'enfant ; elle n'était pas même , dans la rigueur du droit , l'épouse du débile vieillard auquel on l'avait unie. Non content de l'abreuver de dégoûts , d'humiliations et d'ennuis , il en voulait à sa liberté , et était résolu de la sacrifier aux prêtres haineux qui avaient juré sa perte. Elle crut devoir se soustraire à leurs trames , et non pas repousser le bonheur qui l'attendait , précipiter son ami dans les malheurs qui la menaçaient , et sacrifier elle-même , et ce qu'elle avait de plus cher , à la vaine terreur du *qu'en dira-t-on*. Après tout , ses amours étaient aussi ébruitées avant qu'après sa fuite , grâces aux folies et aux noirceurs de ses parens ; et son évasion était annoncée à tout le public par eux-mêmes , ce qui équivalait , pour sa réputation , à l'exécution même de ses projets. Mais , quoi qu'il en soit , cette chimère appelée *réputation* ne lui paraissait pas pouvoir faire équilibre avec l'alternative inévitable de son infortune ou de sa félicité. Elle s'est donc jetée dans les bras de son amant ; elle a fui la terre arrosée de ses larmes et habitée de ses tyrans , pour aimer et jouir en liberté. Voulez-vous qu'elle

ait fait une imprudence ? elle seule l'a expiée. Personne au monde qu'elle et son amant n'a été puni de leur *erreur*, si vous appelez ainsi leur démarche. Mais comment nommerez-vous le courage avec lequel elle a soutenu le plus affreux des revers ? la persévérance dans ses opinions et ses sentimens ? la hauteur de ses démarches au milieu de la plus cruelle détresse ? la décence de sa conduite dans des circonstances si critiques ? l'uniformité de ses principes, l'héroïsme de son amour, et la délicatesse de sa constance ? Si ce ne sont pas là des vertus, je ne sais ce que vous appellerez ainsi ; et si vous convenez avec moi que ce sont des vertus, et des vertus rares, peut-être uniques à un tel âge, dans ce sexe, et dans une situation dont on citerait à peine un autre exemple, je vous abandonnerai ce que vous appelez sa *faute*. Certes il y a plus de mérite à *faillir* ainsi ; qu'à suivre en tâtonnant la route vulgaire de la mode et des préjugés. . . . Oui, ma Sophie ! je te dirais mieux encore et avec plus d'assurance, si tu n'étais pas mon amante, parce que mon ame serait moins exigeante, et moins tourmentée de jalousie et d'inquiétude, tu es le chef-d'œuvre de la nature ; et si tu persistes jusqu'au bout, tu laisseras bien loin ton sexe et le nôtre.

J'aurais voulu voir le commandant aujourd'hui, pour écrire une nouvelle lettre à *ma mère*. Voici le neuvième jour que la première

mière est partie ; il est fort probable que la sienne a été arrêtée , car la mienne ne donnait aucune prise. J'ai prévu cet effet de sa pétulance. Elle gâtera jusqu'au bout ses affaires et les miennes , et sera toujours la dupe de sa propre violence ou de ses conseils. Elle n'a pas le tact assez sûr , et sa sensibilité dégénère trop en emportement. O mon amie ! c'est bien toi qui m'as rendu difficile en fait de jugement ; mon épouse est le modèle de comparaison auquel je rapporte tout : et quel contraste ceux que j'ai le plus chéris , ne m'offrent-ils pas ? Tu prétends que mon image dépare tout à tes yeux ; ce sentiment-là nous est bien commun , je t'assure. Je ne puis pas confier au papier toutes les preuves que je pourrais t'en donner ; mais il s'est fait dans mes opinions et mes idées une révolution beaucoup plus étendue que tu ne saurais le penser. C'est un grand tourment de notre position , que de n'oser pas même nous dire tout à cœur ouvert ; nous , accoutumés depuis si long-tems à penser tout l'un avec l'autre. Tu éprouves doublement ce supplice , en ce que la prudence ne te permet point de faire aucune confidence à personne. C'est une contrainte vraiment douloureuse. Avec une confidente fidèle et sûre , les inquiétudes sont plus légères , c'est-à-dire moins envenimées par la fermentation intérieure : si les peines ne diminuent pas , au moins elles sont plus supportables. Je me

surprends quelquefois, au milieu d'une grande agitation de sentimens et de pensées, à parler tout haut, à faire des exclamations involontaires. Le cœur a besoin de s'épancher, et le silence où il faut que je l'ensevelisse, est un accroissement de peine. Il y a sur les gens qui t'entourent, et sur mes affaires, mille choses que je voudrais te dire, et que je n'ose pas même entamer, de peur de me livrer trop. De même il y a peut-être des circonstances qui pourraient me faire apprécier le zèle et la sincérité de certaines personnes, que tu crains de me raconter dans des papiers qui restent si long-tems hors de tes mains, avant de parvenir dans les miennes. Au moins, ma tendre amie, nous ne risquons rien de nous dire absolument et sans réserve, tout ce qui ne nous est que personnel ; et tu me le dois. Dissimuler est un crime en amour, presque aussi grand que feindre et déguiser. Souviens-toi de cette maxime d'un ancien, si belle et si vraie, et si honorable pour l'amitié : *On traite mieux un ennemi qu'on hait ouvertement, qu'un ami à qui on se cache, avec qui on dissimule.* Que dis-je, souviens-toi ? consulte ton propre cœur, et tu l'y trouveras gravée en caractère de feu. Si tel est le devoir de l'amitié, combien doit-on plus à l'amour, à cette passion si supérieure à toutes les autres, et dont les engagements sont mille fois plus sacrés, par cela même

qu'ils sont infiniment plus étroits. Mais pourquoi donner ce nom de passion à toute autre émotion de l'ame ? Tous les mouvemens de l'esprit et du cœur ne sont-ils pas subordonnés à l'amour ? On est gai, triste, colère, timide, ambitieux, et tout ce que sont les hommes, quand on est indifférent : les puissances subalternes forment et varient les caractères ; mais l'homme vraiment amoureux, n'est rien de tout cela. Sa passion assujétit toutes ces faibles affections ; son cœur ne s'y porte, que selon qu'il plaît à la tendresse qui l'occupe tout entier. O ma Sophie ! si douce et si tendre, ce n'est jamais toi qui te plaindras que je parle avec trop d'enthousiasme de l'amour et de ses devoirs ; toi, exemple unique de dévouement et de sensibilité ! Ah ! ne la désavoue jamais, cette sensibilité divine qui fait toutes tes vertus, ou plutôt qui l'emporte sur toutes ; qui est ton essence, le bonheur de ton Gabriel, la source de son amour. Elle produit quelques maux, mais elle les soulage tous, et fait goûter la jouissance de tous les biens. Elle te donne les plus précieux de tes charmes, la facilité de ton esprit, la naïveté de tes sentimens : si jamais tu enveloppais ceux-ci, je n'y croirais plus ; je penserais que ta tendresse épuisée ne te permet plus d'avoir une passion véritable. C'est ton ame toute nue que je veux voir ; ce sont ces détails si simples, et si chers

aux vrais amans, que je cherche avec ardeur. Quand on les néglige, c'est qu'on a recours à l'esprit, pour plâtrer la sécheresse du cœur, et que ces délicieux riens, où les yeux d'un amant lisent son sort et démêlent la vérité, paraissent à celle qui devient indifférente, insipides et puériles. Je suis l'homme du monde le plus mal-adroit en fait de dissimulation, chère amie, et je n'envie pas ce talent; mais je pénètre aisément, et je crois que l'amour, tout magicien qu'il est en toi, ne me fascinerait pas la vue; car le mien lutterait dans cette seule occasion contre le tien, et il est trop intéressé à savoir la vérité pour se laisser facilement tromper. Le moindre déguisement ne lui échapperait pas; mais la simplicité et la franchise lui inspirent une douce sécurité; et quand je vois tes lettres aussi faciles qu'autrefois, je me tiens assuré que ton cœur est le même. Je ne voudrais cependant pas qu'elles fussent si courtes; car enfin, joli démon que tu es, tu as assez d'esprit pour te donner le change à toi-même un quart-d'heure par jour; c'est la variété successive de tes sentimens et de tes pensées, que je voudrais examiner. Tu commences une page où il y a quinze lignes, par une caresse; tu la finis de même. Comment veux-tu que je sorte d'ivresse? malgré toute ma sagacité, je n'y vois rien que mon trouble. Tu ne me laisses pas assez de sang-

froid pour te juger. Si tu étais à la même épreuve que moi , obligée de tout tirer de ton cœur , parce que ton esprit serait épuisé par la solitude , et la quantité d'écritures que de longs intervalles te feraient accumuler , comment t'en tirerais-tu ? ... Je cesse cette plaisanterie , ma bonne et tendre amie , qui n'est vraiment qu'une plaisanterie. Si j'avais quelque doute sur la véritable disposition de ton ame , je ne t'en parlerais pas de ce style-là ; mais il est certain que si tu trouves dans mes lettres du feu et de la variété , ce doit être une grande preuve que ma tendresse est inépuisable ; car jamais mon esprit ne fut plus aride ; et quand il serait ce qu'il a été , il ne suggérerait sûrement pas , dans un sujet unique , cette foule d'idées et d'expressions toutes différentes. Le cœur seul peut donner une telle fécondité.

Un bel-esprit mandait à un exilé : Si vous avez une maîtresse à Paris , oubliez-la le plus tôt qu'il vous sera possible , car elle ne manquera pas de changer , et il est bon de prévenir les infidèles. Tu ne crains pas que j'adopte ni cette opinion , ni ce principe , parce que tu sais combien je te place au-dessus de ton sexe. J'en attends donc plus de délicatesse et de sensibilité , et par conséquent , plus de soins et d'empressement , qui en sont les suites immanquables ; ainsi , je n'ai pas cru exiger trop de ta complaisance ,

j'ai pensé ne faire que prévenir le mouvement naturel de ton cœur. Une expérience très-générale a fait passer en maxime, et presque en proverbe, que les courtes absences animent les passions, et que les longues les font mourir. Il nous est réservé de prouver que cette règle, comme toutes les autres, a son exception. Mais, comme nous n'aimons pas pour le public, mais pour nous, nous ne devons pas attendre l'évènement, c'est-à-dire, l'issue peut-être éloignée de nos affaires, pour nous démontrer que nous n'avons pas trop présumé de la passion l'un de l'autre, de notre courage, de notre honneur ; chaque jour nous en devons consigner la preuve dans des écrits tristes, mais fidèles interprètes de nos sentimens. Serions-nous assez lâches pour trahir les sermens jurés tant de fois et répétés chaque jour ? Oh ! non, non, et ton Gabriel est ta caution ; tu ne refuseras pas d'être la sienne. Certes, l'adversité n'a jamais lassé sa constance ; s'aviilirait-il, lorsqu'il est embrasé de la plus noble et de la plus généreuse des passions ? L'animal le plus timide, le plus pusillanime, devient audacieux lorsqu'il s'agit de garantir ou de défendre l'objet de son amour. Si l'homme faible et méprisable ne montre pas le même courage, c'est qu'il n'aime pas, c'est qu'il est incapable d'aimer. Il est des constitutions débiles et des cœurs dépravés où l'amour ne saurait

germer : ceux où il peut naître , sont incapables d'une lâcheté , sur-tout lorsque sa flamme divine leur a communiqué toute son énergie. Il a centuplé celle que m'avait donnée la nature ; et le cœur de ton Gabriel est devenu d'autant plus riche , que le malheur a plus appauvri en lui tout le reste. Je m'en console , amie , bien sûr que j'aurai toujours assez d'esprit pour te dire que je t'aime , et te le persuader. Il y a long-tems que j'ai renoncé avec toi à tout autre mérite qu'à celui d'une incomparable tendresse. L'émotion de l'ame ne laisse pas la liberté de penser beaucoup , et encore moins celle d'embellir ses pensées ; et quiconque est ingénieux dans la douleur ou l'amour , me persuade beaucoup plus son esprit que son sentiment : celui qui est vraiment profond , s'exhale sans art , et l'on ne raisonne ni avec de grands maux , ni avec une vive passion ; aussi , avons-nous peu disserté , quand l'amour nous a réunis. Nous ne méritâmes jamais le reproche que la princesse d'Isenghien faisait à un bavard romancier : *Que d'esprit mal employé !* disait-elle ; *à quoi bon tous ces discours , quand deux amans sont ensemble ?* O mon épouse chérie ! jamais une telle tiédeur ne fut notre partage. Persuadés tous deux qu'il est aussi sot d'aimer sans jouir , qu'il est odieux de jouir sans aimer , la volupté a marché sur nos traces. Ah ! ta présence seule ne la faisait-elle pas

naître ? et nos transports ne parlaient-ils pas plus éloquemment de notre tendresse , que les discours les plus recherchés ne l'auraient pu faire ? Il y a des gens pour qui *aimer* , c'est être galant et parler d'amour. Pour nous , plus passionnés que galans , nous sommes tout entiers à notre passion ; et ce n'est pas de l'esprit que notre ame reçoit sa chaleur. Éloignés par un coup affreux , qui nous eût ôté l'être , si l'amour n'était pas notre vie , ce ne sont point des élégies que nous prétendons faire ; nous ne voulons que soulager notre cœur et ce que nous aimons. Si nous étions ensemble , nos yeux , nos soupirs , nos larmes , nos caresses , notre délire exprimeraient tout ce que nous avons à nous dire ; mais , hélas ! privés d'un bonheur suprême , nous gémissons , nous soupirons comme notre cœur nous inspire , bien sûrs d'être encore trop éloquens pour nous qui sommes brûlés des mêmes feux , et dévorés des mêmes peines. Peut-être ne ferions-nous pas un grand effet sur des gens accoutumés à rejeter dans les romans , toutes les passions fortes qu'ils sont incapables de concevoir , parce qu'ils ne peuvent les produire. Que nous importe ? nous ne causons qu'avec nous , et nous serions fâchés d'avoir l'approbation de ces êtres-là , loin d'en être flattés. On ne trouve plus que sur les théâtres , les amans et les amis fidèles ; ainsi le dévouement et la fidé-

lité doivent être improuvés , puisqu'ils ne sont plus à la mode. Aimer et jouir commodément est la morale du siècle ; mais nous savons ce que cela veut dire , et il nous suffit de nous entendre. Nous l'avons dit il y a long - tems , *nous sommes notre univers* : il n'est pas étonnant que nous ayons une langue particulière. Nous renfermons nos desirs dans notre passion ; nous n'imaginons aucun bien qui ne vienne d'elle ; ainsi nous devons paraître singuliers à ceux qui ont besoin de toutes sortes d'ingrédiens étrangers pour animer leurs liaisons. Ils ne peuvent concevoir nos délices , à la bonne heure ; mais qu'ils n'exigent pas que nous préférions leurs dissipations et leurs amours sans amour. Nous pouvons aisément nous les figurer ; il n'y a point de rue qui , dans le moi de mai , n'offre le spectacle de plusieurs amans de leur espèce ; mais il n'est pas de même à leur portée d'apprécier nos sentimens et nos principes. Ils ne parlent jamais que du *cœur* , dans tous les discours qu'ils font sur l'amour ; mais leur cœur n'est pas le nôtre , ou du moins n'est qu'une partie subordonnée du nôtre. Le mot qu'ils dénaturent , est le masque de leur dépravation et l'excuse de leurs erreurs ; il les ment absolument par des ressorts très-physiques ; il donne et détruit avec la même légèreté , leurs affections ; il produit les scènes bizarres , si ce n'est déshou-

rantes, dont le monde est le théâtre. Nous sommes des êtres d'une autre espèce. L'amour agit de concert sur notre ame et sur nos sens, et cette harmonie ne finira pas. Peut-être y a-t-il moins de philosophie à cela ; mais notre pli est pris, et l'on ne nous convertira point. . . J'ai cependant trouvé près de toi, ma chère amie, le moyen d'être *inconstant* ; oui, *inconstant*, je n'en rabattrai rien, quand tu ferais des soubresauts plus violens. Tu m'inspirais toujours de nouveaux desirs ; dans l'habitude d'un commerce continuel, tu me faisais sentir toutes les délices d'une passion naissante. Tu me donnais donc, à toute heure, le plaisir de l'inconstance. Jamais je ne changeais, ni ne changerais pour ta personne ; mais je préférais, à tous les momens, quelqu'un de tes charmes, à celui qui venait de me rendre heureux. J'abandonnais tes yeux pour ta bouche, ta bouche pour ton sein, celui-ci pour ton cou ; je portais successivement mes ardentes caresses, à chacun de tes traits ; et bientôt ils étaient négligés pour un trésor plus précieux encore, puisqu'il est uniquement à moi, puisque ma vue seule peut s'en rassasier, puisque les regards importuns de ces hommes que je hais, qui me semblent souiller ta beauté en la fixant, sont arrêtés par d'invincibles barrières, et qu'ils sont forcés de deviner la perfection de ce qui achève mon bonheur. Tu

vois, mon adorable Sophie, qu'avec une constance éternelle, on peut être volage. Ainsi, j'ai éludé l'arrêt du sort qui condamne, dit-on, tout ce qui respire à changer. Je change à chaque moment près de toi : c'est Sophie que j'adore ; mais je varie mes hommages sur les beautés sans nombre dont l'orna la nature. A peine ai-je assez pu trouver de baisers, pendant neuf mois, pour les compter ; cependant je crois bien les connaître, ô mon épouse chérie ! et ce souvenir ne m'en est que trop présent, hélas ! puis-
qu'il allume tant d'inutiles desirs qui me tyrannisent et me consomment.

A M. L E N O I R.

10 novembre 1777.

J'ATTENDAIS, Monsieur, pour vous remercier de la visite de M. de Brugnère que j'ai vu avant-hier, que la fièvre qui me tourmentait me laissât quelque relâche ; mais j'attendrais peut-être long-tems, sur-tout si je voulais recouvrer assez de tranquillité pour pouvoir donner à mes idées la netteté et le coloris convenables. J'invoque donc votre indulgence, Monsieur ; et après vous avoir prié d'agréer les assurances de ma gratitude, je vais vous faire une demande dont le succès m'intéresse infiniment plus que je ne peux l'exprimer.

L.vj

Vous m'avez fait l'honneur de me dire, Monsieur, qu'on n'avait pris aucune mesure pour l'enfant de madame de Monnier. Son intention et la mienne avait toujours été de lui dérober la connaissance du nom de sa mère, et par conséquent celui du père que les lois lui donneraient droit de réclamer. Outre le juste scrupule d'introduire dans une famille un enfant qui lui est étranger, je sentais que j'aurais trop de tendresse pour celui que me donnerait mon amie, pour permettre qu'un autre me dérobât le doux nom de père. Les choses sont bien changées. Je ne prévoyais alors ni que je serais enseveli dans une prison où toute espèce de correspondance me serait interdite, ni que le délabrement rapide de ma santé rendrait probable que ma mort réelle suivrait peut-être bientôt ma mort civile. Tous les possibles, qui échappent aisément au bonheur où l'on repousse la prévoyance, s'offrent maintenant à mon imagination et à mon cœur. Je pressens les maux qui peuvent fondre sur cet enfant, pour lequel je ne pourrai peut-être jamais rien; et je n'envisage passans horreur l'idée que ce malheureux être, dont j'aurai fait l'infortune en lui donnant la vie, mourra peut-être de faim, parce que j'ai aimé sa mère; tandis que, selon l'ordre de la nature, il devait être riche. Je l'avoue, Monsieur, dût un moraliste sévère me l'imputer à crime, les intérêts de la famille

de M. de Monnier, que je ne connais que par des procédés très-vils, ne me sont point assez chers, pour que je leur sacrifie ceux de mon enfant; et je desiré qu'à tout événement on lui prépare une ressource, en lui donnant le nom que lui assure la loi. Si je vis, si je recouvre les droits d'homme, assurément il ne demandera rien à des gens qu'il ne connaîtra pas. Si je meurs, si sa mère, dépouillée de tout son bien, n'a rien à lui laisser, la crainte d'un procès bon ou mauvais, mais toujours douteux, engagera les Valdhaon, les Monnier, les Ruffei, et toute cette ligue qui sait mieux calculer que sentir, ou même raisonner, à sacrifier un peu pour sauver beaucoup.

Cependant, Monsieur, comme je sens que votre bonté peut être gênée par des considérations ou des ordres supérieurs, et que vous n'êtes malheureusement pas le seul à opiner dans cette affaire, je me borne à vous demander que mon enfant soit déposé aux mains de M. de Brugnière, qui veut bien être mon créancier pour les frais de nourrice. J'espère qu'un enfant né de mon sang ne sera pas plongé dans un hôpital, où, malgré votre vigilance et celle des autres administrateurs, vous savez mieux que moi qu'il règne de tristes abus et une continuelle mortalité. S'il est nécessaire aux vues de ceux qui, ayant assez de crédit pour perdre le père, en auront

sûrement assez pour perdre l'enfant , qu'il entre dans un de ces refuges , il me semble que vous pouvez concilier les mouvemens de votre cœur et les intentions des parens de madame de Monnier , les devoirs de l'humanité et ceux de votre place , et me donner la satisfaction que j'espère de vous comme homme bon et sensible , bien plutôt que comme homme public. M. de Brugnière , qui n'a besoin que de votre permission pour me rendre service , peut visiter l'hôpital où serait le pauvre enfant , (si des barbares qui n'ont aucuns droits sur lui l'exigent) paraître s'intéresser à lui , traiter avec les commissaires , et remplir , à cet égard , les formalités d'usage. Vous parler si librement , Monsieur , ce n'est pas , je crois , vous offenser ; c'est vous prouver qu'il n'est rien que je n'espère de votre bienfaisance , et de la bonté de votre cœur.

J'ose croire aussi , Monsieur , que la visite que j'ai reçue de M. de Brugnière , n'empêchera pas qu'il m'apporte la nouvelle des couches de madame de Monnier. Vous sentez combien l'incertitude de cet événement aggraverait les chagrins amers , les inquiétudes dévorantes dont je suis la proie. J'ai découvert à vos yeux toutes les plaies de mon cœur : elles sont vives et saignantes ; je vous les ai montrées avec d'autant plus de confiance , que vous m'avez fait voir plus d'aménité et de sensibilité , dans le peu de mo-

mens que j'ai eu l'honneur de passer avec vous. D'ailleurs, mes sentimens sont honnêtes et justes. Sous quelque point de vue qu'on envisage l'amour, toujours restera-t-il incontestable que, lorsqu'un homme a accepté des sacrifices, il doit les reconnaître, parce que la gratitude est le plus sacré des devoirs. Vous êtes homme avant que d'être magistrat, Monsieur; ainsi, quand je n'aurais à faire valoir auprès de vous que les sentimens les plus doux et les plus impérieux qu'inspire la nature, j'espérerais encore vous intéresser. Mais ce n'est pas sous cet aspect, que mes relations avec madame de Monnier doivent être envisagées. Malheur à celui qui les regarderait comme une de ces intrigues dont chaque jour voit naître et finir un grand nombre, qui n'ont d'autres causes que le desir ou la vanité, et d'autres liens que le plaisir ou la convenance ! Les pieuses invectives d'une aigre dévote, ou les déclamations véhémentes et mensongères d'un soi-disant philosophe, qui, raisonnant sur les droits et sur les devoirs, abuse de tous ses droits et méconnaît tous ses devoirs, n'influeront certainement pas sur votre opinion; vous ne croirez point que madame de Monnier, à moins d'être la plus vile des créatures, puisse oublier les nœuds volontaires, et par cela même plus sacrés, qui l'attachèrent à moi, et vous penserez que je serais un scélérat, si j'étais capable de démentir les

sentimens que je lui ai voués. Vous-même m'avez dit avec autant de précision que de force, ce que je devais à l'être auquel elle donnera bientôt le jour. Mais les droits de la mère sont antérieurs à ceux de son enfant. J'ose donc espérer que mon inquiétude sur sa santé, dans le moment d'une révolution aussi critique que celle d'un premier accouchement, vous paraît naturelle et louable, et que vous daignerez, comme vous me l'avez promis, m'en faire donner des nouvelles.

Au reste, cette faveur ne sera pas moins précieuse pour elle que pour moi; ce qu'elle devinerait de mon inquiétude, ajouterait beaucoup à ses maux, dans un moment où elle aurait tant de besoin d'avoir du moins l'esprit tranquille.

Présenter ainsi ma cause unie à la sienne, c'est, je crois, le moyen de rendre la première plus intéressante; car qui, plus que cette infortunée, a droit à l'attendrissement des cœurs sensibles? Peut-être rougiront-ils un jour au fond de leur cœur ceux qui voudraient la dégrader, l'avilir, en changeant ses sentimens et ses principes, quand ils verront que leurs suggestions, leur tyrannie, tout le poids du tems, de l'adversité, de la douleur, n'auront pu lasser un moment cette femme douce, mais courageuse. L'imprudencé qu'elle a commise, doit m'être imputée; elle seule et son ami l'expient; mais le courage

avec lequel elle a soutenu sa démarche, sa persévérance, la décence de sa conduite, la pureté de ses mœurs après une si grande témérité, l'uniformité de ses opinions et de ses principes, tant de délicatesse unie à tant de passion, toutes ses vertus enfin lui appartiennent à elle seule; et j'ose croire qu'il n'y a que mon cœur qui puisse l'en récompenser.

Je finis, Monsieur, cette lettre trop longue pour mon état, et qui s'en ressent peut-être; mais infiniment trop courte pour les choses que j'aurais à vous dire. Je travaillerai aussitôt que je le pourrai à mon mémoire; mais à peine m'est-il possible en ce moment d'enchaîner deux idées, ou même de diriger ma plume.

J'ai l'honneur d'être avec des sentimens de reconnaissance et de respect, Monsieur, votre très-humble et très obéissant serviteur.

MIRABEAU fils.

Je vous supplie de permettre que mes malles me soient remises aussitôt qu'elles seront arrivées. Elles ne contiennent que des habits et des livres, et je suis dans la disette absolue de ceux-ci. J'aurai l'honneur de vous observer à cet égard, que si l'on suivait, pour me les donner, la formalité de ne choisir que ceux qui auraient une approbation, on ne m'en donnerait aucun. Ce sont des livres achetés en Hollande, où vous savez que l'on contrefait

tout ; ainsi tel livre , quoique très-approuvé à Paris , sera dans ma caisse , et n'aura point de privilége. Il y en a quelques-uns qui peut-être n'ont pas cours en France ; mais au fait je les connais , puisqu'ils sont à moi. Je ne suis plus un enfant ; et vous croyez bien que j'ai lu dans toutes les langues , tout ce qu'on peut dire sur les matières politiques. Quand j'eserais capable d'en abuser , mon champ de bataille serait mal choisi à Vincennes. Souffrez donc qu'on ne me refuse pas cette société si peu dangereuse , et source unique des distractions que je puis encore me procurer.

A M. L E N O I R.

18 décembre 1777.

J'AVAIS demandé, Monsieur , de rédiger un mémoire pour ma défense , et vous l'avez permis. Vous trouverez peut-être singulier que je n'aie point eu l'honneur de vous l'adresser encore ; je vous dois compte des raisons qui m'ont fait changer de dessein. En résumant les faits qu'il m'est impossible de passer sous silence , si je ne veux trahir ma cause , je me suis aperçu souvent qu'il en était un grand nombre que mon père ne me pardonnerait jamais d'avoir avancé et prouvé. Je prendrais mon parti , malgré cette considération gênante , si je pouvais espérer de

ne dépendre que de l'équité du ministre et de la justice de mon droit. Mais je ne puis malheureusement douter que mon père n'ait beaucoup de crédit, assez du moins pour me perdre. Mon mémoire lui sera communiqué ; je dois même desirer que cela soit ainsi. Il y répondra comme il l'entendra, niera ce qui l'embarrassera trop, travestira le reste ; car le même événement peut fournir une infinité de récits ; et , comme ses réponses ne me seront point données pour y répliquer, il aura toujours raison. Ainsi, mon mémoire ne fera qu'augmenter son ressentiment , si cependant il peut l'être. Une expérience trop universelle, et ma propre histoire, m'apprennent, Monsieur, que ce n'est point par des écritures qu'on parvient à vaincre le crédit. Tant que le même homme sera juge, partie et témoin dans ma cause, que puis-je espérer ? Plusieurs intérêts le poussent à me perdre : il faut que je dévoile ces intérêts ; mais c'est à son propre tribunal qu'il faut que je plaide contre lui. Croyez-vous qu'il n'en sache pas autant que moi-même sur ses véritables intentions ? Que lui apprendrai-je donc ? On est bien sûr de ne pas convaincre, quand on est obligé de prouver ce qui est si clair. M. de Malesherbes, avec toute la bonne volonté possible, les bons témoignages du commandant sous les ordres de qui j'étais, les sollicitations continuelles de ma

mère , les comptes rendus les plus favorables de M. de Montpesat , rapporteur qu'il m'avait nommé ; M. de Malesherbes , ministre , ennemi , par principes et par sentiment , des coups d'autorité , n'a rien pu pour moi , dans un tems où j'avais évidemment raison , sans que l'apparence d'un tort sérieux fit le moindre contre-poids dans la balance de l'équité. Il avoua , en termes formels , son impuissance , et me fit donner , en conséquence , un conseil que j'ai mal suivi. Que sera-ce donc aujourd'hui que ma pauvre mère ne saurait se faire entendre , et qu'on a des reproches graves et fondés à me faire ? Mon père , qui , dans le fond de son cœur , sentait toute la force de ce que je disais pour ma défense , et encore plus celle de ce que je taisais , (car j'ai peine à croire que l'orgueil tue absolument la conscience) a sûrement été très-irrité que j'eusse raison contre lui , quoiqu'il n'en remplît pas moins ses vues. Peut-être est-il moins ulcéré actuellement que je lui ai donné tant d'avantages ; mais il n'est pas plus généreux , et son triomphe en est plus facile. Mes défenses sont très-complicquées , par la multiplicité des incidens et des détails. Ce n'est pas seulement sur les faits que je dois être jugé ; c'est aussi sur les circonstances. Mon affaire demanderait donc l'examen le plus approfondi et le plus impartial. Je ne me déguise point que je ne puis espérer ni l'un ni l'autre. L'on n'a pas le

tems de s'arrêter beaucoup sur ce qui n'intéresse qu'un particulier, et l'on ne peut imaginer que mon père ait tort contre un fils qui n'est connu que par une action assez téméraire, et par les cruelles impressions qu'on ne cesse de donner contre lui.

Toutes ces raisons m'ont fait penser, Monsieur, que je devais attendre des circonstances où je pusse espérer qu'on n'aura pas dans l'*Ami des hommes* une foi si implicite. Peut-être ne vivrai-je pas jusques-là : eh bien ! il faut me résigner ; je ne serai ni le premier ni le dernier dont le malheur aura passé la faute. La nature songe aux espèces, et s'occupe assez peu des individus. Les ministres pensent en cela comme elle. Je souffrirai tant que je pourrai ; mais j'aime mieux ne fournir aucune défense, que d'en donner une incomplète et tronquée, qui serait inutile et même dangereuse. Mon mémoire restera donc dans mon porte-feuille, à moins que vous ne le demandiez. Certainement, si je pouvais croire que vous eussiez le tems et la bonté de le parcourir, je désire trop votre estime, pour ne pas le mettre avec empressement sous vos yeux. Mais il y aurait de l'indiscrétion à espérer de vous une telle complaisance, d'autant que je sais trop bien qu'en ce moment elle serait infructueuse. Vous-même m'avez fait l'honneur de me dire que vous ne décidiez pas cet

relativement à moi. Que n'ai-je un tel juge ? quelle ne serait pas ma confiance et mon espoir ? Quant aux ministres, sur les bontés desquels je n'ai aucune raison de compter, et dont je réclame seulement la justice, n'est-ce donc pas leur offrir des considérations assez importantes, que de leur dire :

« Si ceux qui m'accusent étaient de bonne foi, ils ne s'opposeraient point à ce que j'employasse tous les moyens d'une légitime défense ; ils ne m'auraient pas fait condamner à un silence semblable à celui des morts, que du moins on ne persécute plus ; ils ne déroberaient pas mon existence à toutes les personnes intéressées, par le sang ou par l'amitié, à me soutenir, à me sauver. Ceux qui m'accusent, n'auraient pas tant d'inquiétudes, de soupçons et de craintes, s'ils n'étaient embarrassés de jouer leur rôle, de prouver ce qu'ils avancent. Que mes ennemis s'élèvent hautement, sans m'attaquer dans l'ombre des bureaux. Les lois sont-elles donc sans force en France ? le souverain n'en est-il pas le protecteur et le gardien ? Si la justice est respectée, si les tribunaux sont ouverts pour tous, on peut me faire juger en toute sûreté, soit que je sois innocent, ou coupable. Les magistrats ne suffisent-ils point pour m'absoudre, ou me condamner ? Sont-ce les Ruffei, les Monnier, *qui me poursuivent* ? S'ils ont de l'honneur,

qu'ils ne m'accusent pas devant le prince qui, tout bon, tout juste qu'il est, peut être aisément prévenu et surpris ; mais qu'ils me traduisent devant les juges que le souverain lui-même a préposés pour terminer les affaires particulières et litigieuses. Ces juges ont des règles ; ils ont le tems d'examiner ; c'est leur charge et leur devoir : ils sont, si j'ose parler ainsi, la conscience du maître, et ne peuvent paraître redoutables qu'aux criminels et aux calomniateurs. Si c'est mon père qui s'acharne à ma perte, pourquoi donc les lois ne seraient-elles pas aussi entre lui et moi ? S'il s'y oppose, n'est-ce pas une preuve qu'il a sujet de les craindre ? Il ne doit pas trouver étrange, en ce cas, qu'on ne le croie point. Qu'allèguera-t-il pour soustraire lui et moi à nos juges naturels ? la crainte d'un jugement déshonorant pour moi, et qui rejaillira sur sa famille ? Quoi ! il redoute un jugement infamant, dans une action qui n'a rien d'infâme, si ce n'est du côté de ceux qui la poursuivent ! Et cette crainte qu'il lui plaît de se former, lui donne-t-elle le droit d'ordonner ma mort civile ? et ce jugement en sera-t-il moins rendu, s'il doit l'être, parce que je suis enfermé ? n'ai-je pas déjà été jugé par coutumace ? Je ne l'aurais sûrement point été de même, si j'eusse pu me défendre ; mais c'est un droit qui m'a toujours été re-

fusé. Avant le départ de madame de Monnier, mon père me tenait enfermé, sans doute de peur que je ne l'enlevasse ; après ce départ, il me garotte, parce que, dit-il, je l'ai enlevée, et qu'il faut éviter un arrêt. Après l'arrêt, il faudra me tenir encore enfermé, pour éviter, dira-t-il, son exécution. Ainsi, le résultat de tout cela, est que, sans être entendu, je suis jugé, condamné et puni, et qu'il me faut, en outre, mourir d'une mort lente, cent fois plus cruelle que la hache du bourreau. Que dira-t-il encore, ce père si prévoyant et si craintif ? Ce qu'il dira ? une infinité de faits que le ministre n'a pas le tems de discuter, et que je ne puis contredire, parce qu'ils ne parviennent pas jusqu'à moi ; mais je connais assez l'animosité qui l'excite, pour être convaincu qu'il ne dira pas une vérité. Ses yeux fascinés par la passion, lui permettent-ils seulement de la voir ? Il s'est déclaré contre moi dans une affaire où toute une province était témoin que je m'étais conduit avec l'honneur le plus rigide et le plus délicat ; dans une affaire où tous les parens de mon lâche adversaire ont exalté mes procédés : dois-je espérer qu'il m'aide dans celle où j'aurais des torts, mais des torts qui n'attaquent ni mon cœur, ni mon ame ? Encore une fois, j'ose le demander, et cette question suffit pour fonder la justice de mes réclamations : pourquoi
me

me soustrait-on à la justice ordinaire, pour me punir plus sévèrement qu'elle me punirait, dût-elle m'ôter la vie, ce qui ne peut être ? Mon affaire est-elle un de ces cas si graves, si rares, si effrayans, qui ne sauraient souffrir les lenteurs des formes judiciaires ? S'agit-il de la sûreté du prince, du salut de l'état ? Suis-je un criminel de lèse-majesté, à qui l'on ait fait grace de laisser la vie ? Cruelle grace que celle qui livre un malheureux au bec dévorant du vautour, sans qu'il ait d'autre ressource à ses maux que la mort qu'il invoque vainement, s'il ne sait la contraindre à l'entendre ! »

Ce n'est pas là le langage d'un courtisan, et je doute, Monsieur, qu'il réussît dans les cours ; mais c'est celui d'un homme né libre, plein de respect pour l'autorité légitime, mais qui connaît ses droits naturels et acquis, et que l'adversité, la douleur et la persécution réunies n'aviliront pas. Il n'y a pas dans tout ce qui précède, un seul mot qui ne soit une vérité évidente ; mais, je l'ai dit plus haut, *on est bien sûr de ne pas convaincre, quand il faut prouver ce qui est évident.* M vaut donc mieux se taire ; et je me tairai jusqu'à ce que vous vouliez bien m'encourager à rompre le silence.

J'ai prié M. de Rougemont de vous demander, de ma part, si vous jugiez à propos que j'envoyasse à mon père un compli-

ment de bonne année. Quoiqu'il n'y ait rien d'humiliant à prier un père, je ne voudrais certainement pas lui demander une grâce que je n'attends, ni ne desire de lui; mais je ne voudrais pas non plus qu'il pût dire que l'humeur me fait manquer à mon devoir, s'il peut être vrai que des phrases formulaires fassent partie du devoir. Quoi qu'il en soit, j'ose espérer que vous daignerez me guider dans cette occasion.

Je ne puis finir cette lettre, sans vous rappeler que vous avez bien voulu me promettre que je saurais, par M. de Brugnière, l'évènement des couches de mon amie, et que cette consolation est nécessaire à ma vie.

J'ai l'honneur d'être avec des sentimens de gratitude et de respect, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

MIRABEAU fils.

Ne daignerez-vous pas donner des ordres relatifs à mes malles?

Je vous rappelle d'importunes vétilles; mais tout, dans ma situation, ramène sans cesse les mêmes besoins et les mêmes idées.

A M. LENOIR.

29 novembre 1777.

C'EST plutôt à un homme dont on m'a vanté la bonté, Monsieur, qu'à un magistrat chargé de veiller à la sûreté des citoyens, que je pense écrire en cet instant. Je ne sais ce qu'est la démarche que je vais faire ; prudente ou imprudente, assez peu m'importe. Un cœur droit, pénétré d'un sentiment honnête, d'une douleur juste et d'une inquiétude trop bien fondée, me l'inspire ; j'ai la conscience de mes intentions, et cela me suffit.

Des ordres absolus, et la garde sévère qui nous entoure, rendent toute correspondance entre madame de Monnier et moi tout-à-fait impossible. S'il n'était question que de moi, je me tairais, je ne vous importunerais plus après tant d'inutiles prières ; je ne chicanerais pas si long-tems avec la vie : mais celle d'un être tout autrement intéressant est menacée ; il faut que je parle.

Lorsque madame de Monnier fut arrêtée à Amsterdam, l'idée de me quitter, et de rentrer sous la dépendance d'une famille tyrannique, après un éclat dont elle ne pouvait se dissimuler le désagrément, la jeta dans un morne désespoir. Elle résolut d'attenter à ses jours, et me l'écrivit par une voie indirecte. Ma tête et mon cœur, qui

n'étaient pas plus calmes que les siens, m'inspiraient, comme à elle, ce triste projet ; mais une voix intérieure me cria qu'elle portait un germe dans son sein ; et très-convaincu qu'il nous était libre de nous affranchir de nos maux, je ne me persuadai pas de même que nous eussions des droits sur la vie de notre enfant. Je prévins M. Brugnière ; il fit ce qu'un homme sage devait faire : il s'efforça de gagner la confiance de madame de Monnier, de lui rendre quelque tranquillité ; et il crut que le meilleur moyen, ou plutôt le seul, était de m'employer à cette tâche difficile. M. de Brugnière se chargea de nos lettres ouvertes, et mit pour condition à une entrevue qu'il promit à madame de Monnier de lui ménager avec moi, qu'elle lui remettrait l'opium dont elle était munie. Ces complaisances produisirent l'effet que nous en attendions. Je rappelai aisément à une femme qui est tout amour et toute sensibilité, ce qu'elle devait à son enfant. Elle me promit d'arriver paisiblement à son terme ; mais elle fit serment en même tems qu'à une certaine époque, que je ne puis vous nommer, mais qui n'est pas éloignée, si elle n'avait nul moyen et nul espoir de recevoir de mes nouvelles et de me donner des siennes, elle saurait échapper à l'esclavage et à la douleur.

N'allez pas croire, Monsieur, je vous en

supplie, que ce soit un amour romanesque exalté qui lui ait suggéré cette idée, et que le tems ait pu la détruire; votre méprise serait funeste. Il est des cœurs qu'il ne faut pas juger par les principes ordinaires; ce serait prendre l'horizon pour les bornes du monde. Je connais bien madame de Monnier; je connais cette ame douce, mais forte, sur laquelle j'ai régné avec tant d'empire. Mon amie n'est point une femme à grands mouvemens au dehors; mais son cœur est un volcan. On la verra sereine et tranquille un quart-d'heure avant la catastrophe, qui n'en arrivera pas moins, si on la réduit au désespoir. Elle semble avoir toute la timidité de son sexe; mais elle a vraiment toute l'audace du nôtre. Elle n'a plus ni famille, ni biens, ni réputation, ni liberté; sa seule consolation est dans son ami; elle ne pourra jamais supporter l'ignorance absolue de son sort.

Ce n'est point à moi qu'il appartient de vous suggérer des réflexions. J'ai dû vous dire le fait; il vous est facile de le vérifier. Le second est aussi bien connu de M. de Brugnière, que le premier. Au fond, quelles que soient mes craintes, je suis, en un certain sens, très-désintéressé à cet égard; car l'événement m'apprendra bientôt quel parti il me reste à prendre, et un homme recouvre sa liberté quand il veut.

J'ai cru , Monsieur , qu'il était nécessaire que cette lettre ne fût vue de nul autre que de vous , afin qu'aucune considération ne gênât votre bonté. Voilà le motif des précautions que j'ai prises. Je crois que vous tenez dans vos mains la vie de deux personnes plus infortunées que coupables , et qu'en dépit des clameurs des hypocrites ou des dévotes , la mort seule peut désunir.

Daignez songer , Monsieur , que nous pourrions profiter de vos bontés , sans que nulle personne au monde que M. de Brugnère , qui n'a besoin que d'une permission tacite , sût ce que vous feriez pour nous. Que nos lettres , s'il nous était permis d'en écrire , fussent ouvertes et lues , nous ne le craignons point ; on n'y trouverait que les consolations mutuelles de deux honnêtes gens qui s'aiment comme ils doivent s'aimer . . . J'en dis plus que je n'en dois dire ; mais je vous jure , Monsieur , qu'il y a peu d'hommes en place à qui je voulusse écrire ainsi. Vous parler avec tant de franchise et de confiance , c'est une preuve non équivoque des sentimens respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être , Monsieur , votre très-humble et très-obéissant serviteur ,

MIRABEAU fils.

Quel que soit le parti que vous daigniez prendre , je vous supplie , Monsieur , de brûler cette lettre.

A M. LENOIR.

26 décembre 1777.

J'OBÉIS, Monsieur ; et en vérité cette obeissance n'est pas sans quelque mérite ; car il me suffisait , pour m'empêcher d'écrire à mon père , du cruel embarras où m'a jeté l'idée seule de faire cette lettre. Je ne puis ni approuver , ni flatter , ni prier l'injustice : non , je ne le puis ; et je le voudrais , que ma main ne s'y prêterait pas. Peut-être un homme souple et subtil parviendrait-il , à ma place , à raccommoder ses affaires : l'esprit m'en fait bien découvrir les moyens ; mais mon cœur ne saurait les adopter. Je n'aurais qu'à écrire à madame de Pailly , des lettres basses et suppliantes ; intercéder M. du Saillant , et le supplier d'être mon médiateur ; ne pas me rebuter des premières tentatives , jurer un repentir sincère , parler comme eux de mes prétendus *crimes* , exprimer énergiquement mes remords , invoquer leurs secours comme mon unique ressource , les assurer mille fois que je ne me conduirai plus que par leurs conseils ; demander pour toute grace , d'aller dans une terre de mon père être son fermier , consacrer ma plume à la défense de la doctrine , et sur-tout accor-

ser ma mère. Peut-être à ce prix se laisseraient-ils fléchir, en faisant leurs conditions, de peur d'y être forcés tôt ou tard par autorité, et de me voir alors exercer rigidement tous mes droits. Mais puissé-je être en horreur à tous les honnêtes gens, le jour où je demanderai des grâces à une femme à laquelle j'ai tous les malheurs de ma mère et ceux de ma famille à reprocher ! Je me mépriserais moi-même, si je desirais quelque chose d'un homme aussi vil que M. du Saillant, et que j'ai si bien démasqué. J'ai reçu de cruels outrages, je les ressens : ma cause est juste, je n'en puis douter ; et, quoi qu'il arrive, l'on ne peut exercer plus de force et de constance à m'opprimer, que j'en emploierai à me conserver le témoignage intérieur de ma conscience. Non, je n'ai mérité par aucune bassesse mon sort et mes malheurs. J'ai des torts, je le sais, je l'avoue ; mais ma punition ne leur est pas proportionnée ; mais on les exagère ; mais ils ne sont ni la vraie cause de ma détention, ni celle de l'animosité de mon père. Cette animosité est telle, que je suis perdu, si l'autorité ne se jette entre lui et moi. Il a conjuré ma perte ; son intérêt, son dérangement, ses passions, celles de tout ce qui l'entoure, le poussent à la consommer. C'est aux ministres à savoir s'ils doivent sacrifier un citoyen à un autre citoyen ; car un père injuste et tyran n'est

plus que cela vis-à-vis de son fils : il perd ses droits , quand il en abuse avec une odieuse persévérance. Les choses sont donc égales entre nous. Mais j'ai vingt-huit ans , quelque force encore , du zèle et du courage ; ma carrière commence ; mon père est sur le déclin de la sienne. Peut-être ces considérations devraient-elles faire pencher la balance en ma faveur , dans les mains d'un homme d'état. Quoi qu'il en soit , je suis homme. Hélas ! je ne suis qu'un homme ; mais c'est assez pour avoir droit à la justice et à la pitié.

Je ne sais , Monsieur , si je suis plus coupable que je ne le crois : je suis trop près de moi-même pour me bien voir ; mais enfin , si les autres voient mieux , moi je souffre ; ainsi je dois nécessairement sentir plus qu'eux ; et c'est sans exagération , c'est dans toute la sincérité de mon cœur que je vous assure que mon état est intolérable.

Recevez , Monsieur , à la fin de cette année , mes vœux pour l'accomplissement de tous vos souhaits , et mes remercimens pour les graces que vous m'avez accordées. Daignez y en joindre une bien plus essentielle que toute autre que je recevrai jamais de vous : accordez-moi , Monsieur , je vous en conjure , de savoir par un témoin oculaire l'état de madame de Monnier , aussitôt qu'elle sera accouchée , si elle ne l'est pas. Si elle l'est , permettez , ordonnez qu'on me l'apprenne le

plus tôt possible. Ah ! que je finisse cette année, ou que je commence l'autre sous des auspices plus favorables ! Que je n'aie pas à tous les momens du jour et de la nuit, sous les yeux, l'image de mon amie morte ou mourante ! que je n'entende plus ses cris qui me déchirent l'ame ! que ces cruelles illusions qui me jettent dans un vrai délire, finissent ! il est tems. Daignez donc, daignez m'envoyer M. de Brugnère, et puissiez-vous être exaucé de même quand vous desirerez, quand vous demanderez ! puissiez-vous surtout ne jamais connaître le trouble où je suis !

J'ai l'honneur d'être avec des sentimens de gratitude et de respect, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

MIRABEAU fils.

A S O P H I E.

28 décembre 1777.

APRES un silence de plus de six mois, savoir des nouvelles de ce qui nous est mille fois plus cher que nous-mêmes, c'est un bonheur que je ne chercherai point à exprimer. Que ma Sophie tâte son cœur, qu'elle l'écoute quand elle ouvrira cette lettre : il lui dira ce qui se passe dans celui de son Gabriel. — Mon inquiétude était horrible, parce

qu'il ne me restait presque plus d'espoir. Elle est adoucie , mais non pas dissipée. — Il est des écritures que je devrais savoir lire ; mais il est aussi des gens qui griffonnent tellement , qu'ils déroutent la science et l'habitude , et qui font un 20 comme un 10 , de sorte que , dans un moment où les dates sont si importantes , l'on reste dans l'incertitude ; mais , fût-ce le 20 que les précieuses nouvelles sont parties , quel immense espace du 20 au 28 , quand il ne faut qu'une heure , une minute , une seconde , pour amener des événemens que je voudrais , au prix de mille vies si je les avais , savoir à l'instant ! Eh ! que ne donnerais-je pas pour que ma Sophie lût cette lettre avant la crise où il lui serait si nécessaire d'avoir quelque tranquillité d'esprit ! . . . Le passé n'est pas en mon pouvoir (hélas ! rien n'y est.) Profitons du présent , s'il est possible. Hâtons-nous. Ah ! que ne puis-je faire voler ces lignes que je trace d'une main tremblante des palpitations de mon cœur ! Tu n'as pas vu Brugnière depuis la fin de septembre ; quelle n'a donc pas été ton inquiétude ? Je ne puis expliquer le ralentissement de son zèle. Je l'ai vu le 13 juillet , et sa visite me fit le plus grand plaisir. Je l'ai vu aussi le 15 novembre ; et , quoique satisfait de savoir par un témoin oculaire que ta santé n'était pas mauvaise , je le fus bien moins que la précédente fois. Il me parut

qu'il avait été tracassé à cause de nous. Il m'en dit que tu avais donné ta parole d'honneur de ne pas m'écrire : je ne le crus pas ; je ne le croirai jamais. Outre que, n'ayant point de liberté, tu n'as point de promesses à faire, il en est que Sophie ne prononcera jamais. — Tu as vu M. Lenoir ; je l'avais su par Brugnère. Je l'ai vu aussi, comme il te l'a dit ; et il me parla avec douceur et bonté. Il me dit les mêmes choses de toi qu'il t'a dites de moi ; et, par les mêmes raisons, cela ne me rassura pas. J'avais été assez malade avant sa visite ; j'étais mieux, et je suis bien : ma santé a été souvent chancelante, quelquefois mauvaise ; mais tu sais qu'il est pour moi des remèdes infailibles, et ce sont ceux qui vont au cœur. Sois donc tranquille à cet égard, tant que tu seras tranquillisée par moi. Je ne te dirai que ce que je te pourrai dire ; mais ce que je te dirai sera vrai. Je ne sais pas tromper ; je ne sais sur-tout pas te tromper. Pouvoir t'écrire, n'est-ce pas renouveler ma vie ? Je ne sais si je le pourrai long-tems ; mais, quand une voie a réussi, pourquoi ne continuerait-on pas de la tenter ? — L'on m'a toujours promis de ne pas me laisser ignorer l'événement de tes couches ; mais je sens que la bonté de ceux qui s'intéressent à nous, ou qui en ont pitié, est gênée. J'en reçois bien plus que je n'attendais ; ne tarde pas un moment à achever de me rassurer. *Un je t'aime, j'existe ; et mes poumons*

reprindront du ressort. — Le pauvre enfant ! ah ! sans doute, après toi , c'est ce qui m'est le plus cher. J'avais pensé que dans tous les cas qui peuvent se présenter à mon esprit , le parti le plus sage , le plus noble , le plus sûr , le plus tendre que tu pusses prendre , était de le nourrir. Il faut qu'il y ait des objections très-fortes que je ne devine pas, puisque l'idée ne t'en est point venue. Au reste , mes idées ont peu de poids à cet égard , puisque je ne sais rien. Quant au nom qu'il faut donner à cet enfant , je te dirai plus hardiment mon avis , parce que les événemens que j'ignore n'y sauraient influencer. Nos principes ont toujours été qu'une femme ne doit point donner à l'homme dont elle porte le nom , un enfant qui n'est pas de lui. En conséquence , nous avions projeté de faire baptiser et élever notre enfant sous un nom convenu entre nous. Eh ! quand nous n'aurions pas eu d'autres raisons , ne me serait-il pas bien cruel qu'un autre me dérobat le titre de père de mon enfant ? Cependant mes idées sont changées en partie à cet égard , et voici pourquoi. Mon sort est caché sous un voile très-obscur. Je ne puis pénétrer dans l'avenir , ni m'assurer que je serai jamais libre de disposer de rien. Tous les possibles qui échappent si aisément au sein du bonheur où l'on repousse la prévoyance , s'offrent à mon imagination et à mon cœur. Je ne sais si ta modique fortune

(cartes droits nuptiaux sont sûrement perdus) n'est pas fort hasardée ; je pressens les maux qui menacent cet enfant, pour lequel je ne pourrai peut-être jamais rien : car enfin, tout jeune que je suis, ne suis-je pas mortel ? Je n'envisage passans horreur l'idée que ce malheureux être, dont j'aurais fait l'infortune en lui donnant la vie, mourra peut-être de faim, si nous venions tous deux à lui manquer, parce que je t'ai aimée ; tandis que, selon l'ordre de la nature, il devait être riche. Les intérêts de la famille de M. de Monnier, que je ne connais que par des procédés très-vils, ne me touchent pas assez pour que je leur sacrifie ceux de mon enfant, et je desire qu'on lui prépare une ressource à tout événement, en lui donnant le nom que lui assure la loi. Si je vis, si je redeviens libre, assurément il ne demandera rien à des gens qu'il ne connaîtra pas, puisqu'on peut fort bien, en l'élevant, lui cacher son nom, et, selon les circonstances, lui en dérober à jamais la connaissance. Si je meurs, si, dépouillée de tout ton bien, tu n'as rien à lui laisser, il aura du moins une planche pour se sauver du naufrage ; et la crainte d'un procès bon ou mauvais, mais toujours douteux, engagera les Valdhaon à sacrifier un peu pour sauver beaucoup. Voilà ce que j'ai mandé à ce sujet à M. Lenoir ; voilà à nu le fond de mon cœur. Il ne m'est pas possible de *te déduire* toutes les raisons qui m'ont fait

changer d'opinion ; mais elles sont solides , naturelles , et même justes. Et il me semble que si ta famille raisonne bien , elle verra que c'est peut-être là le moyen le plus sûr d'accommoder ton affaire , et de rendre tes ennemis circonspects. Brugnère m'avait fort honnêtement proposé d'être mon créancier pour les frais de nourrice de mon enfant. Cette dépense n'est pas exorbitante , et nous aurions pu aisément y subvenir ; mais je ne dis rien à cet égard , d'abord , parce que j'ignore tous les arrangemens pris (j'espère que je les saurai par toi ,) ensuite , parce que probablement mes avis arriveraient trop tard. Si ce pauvre enfant n'est pas né encore , son sort est du moins décidé. Je m'étonne que ta mère croie lui devoir *le nécessaire* ; quoi qu'il en soit , si je ne suis pas mort civilement pour toujours , il ne lui sera pas à charge ; et ce n'est que des avances qu'elle fait. Je ne m'arrête point à te recommander de veiller autant qu'il sera en toi sur le malheureux fruit de notre amour. Ah ! qui connaît mieux que moi ton cœur ? la plus tendre des amantes ne sera-t-elle pas la meilleure des mères ? Tu as bien fait de demander à voir un avocat , pour te guider dans les circonstances où tu n'as ni conseil , ni les connaissances nécessaires pour t'en passer. — Je crois voir que ta mère est beaucoup adoucie ; je craignais le contraire , sur quelque chose que m'avait dit Brugnère.

Elle avait soupçonné, dit-il, que je dictais tes lettres; mais quand elle croirait possible que nous correspondissions, pourrait-ce jamais être avec assez de régularité pour que je te dictasse tes réponses? Nese deshabituera-t-elle pas de penser que tu ne peux trouver dans ton cœur et dans ton esprit assez de ressources pour être constante, si l'on ne t'excitait pas sans cesse? Cette erreur lui a coûté si cher, qu'elle devrait y renoncer. Eh ! quelle idée a-t-elle de toi, si elle imagine qu'en quelques mois tu auras pu oublier un homme à qui tu as tout sacrifié, et qui a les droits les plus sacrés sur ta personne et sur ton cœur, s'il n'embrâsait continuellement ton imagination? Quoi ! tu n'es pas encore délivrée du dépôt que mon amour uni au tien a placé dans ton sein ; tu ne peux jeter les yeux sur toi-même, tu ne peux sentir palpiter ton cœur, sans que les tressaillemens de l'être que ton sang nourrit, ne te rappellent les devoirs de ta tendresse; et l'on veut que tu les oublies ! L'enthousiasme de l'amour nem'égare point; et le raisonnement que je faisest simple, et à la portée de tout être qui fait quelque cas de l'honneur. La persévérance peut seule justifier ta conduite. Je le dirais devant tous les juges et les puissances de la terre ; c'est en ce moment que l'homme le plus froid et le plus désintéressé pensera comme l'amant le plus *tendre* et le plus dévoué sur la conduite que

tu te dois ; tous deux conviendront , par des principes différens , mais unanimement , que tu n'as plus la liberté du choix ; qu'il faut que tu sois un modèle de constance , pour ne pas devenir un objet de mépris pour tous ceux qui sentent et qui pensent. C'est ta profession de foi que je viens de faire , ô mon amie ! mais à plus forte raison est-ce la mienne , puisque l'attaque étant du côté de notre sexe , c'est moi qui t'ai séduite. Je n'en dirai pas davantage sur cela. Je serais bien malheureux , si j'avais besoin de te répéter des sermens tant de fois jurés. En faut-il beaucoup pour te persuader que je ne suis pas le plus perfide et le plus ingrat des hommes ? — Je te recommande ; mon amie , d'éviter avec soin les occasions de parler de moi à madame de Ruffei. Je suis comme sûr que tu ne les a point cherchées ; n'as-tu point été la première à lui marquer le desir de n'en jamais parler avec elle , puisqu'assurément vos principes et vos opinions ne pouvaient être les mêmes à ce sujet ? mais fais plus que de ne pas les chercher , évite-les. Tâche de la ramener ; tâche de retrouver la paix , autant du moins que les circonstances te permettent de la goûter. — Je ne sais s'il y a le moindre ordre et quelque bon sens dans ce que je t'écris. Je me hâte ; car chaque moment que je garde cette lettre , me paraît un cruel larcin que je te fais ; et je suis si troublé d'un bonheur

inattendu, que je n'ai bien libre ni la faculté de penser, ni celle de m'exprimer. — Encore un mot sur cet enfant, sur mon enfant : tâche, je t'en conjure, qu'on ne le laisse point dans un hôpital. Quoi ! mon sang et le tien serait plongé dans un hôpital, où, malgré la vigilance de M. Lenoir, il règne et ne peut que régner de tristes abus, et une mortalité continue ! Si l'on juge absolument nécessaire qu'il entre dans un de ces refuges, on peut l'en faire retirer par un tiers ; cela arrive tous les jours en remplissant les formalités d'usage. Presse, supplie M. Lenoir : il est bon, il est sensible ; j'ai plus d'une raison de croire qu'il s'intéresse à nous. En un mot, ô ma Sophie-Gabriel ! toi seule restes à notre enfant ; sauve-le, conserve-le au plus tendre des pères. Si, par un heureux hasard, cette lettre te parvient avant tes couches, demande à nourrir ton fruit. Certainement ce serait un grand avantage pour ta santé et la sienne ; ce serait pour toi une source intarissable de consolations et de jouissances. C'est un autre moi-même, un autre toi-même. Ah ! le délicieux plaisir de l'allaiter, de le voir croître sous tes yeux, ne peut-il pas compenser bien des peines ? Mais encore une fois, ceci n'est qu'un conseil hasardé, parce que je ne sais ni quelle tournure a pris ton affaire, ni quelle nouvelle retraite on te destine après tes couches. C'est donc une idée que je te donne, et non une

demande que je te fais , ou une démarche que je te prescris.

Ce que je te demande à genoux , c'est de m'écrire aussitôt qu'il te sera possible , et en aussi peu de mots que ton état l'exigera , l'événement de tes couches. Je ne veux pas te peindre mon inquiétude ; mais tu peux te la figurer aisément. Ah ! dis-moi bientôt que tu vis , que tu ne souffres plus ; sur-tout ne me trompe pas. Dis-moi ce que sera devenu ton enfant , les baisers qu'il aura reçus de toi , ceux que tu lui auras donnés pour son malheureux père Délivre-moi de l'étouffante perplexité qui m'opprime. Tu sais de quelle sensibilité mon cœur est formé , toi qui lui donnas la vie. Je te vois , je t'entends , tu me poursuis : envain je fermerais les yeux et boucherais mes oreilles ; hélas ! le fantôme n'est-il pas dans mon cœur ? — Ne va pas t'inquiéter cependant de cette crise si naturelle et si facile à supporter à ton âge ; calme ton esprit et ton cœur. Ne fais aucune imprudence ; songe que c'est la moitié de moi-même sur laquelle tu attentes , quand tu ne soignes pas ta santé. Ne hâte pas ton accoucheur ; souffre sans impatience : c'est à la nature à se délivrer . . . Ah ! je détourne les yeux de ce tableau ; mon faible cœur palpite et ne saurait le supporter. — Je n'ai que faire de te recommander de m'écrire avec prudence ; cette lettre le dit assez ; encore me suis-je peut-être trop livré au torrent de

ma tendresse. — Je ne te dirai pas, *sois tranquille, sois contente* ; je sais trop que ce serait exiger l'impossible : mais je te dirai, patiente, et ne t'affecte pas plus de mes malheurs que des tiens ; car, au fond, les tiens seront toujours la partie la plus terrible des miens. Tu vois qu'au moment du découragement le plus funeste, lorsqu'on n'espère plus rien, une ressource inattendue peut s'offrir. Qui sait si l'avenir ne nous cache pas des événemens plus favorables que nous n'osons en prévoir ? Je n'ai pas mérité toute mon infortune, je le sais, et ton cœur te le répète trop souvent ; mais je n'avais pas mérité non plus tout mon bonheur. Il nous a été bientôt enlevé, hélas ! dès la première moisson de notre amour. Peut-être n'est-il pas échappé sans retour, ma Sophie ; et ne t'y déroberais-tu pas, si la douleur détruisait ta santé, abrégait ta vie ? Ne l'oublie point, mon aimable amie : le seul de mes maux, auquel il n'y ait point de remède, est celui que tu peux me faire. Considère ce que je te dis là, dans tous les sens, et tu auras la clef de tous mes sentimens et de toutes mes pensées. Je te dirais beaucoup davantage sur ce sujet, si j'avais du tems, et si je ne craignais de lâcher la bride à mon cœur ; car je crois avoir vu que ton cœur et ta tête sont bien malades. Au reste, ce qui se passait en moi, m'apprenait assez ce que tu dois éprouver. Je tremblais

qu'on ne tardât trop à te connaître. On te voit si douce et si modérée, qu'on n'imagine pas de quelle énergie ton cœur est capable. L'on ne sait pas assez que les esprits les plus doux et les plus modérés, sont les plus inflexibles lorsqu'ils ont pris un parti, parce qu'ils nes'y sont arrêtés qu'après une mûre délibération; et il ne me paraissait donc que trop probable, qu'on s'attendrait que les agitations que tes malheurs et ta tendresse ont ex itées dans ton ame, auraient le sort de tous les grands mouvemens, de toutes les crises extraordinaires, qui est de finir bientôt. Moi, qui te connaissais si bien, je savais que personne au monde ne possède à un plus haut degré que toi, la fermeté, quand tu est convaincue que ton amour et la justice sont intéressés à ta persévérance dans une opinion, un desir ou une tentative; en un mot, que tu peux bien mourir, mais non pas changer. Je frémissais donc de leur erreur qui t'allait réduire à l'extrémité, que peut-être ils ne soupçonnaient pas.... Mais enfin, il est sûr que j'ai de tes nouvelles, et que je ne puis douter de leur authenticité; il me paraît certain que tu auras des miennes. Calme-toi donc, ô mon tout! calme-toi, et attends du moins de nouveaux malheurs, s'il nous en est réservé d'autres, pour désespérer de notre étoile.... — Je finis, car le temps me presse; ô mon amie! et je ne suis

ma tendresse. — Je ne te dirai pas , *sois tranquille , sois contente* ; je sais trop que ce serait exiger l'impossible : mais je te dirai , patiente , et ne t'affecte pas plus de mes malheurs que des tiens ; car , au fond , les tiens seront toujours la partie la plus terrible des miens. Tu vois qu'au moment du découragement le plus funeste , lorsqu'on n'espère plus rien , une ressource inattendue peut s'offrir. Qui sait si l'avenir ne nous cache pas des événemens plus favorables que nous n'osons en prévoir ? Je n'ai pas mérité toute mon infortune , je le sais , et ton cœur te le répète trop souvent ; mais je n'avais pas mérité non plus tout mon bonheur. Il nous a été bientôt enlevé , hélas ! dès la première moisson de notre amour. Peut-être n'est-il pas échappé sans retour , ma Sophie ; et ne t'y déroberais-tu pas , si la douleur détruisait ta santé , abrégait ta vie ? Ne l'oublie point , mon aimable amie : le seul de mes maux , auquel il n'y ait point de remède , est celui que tu peux me faire. Considère ce que je te dis là , dans tous les sens , et tu auras la clef de tous mes sentimens et de toutes mes pensées. Je te dirais beaucoup davantage sur ce sujet , si j'avais du tems , et si je ne craignais de lâcher la bride à mon cœur ; car je crois avoir vu que ton cœur et ta tête sont bien malades. Au reste , ce qui se passait en moi , m'apprenait assez ce que tu dois éprouver. Je tremblais

qu'on ne tardât trop à te connaître. On te voit si douce et si modérée, qu'on n'imagine pas de quelle énergie ton cœur est capable. L'on ne sait pas assez que les esprits les plus doux et les plus modérés, sont les plus inflexibles lorsqu'ils ont pris un parti, parce qu'ils nes'y sont arrêtés qu'après une mûre délibération; et il ne me paraissait donc que trop probable, qu'on s'attendrait que les agitations que tes malheurs et ta tendresse ont ex. itées dans ton ame, auraient le sort de tous les grands mouvemens, de toutes les crises extraordinaires, qui est de finir bientôt. Moi, qui te connaissais si bien, je savais que personne au monde ne possède à un plus haut degré que toi, la fermeté, quand tu est convaincue que ton amour et la justice sont intéressés à ta persévérance dans une opinion, un desir ou une tentative; en un mot, que tu peux bien mourir, mais non pas changer. Je frémissais donc de leur erreur qui t'allait réduire à l'extrémité, que peut-être ils ne soupçonnaient pas.... Mais enfin, il est sûr que j'ai de tes nouvelles, et que je ne puis douter de leur authenticité; il me paraît certain que tu auras des miennes. Calme-toi donc, ô mon tout! calme-toi, et attends du moins de nouveaux malheurs, s'il nous en est réservé d'autres, pour désespérer de notre étoile.... — Je finis, car le temps me presse, ô mon amie! et je ne suis

peut-être que trop indiscret. Je te le répète ; tu connais mon cœur ; tu ne peux méconnaître mon écriture ; tu es donc sûre que je vis : c'est assez te dire que je t'aime et comme je t'aime. GABRIEL.

Ajoute tout ce que je n'ose joindre à ce nom. Brûle cette lettre ; cela est prudent et convenable.

M É M O I R E.

M O N P È R E,

Après avoir long-tems raisonné avec moi-même sur le parti qui me restait à prendre, je m'y suis enfin arrêté ; et maintenant que ma résolution est fixe et invariable, je puis et je dois vous écrire la lettre que j'ai l'honneur de vous adresser.

Il n'est pas digne de vous d'être ma partie, mon père ; car c'est beaucoup dégrader la dignité paternelle, que de vous abaisser au niveau de votre enfant ; mais il n'est point répréhensible en moi de vous prendre pour juge dans votre cause, de porter à votre propre tribunal mes réclamations contre vous. Daignez me lire avec le sang-froid qui vous convient ; daignez me relire, pour être bien sûr qu'aucun premier mouvement ne vous empêchera de faire justice à votre fils, et, si j'ose le dire, à vous-même. C'est une maxime

bien noble et bien vraie, que j'ai entendu sortir souvent de votre bouche : Qu'il est d'un plus grand homme de savoir avouer sa faute, que de savoir ne la point faire. Pour moi, je vais vous développer tous les replis de mon ame : m'adresser à vous, c'est dire assez que je veux être vrai.

Vous m'avez condamné à une mort civile, ô mon père ! et c'est beaucoup plus qu'à une mort violente, vous le savez bien. Souffrir dans une solitude profonde toutes les privations et toutes les inquiétudes, être arraché à tout ce qu'on aime, n'est-ce pas plus, infiniment plus que mourir ? La mort délivre de tous regrets, de tous desirs, de toutes peines : l'emprisonnement que je subis, est donc une punition plus sévère. Les angoisses d'une situation où l'on ne me laisse de la vie que le souffle, sont un supplice incomparable à tout autre, par cela seul qu'il est infiniment plus long. L'amitié, l'amour, ces bienfaiteurs du monde, sont mes bourreaux. Plus mon cœur est sensible, plus mes sens ont d'énergie, plus mon ame est élevée, et plus mes tourmens sont aigus et multipliés. Mort à tous les plaisirs, je ne vis que pour la douleur. Toute correspondance m'est ôtée ; toute société m'est interdite. Je n'ai nul éclaircissement du sort qui m'est réservé. Une enceinte de dix pieds carrés est mon univers. Quelle effroyable mutilation de l'existence ! Certai-

nement, mon père, vous n'avez pas envisagé sans horreur ces sévérités muettes, avant de les ordonner ; certainement vous n'avez point imaginé me punir avec moins de rigueur que si vous versiez tout mon sang. Celui qui souffre d'insupportables douleurs pendant des mois entiers, est plus à plaindre que celui que le tranchant de la hache frappe une minute.

Il faut donc que vous soyez très-convaincu que je suis non-seulement un criminel indigne de toute pitié, mais encore un homme tout-à-fait incapable d'amendement et de repentir, et que vous me regardiez tout à la fois comme l'opprobre de votre famille et un importun fardeau pour la société : car vous n'ignorez pas que vous avez tous ces comptes à rendre. Je suis votre fils, je suis homme, je suis citoyen : vous êtes responsable de moi à vous-même, à votre famille, à l'humanité, à la patrie ; et c'est apparemment par un effort d'équité que vous immolez votre enfant.

Il faut même qu'à ces considérations, il s'en joigne d'autres plus fortes encore que je ne saurais deviner. Car enfin, vous me jugez, vous me condamnez sans m'avoir entendu ; vous vous élevez au-dessus des formes et des lois ; vous consacrez par vos demandes, des ordres arbitraires que vous avez combattus avec force ; vous me dérobez aux magistrats, à mes juges naturels : ainsi vous vous chargez *seul* de tous leurs devoirs, sans doute pour
que

que justice me soit plus sûrement et plus rapidement faite.... Sans doute aussi vous vous êtes bien examiné vous-même ; vous avez la conscience de votre impartialité, de vos lumières, de votre infaillibilité. Vous êtes sans prévention, suffisamment informé, pleinement instruit ; sans quoi vous auriez frémi de l'idée de prononcer un tel arrêt de proscription.... Je suis donc bien criminel ! Permettez-moi d'entrer dans cet examen avec vous : peut-être est-il juste que je sois entendu au moins une fois dans mon procès.

Tout ce dont vous pouvez m'accuser, se réduit à quatre chefs. Je les rangerai par l'ordre de la date des faits, et non par celui de leur importance. 1°. Mon dérangement pécuniaire. 2°. La procédure entreprise contre moi à la requête de M. de Villeneuve, et ensuite de laquelle un tribunal subalterne m'a condamné, par contumace, à *des réparations au palais*. 3°. Ma conduite dans les forts où j'ai été détenu ensuite de cette procédure. 4°. L'enlèvement de madame de Monnier qui m'est imputé.

Peut-être serez-vous étonné qu'au nombre des griefs articulés contre moi, je ne compte point mes procédés envers madame de Mirabeau, que l'on m'a dit avoir été dénoncés à vous et à tout Paris. La raison de mon silence est simple : je n'ai aucune preuve de la vérité de ce fait. J'étais prisonnier au château de

Dijon, lorsque des personnes, peut-être suspectes, m'informèrent que le ministre parlait de mes torts envers madame de Mirabeau. Elle était auprès de vous. Je lui écrivis un billet court, mais substantiel, par lequel je la sommais de se rendre chez M. de Malesherbes, alors ministre, pour lui rendre compte de ma conduite envers elle, et la justifier ou former sa plainte. Madame de Mirabeau répondit que son père lui avait *défendu de se mêler de mes affaires*. Quelque tems après, elle partit pour la Provence. Peu importe ce que je pensai de son ex use ; mais, pour éviter à cet égard toute discussion qui ne pourrait être qu'infiniment douloureuse pour vous et pour moi, voici mon allégation que je n'appuierai d'aucuns détails : *Mes procédés pour madame de Mirabeau ont été aussi généreux qu'il soit possible d'en imaginer*. Si elle juge à propos de le nier, qu'elle expose les sujets de mécontentement que je lui ai donnés. Ma réponse sera comprise dans quelques feuilles de papier qui ne sont pas de mon écriture ; mais elle en connaît le caractère, et ne récusera pas le témoignage qu'elles lui offriront. Tout est dit à cet égard, jusqu'à ce que je sois provoqué. Elle m'entend ; et cela doit suffire. Personne au monde, pas même vous, mon père, qui avez toute autorité sur moi, excepté celle-là ; personne au monde, dis-je,

n'a le droit de se mêler, malgré moi, de ce qui se passe entre nous.

J'omets aussi, dans les accusations auxquelles je me prépare à répondre, tout ce qui vous est purement personnel. Un père ne saurait avoir d'animosité particulière contre son fils. Si elle s'était glissée dans son cœur, ce lui serait sans doute une raison de se montrer plus rigoureusement équitable et impartial. Je ne dirai donc à ce sujet qu'un seul mot, le respect que je dois aux auteurs de mes jours m'interdisant toute explication : *Les écrits sous mon nom ont été supposés ou altérés, et tous publiés à mon insu.* Je crois, sans trop d'amour-propre, que la première partie de cette assertion est aisée à deviner en lisant ce mémoire. Quant à la seconde, je la puis prouver par lettres originales, aussi bien que les plaintes que j'en ai faites ; et des papiers publics contiennent mon désaveu.

Après ces observations préliminaires, je passe aux quatre griefs que j'ai énoncés, et qui forment un corps de plainte redoutable. Je les parcourrai successivement, et je m'appliquerai autant à développer les motifs de mes actions, que ces actions mêmes : car je sais que les uns ont été encore plus empoisonnés que les autres auprès de vous. Je serai long, parce que je serai obligé d'entrer dans beaucoup de détails, puisque ce sont eux qui caractérisent les

faits et constituent la vérité. D'ailleurs je n'ai pas la force d'être précis. Je suis persécuté depuis 4 ans , froissé par le malheur , dévoré d'inquiétudes et de chagrins , malade depuis six mois , enseveli depuis neuf dans la solitude la plus austère. La vigueur de l'esprit peut être altérée par de telles épreuves. J'invoque donc votre patience et votre indulgence.

Je voudrais pouvoir n'accuser personne ; car les récriminations répugnent à mon cœur. Mais il faut bien se résoudre à parler , puisqu'il s'agit de ma liberté , de mon honneur , de ma vie. O mon père ! je ne m'annonce pas plus que je ne me crois irréprochable : que celui qui l'est , mais que celui-là seul , me lance les premiers coups. Je m'accuserai sincèrement ; je m'excuserai de même. Je n'aurai ni mauvaise foi , ni fausse modestie. Je ne diminuerai ni ne grossirai en rien la vérité. Lisez , pesez , jugez ; décidez si mon honneur est souillé par des bassesses , si mon cœur est une sentine de corruption , si mes peines sont proportionnées à mes délits.

Je passerai sous silence les premiers orages de ma jeunesse ; vous n'en voulez tirer aucune conséquence contre moi sans doute , mon père , puisque je suis rentré depuis dans vos bonnes grâces , et que vous m'avez long-tems honoré de votre confiance. Je n'en ai probablement pas moins été indigne , tant que j'en

ai joui. Je pourrai dire que dès mon enfance et mes premiers pas dans le monde, j'ai reçu peu de marques de votre bienveillance; que vous m'avez traité avec rigueur avant que je pusse avoir démérité de vous; que vous avez dû voir de bonne heure cependant, que cette méthode excitait ma fougue naturelle, au lieu de la réprimer; qu'il était également aisé de m'attendrir et de m'irriter; que ce premier chemin me menait au but, que le second m'en écartait; que je n'étais pas né pour être traité en esclave; qu'en un mot un *Lambert* pouvait me perdre, et un *Vioménil* tout obtenir de moi. Les détails jetteraient de grandes lumières sur votre conduite et sur la mienne, et lieraient étroitement les effets à leurs causes: mais je n'ai déjà qu'une trop longue et trop pénible carrière à courir dans cet écrit, et je suis loin de chercher à m'avantager sur vous. Je n'entrerais donc point dans cette discussion. Qu'il me soit permis seulement de vous rappeler qu'après m'avoir reçu en grace, vous m'avez avoué, dans une de vos lettres, que vous aviez été *au moment de m'envoyer aux colonies Hollandaises, lors de ma détention à l'isle de Rhé*. Ce mot fit une profonde impression sur moi; il a prodigieusement influé sur le reste de ma vie: et voilà pour quoi je vous le rappelle. Daignez réfléchir en y pensant, que vous êtes prompt à envisager les partis les plus violens. Qu'avais-je

fait à dix-huit ans, pour que vous eussiez une telle idée, qui me fait frémir encore aujourd'hui que je suis enseveli tout vivant dans un tombeau? . . . J'avais aimé.

Passons au tems où j'ai perdu à la fois votre cœur et votre confiance. Tous mes malheurs, toutes mes fautes sont enchaînés à ce fatal moment.

C'est à vous, mon père, que j'adressai ces paroles une heure après que vous m'eûtes r'ouvert vos bras paternels : nous étions dans la garenne d'Aigue-Perse. « Mon père, osé-je vous dire, accordez à votre fils une grâce nécessaire à notre tranquillité mutuelle. Je suis bien jeune ; j'ai mille défauts : ils se mêlent aux qualités qui les compensent peut-être. Ma sensibilité est excessive. Si je vous vois sombre un instant, si vos regards ne m'annoncent pas toujours la sérénité de votre cœur, je serai désespéré, mais je garderai le silence ; le vôtre nécessitera le mien ; je me croirai condamné sans être entendu. Daignez donc me parler chaque fois que quelque chose vous aura blessé dans ma conduite ; je l'expliquerai, ou j'avouerai mon tort ; vous serez détrompé, ou vous pardonnerez. Rien ne fermentera dans votre sein, rien ne déchirera mon cœur. Nous nous entendrons toujours, et mon bonheur sera inaltérable, parce que je serai sûr de ne plus perdre votre tendresse. » Vous me promîtes ce que je vous demandais, mon père : m'avez-vous tenu parole?

Je ne parlerai point des tracasseries que l'on me fit auprès de vous , pendant l'hiver que je passai à Paris , et dont je ne fus assuré que par des voies étrangères ; car , bien que votre physionomie m'annonçât vos inquiétudes , vous gardâtes le silence. Je retournai , l'été suivant , en Limousin , à la conduite de vos affaires ; ainsi vous n'étiez point encore mécontent. Cette année , comme la précédente , vous daignâtes combler d'éloges ma gestion , sans doute pour m'encourager à les mériter. Vous approuvâtes tout ce que je fis. J'eus le bonheur de vous rendre quelques services que vous appelâtes *importans* , et je repris de la sécurité. A peine revenu au *Bignon* , j'entrai dans les détails d'une proposition que vous aviez accueillie dans mes lettres , et à laquelle vous m'aviez ordonné de réfléchir : alors vous ne dites ni oui , ni non. Je vous pressai ; vous me refusâtes sèchement. Je vis clairement que l'on vous avait prévenu et dissuadé de vos propres opinions ; car rien n'était plus dans vos principes et dans vos intérêts , que ce que je vous demandais . . . Ah ! que ne l'avez-vous accordé ! vous auriez épargné à vous , un funeste procès , à moi , une déplorable alliance et d'énormes fautes.

Vous m'envoyâtes en Provence avec de nouvelles marques de confiance , mais infiniment moins raisonnées que les précédentes,

ai je puis parler ainsi. Déjà vous étiez en défiance ; pourquoi ? je l'ignore , ou je veux l'ignorer. Je la vis ; je m'en affligeai profondément. Je vous quittai dans une occurrence bien critique. Je confiai à mon oncle toutes mes angoisses. Il essaya de me rassurer ; il me promit son secours , sa vigilance. Il me pressa de me marier , et de me marier en Provence. Il me détailla ses vues. Je vous demandai si elles s'accordaient avec les vôtres ; vous me répondîtes avec ambiguité. Je partis sans aucun projet déterminé , que celui de remplir ma mission avec tout le zèle possible et toute l'intelligence qui était en moi.

Je conviens qu'à mon passage à Lyon je fis quelques dépenses fort inutiles ; le hasard m'y précipita. Un de mes parens m'exposa à des tentations séduisantes ; je n'y résistai point. Cette étourderie ne fut pas bien chère ; mais enfin elle en fut une ; et , comme c'est l'époque du changement de vos procédés et de votre style , je suis obligé de la noter.

A peine arrivé à Mirabeau , j'apprends que j'ai été épié et suivi à Lyon par vos ordres. Cette inquisition sévère me prouvait que vous aviez conçu des soupçons que je ne méritais pas. Elle me navra le cœur. Je pris un parti droit et honnête ; je dis tout à mon oncle. Je fus grondé ; je m'y attendais : j'espérais être pardonné ; je ne le fus point.

Je m'enferme à Mirabeau. Je travaille nuit

et jour à vos affaires, avec toute l'application et l'activité que la vigueur de mon tempérament put me fournir. Bientôt j'éprouvai ce que j'avais prévu. Vous n'étiez plus le même depuis que votre conseil était augmenté ; vous n'approuviez plus aucune de mes démarches. Je n'avais jamais ni bien, ni assez fait. Peut-être péchais-je par mal-adresse ; mais, en vérité, mon zèle était aussi ardent, et mes intentions aussi pures que jamais.

L'aventure de *Boyer* survint. J'ose dire que je m'y conduisis avec une sagesse au-dessus de mon âge ; non assurément que je ne fusse poussé par des conseillers assez violens. La province s'étonna de mon procédé, et y applaudit. Un de vos parens dit au milieu d'un grand cercle : *Je n'aurais jamais cru que du sang de macreuse coulât dans les veines d'un Mirabeau.* Vous savez si c'est à la lenteur de mon sang qu'il fallait attribuer ma modération. J'obtins tout le succès que je pouvais désirer ; et, si je n'eusse arrêté, par une déclaration formelle et publique, le lieutenant-criminel entraîné par des témoins qui, sans doute, avaient mal vu, *Boyer* était condamné à la corde. Privé des talens du célèbre Thébain, j'en avais du moins les sentimens. Ma conduite, me disais-je, satisfera mon père ; et cette idée me touchait. Mon père m'écrivit : *Si vous savez profiter de la circonstance, vous vous donnerez la réputation*

tion d'être modéré dès votre début dans cette province, et cela est bziarre... O mon père ! ce mot était bien dur ; il me découragea , il m'atterra , il me perdit.

Je vis que j'étais chassé de votre cœur ; je vis qu'on lançait des dards envenimés contre tout ce qui pouvait partager votre confiance et votre tendresse ; je vis que j'aurais toujours tort , parce que je n'étais point aimé. Vous repoussiez tout ce qui venait de moi , jusqu'aux actions les meilleures et les plus plus sages. Ces établissemens du Limousin , qui m'avaient valu tant de vos éloges , étaient détruits , parce qu'ils étaient mon ouvrage. Chaque moment me développait un système d'usurpation , dont je devais tôt ou tard être la victime. Le passé me revint à l'esprit , et ces souvenirs assombrissaient beaucoup le tableau du présent. Mon imagination , toujours agitée par l'idée de *Sumatra* , oppressait mon cœur inondé de chagrins. Je n'eus plus ni force , ni zèle , ni confiance. Je m'étourdis pour me distraire , et cet étourdissement est l'avant-coureur de bien des fautes.

Sur ces entrefaites , madame de Limaye m'apprend que le public marie mademoiselle de Marignane , et me compte au nombre des prétendans. Elle me presse de me mettre en effet sur les rangs , et m'entraîne à Aix , où je vais plutôt par curiosité , que dans aucun dessein.

A peine y suis-je , que M. de Clapiers me confirme les bruits publics , et m'apprend en même tems que , dès le lendemain , il fera une proposition à M. de Marignane. Dans les dispositions où j'avais laissé mon oncle , je pouvais croire que son intime ami avait ses instructions et les vôtres. D'ailleurs , il est des hommes négociateurs par nature , que l'on n'arrête point. Je laissai donc M. de Clapiers faire à sa mode. M. de Marignane lui déclare , avec toutes les politesses requises , qu'il a des engagements. Je vous mande purement et simplement le fait. Vous me répondez que *toutes mes démarches sont dignes les unes des autres , et que j'ai perdu ma fortune par ma faute.*

Je dois vous l'avouer , mon père , ce reproche me parut étrange ; car il me semblait d'abord que personne ne peut faire la fortune d'un gentilhomme qui en a une. En second lieu , le mariage de M. de la Valette avec mademoiselle de Marignane était arrangé , et les articles dressés , avant que j'eusse paru à Aix. Je ne méritais donc point ce que vous m'écriviez. Malheureusement , et très-malheureusement je m'en piquai , et j'entrepris de renverser un mariage presque fait , pour vous prouver que je ne l'avais pas manqué *par ma faute.*

Vous savez aussi bien que moi ce qui en arriva. En huit jours , M. de la Valette fut

congédié : en huit autres , je fus proposé , et j'avais un parti dans la famille de la demoiselle. Je n'en étais point avancé au-delà des promesses que vous aviez bien voulu me faire. Je déclarai que j'attendais de vous douze mille livres de rentes , et la nomination aux substitutions de ma maison ; et que j'espérais de mon oncle l'assurance de ses biens. Vous vous souvenez que cette donation se traitait alors. J'ajoutai que j'avais tout lieu de me flatter que mon oncle vivrait avec son neveu et sa nièce : j'étais autorisé à parler ainsi. Malgré tout cela , les difficultés n'étaient pas médiocres. M. de la Valette n'était fait en aucun sens pour rivaliser avec moi. Aussi , malgré la cabale puissante qui le protégeait , j'avais pu l'éclipser. Mais sa retraite avait fait reparaitre M. d'Albertas , le jeune marquis de Grammont , le vicomte de Chabrilant , le marquis de Caumont , et presque M. de Valbelle. M. de Marignane aimait M. de la Valette. Piqué du refus de sa fille , il lui avait dit : *Vous ne voulez pas M. de la Valette ? hé bien , vous ne l'aurez pas ; mais , comme je ne veux point de M. de Mirabeau , vous ne l'aurez point non plus.*

Vous savez que les prétendans que je viens de vous nommer possédaient beaucoup plus que je n'avais offert. M. d'Albertas faisait les propositions les plus séduisantes ; et cette alliance confondait des partages épineux ,

terminait ou prévenait des procès. M. de Grammont donnait à son fils vingt-cinq mille livres de rente , et lui en assurait cent mille. Il destinait à sa belle-fille des diamans estimés quarante mille écus , et savait bien le dire. Le jeune homme était beau comme l'amour , et le nom de Grammont ne le déparait pas. M. de Chabillant jouissait de trente mille livres de rente , et avait un régiment. M. de Caumont est riche , et faisait des offres d'autant plus fortes , que plusieurs terres auxquelles il a des prétentions confinent à celles de M. de Marignane. M. de Valbelle joignait à cinquante mille écus de rente , l'avantage d'être l'intime ami du père de la demoiselle , et madame de Valbelle vint exprès de Paris pour décider son fils à se marier. Tous ces messieurs , excepté le vicomte de Chabillant , étaient les parens proches des Marignane , et par conséquent leurs négociations en devenaient plus agréables et plus faciles.

Je ne doutais pas que vous ne me sussiez bon gré de l'emporter sur mes rivaux , puisque vous m'aviez montré de l'humeur de me voir exclu de la lice. Je me trompais beaucoup. J'ose vous attester, mon père, que toutes les difficultés vinrent de vous , et qu'il fallut d'incroyables efforts , ou plutôt des ressorts uniques pour les vaincre. J'en vins à bout. Vous allâtes cependant jusqu'à m'ordonner

de quitter *Aix* presque à la veille de mes succès; à *faute de quoi*, disiez-vous, je devais être conduit publiquement, par la *maréchaussée*, aux isles Sainte - Marguerite. Je me crus le droit de désobéir, dans une occasion où il n'eût pas été de votre service de vous plaire. Tous vos amis m'approuvèrent et me défendirent auprès de vous. En vérité, j'étais bien malheureux d'avoir besoin d'être défendu dans un tems où ma conduite était irréprochable. On vous poussait en sens contraire de votre intérêt et du mien, par toutes sortes d'animosités qui troublaient votre repos. Je n'entrerais point dans tout ce détail. Permettez-moi seulement d'éclaircir deux faits, pour vous donner une idée de tout ce que je tais en ce genre. On vous mande que j'avais battu un laquais de madame de Limaye, moi qui n'ai pas, trois fois en ma vie, frappé un des miens. Le champ de bataille eût été mal choisi. Madame de Limaye est votre parente; elle était mon amie; je logeais chez elle. Il faut convenir que j'aurais mal reconnu l'hospitalité, par un emportement de cette espèce. Voici ce que c'était que cette histoire. Je me trouvais à un pique-nique avec la moitié de la ville d'*Aix*. L'aubergiste monta pour me dire que mon laquais insultait sa femme, et que, par respect pour ma livrée, il ne l'avait pas assommé, mais qu'il me demandait justice. Je

descendis, et trouvai mon valet dans la posture la plus indécente, et prenant des manières de mari, et d'un mari brutal, avec cette femme. Je lui dis de sortir. Il était ivre-mort. Il prit une chaise, et essaya de m'en frapper. Je lui cassai mon épée sur la tête; il s'enfuit. Je crois qu'à tout cela il n'y a rien de fort étrange. Cet homme courut chez le lieutenant-criminel, qui le menaça du cachot quand il entendit mon nom. M. d'Albertain, chez qui quelque charitable protecteur l'adressa, ne fit pas de même. Il lui nomma un procureur, sans m'en parler le moins du monde. Le grand-prévôt, à quelque'autre tapage, fit sortir de la ville cet insolent allemand, et je ne me mêlai pas plus de cette démarche que de toutes les autres. Voilà le fait que l'on vous a raconté si singulièrement.

J'ai su qu'en divers tems, vous et mon oncle s'étaient plaints amèrement de mes procédés envers M. de Clapiers. Voici ces procédés. Aussitôt que j'eus entrepris le mariage de mademoiselle de Maignane, il chercha à m'en détourner par mille et mille raisons qui n'avaient pas plus de vérité que de sens, et que depuis il vous a délayées dans un grand nombre de lettres, sans compter les anonymes. Je ne m'ouvris point à lui de mes démarches, je l'avoue. Je ne lui croyais pas le don du silence, et une indis-

création pouvait m'arrêter tout court. Lorsque ma recherche devint publique, M. de Clapiers fut très-offensé du secret que je lui avais fait, et voici comme il s'en vengea. Il prétendait alors à madame de Clapiers d'aujourd'hui, dont il manqua l'alliance; et ce ne fut point par un excès de bon sens et d'honnêteté. Cette demoiselle avait le même maître de clavecin que mademoiselle de Marignane : ce maître de clavecin fut chargé d'une grosse de calomnies pour son écolière. Heureusement, *Raspail* était ami de ce virtuose. Je sus tout, et je parai à tout. Vous me ferez bien la grace de croire que la plus haute marque de respect que j'aie pu donner à mon oncle, a été de n'en pas parler à son prétendu ami. On s'y attendait si peu, que M. de Vauvenargues vint chez moi me demander de la modération, et me promettre justice. Je lui déclarai que quand je ne me la faisais pas, je ne l'attendais de personne. Malgré tout le plaisir, ajoutai-je, que j'aurais de ménager un homme de votre nom, par égard pour vous, je dois à la vérité de vous dire que la considération de mon oncle m'a seule décidé au parti que je prends. J'ai depuis fait une visite d'honnêteté à cet homme pour vous plaire, mon père; et je doute que je l'eusse faite pour obéir au roi.

Eh bien, mon père, c'est ce même M. de Clapiers qui a osé écrire à mon oncle que je,

tenais d'insolens propos de lui (mon oncle).
« Oh ! pour cela , disait à ce sujet la vieille madame de Marignane , qui n'était cependant pas ma meilleure amie , car j'étais fort dérangé et je n'aimais pas la musique Française ; oh ! pour cela , j'ai toujours vu et entendu le comte de Mirabeau enthousiaste de son oncle jusqu'au fanatisme. » Mon père , lorsqu'on faisait mes preuves pour les honneurs de la cour , Chérin vous assura que la *Provence seule fournissait plus de libelles et de mémoires que tout le reste du royaume ensemble* , et vous me le répétâtes. Je vous ai entendu dire cent fois que *les calomnies et les écrits diffamatoires étaient les péchés mignons de ce terroir*. Malheureusement vous avez oublié cette théorie dans la pratique : On a toujours été sûr de trouver créance auprès de vous ; en disant du mal de moi. Il faut l'avouer , vous avez été singulièrement servi par vos amis. Ils abusaient de vos confidences les plus délicates et les plus dangereuses ; ils remplissaient l'hôtel de Marignane ou les attenances , de lettres anonymes. Pour moi , ma politique et mon système de défense étaient simples : je montrais toutes vos lettres , avantageuses ou désavantageuses , aux parties intéressées. J'ai vu qu'en cela , comme en géométrie , la ligne droite était la plus courte.

Vos propositions péuniaires arrivèrent enfin. Elles étaient fort au dessous et de mes

engagemens , et des apparences. J'atteste madame de Mirabeau , qu'avant de faire un pas de plus dans la négociation de son mariage , je lui prédis presque tout ce qui s'en est suivi. . . . Mademoiselle , lui dis-je , on ne nous donne pas de quoi vivre. Je me connais : je ne supporterai point l'humiliation de vous voir au dessous de votre état , de vos espérances et de vos desirs. Cet amour-propre , bien ou mal entendu , m'entraînera très-loin. Je m'endetterai : je suis déjà dérangé : mon père est inexorable pour ces sortes de fautes ; nous nous préparons mille et mille chagrins. D'après cette exposition naïve du possible , et même du certain , décidez ; j'ai dû prévoir pour vous , j'ai dû vous dire ce que j'apercevais : j'attends vos ordres. Mademoiselle de Mariagnane me répondit tout ce que la tendresse peut suggérer de plus courageux et de plus touchant. Elle était de bonne foi alors. Elle avait des droits sur moi : je ne crus pas qu'elle dût me donner l'exemple d'oser. J'allai porter à son père le message embarrassant dont j'étais chargé.

Il en fut révolté , mais il se conduisit en galant homme. Il remit à me répondre après avoir parlé à sa fille ; il la pressa de lui dire comme à son ami , quelle espèce de liaison était entre nous. Elle parla d'*inclination* ; elle insista , elle persista : je reçus un refus.

Je devais m'y attendre, d'après la pusillanimité de sa fille. Elle me l'avoua, et me pria de la réparer. Enfin ce mariage se conclut contre toute vraisemblance.

Je sais, mon père, que vous avez imprimé que, quelque avantageux que dût être naturellement ce mariage, vous auriez dû *sans doute déférer davantage à votre propre pensée, et ne pas me marier du tout*. Pourquoi, mon père, j'ose vous le demander, pourquoi l'auriez-vous dû? Qu'avais-je fait alors pour mériter que vous négligeassiez mes avantages? et si je l'avais mérité, pourquoi m'avez-vous marié? Mon père, je le dis dans l'amertume de mon cœur, il n'est pas digne de vous d'avoir publié ces phrases de pur remplissage qui échappent dans des momens d'aigreur, et peuvent causer des maux irréparables quand elles sortent de la plume d'un homme aussi considéré que vous. Ou vous, avez dû me marier convenablement, ou vous n'avez point dû me marier. Vous m'avez marié: nous verrons bientôt si c'est *convenablement*.

J'atteste M. de Marignane que je lui déclarai, avant la signature des articles, que je devais environ quatre ou cinq cents louis, et que je lui représentai combien il m'était important d'être libéré pour pouvoir m'arranger sur mon très-modique revenu. Il regarda cette dette comme rien, et il eut grand

tort. Il me promet qu'elle serait payée, et il me promet infiniment plus qu'il ne pouvait obtenir de vous.

Vous voudrez bien remarquer à ce sujet, qu'à l'âge de vingt ans, je n'avais pas en ma puissance la plus petite pièce de monnaie, au moins que je tinsse de vous ; que pendant treize mois que j'ai été en Corse, où j'ai fait une campagne, vous ne m'avez pas fait toucher dix-huit cents livres ; que jamais la pension de cent louis que vous m'avez assignée depuis, ne m'a été exactement payée ; que j'étais arrivé à Aix avec un habit et l'argent nécessaire pour les frais de poste ; qu'il fallut nécessairement me vêtir avec décence, et même élégance : car enfin, il n'y a pas jusqu'à la belliqueuse Camille qui aimait la parure ; et Virgile lui a soigneusement conservé, au milieu des combats, ce trait caractéristique de son sexe. L'intrigue très-délicate et très-compiquée qui pouvait seule faire réussir mon mariage, entraînait aussi quelques dépenses. A ne considérer la chose qu'économiquement, encore était-il certain que, dans la supposition du succès, je mettais mon argent à très-gros intérêt. Si vous voulez bien faire ces réflexions, vous ne serez point étonné que j'eusse des d ttes.

Je pressai M. de Marignane pour que mes notes se fissent à Marignane, où elles ne nous auraient presque rien coûté. Il ne le

voulut pas. Vous savez, mon père, mais, malheureusement pour moi, vous voulûtes ignorer alors qu'il est d'usage en Provence de faire des présens à tout ce qui vient à la nôce. Elle fut somptueuse; l'hôtel ne désemplit pas pendant huit jours. Madame de Mirabeau avait des compagnes sans nombre, qui lui avaient fait, à leurs mariages, de fort beaux dons: il ne lui convenait pas d'en rendre d'inférieurs. Madame de Mirabeau se mariait avec une seule robe, et cette robe était de taffetas; il me semble qu'il lui en fallait d'autres. Ce sont là des faits incontestables. M. de Stuzaire vous insinua tout cela. Vous répondîtes par un refus de me donner le moindre argent comptant. Le revenu que vous m'aviez assigné, était de six mille livres. Madame de Marignane m'en donnait trois mille dont il fallait que je rendisse cent louis de pension alimentaire à sa mère, et non deux cents pistoles, comme il vous a plu de le faire imprimer. J'avais donc six mille six cents livres pour subvenir aux frais de noces qu'il n'avait pas tenu à moi de m'éviter, pour habiller moi, ma femme et mes gens, pour payer les intérêts de mes dettes, pour faire les présens d'usage dans les communautés de madame de Marignane, et pour vivre une année. Je vous supplie de vous demander à vous-même si je pouvais ne pas contracter des dettes. J'en fis avec excès;

c'est un tort, j'en conviens, un grand tort dont, après tout, je suis le seul puni.

Le voilà donc, ce mariage où vous soutenez n'avoir libéralement pourvu. Vous me donniez, avez-vous dit, six mille livres de pension, qui devaient croître jusqu'à la concurrence de huit mille cinq cents livres. Oui, mon père, en cinq ans. Oserais-je vous demander si cela m'aidait beaucoup la première année, et si ce n'est pas cette première année que j'ai fait des dettes, qui ont nécessité les autres? *Vous fîtes les présens d'usage à votre belle-fille.* Oui, mon père; et trouvait-elle des robes dans ces présens? *Vous me donniez en outre, la jouissance de votre château de Mirabeau, tout meublé.* Mon père, vous oubliez, sans doute, que vous exigeâtes que mon domicile serait chez la grand'mère de votre belle-fille; ce qui me força à payer une pension très-onéreuse. Vous concluez enfin que vous m'avez très-bien pourvu en 1772, parce qu'en 1776 je me serais trouvé, par la mort de madame de Marignane, *quatorze mille cinq cents livres de rente*, si je fusse demeuré. Ayez la bonté, mon père, d'apprendre, d'apprécier vous-même cette conséquence.

Pour moi, je dis dans toute la sincérité de mon cœur, à la manière dont on me mariait, il était impossible que je ne fisse pas des dettes; mais j'en devais faire beaucoup moins. Ces dettes en nécessitaient d'autres; mais je

pouvais et devais m'abstenir des inutiles dépenses, des affaires ruineuses auxquelles je me suis livré. Peu de mois après mon mariage, je regardai mon état de situation : j'en fus effrayé. Un enfant de famille ne peut guère se procurer d'argent qu'aux prix des plus énormes usures. Pour réparer une brèche, il en faut faire dix autres. Il est incroyable avec quelle rapidité le peloton se forme. Je m'aperçus que je courais le grand chemin de ma perte. J'ouvris mon cœur à M. de Marignane; il me fit une offre qui prouve la bonté du sien. Il me proposa de m'avancer, sur votre quittance, la somme qu'il me devrait à la mort de sa mère. C'était une fois plus qu'il ne fallait alors pour me libérer. Votre quittance était nécessaire à sa sûreté, puisqu'au terme de mon contrat de mariage, vous seul pouviez recevoir les deniers de la dot de sa fille. Vous refusâtes votre seing; j'ose dire qu'il eût été digne de vous de l'accorder : cela était même juste, et de votre intérêt. Il ne vous en coûtait rien; vous vous évitiez les chagrins et les embarras où la suite de mon dérangement devait me plonger. On vous détourna de cette pensée, qui sans doute était la vôtre, puisqu'elle était équitable et sensée. On vous fit accroire que c'était m'encourager à recommencer sur nouveaux frais. Il eût été plus vrai de dire que c'était m'inviter à l'ordre par l'indulgence, m'ôter toute excuse en cas de re-

chûte, et me mettre à une épreuve infaillible. Il eût été plus vrai de dire que la conduite contraire me poussait inévitablement dans le précipice, et que plus je retarderais ma chute, plus elle serait funeste et profonde, parce que je ne pouvais imposer silence à mes créanciers, que par de nouvelles créances. En un mot, je ne conçois pas comment la supposition d'une possibilité peut justifier une injustice ou une dureté ; comment ce monosyllable *si*, peut donner le droit de laisser périr un homme qui se noie, quand on peut le sauver ; et je souhaite, mon père, que jamais votre sommeil ne soit troublé par cette idée : Si j'avais consenti que l'on arrangeât les premières dettes de mon fils, comme on me le proposait, sans qu'il m'en coûtât autre chose que ma signature, peut-être serait-il aujourd'hui bon fils, bon père, bon citoyen.

Quoi qu'il en soit, vous offrites à M. le comte de Grasdubar dix-huit mille livres pour le paiement de mes dettes. Je vous ouvre mon cœur ; permettez-moi de tout dire. Je crus voir un piège dans cette proposition. Dix-huit mille livres ne pouvaient du tout point m'acquitter. L'excédent de mes engagements était toujours chargé d'usures, et eût encore absorbé mon revenu pour le seul paiement des intérêts. Que me serait-il arrivé après avoir accepté cet à-compte ? Je ne m'en serais pas moins trouvé dans le plus cruel em-

barras,

barras, et forcé de manœuvrer de nouvelles affaires. J'ai payé, aurait-on dit... il recommence. Voilà ce que je pensais : c'est à vous, mon père, à chercher dans votre conscience, si j'eus tort.

Je ne dissimulerai point mes fautes. Ma conduite pécuniaire fut extrêmement folle : non-seulement je continuai de mauvaises affaires (j'y étais en quelque sorte forcé), mais encore je commençai à Mirabeau des ouvrages inutiles, dont je calculai fort mal les résultats. Par-tout la dépense fut triple des devis ; dans le fait, elle était décuple par la manière dont je percevais l'argent pour y subvenir. La douleur de voir, par votre refus, échouer le seul plan praticable d'arrangement que j'avais conçu, et le plus sage, j'ose le dire, qu'il fût possible d'imaginer, m'avait jeté dans une sorte de délire. Plus je sentais de trouble intérieur, et plus, pour me soulager, j'augmentais l'agitation du tourbillon qui m'entraînait. Je m'efforçais de ne rien voir au-delà du présent, d'étouffer ma mémoire, et de détourner mes yeux de l'avenir. Voilà la peinture exacte de mon état. Il était déplorable, sans doute ; mais, en quelque sorte, forcé par les circonstances.

Remarquez je vous en supplie, mon père, si, dans l'état de mes dettes, vous en trouverez de contractées au jeu. Daignez vous informer si les bonnes mœurs furent jamais

offensées par quelqu'une de mes dépenses. Non; vous ne compterez parmi mes créanciers que des juifs, des ouvriers, des libraires ou des artistes. Voilà, ce me semble, une raison de me pardonner mes fautes pécuniaires. Je ne suis point dérangé comme tous les autres prodigues qui s'ensevelissent sous les ruines de leur fortune, en l'engloutissant sous un monceau de cartes ou dans la fange de la corruption. Une ivresse passagère m'a égaré; et le premier faux pas a nécessité ma chute, par la nature du terrain où je courais.

Une preuve manifeste de ce que j'ai l'honneur de vous observer ici, c'est qu'immédiatement après les couches de madame de Mirabeau, je m'arrêtai de moi-même, au risque de tous les événemens qu'il n'était pas difficile de prévoir. Mon dernier emprunt a été pour subvenir aux dépenses nécessaires à son état. On a beaucoup crié de ce que je mis alors ses diamans en gage : ce fut de son aveu, dans un moment et pour un tems où elle ne pouvait s'en servir. Assurément je n'avais point agi avec elle en époux qui voulait dépouiller sa femme. Il vous a plu d'imprimer que *tous ses bijoux avaient été la proie de ma folle dissipation*. Sans doute vous n'en avez pas fait l'inventaire; sans doute vous ignorez que je lui ai donné en ce genre les choses les plus recherchées, qu'elle doit avoir encore; que j'ai doublé et triplé ses diamans;

qu'elle trouvait sans cesse des robes charmantes, faites à son insu, lorsqu'elle voulait s'habiller; que l'amant le plus tendre n'aurait pas porté plus loin ces sortes d'attentions envers la maîtresse la plus chérie. Je dois à madame de Mirabeau la justice, qu'elle m'a souvent grondé de cet excès de générosité, et qu'elle n'avait point de fantaisies à cet égard. C'était à cause de cela même que j'en avais plus pour elle; et je prouverai, quand on voudra, que les deux tiers, pour ne pas dire les trois quarts de mes dettes, lui sont relatifs. Voilà, mon père, comment *ma folle dissipation a dépouillé votre belle-fille.*

Revenons. Sitôt que je me vis un fils, je sentis qu'il n'était plus question d'éloigner l'orage, mais de l'affronter, au lieu de le laisser grossir. Je me retirai à Mirabeau, résolu de ne plus tenter le moindre effort ruineux pour reculer un éclat inévitable. Je gardai encore des ouvriers : vous savez, mon père, si je pouvais les renvoyer. J'écrivis à vous, à vos gens d'affaires, à vos amis; je protestai contre les conséquences qu'on pouvait tirer de ces onéreux délais que je ne pouvais abréger. Trois mois entiers, on me laissa le coup-d'œil de persévérer dans mes folies au milieu de ma misère. Que ceux qui me jouèrent avec autant de perfidie, s'avouent coupables; alors je ne l'étais plus. J'étais

exilé, et je m'applaudissais de l'être. Je ne songeais plus qu'à expier par un long ennui, un trop long égarement. J'avais bien quelque étonnement qu'on accoutumât une jeune femme à avoir des secrets pour son mari, qu'on l'y contraignît même. Ces trames secrètes, qui pouvaient troubler ma tranquillité domestique, le seul bien qui me restât dans mon naufrage, me donnaient quelque inquiétude ; mais enfin, j'étais résolu à ne me défendre que par ma résignation. Je ne pouvais pas prévoir tous les dangers de ces ténébreuses négociations : je croyais voir à travers le voile, et je m'en contentai. Si j'eusse osé le lever, j'aurais bien prévenu des malheurs.

Cependant on vous fit accroire que je dégradais la terre de Mirabeau. Je souhaite que personne ne la dégrade plus que moi, et que vos gens d'affaires n'aient eu aucunes autres raisons de m'en éloigner. On osa vous dire que je vendais vos meubles. Qui voudrait fournir pour cinquante louis tout ce que j'y ai ajouté ? Jugez, mon père, de l'exactitude avec laquelle vos correspondans vous instruisaient ! Voici un fait qu'il vous était aisé de vérifier.

Lorsque j'allai m'établir à Maurique, par vos ordres, j'étais prêt à commencer à Mirabeau une entreprise qui, apparemment, n'était point mal conçue, puisque les deux

hommes les plus sages du pays s'y étaient engagés, et m'y fournissaient les fonds nécessaires. Cette entreprise aurait, en dix ans, je ne dis pas payé mes dettes, je dis, doublé le revenu de Mirabeau et le nombre de ses habitans. Cette idée était purement de moi, et m'occupait tout entier. La carrière de l'ambition m'était fermée depuis long-tems par votre refus; mes fautes me l'avaient rendue encore inaccessible. Je voulais donc me tourner absolument du côté des occupations que je savais être de votre goût; je voulais vous prouver que, si je m'étais étrangement égaré de *l'ordre* dans la pratique, j'en possédais la théorie, et que j'étais enfin décidé à l'appliquer à ma conduite. J'espérais regagner votre tendresse à ce prix: on ne m'en a pas laissé le tems. La fortune n'a cessé de joncher d'épines la route que j'étois contraint de suivre; et il faut avouer que j'en ai cherché quelques-unes, au lieu de les éviter.... Continuez le tableau dont je ne dessine que le simple trait.

Nouvel exil à Maurique. Entière résignation de ma part; profonde tranquillité; rigoureuse économie. Et ne croyez pas s'il vous plaît, mon père, que ce fût impossibilité de trouver de l'argent. Non, je vous jure; je m'en fusse aisément procuré, et à bon marché. La preuve en est, qu'au moment où je crus madame de Mirabeau grosse pour la

seconde fois, je m'assurai des fonds nécessaires pour la réception de mon enfant à Malthe, si son sexe lui permettait d'y entrer. Je trouvai à quatre pour cent cet argent que je laissai en dépôt jusqu'à l'événement. Si je n'empruntais pas, c'est donc parce que je ne voulais pas emprunter. J'étois sévèrement résolu d'être invariablement rangé. Alors vous me fîtes interdire. Ce coup me fut terrible, vous le savez. Je me faisais une idée très-humiliante de cette formalité qui, d'après la conscience de mes intentions, me semblait au moins inutile. Je vous suppliai de m'épargner ce chagrin; vous ne le voulûtes pas; je m'y soumis: non que je ne pusse m'en défendre. Vous traitâtes de *misérable chicane*, ce que je vous mandai à ce sujet. Cette *misérable chicane* était l'avis de Gassier, le plus fameux avocat d'Aix, et, au fond, le plus savant: c'était l'avis de Rom... juge fort estimé et mon ami intime, qui, avec la physionomie d'un bœuf, a la perspicacité d'un aigle. Je subis un fatigant interrogatoire; mes réponses que vous trouvâtes *folles*, et que cependant j'avais fait consulter par des gens sages, étaient remplies de respect pour vous. Dans votre mémoire imprimé, il est dit que j'avouai cent soixante et dix-huit mille livres de *dettes*. Cette imposture formelle est sûrement une étourderie de votre secrétaire, ou une addition de votre pro-

cureur. Je ne suis jamais entré à cet égard en aucuns détails; et vous savez aussi bien que moi, mon père, que pour soixante ou soixante-dix mille livres comptant, on aurait, dans tous les tems, payé mes dettes; ce qui m'eût laissé aussi, dans tous les tems, un revenu suffisant pour vivre libre et sans vous être à charge.

Enfin, mon interdiction fut prononcée. Vous avez imprimé, mon père, que les parens des deux familles la provoquèrent. Ces parens étaient vous, mon oncle et mon beau-père: car, pour M. le marquis de Castellane-Esparron, à peine est-il une alliance entre nous, puisque madame votre mère n'était point de sa branche. Pour MM. d'Albertas, il est bon d'entrer dans quelques détails, pour s'assurer s'ils avaient droit de statuer contre moi. Je prendrai la liberté de vous rappeler auparavant que mon beau-père ne vous donna sa procuration, après s'en être défendu, que sur la menace que vous lui fîtes de m'abandonner à mes créanciers; il ne réfléchit pas beaucoup en cet instant, puisqu'il s'en effraya.

Il m'est d'autant plus important de vous parler de MM. d'Albertas, que je sais combien on m'a chargé de torts à ce sujet dans votre esprit. Vous allez voir la vérité toute nue.

Lorsque j'arrivai à Aix, M. d'Albertas

Où

était, comme vous savez, premier président du nouveau parlement. Je n'avais pas puisé chez vous une grande vénération pour ces nouvelles magistratures. Vous avez eu des raisons sans doute d'être ami de M. d'Albertas; mais vous n'avez sûrement pas été partisan de son usurpation. Mes opinions à cet égard étaient les vôtres, et, je crois, celles de tous les honnêtes gens. Il me semble que je puis dire cela, puisque le nouveau roi les a consacrées.

Quels que fussent mes principes, j'allai fréquemment chez M. d'Albertas, après qu'il m'eut fait sa visite, comme c'est l'usage en Provence, où l'on prévient les nouveaux-venus. Son fils affecta une très-grande familiarité avec moi. Elle ne convenait point aux circonstances, elle ne convenait point à mon goût. M. d'Albertas le fils est taré; je puis le dire, cela est de notoriété publique. Je le savais mieux qu'un autre, puisqu'un officier de la légion de Lorraine lui a proposé, devant deux mille personnes, des coups de bâton. Beaucoup de vos parens et de vos amis étaient de l'ancien parlement. Une intimité étroite avec les chefs de la nouvelle compagnie, et plus encore, s'il est possible, l'apparence de cette intimité, eût été en moi fort indécente. Je me refusai à toutes les avances qui pouvaient m'y conduire. Les d'Albertas ne me le pardonnèrent pas, non

plus que mes liaisons avec les anciens parlementaires. Mon mariage , qui renversa leurs plus douces espérances et leurs projets favoris , ne raccommoda point les préliminaires. Cependant tout paraissait entrè nous comme il devait l'être. Madame d'Albertas vint de Jumenos voir madame de Mirabeau immédiatement après son mariage , et retourna aussitôt dans sa terre. Nous reçûmes et nous rendîmes des politesses marquées. L'hiver arriva ; madame d'Albertas revint à Aix ; madame de Mirabeau y était déjà. La première présidente prétendit à la première visite ; et je conviens que toutes les femmes , excepté les anciennes parlementaires qui ne la voyaient point , la lui rendirent : mais je ne conviens pas que ce fût une loi pour moi qui ne quête point de soupers. Madame la marquise de Sabran seule s'était abstenue de ce singulier hommage. Je crus que je pouvais me permettre une seule prétention , celle de n'en souffrir à personne. D'ailleurs , il me paraissait bizarre d'avoir reçu le premier la visite de M. d'Albertas , étant garçon , et d'envoyer , étant marié , ma femme la première chez madame d'Albertas. Madame de Mirabeau se tint donc chez elle. Madame d'Albertas murmura ; je la laissai murmurer. On s'entremît ; je fis la sourde-oreille. Mon beau-père qui ne voyait point ces gens-là , c'est son expression , m'approuva. Madame

d'Albertas sentit que sa prétention était ridicule comme première présidente. Pour ne pas s'en départir, elle la soutint comme *tante à la mode de Bretagne*. Je ris du subterfuge ; mais je ris tout bas. Le carnaval arriva ; des bals s'ensuivirent. Madame d'Albertas fit tout ce qu'elle put pour avoir votre belle-fille. Je répondis aux négociateurs, qu'assurément si nous allions chez madame d'Albertas, ce serait pour elle, et non pour son bal, et qu'ainsi l'occurrence et l'argument étaient également mal choisis. Je crois cette défaite charmante.

Voilà, mon père, les premières semences de nos divisions ; elles fermentèrent sourdement. Mon beau-père était syndic de la noblesse, et habitait l'ours pendant tout l'été. Il m'avait chargé de suivre avec Gassier, syndic de robe, les affaires qui étaient alors fort compliquées, pour lui en rendre compte. Il y avait de grandes discussions entre l'intendant et les possédans fiefs ; et M. d'Espennes, ami de M. de Marignane et de mon oncle, y était très-intéressé. M. de Monthion avait ravagé toute l'administration de la province, qui demanda union et secours au corps de la noblesse. Les nouveaux parlementaires cabalaient avec véhémence contre nous. Mon beau-père lutta vigoureusement contre eux dans l'assemblée de la noblesse. On prétendit que j'avais contribué à l'échauffer

et à le soutenir , ce dont , assurément , il n'avait pas besoin ; car on ne peut être meilleur ami ni meilleur patriote. On opinait d'apparat. Le hasard fit que mon discours produisit quelque sensation. Nous triomphâmes. C'était un grand crime ; mais enfin ce crime m'était commun avec tous les honnêtes gens. Jusque là rien de précisément personnel n'avait éclaté entre les d'Albertas et moi : l'occasion s'en présenta. Voici le plus noir de mes attentats envers eux ; veuillez l'entendre.

Madame de Mirabeau était grosse , et fort incommodée de sa grossesse. Un jour elle allait en chaise à la comédie , et je la suivais à pied. MM. d'Albertas , père , frère et fils , nous croisent presque à la porte du spectacle. La rue est fort escarpée. Leur cocher s'arrête trop juste , et sa voiture retombe. Je l'avertis vivement de se porter en avant. Je n'avais pas le tems de faire des complimens ; car la chaise de madame de Mirabeau était en danger. Le cocher ne tient compte de mon avis ; sa roue tombe sur un des bâtons de la chaise déjà posée , et blesse un porteur. Par le plus grand et le plus singulier des bonheurs , je retire madame de Mirabeau sans accident de sa boîte. Tout cela se passa aussi vite que la pensée. J'avoue que la colère succéda en moi à la terreur. Je menaçai le cocher ; et comme j'étais irrité , et très-irrité que ses maîtres m'en eussent laissé la peine , je ré-

pétai , en les voyant sur leur marche-pied , mon apostrophe à leur valet. La comédie finit sans que j'abordasse aucun d'Albertas , parce que je me méfiais de mon ressentiment. Le lendemain madame la comtesse de Grasdubar , tante de madame de Mirabeau , me fit prier de passer chez elle. Je la trouvai toute effrayée d'une visite qu'elle venait de recevoir du premier président. Il s'était plaint amèrement de ce que j'avais donné *à lui , à sa famille et à sa compagnie* , une épithète que les crocheteurs se donnent entre eux aux halles , quand ils se querellent. Sans sa considération pour vous , disait-il , il m'aurait poursuivi judiciairement. Vous voyez que j'avais une vaste carrière pour riposter , et même pour persiffler. Je me contentai de répondre en propres mots : « Ma chère tante , vous avez probablement mal entendu ; car j'ai vu hier et aujourd'hui M. le chevalier d'Albertas et son neveu qui n'ont point la goutte , et ne m'ont fait aucune plainte. » Au reste , je crois que l'on persuadera difficilement à quelqu'un , que j'ai apostrophé en pleine rue le parlement , parce que le cocher du premier président est un étourdi et un insolent. Je m'abstins de toute raillerie et de toute chaleur. Toute la ville me parla de cette aventure ; je répondis de même à toute la ville. Ce bruit tomba comme tant d'autres. Cependant il fut tel , que je puis dire

qu'avec le moindre grain d'honneur et de délicatesse , MM. d'Albertas se seraient refusés dans le fait de mon interdiction. Voilà , mon père , quels furent mes torts avec eux. Je n'ai pas toujours été si circonspect , j'en conviens. Ils ont cherché à me susciter de mauvaises affaires , et je m'en suis démêlé , non sans qualifier leurs procédés et dévoiler leur noirceur. Ils m'ont lancé des épigrammes ; et comme il y a des tems où certaines personnes ne peuvent jamais avoir raison , il n'ont pas eu plus beau jeu en ce fait qu'en tout autre. Enfin ils se sont égayés sur ma naissance , en commentant un article de ce qu'on appelle en Provence le *mauvais livre*. Dans tous autres , je n'eusse vu qu'une calomnie , très-commune en ce pays ; mais cela me parut une indicible insolence de la part de gens qui ont l'honneur de m'appartenir , et devraient savoir qu'ils n'ont apporté dans cette alliance qu'une assez mauvaise réputation , et une roture fort connue , relevée , il est vrai , par quelques pendus. J'en ai vu les preuves ; et si la tante de M. de Marignane ne fût entrée dans cette race , j'eusse peut-être été tenté de les morigéner un peu , en déposant à la chambre des comptes ces titres qui ne sont pas fort vieux. Quoi qu'il en soit , après un tel procédé , je ne les ménageai plus , et je mis le comble à leur haine. L'amitié , et , si j'ose le dire , l'estime de MM. de Cas-

tillon, de Cinq-Mars, de Saint-Vincent et de plusieurs autres personnes de cette espèce, me dédommageait avec usure, des calomnies d'une cabale pour laquelle je ne déguisais peut-être point assez mon mépris.... Était-ce là de quoi me charger de tant de crimes dans votre esprit?.... Je reviens à mon interdiction, dans laquelle assurément MM. d'Albertas ne devaient point donner leurs voix, et que nuls autres de mes parens n'ont provoquée.

Vous n'ignorez pas que depuis cette époque jusqu'à mon évasion de Joux, je n'ai point fait de dettes, ni petites, ni grandes. Il me semble que c'était au moins un grand commencement de preuves que j'avais pris la ferme résolution de m'arranger. Il y avait quelque mérite à ne point excéder les bornes d'une pension de mille écus, sur laquelle il fallait entretenir madame de Mirabeau, moi, mon fils, une femme-de-chambre, une cuisinière, un laquais. Mais je convenais avec moi-même, qu'il ne fallait pas peu pour détruire les impressions qu'avaient dû vous donner mes dettes. Depuis cette époque, je n'en ai plus fait qui ne fussent impérieusement et inévitablement forcées : vous le verrez bientôt. Mes torts à cet égard ne sont donc pas aggravés : il faut donc chercher une autre cause du sort que je subis. Jamais un dérangement pécuniaire, quelque excessif qu'il eût

été, n'eût pu le mériter. D'une lettre d'exil au donjon de Vincennes, il y a une distance immense. La première punition fut celle que vous crûtes devoir à mon inconduite. Elle a été excessive en fait d'argent, je le répète; mais je répète aussi que j'y ai été fortement poussé; que je me suis arrêté moi-même; que mes fautes en ce genre n'ont porté aucun des caractères qui dénotent une irrémédiable prodigalité, et bien moins encore la moindre tache à mon honneur, à ma bonne-foi. J'ajoute que la plus grande punition du dérangement, est le dérangement même; que les angoisses dévorantes, les humiliations cruelles, les embarras toujours renaissans qui suivent nécessairement des dettes, et que plus qu'un autre j'ai éprouvés et sentis, m'eussent plus qu'un siècle d'exil appris à compter. Ce n'est donc point dans cette première partie de mes fautes que je dois chercher les motifs de l'arrêt que vous avez prononcé contre moi. Passons à l'origine de ma détention.

Vous ne vous attendrez pas, mon père, que j'entre dans les inutiles détails de l'affaire de M. de Villeneuve. Vous ne doutez pas, vous ne pouvez douter que je ne m'y sois conduit avec honneur, valeur et droiture. S'il s'y est mêlé quelques grains d'imprudence, l'imprudence n'est point un crime. Nous savez que M. de Villeneuve est un vil et lâche coquin, et que tout le monde en pense

ainsi. C'est vous qui avez écrit : « Laissons-là
« M. de Villeneuve et son fumier. » C'est vous
qui avez proféré ces mots , quand on vous
remontra la nécessité de poursuivre cette
affaire : « On ne soupçonnera pas plus mon
« fils que moi-même d'une lâcheté, dans les
« pays où il sera connu. » C'est vous qui dites
à madame de Mirabeau, que vous ne solli-
citez ma détention que, pour vous donner le
droit, en prévenant la punition du ministre
qui m'en devait une pour m'être absenté du
lieu de mon exil, de solliciter plus tôt ma
grace. Vous savez que mon beau-père m'é-
crivit, après avoir lu un mémoire sur ce sujet ,
que le meilleur *écrit qui pouvait paraître pour
ma défense, était la propre requête de M. de
Villeneuve.* C'était dire assez ce qu'il pensait
de ma conduite. Vous savez que tous les Vill-
eneuve ont été les premiers à vanter mes pro-
cédés, et à couvrir d'infamie ceux de leur
parent. Vous savez que le vieux marquis,
devenu, en quelque sorte, chef de cette
maison, m'écrivit : *Soyez persuadé, M. le
comte, que je mettrai toujours une différence
infinie entre un ami qui se conduit aussi bien
que vous dans les occasions importantes, et
un parent qui déshonorerait son nom, si la
honte n'était personnelle.* Vous savez que le
comte devenu son fils, fit les plus sanglans
reproches à son cousin, et sollicita pour moi
à Grasse. Vous savez que madame la com-

tesse de Vence, femme universellement respectée, fut mon avocate et mon conseil dans cette affaire ; et que le marquis de Tourettes, qui porte le nom et les armes de Villeneuve, et jouit de l'estime de toute sa province, voulut être mon procureur dans cette procédure. Vous n'ignorez pas que j'ai été condamné par *contumace*, et sans avoir fourni aucune défense, à donner de l'argent à M. le baron de Villeneuve-Moans, parce que l'ordonnance enjoit au *battant de payer le battu* ; parce qu'on dédommage pécuniairement un laquais insolent que l'on régenté, et qu'un gentilhomme, qui par sa lâcheté s'assimile à un laquais, doit être traité et dédommagé comme lui. Telle a donc été la suite de ce décret de prise-de-corps rendu contre un homme de ma sorte, par un vassal de M. de Moans. Eh ! quel autre eût osé le rendre dans une affaire de cette nature ? Telle a été la suite d'une accusation *d'assassinat et de guet-à-pens*, que l'on n'a osé poursuivre qu'alors qu'on m'a su dans le pays étranger, et compromis dans une affaire tout autrement sérieuse..... Vous savez tout cela, mon père. Vous avez donc la certitude et la conviction que cette aventure malheureuse par l'éclat et par ses suites, loin de me faire tort, ne pouvait que m'attirer l'estime et l'intérêt des honnêtes-gens. Je ne puis croire que vous l'ayiez travestie auprès du ministre. Vingt

personnes me l'ont dit : encore une fois je ne le ne crois point. Le plus implacable , le plus noir , le plus perfide ennemi serait à peine capable d'un tel procédé. . . . Mais , mon père , voici ce que vous ne savez point , et ce que je puis prouver par le témoignage et les lettres originales de madame la comtesse de Vence et de M. de Tourettes.

Un homme comblé de mon amitié m'avait fait le plus sanglant et le dernier des outrages , accompagné d'une infernale duplicité. Un tendre attachement me liait à sa famille. Son père me demanda à deux genoux la vie de ce fils indigne ; sa mère baigna mes mains de larmes. Je faillis mourir de honte de voir à mes pieds des cheveux gris. Je pardonnai ; je pardonnai sans réserve et sans retour. En vain , par d'insolentes provocations , par un défi formel , on chercha à me faire sortir de mes résolutions ; je me dévorai moi-même. J'eus la gloire d'humilier le vice par le seul ascendant de l'honnêteté. Mon épée ne sortit point de son fourreau , et celle de mon vil agresseur tomba de ses mains. Depuis long-tems je négociais un mariage très-avantageux pour cet homme. Dans les circonstances que je viens de vous décrire , un incident imprévu renverse ce mariage presque arrêté. Le beau-père prétendu était mon ami. L'idée que la famille du jeune homme pourrait me soupçonner de l'avoir aliéné , déchire mon cœur. Je montai à cheval ;

je courus à Tourettes. Je pressai, je priai, je conjurai. La négociation fut renouée, et réussit. Voilà le motif de mon voyage. La rencontre de M. de Villeneuve fut une vraie rencontre où il n'entra aucune préméditation, quoiqu'il fût bien dans mes projets de lui faire une visite.....

Mon père, en vain la calomnie m'infecte de ses poisons; en vain le poids de mes chaînes abrégera ma vie : tant qu'il me restera un souffle, on ne m'ôtera pas le plaisir de penser qu'une action honnête, et digne d'un homme très-vertueux, est la cause immédiate de mes malheurs; on ne m'ôtera point la consolation d'avoir été capable de servir mon pire ennemi, au moment où ne pas le servir était me venger. O mon père ! en vain on me chargera des plus noires imputations; un homme qui peut se vanter du procédé que je viens de raconter, et que les détails rendraient mille fois plus touchant, n'est pas un homme sans honneur, un sujet gangrené qu'il faille retrancher du livre de vie.

Le voyage de Grasse, qui vous a paru, comme à beaucoup d'autres, comme à mes amis mêmes, une étourderie très-forte est donc un effort de la plus haute, j'ose dire, de la plus respectable générosité. N'importe; vous l'ignoriez. J'étais sorti du lieu de mon exil sans permission; vous pouviez difficilement m'excuser auprès du ministre, dès que

cette irrégularité faisait éclat. Sans cela , qu'eût-elle été ? J'étais entouré d'exilés parlementaires, qui couraient , de notoriété publique , les maisons de tous leurs amis..... Avançons , et voyons comment je me suis conduit dans les forts où m'a jeté mon étoile.

Veuillez vous rappeler, mon père, quelle sévérité vous recommandâtes à M. d'Allègre ; quels moyens furent pris pour m'empêcher de recevoir aucune nouvelle, aucune consolation du dehors. Madame de Mirabeau était mon unique correspondante, et ne prit pas long-tems cette fatigue. J'avais laissé mon fils mourant à dix lieues de ma prison ; il fallait que j'écrivisse à cent cinquante pour en avoir des nouvelles : (mon sort à beaucoup empiré dans tous les sens , car je n'ai plus aucun moyen de m'en procurer.) Ces procédés , qu'il me soit permis de le dire , étaient bien durs. Qu'avais-je donc fait pour les mériter ? j'avais défendu ma sœur. Mon père, souffrez une question , et que la réponse reste dans le fond de votre conscience ; peut-être en sera-t-elle remuée. Si M. de Villeneuve eût manqué à madame du Saillant, comme il manqua à madame de Cabris, si le ressentiment que j'aurais conçu de cet outrage eût eu les mêmes suites, m'auriez-vous traité avec tant de rigueur ? Mon père, je n'ai pas le droit de juger mes sœurs ; mais mon devoir est de les défendre et de les aimer.

Des méthodes si austères me confirmèrent plus que jamais dans l'idée où je n'étais que trop, que l'on était résolu de me pousser à ma perte. Cependant ce sentiment amer n'influa point sur ma conduite au château d'If. J'aurais pu n'y pas venir, si j'eusse voulu m'y soustraire à votre autorité. Un ami m'avait amené une chaise de poste ; il me pressait de prendre cent louis, et de voler vers l'asyle qu'il m'avait préparé. Je résistai à ses offres ; je résistai à l'éloquente voix de la liberté. J'es-suyai patiemment la brutalité des sbirres qui m'arrêtèrent comme un coupeur de bourse. Je me laissai mener au château d'If. Ce n'était pas pour y perdre le fruit de ma soumission. Ma conduite y fut donc bonne, et très-bonne. J'eus toute la confiance du commandant, et je n'en abusai pas ; toute son amitié, et il ne s'en repentit point : ses certificats, ses lettres en font preuve. Je sais qu'on vous a fait mille et mille histoires d'une cantinière ; mais, de bonne foi, n'est-ce pas forger des crimes à un homme, que de lui en chercher de cette espèce ? Il n'y avait qu'une femme au château d'If, qui eût figure de femme. J'avais vingt-six ans. C'est un furieux délit, que d'avoir donné lieu de soupçonner qu'elle me paraissait jolie ! A la fin de son bail, elle quitta son mari qui deux ou trois fois avait pensé la tuer, et avait été réprimandé de justice pour ce fait. Ce mari était un usurier connu de tout Mar-

seille, échappé dix fois à la potence, et qui depuis pourrit dans une basse-fosse. Sa femme gagna la frontière. Je la recommandai à Grasse, à M. de Briançon qui se disait alors mon ami, et qui la garda. Le mari cria à l'enlèvement, au crime. Singulier enlèvement, où l'enleveur était en prison ! crime bizarre, de procurer une condition à une malheureuse obligée de gagner sa vie ! On vous écrit ; on se plaint ; on me déchire. Le commandant avait tout vu, tout surveillé. N'est-il pas la caution naturelle de ceux qui sont dans son fort ? caution très-respectable sans doute que M. d'Allègre, dont la vertu est unanimement révérée dans son pays : qu'il réponde pour moi. Ces détails si fastidieux pour un homme qui porte un grand intérêt dans son cœur, fatiguent ma plume, et sont bien inutiles à ma cause. J'étais sous les ordres de M. d'Allègre ; je ne pouvais rien entreprendre au-dehors que de son aveu ; au-dedans il était content : tout le monde devait l'être.

Cet homme estimable, franc et généreux comme un digne militaire, bon pour tous ceux qui dépendent de lui, comme un excellent père, vous avait déplu depuis le moment où il avait dit du bien de moi. Il sollicite ma liberté : (vous aviez promis que j'en aurais à son premier mot) vous le croyez séduit, corrompu, trompé. Car c'est une idée dont vous ne pouvez vous défendre, mon père,

que de croire gagnés par moi , tous ceux qui ne me voient pas aussi en noir que vous. Il vous *séduira* ; telle est votre formule. Mais ces trois mots ne veulent-ils pas dire : Prenez garde ; si vous n'êtes point prévenu , vous ne le trouverez pas aussi scélérat que je me le figure ? Mon père , en quoi donc suis-je si fin , si délié , moi que tant de gens ont trompé comme un enfant ; moi qui n'ai jamais pu me préserver des pièges que m'ont tendus les plus sots êtres que la nature ait fabriqués , parce qu'il m'est impossible de deviner une perfidie ? Je sais bien que je ne suis pas bête : votre fils ne saurait l'être. Hélas ! on a tant parlé de mon esprit , pour me rendre plus odieux , pour me perdre plus sûrement ! Il faut donc que je me reconnaisse cette dangereuse qualité : mais en vérité , de tous ceux qui la possèdent , je suis le plus simple et le moins subtil. Ne me croyez donc pas un si redoutable enchanteur. Vous savez bien que je ne suis ni hypocrite , ni même assez circonspect. Mes défauts sont donc très-saillans ; et quand vous prenez encore la peine de les indiquer , comme vous le faites toujours à ceux à la garde desquels je suis confié , vous pouvez être assuré que si je ne leur paraïs pas un monstre , il faut que je ne le sois point. Je ne comprends pas comment vous voulez que je sois le seul homme du monde dont le caractère ne soit pas mélangé de mal et de bien , ou que l'on n'aperçoive jamais que celui-là.

Pressé par les instances de M. d'Allègre et de M. de Rochechouart, vous accordez, non pas ma liberté, mais ma transfération. Ce n'est assurément point cela qu'ils vous avaient demandé. Vous m'envoyez dans un fort sur la frontière. L'idée me vint que vous vouliez me porter à une évasion, et j'en gémis. La suite a changé en certitude ce soupçon, que je vous avoue avec autant de naïveté que tout le reste. Voici les raisons pour lesquelles je le conçus.

Vous m'écriviez par l'officier de maréchaussée, une lettre foudroyante qu'assurément je ne méritais pas. Car enfin pourquoi étais-je dans un fort ? En vérité, mon père, je n'étais plus un enfant ; je commençais à savoir ma langue, à apprécier les choses et les mots ; je ne me croyais ni ne pouvais me croire criminel. Pourquoi donc cette véhémence diatribe ? encore était-ce la première dont vous m'eussiez honoré depuis ma détention. La seule fois que j'avais osé vous écrire, le commandant avait reçu des reproches de vous. *L'ordre du roi ne vous exceptait pas* ; c'étaient vos termes. Quoi ! mon père, l'ordre du roi, sollicité par vous, obtenu par vous, ne vous exceptait pas de ceux à qui il m'était défendu d'écrire ! Louis XIV était bien despote, mon père. Un de ses ministres mit à l'écart, sans le lire, le placet d'un exilé, des sollicitations duquel il était importuné. Quoi ! lui dit le monarque, vous refusez à cet infortuné

tuné de lire son excuse ! J'avais enduré sans peine le silence que vous gardiez sur mon affaire, tant que mes juges naturels étaient destitués ; car j'aurais été très-fâché de plaider aux tribunaux dont je ne reconnaissais pas la légitimité. On me mandait de votre part d'attendre, et je m'expliquai facilement la nécessité de ce délai. Mais au moment du rétablissement de la vraie magistrature, vous m'éloigniez de la province où j'avais un procès qui ne pouvait s'accommoder : car on ne transige point avec l'honneur. Que voulait dire cela ? Ce décret n'était-il pas un prétexte commode pour éterniser ma détention, et éluder mes demandes ? huit mois de prison n'avaient-ils pas expié une irrégularité légère ? Vous, aviez-vous besoin d'un grand crédit pour obtenir ma liberté ? il ne vous fallait que demander ; pourquoi donc cette prolongation de prison ? Vous ne parliez point encore de mes créanciers, et si vous en eussiez parlé alors, j'aurais répondu comme j'ai fait depuis : ne les avais-je pas ces créanciers avant ma détention ? La considération de mes dettes y a-t-elle influé pour quelque chose ?

Les idées les plus sombres m'assaillirent ; et en vérité je ne me forgeais pas des monstres pour les combattre. Vous venez de voir ce que je pensais de vos dispositions. Pour m'achever, madame de Mirabeau ne m'écrivait plus. Déjà elle me traitait comme un homme qui lui était

devenu étranger. Déjà les menées des personnes dont je devais attendre secours et défense, se dévoilaient à mes yeux. J'étais beaucoup mieux informé que je n'aurais voulu de ce qui se passait à Paris. Je voyais que certaines gens m'avaient trop offensé pour ne pas me haïr ; que loin de travailler à mes affaires, on ne cherchait qu'à capter à mes dépens votre suffrage, et à s'en faire à tout événement un appui contre moi ; qu'en un mot, on désertait ma cause, on me calomniait lâchement, qu'on s'élevait sur mes ruines... Je pardonne... oui, je me sens capable de pardonner à ceux qui ont encouragé cette conduite, comme à ceux qui l'ont tenue : à ceux qui ont séparé ce que le ciel et les hommes avaient joint ; qui ont persuadé à une femme jeune et pusillanime, que quelque chose au monde pouvait lui donner le droit de négliger les intérêts de son époux ; que quelque devoir pouvait entrer en parallèle avec celui de le défendre, de lui obéir, de le suivre. Ils ont tâché de détruire mon bonheur : ils ont causé ma ruine, et celle d'un être bien plus à plaindre que moi, né pour la vertu, qui n'eut d'autre crime que l'amour, si l'amour peut être un crime. Ils m'ont séparé à jamais de la mère de mon fils, et peut-être de ce fils dont je pressais les lèvres agonisantes avec un serrement de cœur qui m'annonçait que je ne le verrais plus. Encore une fois, je leur pardonne ; mais

s'ils croient à un Dieu vengeur et rémunérateur, ils doivent trembler.

O mon père ! rappelez votre mémoire , et décidez si j'étais bien informé. Vous m'avez dans cette occasion , comme dans presque toutes les autres , condamné sans m'avoir entendu. Cependant , aviez-vous étudié ma conduite domestique avec cette *jeune personne aussi aimable et aussi estimable que malheureuse* ? (c'est ainsi que vous la désigniez dans un mémoire dont le but semble être de me déshonorer) ; aviez-vous approfondi mon intérieur ? écoutiez-vous les deux parties ? aviez-vous assez suivi mes démarches à cet égard pour en pénétrer les motifs ? n'étiez-vous point assez prudent pour deviner qu'il est des choses sur lesquelles un homme délicat garde le silence , et que de deux époux , celui qui parle le premier a communément tort ? L'expérience ne vous avait-elle point appris que la naïveté feinte est l'arme la plus commune de l'autre sexe ? Il n'est pas nécessaire de partager deux ans le lit d'une femme pour la connaître à fond , mon père. Ainsi vous pouviez soupçonner que si je témoignais quelques craintes , ce n'était pas tout-à-fait sans raison. C'est précisément parce que ceux dont je n'avais dit que du bien jusqu'alors cherchaient à vous prévenir sur les plaintes que je pouvais former , que vous deviez penser qu'ils avaient quelque intérêt à prendre les

devans. Mon père, ce n'est que peu à peu, et forcés par le tems, que l'honnêteté la plus pure et le vice consommé viendront à se déclarer. La nature des circonstances et le contraste des caractères concourent également à l'illusion. Vous êtes si éclairé ! ne devriez-vous donc pas laisser le peuple de tous les états juger par les événemens ? ne devriez-vous pas vous rappeler que le contraire des bruits qui courent des personnes et des choses, est bien souvent la vérité ? Mais mon cœur déborde : je rentre dans les bornes que je me suis prescrites.

Vous comprenez que la nouvelle de ma transfération me jeta dans une inconcevable perplexité. Je ne savais quel parti prendre. M. Veyrier, chargé de me conduire, me demanda ma parole de ne point me sauver. Je lui répondis que les prisonniers de guerre donnaient des paroles ; mais que je n'avais jamais ouï dire que l'on en exigeât des prisonniers d'état. Cette réponse l'embarrassa sans doute. On lui avait recommandé de me cacher l'endroit où je devais aller : j'en étais instruit d'ailleurs ; mais je voulais en être sûr, et voir les ordres. Il me les montra. Je sus donc que j'allais être relégué parmi les ours du mont Jura, et que je serais commandé par un homme que vous ne connaissiez même pas. Le voisinage de la Suisse me parut donc votre seul motif. Si j'eusse su que M. du Saillant était en

route pour la Provence, j'aurais compris encore qu'il fallait lui éviter, ou l'embarras de me voir, ou l'indécence de ne me voir pas. Jen'aperçus devant moi qu'un abîme sans fond. Vous aviez bien voulu me mander que vous m'envoyiez dans un nouveau château pour améliorer mon sort. Mais quelle manière de l'améliorer que de me tirer d'un pays où j'avais des amis, pour m'envoyer au milieu des frimats et des neiges ; de m'ôter à un commandant qui me traitait en frère, pour me livrer à un inconnu ! Je me roidis contre mes répugnances et mes pressentimens ; je suivis paisiblement mon conducteur qui n'avait aucune escorte. Je portais des pistolets ; il n'en avait point : je traversai ainsi le royaume. Vous savez quel compte il a rendu de ma conduite, et vous voyez que j'étais résolu de tenter encore de vous toucher par ma résignation.

Les premiers tems de mon séjour furent assez pénibles. M. de Saint-Mauris, qui est le plus faux des hommes, se déguisait bien, et n'avait encore aucun intérêt à me vexer ; mais il y avait de grandes dispositions ; car, à la plus dégoûtante vanité, il unit une malignité virulente. Je suis forcé de le dire, et je le dis. Je sais qu'il se prétend parent d'un ministre puissant ; mais je pense que ce ministre n'est pas capable d'épouser les querelles de ce misérable mortel, également double, perfide et vindicatif. Quoi qu'il en soit,

je ne déguiserai point la vérité, parce que je m'aime mieux que M. de Saint-Mauris. Permettez-moi d'entrer dans ces détails : c'est ici le moment décisif de ma vie ; c'est ici la partie importante de ma cause, non comme ce qui m'a le plus nui, mais comme le prétexte le plus spécieux dont on puisse se servir pour m'opprimer.

Le séjour de Joux ne serait pas supportable, sans le voisinage de Pontarlier. C'est un véritable nid de hiboux, égayé par quelques invalides. Il était assez naturel que je désirasse d'aller à la ville pour y voir des humains : cela m'avait été formellement promis ; mais M. de Saint-Mauris avait des raisons de m'éloigner de Pontarlier, et voici ces raisons.

D'abord il était le bel-esprit renommé, et il ne se souciait pas d'y introduire un autre homme qui eût le sens commun. Cette circonstance paraît bien frivole ; vous ne sauriez croire de quel poids elle était sur lui : mais ce n'est rien en comparaison de ce qui suit. Le marquis de Monnier, depuis la suppression de la chambre des comptes de Dole, dont il était premier président, s'était retiré à Pontarlier, avec la jeune femme qu'il avait épousée pour se venger de sa fille, mariée malgré lui, comme vous savez, à M. de Val-dhaon, par arrêt du parlement. M. de Saint-Mauris avait assuré madame de Monnier *qu'il était fort amoureux d'elle, et qu'il lui conve-*

nait d'autant mieux, qu'étant ami de M. de Monnier, sa réputation et son repos domestique n'avaient rien à craindre de ses empressemens. Telles furent les expressions honnêtes et délicates de sa déclaration. Madame de Monnier, qui a infiniment plus d'esprit et d'honneur qu'il n'en faut pour persifler et mépriser des milliers de Saint-Mauris, l'assura qu'il était indigne d'un honnête homme, de regarder la confiance d'un ami comme une facilité et un attrait de plus pour le tromper, et que cette façon de penser seule lui inspirerait de l'horreur pour celui qui en était capable, fût-il à ses yeux le plus beau des hommes; ce que M. de Saint-Mauris n'était pas : car il n'est jamais si difforme qu'alors qu'il s'attendrit. Il est aisé de croire que de telles douceurs, fréquemment répétées et continuellement soutenues, blessèrent son amour-propre. Il en vint à honorer madame de Monnier de sa haine, et elle la supporta mieux que sa tendresse. Mais la haine des méchans n'est jamais stérile. Je n'avais guère que 40 ou 45 ans de moins que M. de Saint-Mauris; et si j'étais presque aussi laid que lui, j'étais du moins plus honnête homme. Il craignit que je ne fusse heureux : voilà le premier motif de ses refus à mon égard, quelque explication qu'il leur ait donnée; car enfin je pouvais supporter, sans en être étourdi, le tumulte de Pontarlier, qui n'est qu'un grand

village. Il m'éloigna, donc très-despotiquement, et j'y souscrivis.

Les fêtes du sacre arrivèrent. M. de Saint-Mauris jouait un grand rôle dans la banlieue. Il me voulut pour témoin de sa gloire, et je dus à sa vanité la permission de venir à Pontarlier. Je fus accueilli avec toutes sortes de bonté dans la maison de madame de Monnier. C'était la seule du pays où je pusse décemment me lier, et c'était la seule dont M. de Saint-Mauris voulût m'écarter. Ses intrigues à cet égard, me perdraient trop de tems à raconter. Il partit enfin, et fit une longue absence. Je ne puis croire qu'il me faille m'excuser d'avoir aimé ce qui était aimable. Quel homme voit-on se montrer sévère pour une passion qui, plus ou moins énergique, est celle de tous les humains ? Je dois le dire cependant ; je me craignais moi-même dès la première émotion. J'étais très-malheureux, et le malheur double la sensibilité. On me témoignait de l'intérêt : on me développait tous les charmes qui peuvent me séduire fortement, ceux d'une ame généreuse et d'un esprit agréable. Je cherchais un consolateur. Eh ! quel consolateur plus délicieux que l'amour ? Jusque-là je n'avais connu qu'un commerce de galanterie, qui n'est point l'amour, qui n'est que le mensonge de l'amour. Oh ! la froide passion, auprès de celle qui commençait à m'embrâser ! Mon père, j'ai les qualités et

les défauts de mon tempérament : s'il me rend excessivement vif, et même fougueux, il forme le cœur de feu qui alimente mon inexprimable tendresse. Ce n'était plus cette forte invitation de la nature, fondée sur les délices attachés au plaisir des sens, qui m'entraînait ; ce n'était pas même le désir de plaire à un juge d'un goût exquis qui m'excitait ; je sentais trop pour avoir de l'amour-propre. La convenance, l'uniformité des goûts, le besoin d'une société intime, d'une confidente que l'on maîtrise presque toujours plus que l'on n'en est maîtrisé, n'entraient presque point dans mes vues. De plus puissans attraits avaient remué mon cœur. Je trouvais une femme qui, bien différente de moi, a toutes les vertus de son tempérament, et aucun de ses défauts. Elle est douce, et n'est ni tiède ni nonchalante, comme tous les naturels doux ; elle est sensible, et n'est point facile ; elle est bienfaisante, et sa bienfaisance n'exclut ni le discernement ni la fermeté..... Hélas ! toutes ses vertus sont à elle : toutes ses fautes sont à moi..... Je la trouvai, cette femme adorable et toute aimante, et elle réunit les rayons épars de ma brûlante sensibilité. Je la trouvai ; et mon cœur impérieusement entraîné fut fixé, fixé pour jamais. Mille femmes sont plus jolies qu'elle, mille plus brillantes, quoiqu'aucune n'ait plus d'esprit naturel et acquis. Mais elle est si timide

et si réservée, qu'il faut la connaître pour deviner la moitié des trésors qu'elle recèle. Je l'observai dans toutes les circonstances ; je l'étudiai profondément. Je m'arrêtai trop à cette contemplation délicieuse. Je sus ce qu'était son ame, cette ame formée des mains de la nature, dans un moment de magnificence. . . . Si c'est un crime de n'avoir pu résister à une séduction si puissante, ce ne fut pas le crime de ma volonté. J'envisageai d'abord avec effroi le trouble intérieur qui fermentait dans mon sein. Je tentai de me faire une égide de mes devoirs. Insensé que j'étais ! commande-t-on à une telle passion ? Enfin je le tentai : je vous demandai madame de Mirabeau. Je sentais que ce frein me devenait nécessaire, parce que le respect humain m'aurait peut-être retenu. Assurément du moins madame de Monnier n'eût pas troublé le repos d'une épouse ; et, bien différente de ces femmes qui, n'aimant aucun homme, sont les rivales de tout leur sexe, elle n'eût jamais partagé avec qui que ce fût un amant. Faut-il tout dire ? oui, il le faut, dussé-je m'accuser. Ce fut elle qui, conservant plus long-tems que moi sa raison, voulut élever une barrière entre nous : ce fut elle qui plaida sa cause ; qui me dit que je lui devais indulgence et tendresse ; que chacun avait des torts ; que chacun devait se rapprocher ; qu'elle recevrait de ses mains le don de mon

cœur, et serait notre plus tendre amie. . . .
Femme angélique ! j'ai mal suivi vos leçons,
et vous n'avez pas assez craint le danger. Mon
père, vous me refusâtes celle qui portait mon
nom, et je cédaï à l'amour ; je lui cédaï
même avec joie. Ses philtres m'avaient eni-
vré. Votre refus, je l'avoue, me causa une
satisfaction secrète. L'amour est un si dan-
gereux sophiste !

Jusque-là, cependant, je ne faisais aucun
mal ; j'avais acquis bien chèrement, je vous
jure, le droit de disposer de mon cœur. Sans
doute madame de Monnier devait à l'homme
dont elle partageait le nom et la fortune,
(les récriminations ne sont les armes que des
ingrats), mais on peut proportionner la re-
connaissance au bienfait. Qu'elle procurât à
M. de Monnier une vieillesse douce et se-
reine, qu'elle soignât sa santé, qu'elle l'aidât
dans l'administration de ses affaires, n'était-
elle pas acquittée envers lui ? quelle préten-
tion, quel droit pouvait-il avoir sur des jouis-
sances, dans tous les tems hors de sa portée ?
devait-il être auprès d'elle à-la-fois vil eunu-
que et sultan impuissant ? Si l'amour-propre
en lui, comme en presque tous les autres
hommes, avait survécu aux sens, on pouvait
ménager son orgueil sans être victime de sa
tyrannie. Voilà ce que je me dis, voilà ce que
l'irrésistible voix de l'amour persuada pour
moi. Sans doute ce ne sont point les princi-

pes d'un casuiste ; mais sans doute aussi ils ne sont pas contraires à la morale. J'aimai donc, et je fus aimé sans remords.

M. de Saint-Mauris le vit, et démêla bientôt l'intelligence qui était entre madame de Monnier et moi. Ses regards courroucés m'annoncèrent son ressentiment, et bientôt ses épigrammes l'exhalèrent. Je le ménageai avec plus de soin que je n'en attendais de mon caractère incapable de déguisement. Mais on n'appaise pas la vanité blessée. M. de Saint-Mauris se réservait pour la vengeance, et la préparait avec soin. Il était encore animé par une fille pour laquelle il avait autant de confiance que d'attachement. Cette créature s'était efforcée, assez publiquement, de m'associer à toute la ville dans l'honneur de ses bonnes grâces : ma froideur, qui n'était pas du respect, l'irrita, et elle jura de me punir de mon ingratitude. Ce digne couple chercha à exciter contre madame de Monnier les rumeurs de la ville, et le zèle des prêtres et autres écrivains de lettres anonymes, sans pouvoir y réussir. Dans ces circonstances, une funeste méprise, ou la ridicule inquiétude d'un marchand de Pontarlier, fit tomber entre les mains de M. de Saint-Mauris un billet à ordre, souscrit de moi. Vous savez, mon père, que dans les neuf mois que j'ai passés à Pontarlier, je n'ai reçu que cent écus de vous. Vous savez que j'y étais arrivé

avec un habit de camelot, et que j'y trouvais de la neige le 25 mai. Je me fis vêtir, et par nécessité, et sur la parole que m'avait donnée M. de Saint-Mauris, que ces avances trop fortes pour être supportées par une pension annuelle de douze cents livres, (c'est à quoi j'étais réduit depuis ma détention,) me seraient payées à part. Vous savez qu'à sa prière je travaillais à un ouvrage sur les salines de la Franche-Comté, qui avait nécessité quelques voyages, des recherches et des faux-frais, dont il me promit d'obtenir le remboursement. Je n'avais pas vécu, je ne m'étais point habillé, je n'avais point travaillé avec rien. Mon billet parut cependant un crime à M. de Saint-Mauris, et lui fournit l'occasion d'une persécution ardente. Cette méchanceté n'avait point de nom; car il n'était question que de quinze cents livres, et l'on me les avait offertes d'un manuscrit, qui dans peu de mois devait voir le jour. Si je n'eusse point eu de ressources, je n'aurais sûrement pas rougi d'employer celle-là: il n'est point de propriété plus légitime que ses écrits, et il vaut mieux gagner son nécessaire que de le devoir. A la vérité, mon engagement avait été contracté à Neuchâtel. Mais c'était de l'aveu de M. de Saint-Mauris que j'avais voyagé en Suisse. N'importe: il vous écrivit à sa manière sur ce sujet, sans m'en dire un mot. Je sus par quelqu'un qui

voyait toutes ses lettres, et était le dépositaire de ses secrets, qu'il n'attendait que votre réponse pour me consigner au château. J'allai droit à lui : non que j'espérasse le ramener, je le connaissais trop bien ; mais je comptais le mettre dans son tort, et le contraindre à vous écrire la vérité. M. de Saint-Mauris fut surpris d'abord de voir sa mine éventée ; mais il se remit bientôt, et feignit le ressentiment le plus violent *d'un procédé inoui*, disait-il, *qu'il assurait le compromettre essentiellement*. Ce prétexte grossier n'avait pas la moindre vraisemblance. Le billet n'était point à son échéance ; on ne refusait pas de le payer : le ministre n'avait reçu aucune plainte : tous mes voyages avaient été autorisés. Les sottises exagérations de M. de Saint-Mauris ne m'en imposaient point ; je les réduisis facilement à l'absurde. Mais un homme qui a l'autorité en mains, a raison quand il veut ; il n'a qu'à s'obstiner dans son opinion.

Au reste, M. de Saint-Mauris ne put se contenir assez pour dissimuler le véritable sujet de son animosité, et l'insolence de ses propos rendit cette explication fort orageuse. Il me dit que *ma conduite était détestable en tous points ; que mes amours scandalisaient toute la ville, et qu'une coquette telle que madame de Monnier me perdrait infailliblement*. Assurément personne dans l'univers n'a le droit de traiter ainsi une femme qui n'a

fait éclater que trop de preuves de dévouement et de tendresse pour son amant. Mais ce méprisable calomniateur devait plus qu'un autre la respecter, puisqu'il n'avait pu la séduire. Je n'entendis pas de sang-froid outrager ce que j'aimais, et je ne l'entendrai jamais. Je répondis nettement à M. de Saint-Mauris, que madame de Monnier n'avait aucun rapport à l'affaire dont il était question; qu'elle était fort au-dessus de ses caquets ou indécens ou calomnieux; que ceux qui déclamaient le plus fortement contre elle, et ameutaient les autres, étaient trop intéressés à s'en plaindre pour que leur témoignage fût de quelque valeur; que le roi, en lui confiant ma garde, ne lui avait donné aucune inspection sur ce qu'il lui plaisait d'appeler *mes amours*; et que je le priaïis instamment de vouloir bien s'abstenir de toutes personnalités qui ne pourraient que me blesser fortement, quand j'en serais l'objet ou la cause. M. de Saint-Mauris repartit avec emportement et brutalité : je sentis mon sang bouillonner. Mais cet homme avait l'autorité du roi, et cet homme était plus que sexagénaire. Je m'enfuis donc avec précipitation; et revenu chez moi, je sondai l'abîme sur les bords duquel j'étais enfin arrivé.

Quel orage je voyais prêt à fondre sur moi ! Je connaissais toute la dureté de M. de Saint-Mauris, qui paraissait vraiment dans un ac-

cès de rage ; je savais que votre sévérité , aiguisée par ce fatal motif , ne me laissait aucune ressource contre ce commandant farouche. Je frémissais de colère en pensant quelles injures il m'avait fallu dévorer ; je frémissais d'inquiétude , en envisageant celles qu'il me faudrait endurer encore. J'apercevais d'un coup-d'œil tous les dangers que je courais sous les ordres d'un homme intraitable et d'un rival irrité. Je ne pouvais me résoudre à une séparation si douloureuse , que l'idée seule en déchirait mon cœur . . . De cette agitation convulsive , il sortit une résolution peut-être barbare , et cependant magnanime.

Voici l'époque de la plus grande faute que j'aie faite en ma vie , et qui probablement a fixé mon destin dans un océan d'infortunes ; et cependant jamais je ne fus plus près d'être digne de vous. Il faut l'avouer cette faute : je ne prétends point l'affaiblir ; je veux seulement en développer la cause et les motifs. Avant de la commettre , je me livrai le plus terrible combat. Jamais personne , pas même celle qui lit dans mon cœur comme moi-même , n'a su la démarche que je fis alors. J'écrivis à votre belle-fille la lettre la plus forte , la plus pressante , la plus étincelante de l'éloquence du moment , de la chose , pour l'engager à s'associer à mon sort , comme toutes les lois divines et humaines le lui or-

donnaient. Je lui offris de nous retirer en Suisse, où nous vivrions de notre revenu, et même sans secours, s'il fallait, parce que mon travail me donnait les moyens d'y suppléer, une fois que j'y étais connu. (Fauche, libraire du roi de Prusse, m'eût donné mille écus de fixe par année.) Si elle y eût consenti, j'atteste l'honneur que j'aurais rompu mes liens, eussé-je dû en mourir de douleur. J'aurais oublié tout, excepté les engagements qui m'unissaient à madame de Mirabeau; j'aurais travaillé avec ardeur pour les besoins de ma subsistance; je me serais vu sans étonnement le stipendié d'un libraire. Jamais l'amour de la liberté et l'amitié conjugale n'eussent remporté une plus belle victoire, et cette victoire était possible. Peut-être ma passion n'était-elle pas parvenue au dernier degré du délire, et du moins je n'étais pas encore enchaîné par les plus sacrés des liens, ceux d'une équitable reconnaissance. Mais cette proposition était trop élevée pour son ame : j'avais tort de chercher des fruits sur un arbre qui ne portait que des fleurs. Je reçus quelques lignes glacées, où l'on m'insinuait avec douceur que j'étais *fou*... O contraste très-frappant ! vous m'avez perdu. D'un côté, tant de courage, de dévouement et d'amour ! et de l'autre ! Je me livrai à ma tendresse, par impuissance de m'y dérober. Mon amie, vraiment désespérée, était capable de tout en ce moment, excepté

de me quitter... Femme unique entre toutes ! elle s'imputait tous mes maux, tandis que j'ourdissais tous les siens. . . . Ah ! qu'une telle ivresse est touchante et contagieuse ! je conservai ma raison mieux qu'elle, et cependant j'en conservai bien peu. Déchiré par ses larmes et par mes regrets, bouillant d'amour et d'indignation, obligé de choisir entre les plus grands maux, je préfèrai ceux qui m'offraient des compensations. Les illusions se jetèrent en foule au-devant de moi ; ma passion m'égarant pour obéir à l'amour, je me décidai à me cacher à Pontarlier, pour rester auprès de madame de Monnier, sans songer ou sans m'arrêter aux dangers auxquels je l'exposais. . . .

Mon père, voilà mon crime, voilà mon crime-unique ; tout le reste fut forcé, fut de *devoir*. J'eusse été un prodige de lâcheté, un monstre d'ingratitude, si je ne l'eusse pas fait : vous en jugerez bientôt ; mais ce crime était celui de l'amour ; car enfin, je me vouai à la vie la plus ennuyeuse, la plus triste, et en même tems la plus périlleuse, pour ne pas quitter mon amie. Si je ne l'eusse point aimée tendrement, qui me retenait ? Dix-huit mois de prison avaient lassé ma patience ; je voyais très-clairement que je ne devais point espérer une réconciliation avec vous. J'étais sur la frontière, certain de trouver dans les pays étrangers, pourvu que j'y allasse seul, des

avantages que ma jeunesse, ma naissance et mon épée pouvaient me procurer. Tant d'aventuriers y réussissent avec de moindres avances ! J'aurais laissé gronder loin de moi la foudre, sans craindre qu'elle m'atteignît ; et je serais revenu dans ma patrie, quand vos regards auraient été moins courroucés, quand j'aurais eu le droit de regarder mes fautes précédentes comme expiées, quand j'aurais pu mettre à vos pieds l'hommage d'une bonne conduite, et des grades qu'elle m'eût procurés. Je vis tout cela, et je le vis inutilement. Le bon sens, l'esprit même que montre un homme dans le raisonnement, est une très-mauvaise caution de la sagesse de sa conduite. L'entendement faire voir les choses ; mais la passion dominante se joint à l'entendement pour faire agir, et a toujours beaucoup plus d'influence que son associé. Je restai donc : mais si je restai, ce fut un sacrifice que j'offris tout entier à l'amour ; et, je le répète, de telles fautes méritent bien des droits à l'indulgence, et à la pitié des cœurs sensibles.

Cependant je n'avais point encore perdu tout espoir de trouver une issue au labyrinthe où j'étais engagé. Je vous écrivis, je vous fis écrire. Vous sentîtes que la lettre du procureur du roi de Pontarlier vous était adressée à ma prière. Je m'aperçus aisément que votre réponse m'était destinée ; elle contenait un foudroyant arrêt. « Aucun pays du monde,

« disiez-vous, ne m'était aussi étranger que
« ma patrie; je devais la fuir pour jamais;
« chargé d'un décret de prise-de-corps, deux
« fois réfractaire aux ordres du roi, poursuivi
« par mes créanciers, il ne me restait point
« d'autres ressources. » Que devins-je à la
lecture de cette fatale lettre? Je ne le dirai
pas, mon père; car vous prétendez que je dé-
guise *des attaques d'épilepsie en évanouisse-
ments*. . . . Il était donc bien vrai que vous
prononciez l'arrêt de mon bannissement, et
sur les plus frivoles prétextes! Vous alléguiez
un décret de prise-de-corps, comme si ce dé-
cret eût été à ma honte! comme si l'affaire
de M. de Villeneuve n'eût pas été finie de-
puis long-tems, si vous eussiez daigné la pour-
suivre, ou seulement la laisser juger! Vous
parliez de mes créanciers, comme s'ils n'é-
taient point antérieurs à ma détention, et
qu'il eût été impossible de les contenter! Vous
m'accusiez d'une double désobéissance aux
ordres du roi, comme si un prisonnier qui
s'évade, pouvait être taxé de désobéissance!
comme si un homme qui est gardé, était à
sa propre garde! comme si une évasion était
un crime de lèse-majesté! . . . Vos vues, vos
intentions s'éclaircissaient enfin; votre haine
se montrait sans déguisement et sans détour;
vous me repoussiez de votre sein, de ma fa-
mille, de ma patrie; vous vouliez dissoudre,
autant qu'il était en vous, les liens naturels

et sociaux qui m'attachaient à la France. L'anathème était formel et d'autant plus terrible, que vous ne daigniez pas même vous irriter. Des cachots et des chaînes auraient moins frappé mon imagination et navré mon cœur.... O mon père ! avais-je donc mérité d'être chassé de ma famille et de ma patrie ? J'eusse pu me résoudre à les quitter ; mais en être banni, et banni par vous !... Cette horrible proscription, votre cœur a-t-il pu la prononcer ?... Mon désespoir était tel, qu'il m'ôtait jusqu'à la faculté de penser. Je ne formai point de plan, je n'embrassai aucune résolution. Il me restait une amie, une seule amie, et mes pertes redoublées augmentaient infiniment le prix de ce trésor ; je me livrai sans réserve à tous les prestiges de l'amour : il essuya mes larmes ; il enivra ma raison déjà trop affoiblie. Je m'étonnai moi-même de l'énergie de ma passion ; mais je ne tins plus à la vie que par elle ; elle devint l'unique fin de mon être.

Cependant M. de Saint-Mauris faisait agir, tous ses espions ; il me soupçonnait à Pontarlier ; et c'était assez pour cet infatigable ennemi de savoir où allait habituellement madame de Monnier, pour m'y croire : mais, soit qu'il n'eût pas obtenu aussi facilement qu'il l'espérait, des ordres supérieurs pour me chercher chez les particuliers, soit qu'ils ne servissent pas assez rapidement sa haine,

il recourut à une vengeance plus sûre, qui enveloppa également mon amie et moi. Il détacha près du mari quelques-uns de ses émissaires. Un curé, qui a l'ame et l'esprit le plus prêtre qui fut jamais, courut chez M. de Monnier, et lui apprit, sans préambule, ce qu'il avait paru jusques-là vouloir ignorer. Sa confiance était telle, qu'il m'avait soigneusement attiré chez lui, et même offert une retraite dans sa maison, que je n'étais sûrement pas capable d'accepter, dans les termes où je me trouvais avec madame de Monnier. Ce fut devant ses femmes que l'impudent délateur osa l'accuser, et que M. de Monnier ne rougit pas de l'accueillir. Ce pieux mortel, qui avait eu l'indignité de dire cent fois à sa femme qu'il *desirait* ardemment un fils, dût le Saint-Esprit le lui procurer; cet homme dissimulé par nature, qui affectait de la sécurité par amour-propre, peut-être aussi par des motifs plus vils; qui ne sortait de ce borbier que par des accès de frénésie; qui, après avoir fait déposer une fois dans sa vie au greffe la culotte de l'amant de sa fille, trouvée sous son chevet, et dissipé cent mille écus pour faire pendre son beau-fils, termine sa carrière par une poursuite en adultère contre sa femme; cet homme qui, priant Dieu à chaque heure, et répandant avec profusion des aumônes, laisse à la lettre mourir de faim ses sœurs; cet homme enfin, comme la plu-

part des dévots, ami de Dieu et ennemi de tout le monde, sentit sa conscience remuer, au moment où un prêtre l'interpella. Que fit-il ? il ne dit pas un mot à sa femme ; mais il assembla tous ses gens, invoqua pathétiquement leur probité, et mit leur maîtresse sous leur tutèle. Je sais qu'il y a des folies si insensées, qu'elles en sont incroyables ; mais celle-là, et beaucoup d'autres infiniment plus fortes, ne sont que trop publiques. Madame de Monnier sentit, comme elle le devait, un tel procédé, dont l'éclat fut aussi grand qu'il pouvait l'être ; elle demanda aussitôt à se retirer au moins pour quelque tems dans sa famille, et il fallut bien que M. de Monnier y consentît. Je conviens que ce fut moi qui lui donnai ce conseil, si funeste par ses suites, et je soutiens qu'il était sage et décent ; mais il n'était ni l'un ni l'autre que j'allasse me cacher dans la ville où elle se retirait, et je le fis. J'espérais le plus grand *incognito*, grace à la profonde solitude que j'observerais. Les principes, la dévotion, la vigilance de madame de Ruffei, mère de madame de Monnier, étaient si connus, que notre dessein n'était pas soupçonnable. D'ailleurs, il était vraiment impossible que mon amie restât avec sûreté à Pontarlier, grace au déchaînement de M. de Saint-Mauris, et à la ligue des dévots. Elle alla donc à Dijon, et je m'y retirai bientôt après. Immédiate-

ment à la suite de mon départ, M. de Saint-Mauris suscita contre madame de Monnier tout ce que lui suggéra la plus infernale méchanceté. Ses agens, qui ne me craignaient plus, remplirent ses intentions avec zèle ; placards, lettres anonymes, affiches, estampes, accusations directes, manœuvres de prêtres, tout fut mis en œuvre, et couronné par des dépositions de citoyens, relatives à mon évasion, où il s'efforça de constater les visites de madame de Monnier, c'est-à-dire, de la femme de son intime ami, et qu'il envoya au ministre. Ce dernier trait achève la peinture de l'ame du monstrueux mortel.

J'étais dans cette conjoncture où l'on ne peut plus faire que des fautes, et je conviens que rarement on y tombe à moins de s'y précipiter. En vain je cherchai à raccommo-der de fausses démarches ; les vagues m'emportaient contre l'écueil, il fallut s'y briser. A peine fus-je arrivé à Dijon, que madame de Ruffei m'y découvrit, et me fit arrêter en me dénonçant au grand-prévôt. Certainement ce procédé fut une infamie ; on ne dénonce point un homme, on ne l'accuse point, on ne le livre point, pour n'en être point inquiété. Les Ruffei n'avaient pas même la certitude de mon amour et de mes desseins ; ils firent plus contre moi, qu'un honnête homme n'oserait contre un valet qu'il soupçonnerait de *le voler*. C'est seulement sur leur fille, après
tout,

tout, qu'ils avaient droit d'inspection : leurs persécutions, leur sévérité, n'eussent été qu'imprudente ; leur délation fut lâche et perfide. Si madame de Ruffei eût au moins attendu mes premières démarches ; si, en m'avertissant qu'elles étaient éclairées, elle m'eût demandé mon éloignement ; dans la supposition d'un refus, et dans les principes de la sévérité maternelle la plus rigide, peut-être eût-elle été pardonnable d'invoquer l'autorité. Mais non : elle s'enveloppe des plus méprisables ruses ; et sans préparations, sans sujet, sans prétexte, sans palliatifs, elle fait arrêter l'amant de sa fille à deux portes d'elle, à quatre pas de ses ennemis, dont les yeux la fixaient attentivement. Quelque explication qu'on veuille donner à cette démarche, elle est également insensée et odieuse. Car il y a des règles indépendantes de tout intérêt personnel, et même de toutes circonstances, qui constituent *le droit et le tort*. Est-il honnête de se porter pour dénonciateur de tout homme qui n'est point un brigand, où ne l'est-il pas ? voilà à quoi se réduit la question présente. Dans les maximes les plus triviales de l'honneur ; quelque acception que l'on donne à ce mot, la réponse n'est point susceptible du moindre doute. Si la délation est le plus odieux des personnages, l'ignominie n'en peut être qu'aggravée, lorsque le déla-

teur est personnellement intéressé à faire arrêter celui qu'il décele.

Vous croyez bien, mon père, qu'aucune de ces réflexions ne m'échappa. Mais la catastrophe m'avait dessillé les yeux ; je résolus de mettre à profit mon naufrage ; et, loin de concevoir le moindre projet de vengeance contre les parens de mon amie, je ne pensai qu'à les servir dans sa personne. Au moment où je fus arrêté, toutes mes idées se tournèrent vers les moyens d'éviter un éclat qui pouvait achever de perdre madame de Monnier dans l'esprit de son mari. Les manières honnêtes du grand-prévôt, homme considéré et estimé, me donnèrent l'espoir de l'engager au silence. Je le sollicitai de prendre des mesures pour que mon aventure fût ignorée. Il m'entendit facilement ; car madame de Ruffei n'avait pu se dispenser de motiver sa dénonciation. Il loua ma délicatesse ; il concourut à mes vues. Il déguisa mon nom, donna le change à ses subalternes, me laissa libre sur ma parole, écrivit pour moi au ministre, alla jusqu'à lui renvoyer ses premiers ordres qui me ramenaient à Joux, s'efforça d'adoucir madame de Ruffei qui poussait sa fille au désespoir, et se porta caution de l'inutilité de sa tyrannie.

Jusques-là mes procédés étaient assurément louables. J'y en joignis d'autres encore meilleurs. Je calmai la tête et le cœur de ma

pauvre amie. Je fis plus ; j'entrepris de modifier sa mère, de rappeler son sang-froid et sa prudence, et je n'en désespérai pas d'abord, convaincu, comme je l'étais, que la raison parlait avec moi, ayant, comme je l'avais, la persuasion intime, que si madame de Ruffei était capable de quelque générosité, cette démarche de la part d'un homme dont elle n'attendait que des emportemens et des fureurs, irait jusqu'à son ame. Elle lut mes lettres, et dit que j'étais un *magicien*, un *démon*. Elle eût mieux fait de dire : cet homme a un bon fond et des intentions droites ; servons-nous-en ; intéressons-le au bien par la confiance ; conduisons ma fille par celui-là seul qui doit la conduire : car le fanatisme de l'amour ne sera pas vaincu par le fanatisme de la prudence. Ce ne fut pas ainsi qu'elle raisonna : après quelques froides lignes, où parut tout l'embarras d'une mauvaise cause et d'une conscience chargée, après quelques résolutions aussitôt évanouies que formées, à supposer qu'elles l'aient jamais été ; on resserre madame de Monnier, on l'enferme chez elle, on lui enlève son papier, on fait de nouvelles entreprises sur nos lettres, on gage des espions, des gardes, on veille dans sa maison, comme si des bandits la menaçaient. Je sais qu'on a prétendu que dès-lors je voulais enlever madame de Monnier. En effet, le moment, le lieu et la circonstance étaient

bien choisis ! Nous n'avions pas trente hommes entre nous deux : je ne pouvais douter que je ne fusse veillé à l'œil. Enfin, pour me préparer à ce grand projet, j'étais venu et l'avais envoyée d'un pays qui touche la Suisse, dans l'intérieur du royaume, sous les yeux de sa mère et de sa famille ! Quand on veut calomnier, on devrait avoir un peu d'esprit.

Encore un mot sur ce sujet, mon père, je vous en supplie ; car il importe de prouver que l'on nous a poussés dans le précipice, et qu'entre les Ruffei et moi, il n'y eut qu'eux d'agresseurs. Résumons leur conduite et la mienne.

Aussitôt que madame de Monnier est arrivée à Dijon, on la traite comme un enfant, dont l'opinion et les fantaisies seront aisément vaincues. Cela était bien fou ; car, outre qu'elle a autant d'énergie dans l'âme que de ressources et de force dans l'esprit, et qu'ainsi la persécution ne pouvait que l'aigrir sans la lasser, quel devait être le but de madame de Ruffei ? Sans doute de raccommoder sa fille avec son gendre. Mais si des propos durs, et l'humiliation d'être espionnée, avaient pu déterminer cette femme sensible à s'éloigner de chez elle, il était probable que des procédés outrageaux, et une inquisition mille fois plus sévère, ne lui plairaient pas davantage. Était-ce en la rendant beaucoup plus malheureuse chez son père que chez son mari,

qu'on espérait la renvoyer chez celui-ci ? Cette politique était aussi mal conçue que dénaturée , puisqu'au milieu de ces deux écueils, le couvent était l'asyle naturel qu'elle devait choisir. Sa mère , en la poussant vers cette retraite , faisait l'éclat qu'elle avait tant d'intérêt à éviter. Non contente de l'abreuver de chagrins et d'humiliations, régime bien dangereux pour un cœur sensible et fier , on couronne ces vexations par le procédé dont je vous ai rendu compte. On m'épie ; on découvre mes traces ; je suis arrêté. Je cite à regret deux fois cette lâcheté ; mais n'est-elle pas l'origine de tout le mal qui s'en est suivi ? Quoique je l'eusse entièrement pardonné, mes amis étaient-ils obligés de penser de même ? et madame de Monnier pouvait-elle ne pas avoir un ressentiment très-vif dans une circonstance où ce qu'elle aimait était si grièvement offensé à cause d'elle , et par les siens ? Ce n'est pas tout ; on s'efforce par mille intrigues d'aggraver ma situation ; on demande que les sociétés , les promenades, les spectacles, les rues même me soient interdites ; on se répand en propos indécents sur mon compte , comme si l'affectation de déchirer un homme que l'on n'est pas censé connaître, n'était pas propre à déceler une animosité cachée ! On arme des laquais contre moi , comme s'il était question d'un brigand ; on soudoie la maré-

chaussée ; on fait doubler le guet pour veiller sur mes démarches ; enfin , on m'accable de toutes sortes d'outrages , dont le détail irait à l'infini , et qui tous mettaient en danger le secret de notre histoire. Jugez de la désolation de mon amie. Ma patience fut à l'épreuve , et je soutins la sienne. J'endurai tout , et je la forçai de tout endurer. J'évitai avec soin les Ruffei ; je me refusai aux avances les plus flatteuses , de peur de les rencontrer ; enfin , je me conduisis avec eux comme un enfant respectueux et timide qui voulait obtenir sa grace. Vains efforts ! je n'excitai ni leur confiance , ni leur modération. Mais le sacrifice de tant d'injures offert à ce que j'aimais , me parut généreux. La supériorité que me donnaient mes procédés sur les Ruffei , me sembla une vengeance noble et réelle. Je m'obstinai dans mon plan. J'écrivis , pour n'être pas reconduit à Joux , avec une force qui peut-être , auprès de tout autre ministre que M. de Malesherbes qui m'avait écrit , aurait été fort imprudente et mal venue. Vous aviez demandé à M. de Saint-Mauris un *cachot sain et bien fermé* pour me loger. Il m'en destina un bien fermé en effet , où l'eau coulait de toutes parts. Il envoie la maréchaussée au-devant de moi ; il dit publiquement le jour que je reviendrai ; et je ne revins point. J'obtins de ne pas retourner sous les ordres de cet homme. C'était éviter à

madame de Monnier ce qui pouvait lui arriver de plus triste et de plus embarrassant ensuite de ma détention. Certainement elle ne serait pas retournée à Pontarlier, si je ne le lui eusse demandé comme une marque d'attachement ; elle y alla, et je restai à Dijon.

En vérité, mon père, j'étais bien loin de m'opiniâtrer à troubler le repos de la mère, et je desirais ardemment de rétablir celui de la fille. Je savais le chemin de son cœur. Mes malheurs, dont elle s'accusait si injustement d'être la cause, me donnaient un grand ascendant sur une amie si reconnaissante et si dévouée. Je me faisais un devoir de rendre la tranquillité à cette excellente femme. Je songeai aussi à suivre enfin sérieusement mes affaires, et je n'avais pas, je vous jure, d'autres projets. Et cela est trop vraisemblable pour ne pas paraître vrai à tout homme non prévenu. Vous avez imprimé que je pensais à vous *prendre à partie*, et à vous empêcher d'offrir un *asyle sûr à votre belle-fille*. Quel est le lâche calomniateur qui a osé dire que je lui eusse fait une telle confidence ? du quel devin téméraire a lu ce projet dans mon cœur ? Sans doute je ne trouvais point madame de Mirabeau à sa place ; mais sans doute aussi j'étais décidé au silence à son sujet. Il m'eût été facile de lui montrer que si je n'étais pas

c'est que je dédaignais de l'être , persuadé que la finesse , vrai partage des esprits faibles et des cœurs équivoques , est une vue courte qui découvre les objets qui les avoisinent , et ne peut discerner ceux qui sont éloignés. Non , mon père , je ne méditais ni trames secrettes , ni éclats violens ; je me respectais plus que ceux qui en eussent pu être la victime. Vous avez souvent répété que la fougue et l'emportement de mon caractère étaient excessifs. Si cela était tel , qui me brave aujourd'hui , serait rampant ou terrassé. Mais , mon père , vos craintes et celles de votre belle-fille ont dû être médiocres , puisqu'elle n'est partie de Paris qu'après mon évasion de Dijon , c'est-à-dire , dans un temps où certainement je ne pouvais rien entreprendre. Quoi qu'il en soit , uniquement occupé de mes affaires , j'espérais les terminer. Souffrez que je dise à cet égard sans ménagement la vérité. Les rapporteurs que m'avaient nommés M. de Malesherbes , avaient déclaré hautement qu'une seule considération suspendait leur décision en ma faveur. « Si le comte de Mirabeau était libre , disaient-ils , avant que son affaire avec M. de Villeneuve fut terminée , il est à craindre qu'il ne la finit militairement. Ce serait encore à recommencer. Il faut qu'il la fasse juger : sa liberté suivra aussitôt. » Ces messieurs me devinaient mal. Est-ce que M. de Vill-

fissent. Depuis huit mois vous ne m'aviez pas fait toucher une obole. M. de Changey convint avec moi que je ne paierais pas le cantinier, soit pour ne pas me dépouiller d'un argent qui m'était nécessaire, soit pour ne donner aucun soupçon de mon projet. Le commandant n'était pas embarrassé de faire acquitter une créance si juste. Quant aux deux dîners qui vous ont fait dire que je tenais maison à Dijon, en voici le motif, ou plutôt l'occasion. Je devais partir huit jours plus tôt que je ne partis en effet : quelques incidens qu'il serait trop long de détailler ; m'arrêteraient. La nouvelle de ma transfération faisait bruit ; on m'observait : je commandai un repas pour le jour même de mon évasion, afin d'ôter tout soupçon. Je ne partis pas : il fallut le donner. Comme personne n'était prié, je n'eus que peu de monde par une invitation subite, et les préparatifs d'un repas servirent à deux. Pour ce qui est de quelques ouvriers à qui j'étais redevable, et la plupart pour commission, ils furent presque immédiatement payés. L'homme qui dit par-tout que je lui devais vingt-cinq louis, (Legai, maître d'armes, qui n'a jamais eu vingt-cinq sous à lui) était un outil de mon évasion, et parlait ainsi avec permission pour éloigner toute idée d'intelligence. Somme tout, les arrérages de ma pension montaient à huit cents livres ; deux particuliers me devaient vingt-

quatre louis : certainement mes dettes ne montaient pas plus haut. Je n'en puis pas faire le calcul juste , faute d'avoir arrêté les comptes du cantinier. Vous remarquerez , s'il vous plait , que comme j'étais obligé de payer soixante-quinze livres de pension alimentaire , au meilleur marché qu'eût pu arranger pour moi le commandant , il y a apparence qu'on vous eût représenté que cent livres par mois ne pouvaient me suffire. Vous voyez , mon père , que les faits perdent beaucoup de leur importance , quand ils sont éclairés. Monsieur et madame de Changey sont garans de ceux-là ; leur réputation est faite , elle n'est point équivoque ; qu'on les interroge sur mon compte. Ils murmuraient très-publiquement sur mon évasion : ils le devaient , par respect pour le ministre. J'ai reçu depuis d'eux des marques essentielles d'amitié. Sans doute on m'aura su à Dijon fort mauvais gré de les avoir trompés ; car il n'y avait sorte de bontés qu'ils n'eussent pour moi. Ils sont très-aimés , et une seule personne aussi sage que discrète sait le fond de cette affaire (le chevalier de Merville). On doit donc m'avoir condamné , et voilà comme on juge les hommes ! Mon apologie à cet égard n'est pas difficile à faire , comme vous voyez. Je ne voudrais pas , pour mille vies , avoir à me faire le reproche de leur avoir manqué.

Telle a donc été ma conduite dans les trois forts où j'ai été détenu. Dans le premier, le commandant m'a comblé d'éloges et d'amitiés ; dans le second, une ridicule rivalité a fait tous mes crimes ; dans le troisième, on m'a traité comme si j'eusse été en pleine liberté, et l'ami intime du commandant. M. d'Allègre est un homme connu par la probité la plus respectable ; M. de Saint-Mauris est presque universellement haï, et très-généralement méprisé ; M. de Changey est estimé et considéré de tous ceux qui le connaissent. Que l'on compte les voix, et qu'on les pèse ; je gagnerai également mon procès contre M. de Saint-Mauris, à qui je pardonne tout ce qui m'est personnel, si l'on trouve un plus méchant homme que lui, quoiqu'il ne soit pas assez hardi pour être un scélérat. Il reste donc prouvé que toutes les fois que j'ai été soumis à des commandans honnêtes, ma conduite a été irréprochable. Je ne parle point de celui sous les ordres duquel je suis à présent : je m'abstiens toujours des éloges qui pourraient paraître intéressés. Vous pouvez savoir par le ministre ou par M. Lenoir, si M. de Rougemont se plaint ou se loue de moi. Neuf mois sont écoulés depuis que je suis au donjon de Vincennes ; le commandant m'y voit dans la plus triste situation où puisse se trouver un humain : qu'on lui demande si je lui paraissais un

être emporté. Il me voit dans le plus profond esclavage ; qu'on lui demande si ma résignation est bassesse.

Dans tout ce qui précède, mon père, vous pouvez compter des fautes graves, d'énormes imprudences, mais pas une seule action qui attaque mon honneur, pas même, j'ose le dire, un seul tort qui ne porte le caractère d'un homme honnête et d'un cœur sensible. Je suis coupable, et non pas criminel. Examinons le reste de ma conduite jusqu'au jour où je suis entré à Vincennes, et cherchons-y ce qui mérite ~~le~~ supplice que je subis.

Jamais madame de Ruffei n'avait pu s'ôter de la tête que je voulais enlever sa fille, et que le moyen d'empêcher cet enlèvement était de la rendre excessivement malheureuse. Une des sœurs de madame de Monnier, fanatique outrée, dont la nature a parfaitement assorti l'ame, le corps et l'esprit, l'avait suivie à Pontarlier, et traversait, autant qu'il était en elle, d'innocentes amours qui n'avaient que d'insensibles papiers pour organe. Jusque-là cependant le sort de madame de Monnier était encore supportable ; mais sa mère frappée de terreur, ou plutôt de vertige à la nouvelle de mon évasion, fit partir aussitôt son fils pour Pontarlier, avec ordre de conduire sa sœur au couvent. J'avais prévu cette saillie, et mes mesures étaient

prises. Je sentais à quelle extrémité j'étais prêt à me porter. Mais enfin , mon père , il faut parler sans ambiguïté. J'avais tort sans doute d'être aussi engagé avec madame de Monnier que je l'étais ; mais j'avais raison , supposé cet engagement pris , et sur lequel il n'était plus temps de délibérer , de chercher et de trouver tous les moyens de la servir. Elle pouvait et devait commander sur tout ce qui n'était pas poison ou assassinat. Voilà ce que j'ai dit , ce que je soutiens , ce que je répéterais à toutes les puissances de la terre , au milieu de leurs gardes prêts à me frapper. Madame de Monnier n'avait que moi pour ressource ; elle était compromise et exposée à sa perte par ma faute ; j'avais reçu d'elle les preuves d'un dévouement au-dessus de toutes les contrariétés et de tous les dangers et je l'aurais abandonnée ; pendant que je pouvais la défendre ! Ah ! c'est alors que je mériterais mon sort ; c'est alors que je serais le plus vil des hommes.

Ne croyez point que j'eusse caché à sa famille mes résolutions et mes principes à cet égard. J'avais dit cent fois à ses frères qui me voyaient chaque jour en cachette : « Vos pères ne connaissent pas madame de Monnier. Ils l'ont toujours vue douce et modérée , et ils ne savent apparemment point que les passions d'une femme douce , peut-être plus lentes &

émouvoir, sont infiniment plus ardentes que celles de toutes les autres, et vraiment invincibles lorsqu'elles sont bien enflammées. Madame de Ruffei ne peut se persuader que le ressentiment et l'inflexibilité, qui certainement ne sont point naturels à sa fille, durent long-tems. Elle ignore sans doute qu'une âme sensible est inébranlable, lorsque sa fermeté porte sur le sentiment et la conviction; (or, voilà le véritable nom de ce qu'elle appelle opiniâtreté.) Les effets sont toujours proportionnés à leur cause : ainsi les opinions de madame de Monnier dureront autant que sa tendresse. Vous croyez peut-être que les agitations que l'amour et mes malheurs ont excitées dans son cœur, auront le sort de tous les grands mouvemens, de toutes les crises violentes, qui est de finir bientôt; mais une expérience universelle aurait dû vous apprendre que les difficultés redoublent l'enthousiasme, de quelque nature qu'il soit, et augmentent la ferveur des passions, loin de les décourager. Je ne vous fais que des observations communes, et puisées dans la connaissance la plus ordinaire du cœur humain ; prenez garde que l'ignorance de ces vérités triviales ne vous coûte bien cher. Ne me poussez point à quelque parti violent. Vous pouvez croire que mon intérêt n'est point d'aggraver une affaire momentanée, et de me fermer au moins pour long-tems les portes de la France. Je suppose

que vous laissiez madame votre mère dire, dans des momens de verve ou d'humeur, que je m'amuse des bruits scandaleux dont je suis le héros. Un homme de ma sorte, marié, ayant un fils et l'attente d'une grande fortune, ne s'expatrie pas légèrement. Mais je vous proteste que l'opinion publique ne tient que le second rang dans les motifs qui me déterminent ; les mouvemens de mon cœur sont au premier, et mes amis ont plus de droits et d'influence sur moi, que mon intérêt particulier. Je vous jure d'honneur, que tant que j'aurai un souffle de vie, et que mes pieds et mes mains ne seront point garottés, on n'attentera pas impunément sur madame de Monnier. » Ce discours, que je leur répétais encore la veille de mon départ, que je leur écrivis pour qu'ils le montrassent à leur mère, ce discours n'était pas d'un fou, mais bien d'un homme déterminé.

Une preuve irrécusable que nous ne voulions cependant point nous porter sans nécessité à un élat, c'est qu'aussitôt que M. de Monnier se fût déclaré contre les conseils violens des Ruffei, je m'éloignai, et je courus, par un conseil très-imprudent, me cacher à l'autre extrémité du royaume. Madame de Monnier ne trompa point un seul instant son mari, que lorsqu'il voulut l'être. Elle lui dit qu'elle m'aimait, qu'elle m'aimerait toujours, qu'elle ne cesserait pas de m'écrire ; que le poison

ou la fuite la délivrerait du couvent. Elle promit d'être tranquille et de rester chez elle, si l'on cessait de la tyranniser ; et elle ajouta ces propres mots : « Je ne peux faire aucune autre composition dans les sentimens où je suis, ce serait méditer un mensonge ; je ne promettrai point ce que je ne puis ni ne veux tenir. Si l'on pouvait forcer ma bouche ; mon cœur réclamerait. Si je ne suis point libre, c'est à mes geoliers à me garder, et à moi à les tromper. »

L'orage , ralenti un instant , se déchaîna bientôt avec plus de force. Madame de Monnier, persécutée par une cabale fomentée par les Valdhaon qui ne pouvaient se relever que sur ses ruines, et conduite par M. de Saint-Mauris secondé de tous les prêtres que la dévote madame de Valdhaon eut toujours dans son parti, se vit sans refuge et sans espoir. Elle sut qu'une lettre-de-cachet était demandée ; la terreur s'empara d'elle , et l'aimour s'en aida : elle invoqua la liberté ou la mort. Oui , j'en atteste cette infortunée , qui serait bien plus capable de s'immoler pour moi que de se justifier à mes dépens , elle réclama mon assistance et mes sermens. Devais-je les trahir ? Non , je ne le devais pas : après l'avoir conduite sur les bords de l'abyme , je ne devais pas l'y précipiter Déshonorée par la folie de sa famille , perdue par la faiblesse de l'homme dont elle portait le nom ,

elle eût encore été la victime de ma légèreté, et n'eût connu de moi que mes desirs et ma perfidie !... Ah ! l'idée seule m'en fait horreur. Je courus, je volai ; je traversai les Alpes, et elle vint en Suisse se livrer à mon honneur et à ma foi.

Qu'ils rougissent au fond de leur cœur ceux qui ont voulu l'avilir et changer ses sentimens et ses principes, en voyant que leurs suggestions et leur tyrannie n'ont pu la lasser ; que son courage, égal à sa tendresse, a domté leur acharnement ; qu'aux yeux même du public malin et sévère, qui ne croit pas à l'amour, parce qu'il n'en voit point, elle a su honorer sa faute par sa persévérance.... Eh bien ! oui, celle qui porta le nom d'un septuagénaire auquel elle avait été livrée au sortir de son enfance, pour servir la cupidité de ses parens, ne se crut pas sa femme, parce qu'un prêtre lui avait ordonné d'entrer dans sa couche. Elle donna son cœur à un amant qu'elle connut honnête ; elle lui donna sa personne ; elle lui voua sa liberté, sa vie ; elle s'exagéra les maux qu'elle lui avait attirés, et crut lui en devoir le dédommagement. Elle quitta tout pour lui. Nul lien étroit ne l'attachait à la société : elle n'avait point d'enfans, et n'était pas même, dans la rigueur du droit, l'épouse du débile vieillard qui l'abreuvait de dégoûts et d'humiliations. Elle fuit au sein de sa famille, et y

trouve d'impitoyables tyrans qui mettent le comble à sa douleur, en faisant tout le mal qu'ils peuvent à son amant. Son vieux persécuteur, encouragé par cet exemple, aggrava le joug sous lequel elle consentait encore à gémir. Irrité de l'inutilité de ses efforts pour détruire un immortel amour, il résolut d'immoler cette infortunée victime aux prêtres haineux qui avaient conjuré sa perte. Elle crut devoir se soustraire à leurs trames, et non pas repousser le bonheur qui l'attendait, prolonger les malheurs de son ami, et sacrifier elle-même, et ce qu'elle devait avoir de plus cher, à la vaine terreur de l'opinion publique. Son amour était aussi ébruité avant qu'après sa fuite, graces aux folies et aux noirceurs de ses parens, ce qui équivalait pour sa *réputation* à l'exécution même de ses projets. Quoi qu'il en soit, cette chimère appelée *réputation*, si souvent usurpée et perdue avec une égale injustice, ne lui parut point faire équilibre avec son bonheur; et dans l'alternative inévitable de son infortune ou de sa félicité, elle choisit celle-ci: elle fuit la terre habitée de ses tyrans, pour aimer en liberté.... Voilà son crime. Que celle qui montra une constance égale, un pareil amour, et résista à de pareilles persécutions, se lève et l'accuse. Après tout, elle fut séduite, et personne autre qu'elle et son amant n'a été puni de leur erreur: mais le courage avec lequel elle l'a soutenue, est à

elle. L'uniformité de ses opinions et de ses sentimens, la hauteur de ses démarches au milieu de tous les revers, la décence de sa conduite après un tel éclat, dans des circonstances si épineuses, lui appartiennent entier.

Je sens, mon père, que je m'accuse sévèrement en justifiant madame de Monnier ; et je ne m'en repens point. Un homme est comptable de la conduite de sa maîtresse, sur-tout lorsqu'elle est aussi tendre. Je ne puis ni alléguer les mêmes raisons, ni réclamer la même indulgence que mon enthousiaste amante. C'est moi dont l'imprudente passion, dont les bouillans écarts ont éveillé contre elle la persécution et la haine. Jusqu'à mon règne, elle fut estimée du public et aimée de sa famille. Je sais tout cela, je le dis, je l'avoue. Mais, encore une fois, l'engagement était formé, et ses suites inévitables. Comment les a-t-on expliqués ? c'est ici le comble de la méchanceté et du délire.

La famille de madame de Monnier hurlait encore, peu de jours avant son évasion, que *j'avais publié et répandu ses écrits, que je ne prétendais que l'afficher pour avoir le plaisir de passer pour son amant, et m'en éviter les charges, en rendant par mon indiscretion son enlèvement impossible.* Je puis montrer plusieurs lettres des Ruffei, qui contiennent toutes ces choses ; je puis citer cent témoins

qui les ont entendues : car ils ont toujours parlé avec complaisance de mes *indiscrétions*. Rarement on est discret dans des lettres brûlantes d'amour. Lorsqu'ils faisaient arrêter celles de madame de Monnier et les miennes, lorsqu'ils en supposaient même de celle-ci, nos indiscrétions devenaient très-publiques, puisqu'ils les montraient à des prêtres, à des valets, enfin jusqu'à des suppôts de la police qu'ils n'avaient jamais vus. J'avoue encore que nos rendez-vous n'étaient pas *discrets*, sur-tout quand on les ébruitait. J'avoue aussi que la fuite de madame de Monnier n'est point discrète. Si je voulais chicaner, je demanderais lesquels, des amans qui écrivent, ou de ceux qui arrêtent et divulguent leurs lettres ; des amans qui s'efforcent de se voir à la dérobée, ou de ceux qui constatent leurs rendez-vous par des recherches ; des amans qui fuient, ou de ceux qui informent de cette fuite et la poursuivent judiciairement, sont les plus *indiscrets*. Mais je me contenterai de demander comment on peut supposer qu'un homme à qui l'on accorde des combinaisons et des lumières, ait été l'auteur de son propre tourment ; ait risqué plusieurs fois sa vie, hasardé sa fortune, perdu sa liberté, sans autre motif que celui de faire un éclat ? A quoi me menait-il, cet éclat ? avais-je besoin d'afficher madame de Monnier, pour me faire *la réputation* d'avoir eu une femme ? Si ce

n'était qu'une femme que je desirais, ne sait-on pas, à la honte du sexe, et conséquemment à celle de ses suborneurs, que les laquais en trouvent ? Mon caractère et mon esprit sont-ils de nature à faire croire que j'éprise, que j'ambitionne les succès des petits-maîtres dont les indiscretions ne passent guère le cercle où ils voltigent ? Un homme qui depuis dix ans consacre le tiers de ses journées au travail, est-il si curieux de ces méprisables frivolités ? Si ma vanité eût été seule intéressée à une conquête, en effet très-flatteuse, n'était-elle pas satisfaite ? Tout le monde, grâces aux méchans et aux énergumènes, tout le monde dans les deux Bourgognes savait que j'étais l'amant de madame de Monnier. Si j'eusse consenti à la quitter, ma paix avec M. de Saint-Mauris eût été facile et certaine. Il me l'offrit à ce prix : je pouvais donc ménager à-la-fois ma vanité et mon repos. . . . Si l'on veut absolument me déchirer, que l'on dise de moi des choses qui aient du moins quelque vraisemblance, et non pas, que je me suis exposé, *pour le plaisir* de faire un éclat, à des chagrins si amers. . . . Mais ce ne sont là que des pastorales et des verdures, auprès de ce qui suit.

Quand madame de Monnier fut partie du royaume, quand il fut bien clair que je n'avais pas promis plus que je n'avais fait, au lieu de garder pour eux la conviction de leurs

folies, au lieu de chercher à étouffer un événement si fâcheux qu'ils ne devaient imputer qu'à leur insensé fanatisme, les *Ruffei* m'accusèrent d'avoir enlevé madame de Monnier *pour m'approprier son argent*. . . . Oui, ils préférèrent cette accusation infâme.

Je reste sans réponse et sans voix, je l'avoue. . . . Quoi ! je suis taxé d'une cupidité si vile, moi qui jamais ne sus compter, moi qui toute ma vie me sacrifiai pour des ingrats, et, par une inconcevable fatalité, n'ai sacrifié que celle que j'adorais ! . . . Et ce sont ces êtres dont l'avarice, l'odieuse avarice, l'insatiable desir d'*avoir* est la première passion, qui m'en accusent ! Les calomniateurs sordides ! ils vous repousseraient avec fierté, si vous leur offriez un louis qu'on ne donne qu'à un valet ; mais ils s'attendrissent devant des rouleaux de cette monnaie ; ils feront des bassesses, des infamies pour l'obtenir. La pile en augmentant diminue l'insulte, l'efface, la rend un bienfait.

Mon père, pardonnez ma juste indignation. Peut-être fut-il un tems où votre fils enflammé d'ambition, emporté par un bouillant courage, n'avait pas une morale très-pure, et n'eût point rougi d'être accusé d'un crime consacré par de grands exemples, justifié et honoré par de grands périls ; mais comment supporter le soupçon de la plus lâche des bassesses ? Hélas ! dans les momens où l'on me l'imputait, je n'étais capable que de ce que
je

je faisais ; je vivais pour aimer , et l'amour était ma vie. Je ne pensais qu'à faire le bonheur de mon amie et à en recevoir le mien , à la sauver des persécutions et des persécuteurs. Mon existence était-elle donc si méprisable et mes affaires si désespérées , que je n'eusse rien à perdre ? La fuite m'ouvrait-elle une carrière si désirable , si l'amour ne l'embellissait pas ? Avions-nous à notre disposition des trésors avec lesquels je pusse mener une vie d'épicurien , loin de ma famille et de ma patrie ? Voici la vérité exacte , qu'il me serait aisé de prouver si je pouvais m'abaisser à de telles preuves. Au moment où je suis parti de Suisse avec madame de Monnier , nous possédions cent cinquante louis , pour à peu près pareille somme de bijoux , deux habits et six chemises. C'est chargé de ces riches dépouilles que je la conduisis en Hollande.

Qu'on demande à l'ambassadeur , aux consuls de France , quelle vie j'y ai menée. J'avais prévu long-tems à l'avance qu'il m'y faudrait gagner ma vie : c'est ce que j'y ai fait. Notre argent une fois employé à habiller décemment madame de Monnier , à m'acheter des livres nécessaires , j'attendis trois mois de l'ouvrage : car on ne se livre point dans ce pays de calculateurs , et chaque libraire a ses correspondans qui travaillent pour lui. N'importe : je me conduisis assez bien pour me faire un crédit dans un monde tout-à-fait nouveau pour moi ,

où j'étais absolument inconnu, où l'on ne vaût qu'à raison de son utilité, où l'on se méfie jusqu'à l'excès de tout étranger non recommandé. J'y ai fait des dettes ; et cela ne pouvait être autrement , puisque dans ce pays, le plus cher de l'Europe, sans en excepter Londres, il m'en coûtait une pistole par jour pour un logement et ma nourriture, ayant aucune autre dépense. Mais de qui en attendait-on le paiement ? De moi assurément , et sans inquiétude, parce que l'on voyait mon genre de vie. J'étais parvenu à gagner plus d'un louis par jour , par des traductions de l'anglais et autres ouvrages. Mon étroite pénurie ne m'a pas empêché d'aider de trois cents florins (c'est plus de vingt-cinq louis) quelqu'un à qui je devais mon sang, et par conséquent ma bourse. Depuis six heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, j'étais au travail. Une heure de musique me délassait ; et mon adorable compagne qui, élevée et établie dans l'opulence, ne fut jamais si gaie, si courageuse, si attentive, si égale et si tendre que dans la pauvreté, embellissait ma vie. Elle faisait mes extraits ; elle travaillait, lisait, peignait, revoyait des épreuves. Son inaltérable douceur, son intarissable sensibilité se développaient dans toute leur étendue. . . . Le pinceau échappe de ma main, et je n'acheverai point ce tableau. O mon père ! nous ne semblions pas deux insensés qu'un étourdissement passager avait

chassés de leur pays ; et en effet , nous ne l'étions point.

Hélas ! notre bonheur devait être bien court. On m'avait fréquemment persécuté pour rendre madame de Monnier ; et ma mère , qu'on a osé accuser d'avoir été complice de sa fuite , s'était chargée de l'obtenir de moi. Elle eût pu demander ma vie ; mais mon honneur et mon amie étaient infiniment plus que ma vie. Enfin le gouvernement nous réclama , et j'en fus prévenu. Mille liens m'enchaînaient. Par une folle timidité , je parlai trop tard à mes amis , (car je m'en étais fait) ; et ils me cautionnèrent au premier mot , pour me dégager de mes dettes : mais il n'était plus tems. Le jour même où je fus arrêté , à trois différentes reprises , des gens en place me firent avertir que je le serais le lendemain. Fatale erreur ! je ne dois pas la leur imputer à trahison ; on leur força la main en un instant. Le consul de France yint chez moi offrir argent , passe-port , en un mot liberté absolue , si je voulais remettre madame de Monnier. On se cachait d'elle. Hélas ! si elle l'eût su , j'aurais encore eu ses sollicitations à repousser. La nuit même nous devions disparaître. Cette héroïne d'amour , de courage et de bonté , était calme et sérieuse , mais jamais elle ne voulut sortir avant moi. Une minute plus tard , elle était sauvée. Déjà j'étais hors de la maison : un ami l'allait conduire par une

autre route ; car nous n'osions nous montrer ensemble. Je sus qu'elle était arrêtée. Justice du ciel ! Sophie était arrêtée. Je ne balançai pas sur le parti qui me restait à prendre , vous pouvez m'en croire. Il fallait , et dans mes sentimens et dans mes principes , être heureux et malheureux avec elle. Les sacrifices dont j'avais retiré des consolations et des plaisirs , devaient être couronnés par un dévouement d'autant plus méritoire , qu'il n'y avait qu'à perdre à celui que je montrai. Eh ! n'eussé-je pas volé vers mille morts pour la revoir un instant ? Je me livrai , mon père , à l'homme qui avait ordre de me ramener *mort ou vif*. Si j'eusse eu des principes aussi sanguinaires , il aurait pu pleurer sur son triomphe Ma carrière est finie , tout ce qui suit n'intéresse que moi. La fidélité à ma parole que je donnai , à des conditions précieuses et nécessaires à mon amie , est une action trop simple pour en parler. Cependant la tentation était séduisante ; le plan d'évasion était facile et sûr. Vous croyez bien que mon amie l'eût partagé. Je soupirai ; mais je refusai , et découvris le même jour ce projet à l'inspecteur de police. Enfin je quittai cette femme si malheureuse par moi , et uniquement occupée de mon infortune. Je la quittai : et je vis ! elle seule sait pourquoi j'en eus la force.

Mon père , je ne me fais point illusion à

moi-même : non-seulement l'enlèvement de madame de Monnier , si c'est ainsi qu'on doit nommer sa fuite , n'est point une action méchante , et qui décèle en moi une ame corrompue ; mais encore il est un indice de mon cœur. C'est une très-grande faute , mais une faute dont mille circonstances diminuent les préventions qu'elle doit inspirer contre moi ; une faute nécessitée , ensuite de ma passion , par la folie et la malignité des persécuteurs de mon amie , et l'enchaînement des circonstances. Si mon action fut criminelle , ce dont je ne saurais convenir , mon intention fut évidemment droite ; si je suis coupable , je n'ai pas cessé d'être intéressant.

Comment donc aurais-je mérité qu'on me punit plus sévèrement que ne feraient les lois , dussent-elles m'ôter la vie ? Est-ce justice ou faveur que vous prétendez me faire en me détendant ici , mon père ? Si c'est justice , qu'il me soit permis de m'offrir à celle des magistrats : je ne dois pas être puni avant que d'être convaincu. Si c'est faveur , vous vous trompez ; vous appréciez trop haut l'amour que vous me croyez pour la vie ; je préfère de beaucoup de finir ma triste existence , à la traîner ainsi.

Mais l'honneur de ma maison vous engage , peut-être à m'éviter une condamnation juridique. Mon père , comme cet honneur regarde d'autres que vous , vous n'avez pas le

droit de juger seul ce qui l'intéresse. Quoique le tribunal domestique ne soit plus admis dans nos lois, si les trois familles auxquelles j'appartiens avaient entendu mes défenses, peut-être souscrirais-je à leur arrêt; mais je répondrai plus directement à cette objection futile.

Je suppose un moment qu'on puisse condamner à une peine capitale un homme qu'une femme est venue chercher; que les femmes mariées ne soient pas chargées de leur propre garde; qu'on puisse être leur séducteur aux yeux des lois; enfin que le rapt soit prouvé; que la nature de ce délit soit infâme; moi condamné à perdre la tête, ma grâce non sollicitée ou refusée, et l'arrêt exécuté: je fais toutes ces suppositions, dis-je, qui sont autant de faussetés; encore demanderais-je si c'est le crime ou la punition qui fait la honte? depuis quand la note d'infamie n'est plus personnelle? En un mot, que veut dire cela, *il faut épargner la honte à votre famille, il faut sauver l'honneur de votre nom?* Qu'on m'explique nettement ces formules ténébreuses qui couvrent tant d'injustices. A la Chine, une loi insensée poursuit le père pour les fautes des enfans; au Japon, toute une famille, tout un quartier sont punis pour un crime: je ne sache pas qu'on ait ailleurs une pareille démente ou une telle atrocité. A la Chine, on allègue du moins que le père doit

être puni pour avoir mal élevé son enfant ; mais le frère , mais la sœur , au lieu de les punir , il faut les louer de ne pas ressembler au coupable. Au Japon , les hommes sont si féroces , que les lois ont cru devoir l'être plus qu'eux. Politique insensée sans doute , mais du moins explicable. Mais nous ! dont les mœurs sont douces et les passions modérées , nous que le fanatisme seul a pu rendre cruels , pourquoi un préjugé qui l'est tant , germerait-il dans notre sein ? pourquoi rendrions-nous toute une famille responsable du délit d'un de ses membres ? Pourquoi l'infamie , ce supplice si terrible dans tous les pays où l'honneur est encore connu , viendrait-elle aggraver l'infortune de ceux qui ont donné la vie à un criminel ? Ce n'est pas tout ; le raisonnement que je réfute n'a point de justesse , il n'a pas même de sens. En effet , quelle honte sauve-t-on à sa famille en intervertissant le cours des lois ? Le criminel que l'on soustrait aux magistrats , est jugé ou il ne l'est pas ; s'il est jugé , l'arrêt est aussi public que s'il était exécuté ; si l'arrêt n'est point prononcé , qui doute que l'autorité impose silence aux magistrats ? Telle famille n'en est pas moins connue pour avoir le malheur de compter au nombre de ses membres un sujet gangrené. Son honneur , si cela pouvait le flétrir , n'en serait donc pas moins compromis. C'est trop long-temps raisonner sur une supposition ; j'ai

R iv

voulu, par tous les aveux que je vous ai faits, vous mettre à même de juger le plus intérieur de mon cœur. Mais puis-je être contraint à les répéter devant les magistrats ? non, sans doute. Il est impossible de prouver que j'aie enlevé madame de Monnier. Je n'étais point en France quand elle en est partie. Elle a escaladé seule les murs de son jardin ; elle est sortie seule de chez elle ; elle est venue me trouver dans le pays étranger. Devais-je la ramener ou la renvoyer chez son mari ? Nous avons habité la même maison, oui ; oui, comme deux amis. Nous avons accusé le même lit : qui le prouvera ? et quand on le prouverait, hélas ! ce serait un grand malheur pour elle ; mais qu'en pourrait-on conclure contre moi ? Mais on m'a déjà condamnés sans doute : il est aisé de condamner un homme qui ne se défend pas ; mais si je prouvais que toute la procédure porte sur une lettre supposée ; si je déposais au greffe le brouillon de cette lettre de la main du secrétaire de M. de Monnier (incident bien bizarre sans doute) ; si je constatais que plusieurs témoins ont été subornés, que presque tous mes premiers juges sont les stipendiaires de ma partie, et que la plupart des honnêtes gens se sont abstenus ; que l'on a fait la leçon et donné de l'argent au témoin qui les a mis sur nos voies ; que M. de Valdhaon a eu en pleine campagne une conférence de trois heures avec lui ; qu'il portait dans sa

poche , en allant déposer , sa déclaration écrite ; qu'il avait une promesse signée de M. de Monnier , qu'il ne serait point compromis quelque chose qu'il arrivât , et que le prix de sa complaisance a été 50 louis ; croyez-vous , mon père , que tous ces faits dont j'ai la preuve authentique , ne changent rien à la procédure ?

Je vous dis tout cela , mon père : non que je croie que cette procédure doive se suivre ; (assurément il importe trop à madame de Monnier de l'étouffer , pour que je pense jamais à quelque démarche qui puisse réveiller un éclat si fâcheux ou la compromettre de nouveau) mais je veux vous montrer que je n'ai pas tant négligé cette affaire que vous pouvez le croire . Je laissais mes ennemis s'enfermer d'un côté , tandis que je négociais de l'autre ; j'avais un homme sûr à Pontarlier , qui chaque jour voyait la procédure et m'en rendait compte tous les couriers . Pour 5 à 6 louis , j'en allais avoir la copie , lorsque j'ai été arrêté . Enfin M. de Monnier et consorts en étaient si peu où ils croyaient être , que j'avais dressé une requête pour le parlement de Besançon , où je lui demandais d'être pris sous sa sauve-garde , auquel cas j'offrais de lui porter ma tête . Quinze jours plus tard , cette requête était présentée . Vous imaginez bien que j'avais consulté une telle démarche , et qu'apparemment j'étais sûr de mon fait . Il ne me restait que ce

parti à prendre si les négociations eussent échoué, puisque ma famille m'opprimait, au lieu de me protéger. Mais je sentais, comme je sens encore, qu'il était infiniment plus sage d'accommoder, ne fût-ce que pour sauver à madame de Monnier, qui toutefois eût été à l'abri, un cruel arrêt. En conséquence M. Hocquart, père du président de Ruffei le fils, M. de Bussy, parent de M. de Monnier, et l'archevêque de Besançon s'entremettaient à la prière de mes amis, et avaient commencé cette négociation délicate. Un coup de foudre a ouvert la nuée que je conjurais, et l'a fait fondre sur moi. J'ose vous demander s'il est juste que je périsse, parce qu'on m'empêche de me sauver. Non, mon père: ceux qui m'arrachent le gouvernail, doivent le conduire.

Je vous ai supplié d'être juge dans votre propre cause: je vous supplie de vous interroger dans la rigidité de votre devoir et le plus intérieur de votre conscience. Avez-vous le droit de me proscrire et de me condamner seul? de vous élever au-dessus des lois et des formes, pour me perdre? Quoi! mon père, vous, le défenseur éloquent et célèbre de la *propriété*, vous attendez, de votre simple autorité, à celle de ma personne! Quoi! mon père, vous l'*Ami des hommes*, vous traitez avec un tel despotisme votre fils! Quoi! mon père, on ne peut statuer sur la liberté, l'hon-

neur ou la vie du moindre de vos valets, que sept juges n'aient prononcé, et vous décidez arbitrairement de mon sort !

Daignez faire vous-même mon plaidoyer ; n'entendez-vous pas une voix qui vous crie : Si ceux qui m'accusent étaient de bonne-foi, ils ne s'opposeraient point à ce que j'employasse tous les moyens d'une légitime défense : ils ne m'auraient point fait condamner à un silence semblable à celui des morts, que du moins on ne persécute pas : ils ne déroberaient point mon existence et la connaissance de mon sort, à toutes les personnes intéressées par le sang ou l'amitié à me soutenir, à me sauver ; en un mot, ils n'auraient pas tant d'inquiétudes, de soupçons et de craintes, s'ils n'étaient embarrassés de jouer leur rôle, de prouver ce qu'ils avancent. Que mes ennemis s'élèvent hautement sans m'attaquer dans l'ombre des bureaux. Les lois sont-elles donc sans force dans ma patrie ? le souverain n'en est-il plus le gardien et le protecteur ? Si la justice est respectée, si les tribunaux sont encore ouverts pour tous les citoyens, on peut me faire juger en toute sûreté. Que je sois innocent ou coupable, les magistrats ne suffisent-ils pas pour m'absoudre ou me condamner ?

« Sont-ce les *Ruffi* ou les *Monnier* qui me poursuivent ? S'ils ont de l'honneur, qu'ils ne m'accusent point auprès du prince, qui

tout bon , tout juste qu'il est , peut être aisément prévenu et surpris ; mais qu'ils me traduisent devant les magistrats que le souverain , ne pouvant tout voir , et ne voulant point être à la fois juge et partie , a préposés pour terminer les affaires particulières et litigieuses. Ces juges ont des règles , ils ont le tems d'examiner ; c'est leur charge et leur devoir. Le texte précis de la loi est le maître unique de leurs arrêts. Impassibles comme elle , ils sont la conscience du monarque , et ne peuvent paraître redoutables qu'aux criminels et aux calomniateurs.

« Si c'est mon père qui , poussé par de sombres préventions ou des conseils violens , s'acharne à ma perte , pourquoi les lois ne seraient elles point entre lui et son fils ? Je ne suis pas son esclave ; non , je ne le suis de personne : je suis citoyen. Si mon père s'oppose au cours des lois , ne donne-t-il pas lieu de croire qu'il les craint ? En ce cas , il ne doit point trouver étrange qu'on ne lui donne pas une aveugle créance. Qu'alléguerait-il pour soustraire lui et moi à nos juges naturels ? La terreur d'un jugement déshonorant qui rejallira sur son nom ? Quoi ! il redoute un jugement infamant dans une action qui n'a rien d'infâme , si ce n'est pour ceux qui la poursuivent ! Et depuis quand une supposition donne-t-elle le droit de faire une injustice ? Cette crainte qu'il lui plaît de se former , lui

donne-t-elle celui d'ordonner ma mort civile? Cette note infamante, s'il y a lieu à l'infamie, n'existe-t-elle pas avant le jugement, puisque l'action est si publique? Ce jugement en sera-t-il moins rendu, s'il doit l'être, parce que je suis enfermé? parce que je ne puis me défendre? C'est une permission qui m'a toujours été refusée. Avant le départ de madame de Monnier, mon père me tenait enfermé, apparemment de peur que je ne l'enlevasse. Après ce départ, il me garotte, parce que, dit-il, je l'ai enlevée et qu'il faut éviter un arrêt. L'arrêt se rendra; et, après l'arrêt, il faudra me tenir encore enfermé, pour empêcher, dira-t-il, son exécution. Ainsi le résultat de tout cela est que, sans être entendu, je suis jugé, condamné et puni, et qu'il me faut en outre mourir d'une mort lente cent fois plus cruelle que la hache du bourreau. Bajazet écrivait au pape entre les mains duquel son frère était détenu : *Zizim dans le fond d'une prison ne vit pas ; il ne fait que languir ; il est plus d'à-demi mort ; c'est lui rendre un bon office que de l'envoyer , par une mort entière , dans des lieux où il jouira d'un repos éternel.* Que mon père ne soit pas plus cruel que Bajazet : qu'il ne m'ensevelisse point dans un cachot où tout, jusqu'à la possibilité de me donner une mort prompte, m'est ôtée. Encore une fois, pourquoi me soustraire à la justice ordinaire, pour me punir plus sévèrement

qu'elle ne me punirait ? Mon affaire est-elle un de ces cas si graves , si rares , si effrayans , qui ne sauraient souffrir les lenteurs des formes judiciaires ? S'agit-il de la sureté du prince , du salut de l'état ? suis-je un criminel de lèse-majesté à qui l'on fait grace de la vie ? CrUELle grace , que celle qui livre un malheureux au bec dévorant d'un vautour , sans qu'il y ait d'autre ressource à ses maux que la mort qu'il invoque vainement , s'il ne sait la contraindre à l'entendre »

Voilà , mon père , l'ébauche de ce que je pouvais dire. Ce n'est pas le langage d'un courtisan , sans doute ; mais vous n'avez point mis dans mes veines le sang d'un esclave. J'ose dire *je suis né libre* , dans des lieux où tout me crie *non , tu ne l'es pas*. Et ce courage est digne de vous. Je vous adresse des vérités respectueuses , mais hautes et fortes , et il est digne de vous de les entendre et d'en convenir.

Je résume , en un mot , tout ce que j'ai dit , ô mon père ! et les conséquences que je veux en tirer. Je suis coupable : mais ma peine n'est pas proportionnée à ma faute.

J'expire de douleur , j'étouffe d'inquiétudes ; à peine au milieu de mon sixième lustre , je me vois retranché du livre de la vie. Arraché à tout ce que j'aime , à tout ce dont je suis aimé , à la société , à ma famille , à mon *fi*ts , il ne me reste pas même l'espoir que la

régularité de ma conduite présente, qui ne saurait être envenimée, démentira les assertions de mes ennemis ou expiera mes fautes passées, puisque les correspondances les plus naturelles me sont interdites, puisque je suis enseveli dans un profond oubli. Les souffrances de mon ame se sont étendues jusqu'à mon corps. Mes premières années, comme des années très-prodiges, avaient déjà en quelque sorte deshérité les suivantes et dissipé une partie de mes forces. Cet état contre nature, auquel je suis asservi, mine les restes de mon être. Des maux internes me font une guerre cruelle. Tantôt des hémorragies abondantes m'épuisent, et indiquent la révolution que fait sur moi la vie renfermée. Tantôt des coliques néfrétiques, auxquelles vous savez que j'ai toujours été sujet, me déchirent. La privation d'exercice les multiplie et les aggrave. Mes yeux échauffés par l'absence continuelle du sommeil, succombent sous l'application d'un travail sans fin, pour lequel je n'ai presque aucune ressource, et dont rien ne me distrait : le droit est débilité jusqu'à me refuser service. Ma poitrine oppressée par le sang, couve un poison lent qui me ronge. En un mot, mon être moral et physique croule sous le poids de mes fers. Mais certes je ne m'exposerai point à voir arriver à pas lents la stupidité, le désespoir, et peut-être la démence.

Je ne puis soutenir un tel genre de vie.

mon père, je ne le puis. Souffrez que je voie le soleil, que je respire plus au large, que j'envisage des humains; que j'aie des ressources littéraires, depuis si long-tems unique soulagement à mes maux; que je sache si mon fils respire et ce qu'il fait. Permettez que je mette à vos pieds quelques propositions, entre lesquelles je vous prie de choisir.

Faut-il, par la nature de mes affaires et des circonstances, que je sois prisonnier après un si long esclavage? Desserrez mes chaînes, rendez-moi quelque société, la liberté de faire de l'exercice, de me procurer des livres, en un mot, ce qui est nécessaire à la vie. Daignez me faire accorder le château de Vincennes pour prison. J'y serai sous la main du roi, tout comme à ce donjon, et bien près de ce donjon redoutable, si je méusais de ma liberté.

Desirez-vous m'éloigner davantage? faites-moi exiler dans la ville qu'il vous plaira. Voulez-vous me mettre à même de réparer le tems perdu, et de détruire les impressions qu'a pu donner ma trop bouillante jeunesse, et des clameurs sans nombre? permettez que je sois attaché à un corps, avec défense d'en bouger.

Persistez-vous dans le dessein de m'expatrier? (eh! que me reste-t-il de plus agréable à faire?) trouvez bon que je passe dans l'Amérique septentrionale. Sans un événement relatif à mon amie, qui m'enchaîna à

Amsterdam, j'y serais à présent; et je prouverais peut-être que les passions les plus brûlantes n'excluent pas les talens utiles.

Si vous daignez condescendre à quelques-unes de ces demandes, j'engage ma parole d'honneur de ne m'évader d'aucun des lieux où l'on me placera : bien entendu que l'on s'y fiera, et que je serai libre ; car, si l'on me garde, à quoi servirait ma parole ? tout homme que l'on garde en est quitte. Je m'engage de plus d'honneur à ne me faire relever de mon interdiction que de votre aveu, à en poursuivre en aucune manière M. de Villeneuve, à ne faire dans mon autre procès aucune démarche que vous ne l'ordonniez, à ne contracter aucunes dettes si l'on m'assure une honnête subsistance. Si je vais en Amérique, je ne demande que le passage et mon équipement nécessaire. Je vous supplie, pour unique condition de cet exil, de ce bannissement volontaire, d'obtenir des *Ruffei*, que leur fille soit aussi libre que leurs affaires pourront le permettre aussitôt que j'aurai quitté la France, et qu'elle le soit totalement à la mort de M. de Monnier. Il est si affreux pour moi de l'avoir associée à mon malheureux destin, que je porterais dans mon sein un ver rongeur, si je n'avais l'assurance en partant pour un pays où je puis plus aisément qu'en tout autre trouver la mort, que son sort, si cruellement aggravé par mon

amour, sera un peu adouci par mes sacrifices. Alors je quitterai avec moins de regret une terre où je laisserais tout ce qui m'est cher. Je ferai des vœux pour que vous soyez long-tems conservé à votre famille et à mon fils, pour que vous vous montriez indulgent pour les défauts qu'il pourra tenir de son père, et que mon souvenir n'empoisonne pas votre bonheur.

Je crois, mon père, qu'aucune de ces demandes n'est contraire à la justice. Quoi qu'il en soit, je jure par le Dieu auquel vous croyez, je jure par l'honneur, qui est le dieu de ceux qui n'en reconnaissent point d'autre, que la fin de cet année mil sept cent soixante-dix-huit ne me verra point vivant au donjon de Vincennes. Je profère hardiment un tel serment ; car la liberté de disposer de sa vie est la seule que l'on ne puisse ôter à l'homme, même en le gênant sur les moyens.

Il ne tient maintenant qu'à vous, mon père, d'user de ce droit qu'avaient les Romains, et qui fait frémir la nature. Prononcez mon arrêt de mort, si vous êtes altéré de mon sang, et votre silence suffit pour le prononcer. Rendez-moi la liberté, ce bien inaliénable, cette ame de la vie, si vous voulez que je conserve celle-ci.

Quelque parti que vous preniez maintenant, je vous remercie de votre bienfait. Si vous m'obligez à finir cette intolérable exis-

tence, vous me délivrerez d'un horrible fardeau ; je ne vous fais pas le plus léger reproche. Je vous réfère seulement, si ce n'est à votre cœur, du moins à votre conscience. Si votre cœur est content, si votre conscience n'est pas bourrelée, je me sens la force de me condamner en entier pour vous justifier. Si vous me redonnez la liberté, même restreinte, que je vous demande, la prison m'aura rendu sage ; car le temps qui court sur ma tête d'un pied bien moins léger que sur celle des autres mortels, m'a éveillé de mes rêves. Votre pardon me rendra reconnaissant, et je vous prouverai qu'un homme qui sait aimer comme j'aime, ne sait pas être ingrat.

Consultez-vous donc, mon père : je laisse à vos réflexions une ample matière et un long intervalle. Comme il ne faut point quitter son poste sans avoir tenté tous les moyens de le défendre, si je n'ai aucune nouvelle de vous, j'adresserai au ministre, dans quelques mois, un extrait de ce long et ennuyeux écrit, rédigé sans art, tracé au courant de la plume, mais où mon cœur est empreint. Si tout me manque, si tout m'abandonne, j'obéirai à l'invitation de la nature, qui nous porte à nous délivrer de nos maux ; je me réfugierai dans cet asyle sûr, où l'on brave la persécution, où l'on dépouille la douleur, où la superstition même perd ses craintes ; où Dieu, plus indulgent et plus juste que les hommes,

pardonne à nos faiblesses ; où , plongés dans un éternel sommeil , les malheureux cessent de se plaindre , les méchans d'opprimer , les amans de répandre des pleurs et de se consumer dans d'inutiles désirs.

Je suis avec un très-profond respect, mon père ,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur et fils,

MIRABEAU.

Fin du Tome premier.